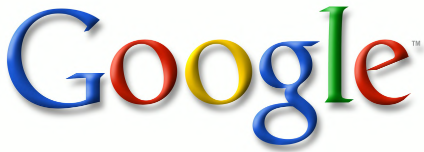


SOCIÉTÉ

DES

ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

THOMAS

ROMAN DE TRISTAN

Reprinted with the permission of the
Société des Anciens Textes Français,
and distributed by A. L. Pollard,
Old Marston, Oxford
Printed in Belgium
Gregg Associates
Brussels

Thomas, Anglo-Norman poet, 12th cent.

LE ROMAN DE TRISTAN

PAR

THOMAS

POÈME DU XII[e] SIÈCLE

PUBLIÉ PAR

JOSEPH BÉDIER

TOME PREMIER

TEXTE



PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT ET C[ie]
RUE JACOB, 56

M DCCCCII

Publication proposée à la Société le 6 novembre 1901.

Approuvée par le Conseil dans sa séance du 22 janvier 1902, sur le rapport d'une Commission composée de MM. P. Meyer, G. Paris et A. Thomas.

Commissaires responsables :
M. G. Paris
et (à partir de la feuille 16)
M. P. Meyer.



AVANT-PROPOS

Thomas n'est pas le premier en date des poètes qui ont conté de Tristan, mais il est le premier dont l'œuvre n'ait pas péri tout entière. Nous en avons conservé huit fragments, seuls restes de cinq copies de son poème. Ces fragments, dont plusieurs font double emploi, et qui tous se réfèrent aux dernières aventures et à la mort de Tristan, forment un total de 3,144 vers, qui représentent environ le sixième de tout l'ouvrage.

Heureusement nous possédons, de ce roman mutilé, jusqu'à cinq dérivés. En voici l'énumération :

1° *La Saga*. C'est une imitation directe, en prose norroise, du *Tristan* de Thomas. Elle a été composée en l'an 1226, sur l'ordre du roi de Danemark Haakon V (1217-1263). Le remanieur est ce même frère Robert qui traduisit aussi, pour ce roi grand amateur de romans français, la chanson d'*Élie de Saint-Gilles*. La destinée singulière qui a

mutilé comme l'original ses principaux dérivés, a respecté celui-ci : la *saga* nous est parvenue complète [1], et elle est à tous égards le représentant le plus fidèle que nous ayons du roman de Thomas. Deux éditions en ont été publiées presque simultanément, en 1878 : celle de Brynjulfsson [2] et celle de E. Kölbing [3]; nous nous sommes servi seulement de l'édition Kölbing.

2° *Tristan und Isolde*, poème de Gottfried de Strasbourg. Ce roman a été composé (on n'en sait pas mieux préciser la date) dans les vingt premières années du XIIIe siècle. Il est resté inachevé, et s'interrompt au vers 19552, à la scène où Tristan délibère s'il épousera Isolt aux Blanches Mains : c'est précisément à cette scène (un fragment de cinquante-deux vers mis à part) que commencent les fragments conservés du poème de Thomas, en sorte que la comparaison directe de Gottfried et de son modèle ne peut porter que sur une centaine de vers. Le poème de Gottfried de Strasbourg a été publié jusqu'à six fois : par C.-H. Müller (1782), par von Groote (1821), par von der Hagen (1823), par Massmann (1843), par Bechstein (3e édition, 1890), par Golther (1889). Il a été traduit trois fois

1. Pourtant, comme la *saga* (outre un court fragment du XVe siècle) nous est conservée par un manuscrit unique du XVIIe siècle, il est possible qu'une main moderne ait abrégé le texte par endroits.

2. Brynjulfsson, *Saga af Tristram ok Isönd samt Möttuls Saga* utgivne af det kongelige nordiske Oldskrift-Selskab (Copenhague, 1878).

3. *Die nordische und die englische Version der Tristan-Sage*, hgg. von Eugen Kölbing. Erster Theil : *Tristrams Saga ok Isondar* (Heilbronn, 1878).

en vers allemands modernes, par Hermann Kurz (3e édition, 1877), par Karl Simrock (1875), par Wilhelm Hertz (3e édition, 1901). Nous avons consulté à l'occasion ces diverses éditions et ces diverses traductions; mais nous nous sommes servi continûment des éditions de Bechstein et de Golther, et du remaniement de W. Hertz, dont les notes critiques sont si précieuses.

3° *Sir Tristrem*. C'est un poème composé dans le Nord de l'Angleterre, en 1294 au plus tôt, en 1330 au plus tard, et probablement, selon son plus récent éditeur, « dans les dernières années du XIIIe siècle ». Il est en strophes de onze vers rimés et souvent allitérés, et compte 3343 vers. La dernière page de l'unique manuscrit qui nous l'a conservé a disparu, et le texte prend fin à la scène où Tristan reçoit la blessure dont il doit mourir. Les récits du poète anglais coïncident pour les vers 2586-2607 et pour les vers 2674-3343 avec les fragments conservés du roman de Thomas. On en a plusieurs éditions, dont les plus anciennes sont celles de Walter Scott (1804, 1806, etc.); nous n'avons utilisé que la plus récente, celle de Kölbing [1].

4° *La Folie Tristan* du manuscrit Douce. Ce petit poème de 996 vers, composé en Angleterre et qui date sans doute des dernières années du XIIe siècle, est contenu dans un manuscrit qui a jadis appartenu à Sir Francis Douce, et qui est

1. *Die nordische und die englische Version der Tristan Sage*, hgg. von Eugen Kölbing. Zweiter Theil : *Sir Tristrem* (Heilbronn, 1883).

aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Bodléienne, où il porte la cote Douce *d* 6 [1] : la *Folie Tristan* y fait suite au plus long fragment qui nous soit parvenu du *Tristan* de Thomas. Le conte de la *Folie Tristan* implique, comme on sait, par ses données mêmes, que le héros, travesti en fou, évoquera les souvenirs de sa vie. Les divers conteurs qui l'ont narré ont multiplé autant qu'ils ont pu ces allusions aux jours passés : leur sujet le requérait sans doute, mais surtout ils escomptaient visiblement le plaisir que prendraient leurs auditeurs à reconnaître au passage, dans les propos du fou, le plus grand nombre possible des aventures qui les avaient charmés. Il s'ensuit que le poème du manuscrit Douce donne une revue à peu près complète des épisodes de la légende : or ces allusions se réfèrent toutes au *Tristan* de Thomas, et, comme il était du jeu du conteur de les faire aussi exactes que possible, son œuvre nous est un très sûr témoin des parties perdues du poème qu'il suivait. La *Folie Tristan* a été publiée par Fr. Michel en 1835 [2]; nous citerons ce texte d'après une copie que nous en avons prise à Oxford.

5° *La Tavola ritonda*. Enfin, la compilation italienne en prose qui porte ce titre apparaît en l'une de ses parties comme un remaniement, non-exploité jusqu'ici par la critique, du roman de Thomas. Du chapitre LXIII au chapitre LXVII

1. N° 21983 du *Summary Catalogue* de F. Madàn, t. IV (Oxford, 1897).
1. Au t. II, pp. 89-137, de sa publication intitulée *Tristan, recueil de ce qui reste des poèmes relatifs à ses aventures*, Londres et Paris, 1835 (t. I et t. II) et 1839 (t. III).

de l'édition Polidori [1], le conteur italien suit visiblement la version de Thomas, puis il l'abandonne, et nulle part ailleurs en toute son œuvre (comme s'il n'avait eu à sa disposition qu'un manuscrit fragmentaire de ce roman), il ne revient à cette source.

Ces cinq textes sont-ils liés entre eux par des rapports réciproques, et quel est leur rapport au poème de Thomas ? La critique a été lente à résoudre ces questions ; mais il est permis de passer sous silence un débat périmé, aujourd'hui qu'il est acquis que ces rapports sont des plus simples : pour négliger ici la *Tavola ritonda*, dont l'importance est médiocre, disons que la *saga*, le poème de Gottfried de Strasbourg, *Sir Tristrem*, la *Folie Tristan*, procèdent directement du roman de Thomas. Si tel de ces remanieurs, Gottfried de Strasbourg, a très accessoirement exploité en outre d'autres poètes encore, c'est un problème que nous considérerons ailleurs. Ce qui est sûr, c'est que Thomas est le modèle principal et direct de ces quatre remanieurs, et que pas un d'eux n'a connu le travail d'aucun de ses trois émules.

Dès lors, puisque ces textes, issus d'un même modèle, en sont issus indépendamment les uns des autres, il est possible de rétablir à peu près, pour le fond, s'entend, les parties perdues de ce modèle.

En outre, il se trouve que l'auteur de la *saga*, frère Robert, est moins un remanieur qu'un tra-

1. *La Tavola Ritonda o l'istoria di Tristano,* testo di lingua... publicato... per cura.. di Filippo-Luigi Polidori (3 vol., Bologne, 1864-5).

ducteur : ce qu'il conserve de l'original, il le rend souvent mot pour mot. Dès lors, prenant la *saga* comme base, il est légitime de donner à une reconstruction conjecturale du poème de Thomas non pas la forme d'un résumé schématique, mais celle d'une narration suivie.

Mais frère Robert est en même temps un abréviateur : il a coupé et taillé très librement. Si presque tout ce qui est dans la *saga* était dans le poème de Thomas, la réciproque est loin d'être vraie : la *saga* a rejeté plus de la moitié des vers originaux, soit — selon notre calcul — environ dix mille vers, et ces coupures ont entraîné frère Robert, plus souvent qu'on n'imaginerait, à modifier les données des épisodes par lui conservés. Le poème de Gottfried, le *Sir Tristrem*, à l'occasion la *Folie Tristan* et la *Tavola ritonda*, appelés à témoin, nous permettront de retrouver partiellement les passages sacrifiés, et lorsque la *saga* modifie les données de fait et la marche même du roman, de restaurer la leçon primitive.

Cette restitution s'opère d'elle-même et presque mécaniquement aussi souvent que deux au moins de nos cinq textes sont d'accord contre les autres, qui offrent alors des versions divergentes entre elles. Mais presque à chaque page il arrive (la *Tavola ritonda* et la *Folie Tristan* faisant le plus souvent défaut pour le contrôle), que les trois autres textes nous donnent trois versions différentes d'un même épisode. Comment choisir ? La justesse du choix dépend de la représentation plus ou moins exacte qu'on se sera faite des tendances propres à chacun des remanieurs, des ses pro-

cédés coutumiers, de sa manière. Cet examen, support de notre entreprise, des ressources que nous offrent les différents dérivés pour la reconstruction des parties perdues du poème de Thomas forme un chapitre spécial de notre *Introduction*. Nous ne pouvions songer à justifier ici notre tentative en ses détails : nous nous sommes borné en cet *Avant-propos* à en définir le principe ; il nous reste à expliquer les signes conventionnels auxquels nous avons recouru.

1. *Sigles*. Conservant les sigles choisis par E. Kölbing, nous appelons *S* la *saga*, *G* le poème de Gottfried de Strasbourg, *E Sir Tristrem*.

2. *Emploi des astérisques et des signes* ‖ * ..... * ‖. Quand un passage de notre restauration conjecturale est assuré par l'accord de deux textes au moins, nous mettons un astérisque au commencement de chaque ligne, et nous marquons par le signe ‖ * le début, par le signe * ‖ la fin de ce passage.

3. *Emploi des guillemets*. Quand l'accord de deux au moins de nos textes se manifeste au cours de tout un long passage, mais que tel détail n'est donné que par un seul de ces textes, nous enfermons entre guillemets les mots relatifs à ce détail, et nous les faisons suivre de la lettre qui désigne la version qui nous l'a conservé : « .... *G* » ou « ..... *S* ».

4. *Emploi du signe* †. Il désigne les passages empruntés soit à *G* seul, soit à *E* seul.

5. *Lignes de points* . . . .
Quand nous supposons qu'en tel endroit le roman original donnait un épisode ou un trait

supprimé par les divers remanieurs, ou traité par l'un d'eux en telle manière que le départ des données authentiques semble impossible, nous indiquons cette lacune par une ou plusieurs lignes de points.

6. *Passages entre crochets* [.......]. Ce sont ceux où nous empruntons à tel remanieur telle donnée du récit, mais seulement la donnée, sans oser reproduire, pour le détail de la forme, le texte de ce remanieur.

7. *Passages imprimés en caractère italique.* Ce sont ceux dont il est plus particulièrement douteux qu'ils aient appartenu à l'original.

8. *Indications données en manchette.* Nous indiquons en manchette les références aux divisions par chapitres de l'édition Kölbing pour *S*, à la numérotation des vers de l'édition Golther pour *G*, à celle de l'édition Kölbing pour *E*, à celle de l'édition Fr. Michel pour la *Folie Tristan*, aux pages de l'édition Polidori pour la *Tavola ritonda*.

Quand nous enfermons entre crochets [*G*......] telle de ces références, c'est pour indiquer que le passage auquel nous renvoyons se rapporte de loin au texte par nous adopté, qu'il en est un ressouvenir plus ou moins indéterminé plutôt qu'une imitation fidèle.

9. Nous adoptons la division en grands chapitres consacrée par les divers éditeurs du poème de Gottfried de Strasbourg.

Quant aux fragments du poème original, nous décrivons dans notre *Introduction* les manuscrits

qui nous les ont conservés. Nous nous bornons ici à les énumérer en indiquant les sigles choisis pour les désigner.

Vers 1 à 52. Fragment de Cambridge (C). Voyez Paul Meyer, *Les manuscrits français de Cambridge*, dans *Romania*, t. XV, p. 349.

Vers 53 à 940. Premier fragment Sneyd (S¹). Voyez Fr. Michel, *Tristan*, t. III, p. VII-VIII).

Vers 941 à 1096. Première partie du fragment de Turin (T¹). Voyez Fr. Novati, *Studj di filologia romanza*, t. II, p. 370-3.

Vers 1097 à 1264. Premier fragment de Strasbourg (Str.¹). Voyez Fr. Michel, *Tristan*, t. III, p. XXVIII-XXX).

Vers 1265 à 1518. Seconde partie du fragment de Turin (T²).

Vers 1268 à 3087. Fragment du manuscrit Douce, dont il a été parlé ci-avant (D).

Vers 1489 à 1493, vers 1615 à 1688. Second fragment de Strasbourg (Str.²).

Vers 1785 à 1854. Troisième fragment de Strasbourg (Str.³).

Vers 2319 à 3144. Deuxième fragment Sneyd (S²).

Juin 1903.

LE

ROMAN DE TRISTAN



LE ROMAN DE TRISTAN

I. — Prologue.

. . . .

Dédicace à tous les amants.
Promesse de conter l'histoire en toute vérité [1].

. . . .

1. Le poème devait s'ouvrir par un prologue où Thomas promettait de rapporter la vraie « estoire », puisqu'il nous dit à la fin du roman :

> Le milz ai dit a mun poeir,
> E dit ai tute la verur,
> *Si cum jo pramis al primur...*

Peut-être il y nommait ses modèles, invoquait ses autorités, mettait son public en garde contre les rivaux qui « sunt del cunte forsveié », toutes indications qui eussent pu nous être précieuses. Je suppose aussi, — comme dans le roman de *Floire et Blancheflor* par exemple —, une dédicace à « tuz les amanz » à cause des doux vers où Thomas, à la fin de son poème, prend congé d'eux. Ce qui semble confirmer cette hypothèse, c'est, comme Lambel l'a déjà remarqué (*Germania*, XI, p. 495), que Gottfried offre aussi son livre à tous ceux qui aiment (*daz lege ich miner willekür — allen edelen herzen vür, — daz si dâ mite unmüezic wesen*), et que tels passages de son introduction (v. 71—80, 167, ss.) rappellent les vers finaux du poème de Thomas :

Aveir en puissent grand confort	Wan swer des iht vor ougen hât,
Encuntre change, encuntre tort,	dâ mite der muot ze unmuoze gât,
Encuntre paine, encuntre plurs,	daz entsorget sorgehaften muot,
Encuntre tuz engins d'amurs.	daz ist ze herzesorgen guot.

II. — Rivalen et Blancheflor.

(*S*, chapitre I—XV. — *G*, vers 243—1788. — *E*, strophes III—XXII).

S chap. I. [*E* 21-50]. *G* 243-6, 249-50, 257-61. ‖ * Il était un seigneur en Ermenie [1] : jeune, beau de * corps, puissant en forts châteaux, bien né et bien ensei- * gné, preux en chevalerie, sage au conseil, prévoyant * et avisé, il surpassait tous les hauts hommes de cette * terre pour les vertus qui conviennent aux barons. Rien × * en lui n'était à reprendre, hormis sa démesure * ‖. Il avait rassemblé autour de lui une nombreuse mesnie de chevaliers éprouvés, et l'eût voulue plus fournie encore et plus forte que sa richesse ne le permettait. Mais, large à donner, gracieux en son accueil, hardi en bataille, il conquit par sa prouesse au jeu des armes tant de terres et de proies qu'en peu d'années sa puissance et sa renommée s'accrurent autant que ses domaines.

(*S* manque). *G* 320-32. † Son nom était Rivalen; son surnom, Kanelan- † grès. Plusieurs prétendent qu'il était de la terre de † Loonnois et roi sur ce pays. Mais croyez-en Thomas, † qui l'a lu dans l'*estoire* : il était d'Ermenie [2], et tenait

1. *S*, *en Bretagne;* mais plus loin (p. 27, l. 23 de l'éd. Kölbing) *Ermenia* est donné comme le nom d'une ville de Bretagne ayant appartenu à Rivalen. — *G* et ses continuateurs : *Parmenie*. — *E* *Ermonie*. — Le fragment du *Tristan* en bas-allemand publié par Titz (*Z. für deutsches Alt.*, XXV, p. 250, 125) donne *Armonie* ou *Armenye* (cf. Lambel, *Germania*, XXVI, p. 360, 3).

2. J'ai emprunté ce passage à *G*, non appuyé par *S*. Avec toute vraisemblance, je crois : il est certain que c'est Thomas, et non Gottfried, qui a modifié la tradition universellement répandue au douzième siècle, selon laquelle Rivalen était roi de Loonnois : il a donc dû, avant Gottfried, s'en expliquer. — *S* et *G* appellent ce personnage Kanelangrès (*Kanêlengres* en *G*). *S* ne donne nulle part le nom de *Rivalen*; mais il était dans Thomas : car *E* appelle

† en outre [1] un fief d'un seigneur breton, auquel il † devait hommage et foi : ce seigneur s'appelait le duc † Morgan [2].

‖ * Or, dans la troisième année après qu'il eut été (S reprend). * armé chevalier [3], — « fut-ce nécessité ou démesure ? G 333-5, 340-4, 346-50. * je ne sais (G) », — Rivalen attaqua le duc Morgan, son * seigneur. Il pénétra sur sa terre, prit et brûla ses châ- [G 392], * teaux et ses bourgs. Ses chevaliers « et les bourgeois * de ses villes (G) » durent se rendre à lui et se rache- * ter par de lourdes rançons « d'or, d'argent, de joyaux * précieux, de chevaux et d'armures (S) ». Il advint G 359-68 * aussi en revanche que Morgan lui fit perdre nombre * de ses meilleurs hommes : dommage et gain tour à * tour, ainsi va la guerre. Donc Rivalen combattit son G 390-9. * seigneur, ravagea ses terres, prit ses chevaliers et ses * soudoyers, jusqu'au jour où, « sur le conseil de ses * plus sages barons (S) », Morgan lui demanda un

ce seigneur *Rouland* (v. 23) ou *Rouland riis* (v. 49), et *Rouland* semble n'être qu'une forme de *Rivalen*. Le surnom *Kanelangrès* reste mystérieux, malgré plusieurs tentatives d'interprétation. La forme *Kanelangrès* (cf. *Angrès* dans *Cligès*) semble attestée par la rime *Kanêlengres : des* chez Gottfried, v. 321-2.

1. *en outre*. J'interprète ainsi, avec Bechstein et la plupart des commentateurs, le *sunderz lant* de Gottfried (v. 329). Il ressort, en effet, de différents passages que l'Ermenie n'est pas considérée par le poète comme une terre vassale; Rivalen, et après lui Tristan, la tiennent en seigneurs indépendants. Mais Rivalen est vassal de Morgan pour une autre terre, qui n'est pas nommée. Par exemple, aux vers 5580, 5602 de *G*, Tristan, combattant Morgan, crie « *Ermenie!* », ce qui n'aurait pas de sens, si l'Ermenie dépendait de Morgan.

2. *G*, *li duc Morgan*; *E*, *Morgan*; *S*, *le duc Morgan*. — *S*, par un singulier procédé qui se renouvellera, comme on verra, pour la plupart des personnages, ne le nomme pas ici, mais le nomme beaucoup plus tard (p. 27, l. 36).

3. *G*, « *comme il était chevalier depuis trois ans déjà* ».

* accord, et tous deux jurèrent une trêve [1], au bout de * laquelle ils verraient à conclure la paix.

G 407, 463-8. * Peu de temps après, Rivalen eut désir de passer la * mer pour visiter un pays étranger. Il confia le soin * de tenir en son absence sa terre, ses châteaux, ses * bourgs et ses villes à l'un de ses hommes, « son maré- * chal (*G*) », « assisté de barons et de preux chevaliers * (*S*) »; ce maréchal, dont il avait éprouvé la fidélité,
G 451-61. * s'appelait Roald le Foitenant [2]. Il désirait connaître * les chevaliers renommés en terre lointaine, apprendre * parmi eux de nouvelles vertus de chevalerie, et par là * mieux valoir lui-même et accroître son prix et sa * louange * ‖.

Or il avait maintes fois ouï parler de l'Angleterre, comme d'un pays grand et béni de Dieu, beau et illustre, fécond en toutes sortes de biens, riche en chevaliers courtois, en villes florissantes, en forts châteaux, en vastes chasses où pullulaient oiseaux et fauves, bien pourvu de métaux, d'or, d'argent, d'étoffes précieuses, de fourrures de vair, de gris, de sable. Aussi voulait-il voir de ses yeux l'excellence, la franchise et la courtoisie du noble peuple qui habite ce royaume et qui accueille à tant d'honneur et à tant d'amitié les hauts hommes qui viennent vers lui des terres étrangères et

1. La durée de cette trêve reste indéterminée en *S E* la fixe à sept ans, terme qui semble bien lointain, *G* à un an seulement, terme qui semble trop rapproché, à considérer les événements ultérieurs. Ces désaccords proviennent peut-être de ce que Thomas avait négligé de marquer la durée de la trêve.

2. *G Rûal li Foitenant; S Roald; E Rohand; Rohand trewe so stan* (v. 270), épithète où Kölbing (*Sir Tristrem*, p. 99) reconnaît une traduction de *Foitenant*. *S* ne se décide à donner un nom à ce personnage qu'au chapitre XXIII, alors que son rôle est presque terminé. Sur cette bizarre particularité, déjà notée et que nous aurons encore à remarquer, cf. Kölbing, *Saga*, p. 205. — Nous écrirons, ainsi que *G*, *Foitenant* en un seul mot, comme on écrivait *foimenti*.

veulent séjourner en ce pays. Il voulait éprouver leur genre de vie, leurs coutumes, leurs armes, leur mode de combattre et de joûter.

Mais autant que l'Angleterre et ses habitants, Rivalen avait entendu louer, pour sa courtoisie et sa prouesse, le jeune roi de ce pays, Marke de Cornouailles. [S manque]. G 418-53.

‖ * Marke régnait à la fois sur les deux pays de Cornouailles et d'Angleterre * ‖. La Cornouailles était son † propre domaine, par droit héritage. Quant à l'Angle- † terre, voici comment il la tenait. Elle lui était échue † au temps où les Saxons y avaient chassé les Bretons † et étaient restés maîtres du pays gallois. C'est de ce † temps que la terre nommée Bretagne perdit ce nom † et fut appelée, *du nom des Angles*, *Angleterre*. Or, † quand les seigneurs saxons se furent partagé le pays † conquis, chacun voulut être roi et rester seul maître † de son petit royaume. Ils en souffrirent maint dom- † mage, car ils commençèrent aussitôt, par meurtres et † par batailles, à s'entre-déchirer. Alors, ils se remi- † rent, eux et leurs terres, en la garde du roi Marke. † Depuis ce temps, le pays lui resta si soumis que † jamais royaume n'obéit plus fidèlement à un roi. † L'histoire nous dit encore que jusque dans les pays † voisins, où le nom de Marke s'était répandu, nul roi † n'était plus honoré [1]. S chap. II, l. 17-19. [S manque].

1. De tout cet important passage, il n'a subsisté en *S* que cette seule phrase : « Marke régnait à la fois sur les deux pays de Cornouailles et d'Angleterre ». Nous marquons en notre introduction que tout ce développement de Gottfried et toutes les inventions qui en procèdent se trouvaient dans le poème de Thomas. Novati (*Studj di filologia romanza*, 1887, 434) a reconnu que la source première de ce passage et d'autres analogues est dans l'*Historia regum Britanniae*. Mais il n'a pas aperçu que Thomas exploite, non pas Gaufrei de Monmouth, mais Wace. Il est curieux que les vers du *Brut* soient encore si reconnaissables parfois dans les vers allemands de Gottfried qu'on serait tenté de croire que

S reprend. S chap. II. [E v. 51-64]. G 410-7, 468-72. ‖ * Rivalen apprêta donc son voyage comme il con- * venait à un seigneur puissant, « avide d'honneur (*G*) ». * Il fit préparer « et porter sur une nef (*G*) » toutes les * richesses nécessaires à un long séjour en pays étran- * ger. Mais il se contenta d'emmener comme compa- * gnons douze [1] chevaliers choisis.

G 471-7. * « Sur la mer (*G*) », ils apprirent que Marke rési- * dait alors en Cornouailles, en son château de Tintagel [2]. * C'est là qu'ils atterrirent * ‖.

Tintagel esteit un chastel
Ki mult par ert e fort e bel;

Thomas avait simplement transporté dans son poème le passage tel quel de Wace :

Brut, v. 14083.

Anglois vaurent rois establir,
Mais ne se porent assentir
Que un roi solement eüssent
Et tot a un roi sogit fussent.
Ne s'acorderent mie a un,
Ains firent, par consel commun,
Pluisors rois en pluisors contrees....
Pluisors fois s'entreguerroierent,
Et pluisors fois se rapaierent.

G, v. 435.

Nu die daz lant besâzen
und ez under sich gemâzen,
dô wolten s'alle künegelîn
und hêrren von in selben sîn;
diz wart ir aller ungewin.
sus begunden si sich under in
slahen unde morden starke.

C'est M. Ferdinand Lot qui a observé le premier, pour un autre passage, que Thomas exploitait Wace (*Romania*, XXVII, p. 42). — Il nous a fallu en un lieu renoncer au dire de Gottfried. Il prétend que le pays d'abord appelé Bretagne fut ensuite dénommé « nâch den von Gâles Engelant ». Cette étymologie, plus invraisemblable encore en français qu'en allemand, paraît bien n'être qu'une bévue commise sur des vers où Thomas disait d'après Wace (*Brut*, v, 1227, ss., v. 14061, ss.) que les Saxons prirent le nom d'Angles et qu'ils en tirèrent le nom de l'Angleterre.

1. *S.*, *Vingt chevaliers*.

2. *G* : *Tintajoël*, *Tintajôle*, *Tintajôl*; *S* : *Tintajôlborg*; *E* ne donne pas ce nom. Il y a doute sur la forme employée par Thomas : Wace, que Thomas exploite, et l'auteur de la *Folie Tristan* du ms. Douce, qui exploite Thomas, disent tous deux *Tintagel*; *G* lui-même (v. 3151) fait rimer *Tintajoël* avec *kastêl* : observons de plus que *G* pouvait devoir la forme *Tintajôl* au *Tintanjôl* d'Eilhart. Il n'y a donc pas de raison décisive pour préférer une forme à l'autre.

Ne cremout asalt ne engien,
....
..........[*engien?*] *ki vaile,*
Que sur la mer en Cornuaile
Sist la tur qui ert fort et grant :
Jadis la fermerent jeant.
De marbre sunt tut li quarel,
Asis e junt mult ben e bel.
Eschekerez esteit le mur
Si cum de sinopre e d'azur.
Al chastel esteit une porte :
Ele esteit bele e grant e forte ;
Ben serreit l'entree e l'issue
Par dous prudumes defendue.
La sujurnout Marces li reis
Od Bretuns e od Cornwaleis... [1].
....

1. Ces vers sont pris à la *Folie Tristan* du ms. Douce [Michel, II, p. 9, v. 99-104.] La citation ci-dessus se fonde sur une copie que j'ai prise de ce poème à Oxford. V. 99 *Tiltagel* — V. 100 le premier *e* manque. — V. 101 *Ne cremoult asalt ne engien ki vaile.* — V. 102 *Que* manque. — V. 104 *Sist* manque, *La ture querre fort.* — V. 106 *De marke.* — V. 109 *e de qzur.* — V. 110 *E nez al chastel.* — V. 112 *Ben ferreit le entre e le issue.* — V. 114 Michel : *La guvirnout.* Il est incertain si ce sont là exactement des vers de Thomas, si la peinture de Tintagel se trouvait dans le poème original précisément à la place où nous l'insérons, s'il ne convient pas d'y ajouter la suite de la description, qui se prolonge dans la *Folie Tristan.* Mais ces doutes n'empêchent pas d'affirmer que nous sommes ici en présence d'un passage démarqué de Thomas. Tintagel est, en effet, décrit en des vers très analogues par le *Brut* de Wace (v. 8847, ss.), et à l'endroit que voici il y a coïncidence d'expression entre la *Folie* et le *Brut* :

Li castiaus ert mult bien fermés
Et de vitailles asasés.
Ja ne sera pris par esfors
De nul siege qui tant soit fors.
Bien seroit l'entree et l'issue
Par deus bons homes defendue.

(*Brut*, v. 8923-8.)

G 478-521]. Kanelangrès chevaucha vers le château avec ses compagnons, et quand ils approchèrent du palais du roi, ils mirent ensemble pied à terre et s'avancèrent vers la salle, en observant toute courtoisie : car ils allaient deux par deux, se tenant par les mains, revêtus de robes précieuses, et, quand ils furent venus devant le roi Marke, ils le saluèrent avec grâce. Marke répondit à leur salut par les paroles qui convenaient à un roi courtois et les fit asseoir, Kanelangrès à son côté, ses compagnons et sa suite à quelque distance, selon la coutume des nobles cours. Puis le roi Marke interrogea Kanelangrès, et le jeune seigneur lui fit connaître avec prudence et sagesse qui il était, pourquoi il était venu dans son royaume spécialement vers lui ; comment son désir était de séjourner en sa cour honorée, pour y apprendre sens, valeur et courtoisie. Alors le roi l'accueillit, lui et ses chevaliers, avec amitié et honneur ; et bientôt ils vécurent à grand' joie, aimés de tous les hommes de Cornouailles, à la cour de Tintagel [1].

S chap. III. [E 64-8]. G 523-4. || * Il y séjournait depuis quelque temps, quand Marke * se prépara à tenir sa cour *||. Il envoie ses brefs scellés dans toutes les parties de sa terre et mande aux plus hauts de ses hommes, marquis, ducs et barons, de s'y rendre avec leurs femmes, leurs fils, leurs filles. Quand ils connurent l'ordre du roi, tous suivirent sans délai sa volonté et leur devoir de vassaux et se disposèrent au

Cette rencontre ne saurait être accidentelle. Or nous savons qu'en maintes occasions Thomas a pris des vers à Wace. Comme il est très invraisemblable que l'auteur de la *Folie* ait eu la même idée, c'est Thomas qui est l'auteur premier du plagiat, et ces vers figuraient dans son poème.

1. Tous ces détails sur l'entrée de Rivalen dans Tintagel, qui rappellent tant de scènes analogues de nos romans français, par exemple l'arrivée d'Alixandre et de ses compagnons à la cour d'Arthur dans *Cligès*, manquent en *G*, mais il est invraisemblable que frère Robert les ait inventés.

voyage, marquis, comtes, hauts barons du royaume, et aussi les princes des îles voisines : avec eux, leurs femmes, leurs fils, leurs filles, comme l'avaient réglé dès longtemps les coutumes du pays. Tous ils parurent [G 527-30]. au festin ordonné par le roi, et la compagnie s'assembla en Cornouailles dans une forêt, près d'un lac.

Auprès s'étendaient une vaste plaine et de belles prairies en fleurs. Pour la beauté de ces lieux, le roi Marke y fit dresser de grandes tentes, vertes, jaunes, bleues, rouges, parées et listées d'or, parmi les herbes odorantes et les fleurs fraîchement écloses. Alors les damoiseaux qui venaient d'être adoubés se livrèrent sans vilenie ni jalousie à des joûtes habiles : ils gagnaient ainsi la louange et l'amour des belles jeunes filles et des dames courtoises assemblées à l'entour, sans nombre, *S* chap. IV. dans les tentes ou sur le seuil des tentes, avec leurs [*E* 69-75]. maris ou leurs amis.

Quand le roi Marke vit l'assemblée si nombreuse et si belle, son cœur se gonfla de joie à la pensée qu'il était seul seigneur et roi sur ce pays puissant et riche, sur tout ce grand peuple de preux chevaliers et de dames courtoises. Aussi s'ingénia-t-il à rendre cette fête si belle que nulle auparavant n'en eût égalé la splendeur. Il fit commencer le festin, et offrit à tous ses hôtes les mets les plus rares. Après que le roi eut été servi avec honneur, tous les jeunes chevaliers se dirigèrent vers la plaine pour le tournoi. Ils mandent à leurs écuyers de les y suivre avec leurs chevaux; bientôt les écuyers arrivent, menant les destriers et portant les armures. Les nouveaux chevaliers et tous les jeunes hommes s'arment, s'élancent, les freins abandonnés, et frappent de beaux coups pour l'amour des dames. Leurs armes portaient des connaissances, afin qu'on pût voir aussitôt lequel savait le mieux se comporter au tournoi. Mais Kanelangrès était le plus fort de tous et le plus habile en bataille; mieux que tous il savait porter ses armes, et

excellait en toute chevalerie. Comme toujours il remporta la plus grande louange, car les damoiselles et les dames assemblées sans nombre l'admiraient et disaient [1] :

S manque. G 702-17. † « *Ah! quel vaillant chevalier! Qui de vous sait d'où* † *il vient? quel est son nom? Voyez comme son écu* † *semble collé à son bras! Voyez comme l'épée lui sied* † *au poing! Voyez comme il porte fièrement la tête!* † *A la bonne heure serait née celle qu'il aimerait!* ».

S reprend. Car telle est la nature des femmes : elles prisent moins la retenue et la réserve que leurs plus surprenants désirs, et souvent souhaitent ce qu'elles ne peuvent avoir, et laissent et méprisent ce qu'elles ont [2]. Ainsi en advint-

1. *S* dit simplement, « que toutes les femmes désiraient posséder le preux, bien qu'elles ne l'eussent jamais vu, et qu'elles ne connussent ni son origine, ni sa race, ni son nom ». Je crois pourtant que les propos de ces femmes étaient rapportés en style direct dans l'original, parce que *G* et *E* s'accordent à les faire parler : « Les unes, dit *E*, demandaient qui était le preux qui remporterait le prix du tournoi. Les autres répondaient que le meilleur était celui-là, le jeune seigneur d'Ermenie ». J'ai donc introduit dans le texte quelque chose des discours que leur prête Gottfried, et dont le mouvement rappelle si singulièrement ce passage du *Chevalier au Lion*, v. 3199, ss. :

« Ha! con vaillant chevalier!
Con fet ses anemis pleissier!
Con roidement il les requiert!...
Veez or comant cil se prueve,
Veez com il se tient an ranc,
Veez com il portaint de sanc
Et sa lance et s'espee nue!
Veez comant il les remue!...
Veez, quant il vient an l'estor,
Com il a po son escu chier,
Que il le leisse detranchier!... »
Et dient que buer seroit nee
Cui il avroit s'amor donee!

2. Ces réflexions rappellent exactement ces vers de Thomas :

E les dames faire le solent :
Laissent ço qu'unt pur ço que volent,
Assient com poent venir
A lor voleir, à lor desir...

cf. tout le passage, v. 285 ss.

il de Didon, qui aima tant qu'elle se brûla elle-même sur un bûcher, au départ de son amant, un étranger venu d'une terre inconnue.

Or, le puissant roi Marke avait une sœur. Elle était belle et gracieuse, de noble maintien, louable et désirable entre toutes, courtoise et bien enseignée. Son nom était Blancheflor [1], et certes il n'était pas au monde une rose de telle grâce et de telle beauté. A la voir briller comme une pierre précieuse [2], tous ceux du royaume convenaient qu'elle n'avait point sa pareille pour la sagesse et la prudence de l'esprit, pour les manières avisées et fines, pour la largesse et la noblesse du cœur. Riches et pauvres, jeunes et vieux, puissants et misérables, la chérissaient en leur cœur, et, si loin qu'on entendait parler d'elle dans les royaumes étrangers, sa louange croissait, et beaucoup de hauts princes et les plus beaux damoiseaux s'éprenaient d'elle sans même l'avoir vue. S. chap. V. [G. 632-3].

Blancheflor semblait vivre dans la joie. Mais on dit justement qu'il n'est guère de bonheur où rien ne soit à reprendre, et bien peu pouvaient deviner la cause de la tristesse qu'on remarquait en elle. C'est que, peu de temps après avoir vu Rivalen, elle était tombée en des pensers si divers, en un tel trouble, en des soucis dont elle était si peu coutumière, qu'elle ne pouvait com- S. chap. VI. [E. 76-7].

1. *S* ne donne que beaucoup plus loin (ch. VIII) le nom de la jeune fille, et souvent frère Robert, comme on l'a déjà vu, diffère ainsi longuement de nommer ses personnages, sans qu'il y ait lieu de croire que Thomas usât de ce singulier procédé littéraire. *S* appelle la sœur de Marc *Bleinsinbil*, nom qu'on ne sait expliquer, et qui n'était certes pas celui de l'original (*E Blaunchefiour; G Blanchefiûr*). J'interprète par *Blancheflor* la graphie anglo-normande *Blanchefiur*, qui était probablement celle de Thomas.

2. *S* nous dit ici que la jeune princesse « avait bien conscience » qu'il n'était pas au monde une femme qui la valût. Je n'ai pas cru devoir conserver dans le texte ce singulier éloge, qui a surpris aussi Kölbing (p. 205).

prendre son cœur : « ....
....
G v. 1006-11. *Dieu! songeait-elle* [1], *que m'est il advenu? En quoi ai-je mérité de telles angoisses?* ». ‖ * Jamais pourtant * je n'ai porté haine ni fait tort à personne, en faits ni en * paroles * ‖, mais toujours je me suis appliquée à traiter
[G 682-92]. chacun avec douceur et bonté... » Richement vêtue et parée, elle sortit de sa tente, suivie d'une troupe nombreuse et belle de damoiselles, pour voir le tournoi des chevaliers et des damoiseaux. A peine regardait-elle depuis quelques instants leurs jeux et leurs joûtes qu'elle aperçut Kanelangrès et qu'elle reconnut qu'il surpassait tous les autres chevaliers par l'adresse, la vail-
[G 693-701]. lance et la prouesse. Quand elle le vit, quand elle entendit les hommes et les femmes louer sa hardiesse et sa chevalerie, quand elle eut longtemps contemplé sa grâce à chevaucher et à combattre, toute sa pensée s'en fut vers lui, et tout son amour. Elle pousse un soupir, une douleur perçante la traverse, elle brûle d'un feu intérieur qui pénètre soudain son cœur et monte jusqu'à son visage; toute la beauté que nature a mise en elle s'évanouit; elle se sent misérable et ne sait pourquoi. Elle soupire encore, un poids lourd l'oppresse, son cœur, ses membres tremblent, la sueur se répand sur tout son corps; l'ardeur qui l'embrase lui ravit le sens :

1. Ici devait se lire un long monologue, dont *S* ne nous donne que la substance, en style indirect, et en cinq ou six lignes. Ce qui suggère cette supposition, c'est que *G*, qui traite très librement toute cette scène, utilise beaucoup plus loin les pensées que nous donne ici la *saga*. La modification maîtresse de Gottfried a consisté à supposer que Blancheflor remarque pour la première fois Rivalen pendant le tournoi, et à écourter cette scène du tournoi pour renvoyer aux jours qui suivent la peinture de l'amour qui s'éveille au cœur de la jeune fille. Alors il prête à Blancheflor un monologue pour lequel il reprend (comme on en verra d'autres exemples) des passages de Thomas négligés d'abord et que nous réintégrons à leur place primitive, c'est-à-dire ici-même.

« Dieu ! songe-t-elle, d'où me vient ce mal inconnu ? Comme cette souffrance est étrange ! Je ne sens nul mal en mon corps, et ce feu me consume sans que je sache d'où il naît. Il semble que je sois en santé, et pourtant une insoutenable maladie me tourmente. D'où vient ce mal qui me torture comme du poison ? Se trouvera-t-il un médecin assez habile pour me donner un breuvage qui le guérisse ? J'en doute, si cruellement la chaleur de ce jour m'a empoisonnée ! Non, je n'aurais pas cru que cette maladie me réservât de telles douleurs ! La chaleur me fait frissonner, le froid me mouille de sueur, et pourtant ni le chaud ni le froid ne sont des maladies. Chaleur et froidure me tourmentent à la fois, sans vouloir se séparer ; et je dois souffrir l'une et l'autre, puisque personne ne veut me secourir. »

Mais elle regarda de nouveau vers le champ du tournoi et vit comme les chevaliers le traversaient au galop des destriers et brisaient contre les écus les plus fortes lances. A ce spectacle, l'ardeur qui la dévorait s'atténua ; Blancheflor se calma un peu et oublia son angoisse ; car telle est la nature de l'amour que le divertissement et le plaisir le rendent plus facile à supporter. Ainsi en fut-il pour Blancheflor ; quand elle regardait les jeux des chevaliers, sa peine s'amoindrissait. Mais quand elle vit encore comment Kanelangrès l'emportait sur tous par sa beauté et sa vaillance, son trouble se réveilla plus cruel. *S* chap. VII. [*E* 77-88].

* ‖ — « Certes, dit-elle, cet homme est un enchanteur, et c'est par sortilège que, pour l'avoir vu si peu de temps, je souffre telle angoisse. Seigneur Dieu, sois défenseur et gardien de ma jeunesse, car ce chevalier fait naître de grands tourments, et si toutes les dames qui le contemplent en souffrent comme moi, c'est donc qu'il a en son pouvoir les forces de la magie ! Oui, c'est à son aspect que je frissonne et que je brûle ; à la male heure est-il venu ici *G* 1000-3. *E* 78-86. *G* 994-9.

* pour me tourmenter! *‖ Ah! seigneur Dieu, comment pourrai-je être délivrée de cette misère, de ce deuil? C'est lui qui devrait me supplier de le retirer de telle
G 1055-8. peine, et non moi : * ‖ car comment l'en requérir sans * me honnir aussitôt *‖, moi et toute ma parenté? Certes, il remarquerait bien vite ma folie; il me croirait coutumière de telles requêtes et me repousserait à grand'-honte! Que faire pourtant? A quoi bon ces plaintes? Oui, il ne me reste plus que de m'ouvrir à lui. »

S chap. VIII. *‖ Le tournoi a pris fin, la troupe des chevaliers
G 731-51. * quitte le champ et se disperse. « Par aventure (*G*) », * Rivalen chevaucha vers le lieu où se tenait Blan- * cheflor « avec la belle troupe de ses damoiselles (*S*) ». * « Il poussa son cheval plus près d'elle (*G*) », la salua * par des paroles courtoises,

E si li dist : « Deus vus salt, bele!
— Sire, merci! » dist la pucele [1];

*‖ — Dieu vous sauve pareillement, et vous donne * honneur et bénédiction, si du moins vous voulez * amender le tort que vous nous avez fait.

*‖ — Dame, dit Kanelangrès, quel tort vous ai-je donc fait? * ‖

« Blancheflor répondit : « Vous êtes le seul ici, seigneur, à ne pas savoir que vous avez commis quelque tort en ce jour, et j'en suis marrie et irritée. [2]»

1. J'ai réparé de mon mieux ces deux vers de l'original partiellement conservés par une fantaisie de Gottfried :

« â, dê vûs sal, la bêle!
« merzi! dit la buzêle.

Il est très douteux que l'emploi que fait ici Gottfried de l'article (*la bêle*) fût usuel en ancien français. (Voir Tobler, *Vermischte Beitræge zur franzœsischen Grammatik*, 3e série, p. 127.)

2. *S* et *G*, si parfaitement d'accord en cet épisode, divergent pour cette réplique. En *G*, Blancheflor répond : « C'est à mon

Pourtant, elle ne le laissa pas encore aller, car elle sentait son cœur surpris par l'amour de lui. Incertain de ce qu'elle avait voulu dire, * || Kanelangrès reprit : G 775-6.

— * « Dame, ordonnez vous-même ce que je dois * faire et j'obéirai.

* Blancheflor répondit :

« * A aucun prix je ne ferai accord avec vous, tant G 780-2.
* que je n'aurai pas vu comment vous vous y prendrez * pour amender le tort causé. »

* Alors Kanelangrès prit son congé et voulut s'éloi- G 783-96.
* gner d'elle ; mais la jeune fille soupira du fond du * cœur et lui dit : « Ah ! que le roi céleste vous pro- * tège ! »

* Kanelangrès pousse son cheval et s'éloigne, et * tombe en des pensers divers. Il cherche ce que signifie * ce reproche, « et ce salut (*G*) », et ce soupir ; mais * plus il y songe, moins il peut le comprendre. * || Tout le jour il se travailla pour découvrir la pensée de la jeune fille, et toute la nuit, couché dans son lit, il y pensa encore, en sorte qu'il ne put trouver ni sommeil

meilleur ami que vous avez fait tort. » Elle veut dire son cœur, mais Rivalen entend, comme il est tout naturel, qu'il a dû commettre quelque faute pendant le tournoi à l'encontre d'un chevalier ami de Blancheflor. Ce propos est donc maladroit ; il est clair qu'il met Rivalen sur une fausse piste et qu'il détruit le sens, le mystère et l'intention du reproche de Blancheflor. D'autre part le texte de *S* que j'ai adopté, ne semble guère plus satisfaisant. Comment Blancheflor peut-elle laisser entendre que tous ceux qui l'entourent, sauf Kanelangrès, ont déjà surpris le secret de son amour ? Le propos serait contraire à sa pudeur, et d'ailleurs la suite du récit montre que son amour reste ignoré de presque toute la cour. — Peut-être peut-on proposer l'explication que voici : Blancheflor, on l'a vu, est naïvement persuadée que toutes les femmes présentes au tournoi ont été enchantées, comme elle-même, par les sortilèges de Kanelangrès. Elle peut donc dire que toutes elles savent qu'un manquement a été commis à leur égard.

ni repos.....................................
....[1].

S chap. IX. Désormais tous deux portent un même souci, une même inquiétude et une même pensée; elle l'aime de fin cœur, et lui d'amour loyale, et pourtant chacun des deux amants ignore l'amour de l'autre. Mais, sage et avisé, Rivalen guettait l'heure, le moyen et l'occasion de reprendre son entretien avec elle, et de changer ses sentiments à son endroit. Pourtant, en cette affaire comme en toutes, il tend vers son but avec adresse, car un danger le menace : que le roi Marke apprenne comment un jeune chevalier, à peine arrivé à sa cour, ose prétendre à une damoiselle si noble et sa plus proche parente, et comment il tient si secrets ses projets, certes Kanelangrès ne pourra point atteindre son désir.

S chap. X. Que servirait d'allonger ce conte? Chacun ne sait-il pas, pour l'avoir éprouvé, que la coutume des amants est de tendre le plus vite possible par des rencontres secrètes à remplir leurs désirs? Nos fins amants s'y efforcèrent de leur mieux et se rencontrèrent avec adresse, sans attirer sur eux nul blâme, car personne ne pouvait songer à les soupçonner. Ils s'aimèrent ainsi de tout cœur et si secrètement que ni le roi, ni personne à la cour n'en sut et n'en soupçonna rien. Mais personne ne pouvait comprendre pourquoi Kanelangrès trouvait bon de séjourner si longtemps à la cour du roi. Marke s'étonnait grandement qu'il se plût tant à demeurer près de lui, alors qu'il ne tenait aucune terre en Cor-

v

1. Il devait se trouver ici, pour la symétrie et pour faire pendant aux agitations de Blancheflor, une peinture des troubles qui agitent Rivalen. Gottfried n'y a pas manqué: Rivalen se demande longuement si c'est « durch haz od aber durch minne » que Blancheflor l'a traité comme elle a fait, et bien des éléments de cette dissertation (notamment v. 830-840, 870-912) peuvent avoir été pris à Thomas. Mais *G.* est ici, comme à son ordinaire, trop personnel pour qu'on ose en rien exploiter son texte.

nouailles, et qu'en un autre pays lointain il avait de grands domaines et une haute parenté. Alors il fut rapporté et plusieurs fois redit au roi que Rivalen avait pour sa sœur une forte inclination ; qu'il demanderait à l'épouser, s'il pouvait obtenir son agrément. Comme Rivalen surpassait les autres chevaliers en toutes les bonnes qualités qui conviennent aux hauts hommes, le roi aurait conclu leur union volontiers, à grand honneur, en une noble fête, si seulement Rivalen lui avait déclaré son désir. C'est pourquoi il sembla que le roi Marke favorisait parfois leurs entretiens.

† A quelque temps de là, *la nouvelle parvint à Marke* S chap. XI.
† *que l'un de ses ennemis, menant une forte armée,* [E 88-99].
† *avait chevauché sur sa terre; si le roi n'accourait pas* G 1119-25.
† *à la rescousse, il aurait vite fait de la dévaster tout*
† *entière* (*G*)[1].

‖ * Aussitôt le roi Marke réunit une armée puissante, G 1126-30.
* s'avança contre l'adversaire, lui tua et lui prit beau- 1132-39.
* coup d'hommes * ‖. « Le preux Rivalen se jette, hardi comme un lion, en pleine mêlée, navre ou tue les chevaliers qui l'approchent, se baigne dans le sang (*S.*) » ;
* ‖ mais il est frappé à son tour d'une épée [2] qui lui
* transperce les flancs. Les siens le relèvent aussitôt à
* demi mort, et l'emportent du champ de bataille, à G 1141-50.
* grand deuil, vers Tintagel. La nouvelle se répand
* que Kanelangres a été blessé mortellement dans la
* bataille. Alors, à la cour comme dans tout le pays [3],

1. On reste incertain, à s'en tenir à la seule *saga*, s'il s'agit ici d'une guerre ou de tournois (cf. d'ailleurs la note de Kölbing, p. 206). Ce sont pourtant de vraies batailles que Thomas a certainement entendu décrire, comme le montre la suite du récit (cf. *E*, v. 95), et c'est pourquoi j'ai adopté ici la version de *G*, de préférence à *S*.

2. *G*, *d'une lance.*

3. *S*, *dans toute l'armée*. Mieux vaut placer avec *G* à Tintagel la scène du *regret* de Rivalen, pour que Blancheflor puisse apprendre la nouvelle.

* s'élèvent le cri et la plainte. Tous ceux qui ont connu * sa valeur pleurent son infortune. Ils regrettent sa * vaillance, « sa beauté, sa tendre jeunesse (*G*), » ses * nobles vertus de chevalier * ‖.

[*G* 1163-9]. Blancheflor entend dire comment son ami est grièvement atteint. Sa douleur est d'autant plus rude qu'elle doit la contenir au fond de son cœur. Elle n'ose l'épancher librement, par crainte de son frère, le roi Marke, et

G 1170-1. des autres barons. ‖ * Mais, quand elle peut se retirer à * l'écart et loin de tous les yeux, elle pleure sans fin son

S chap. XII. * ami. Son deuil reste secret, il en est plus cruel. Mais

(E 100-10). * elle veut du moins visiter le blessé, avant qu'il ne

G 1187-91. * meure; qu'elle le revoie, elle souffrira mieux * ensuite [1] * ‖.

Elle va donc trouver sa nourrice, lui avoue son amour pour Rivalen..., lui dit comme elle est malheureuse, lui demande de l'aider et de l'accompagner près du blessé. Elle prépare cette entrevue avec tant de prudence et d'adresse que nul ne s'en doute, hormis celui-là seul qu'il fallait avertir, et sa nourrice. Pour parvenir à la chambre où son ami gisait, elle profita d'un moment où tous étaient sortis........................
.... [2].

1. Cf., pour une série d'épisodes analogues dans le roman de *Claris et Laris*, G. Paris, *Hist. litt. de la France*, XXX, 127.

2. On a l'impression que ce récit est fortement résumé par *S*. Gottfried rapporte tout au long (v. 1197-1269) les aveux de Blancheflor à sa *maistre*, comment Blancheflor se déguise, se fait passer pour une femme habile à guérir, pénètre ainsi jusqu'à Rivalen, qui, de son côté, ordonne à ceux qui le servent de quitter la chambre. Mais on ne peut affirmer que ces scènes fussent dans l'original, et force nous est de nous contenter du récit de *S*, d'où j'écarte pourtant ce détail bizarre que Blancheflor profite du moment où la chambre de Rivalen vient d'être nettoyée et rangée. Si ce trait était dans Thomas, il devait y être mieux motivé.

‖ * Elle entre, « elle se hâte vers Rivalen (*G*) », elle G 1280-5.
* le voit enfin tout blessé et languissant * ‖ :
« *Ah ! dit-elle, malheur à moi, aujourd'hui et toujours ! Pourquoi suis-je née ? Ma joie et mon espoir, vous voilà perdus !* » (*G*).

‖ * Elle s'assied sur le lit, et bientôt, « *d'amour et de* G 1290-5.
* *deuil à la fois* (*G*) », elle se pâme; puis, sa douleur,
* ses angoisses se réveillent; elle se ranime peu à peu, G 1305-11.
* serre son ami entre ses bras, et le baise mille fois * ‖
* « et dit : Mon doux ami ! et mouille de ses larmes le visage du blessé (*S*) » ; ‖ * ses lèvres lui rendent la joie,
* ses lèvres lui rendent la force : il presse la jeune fille
* contre son corps demi mort. C'est alors qu'elle con- G 1315-23.
* çut * ‖. Il engendra dans la souffrance, elle conçut dans la détresse l'enfant dont vous entendrez l'histoire, et qui devait vivre pour apporter souffrance et détresse à tous ceux, à toutes celles qui l'aimeraient. [G 1337-8 ?].

Kanelangrès fit soigner sa plaie par les plus habiles S chap. XIII.
médecins. Il guérit enfin. * ‖ Mais, à peine avait-il recou- [E 111-43].
* vré la santé que des messagers [1] lui vinrent de son [G 1327-9].
* pays : Morgan, son ennemi [2], ayant rassemblé une G 1371. 1375-86.
* grande ost, avait envahi sa terre. A cette nouvelle, sur
* l'heure, Rivalen fait équiper une nef; il la fait garnir
* de vivres, de chevaux, de tout ce qui est nécessaire au
* voyage.

* Quand Blancheflor apprit que son ami partait, sa
* douleur s'éveilla et grandit . . . .
. . . . [3]

* Lorsque Rivalen vint prendre son congé, prêt à appa- G 1419.
* reiller pour son pays, elle lui dit : 1452-3.
* « Doux ami, que de mal m'est advenu par l'amour 2506-9.

1. *S un message*.

2. *S les Bretons*. Mais *G* et *E* nomment ici son suzerain et son ennemi.

3. Je suppose que Thomas prêtait ici à Blancheflor des plaintes analogues à celles qu'on lit en *G* (v. 1391-1415).

* de vous! Si Dieu ne vient à mon aide et ne me tire de * peine, je n'aurai plus jamais de joie, ni nul espoir de * trouver aucun secours, * || et je mourrai à cause de vous, car aux peines anciennes vont s'ajouter de nouvelles misères. Malheureuse si vous partez, malheureuse (bien que votre présence me soit chère) si vous restez, je ne sais choisir entre ces deux tourments. Vous parti, j'aurais pu essayer de reprendre patience et courage, si je n'étais grosse; mais je porte un enfant, et restée seule ici, il me faudra subir le châtiment de vous avoir connu. Mieux vaut pourtant qu'il en soit ainsi et que vous ne demeuriez pas sur cette terre; si vous restiez, vous risqueriez avec moi une mort indigne; j'aime mieux l'affronter seule pour vous, doux ami, et qu'innocent vous ne mouriez pas comme moi. Ainsi votre départ me promet une grande consolation, puisque vous échapperez à la mort qui vous menace ici : elle ferait un orphelin de notre enfant, qui doit pourtant tenir un jour de son père l'honneur et le rang qui conviennent. Et puis, j'aurais trop de regret à voir périr en vous tant de sens, de courtoisie, de prouesse. Je me suis déçue et trompée moi-même, et c'est pourquoi je suis maintenant perdue! »[1].

1. On est réduit pour ce discours aux seules données de la *saga*, car Gottfried concorde exactement au début avec elle, mais bientôt l'abandonne. Or la *saga*, en son texte original, est vraiment incohérente, et si nous l'avions traduite ici mot pour mot, on verrait que la suite des propos de Blancheflor y est presque inintelligible. A considérer pourtant de plus près ce passage, on arrive à cette opinion vraisemblable que frère Robert n'a pas dû procéder ici par voie de coupures, de suppressions brutales; il a seulement traduit négligemment et machinalement, sans observer la suite des pensées. Un ou deux vers omis çà et là, l'accent de telle phrase mis à contre-sens sur une incidente, l'obscurité de tout le passage est résultée de ces menues infidélités successives. Si on interprète convenablement son texte, comme nous y avons tâché, on parvient, sans trop lui faire violence, en apportant

Ayant dit ces paroles, elle tomba pâmée entre ses bras. [G 1425-6].
Elle revient à elle, ses pleurs et ses plaintes reprennent. Rivalen la console, la fait asseoir à ses côtés, essuye ses yeux et ses joues trempés de larmes. Il lui dit : [G 1437-48.

« Amie, je veux faire tout ce que je puis et tout ce qui convient le mieux à vous comme à moi. J'ignorais ce que vous venez de m'apprendre ; maintenant que je le sais, je me comporterai pour le plus grand bien de votre honneur. * ‖ Ou bien je resterai ici près de vous, G 1527-42.
* « malgré les dangers qui nous menacent (*S.*) » ; ou bien
* vous m'accompagnerez dans mon pays, et je vous y
* ferai tout honneur, ainsi qu'il sied à notre amour.
* Choisissez donc, amie ! Ce que vous voudrez, je le
* veux aussi » * ‖.

Blancheflor entend son noble propos : comment il veut l'emmener avec lui dans sa terre, ou, si elle préfère demeurer, se soumettre pareillement à son désir. Elle voit qu'il ne mérite nul blâme et qu'il veut n'avoir égard qu'à la volonté de son amie. Elle lui répond tendrement : *S* chap. XIV. [*E* v. 144-76].

« Mon doux ami, nous ne pouvons vivre ici en paix ni librement ; croyez-m'en, si nous demeurions, nous tomberions en tourments et en périls ».

Ils résolurent donc qu'elle le suivrait en sa terre d'Ermenie.

* ‖ Kanelangrès s'en fut prendre congé du roi Marke G 1564-5.
* « et de tous ses hommes (*G*) » ; puis il se hâta vers 1568-9.
* sa nef [à la nuit close, et Blancheflor l'y rejoignit][1].
Déjà ses compagnons s'y étaient rassemblés, prêts à [G 1556-8].

seulement à la trame du discours des modifications d'ordre grammatical et logique, à mettre dans la bouche de Blancheflor un raisonnement qui se suffit à lui-même, et assez complet pour qu'il soit probable que Thomas ne l'avait pas développé davantage.

1. *S* oublie de dire que Blancheflor part avec Rivalen.

l'appareillage. Ils dressent le mât, hissent les voiles ; le vent leur est propice. Ils arrivent sans encombre à bon port et atterrissent en Bretagne.

G 1583-94. ‖ * Rentré dans son pays, Rivalen trouva ses hommes
* en une grande nécessité, car Morgan les pressait vive-
* ment. Rivalen manda le maréchal de sa terre, qu'il
G 1606-13, * savait fidèle et dévoué entre tous. C'était Roald le Foi-
1616-32. * tenant, dont l'honneur n'avait jamais fléchi. Son sei-
E 155-63. * gneur lui confia ce qui lui était advenu, à lui et à son
S manque. * amie Blancheflor * ‖ [1]. Roald s'en réjouit grandement : « Sire, dit-il, je vois que vous n'avez cessé de croître en prix et en valeur . . . Vous ne pouviez rencontrer sur terre nulle femme de si haut parage. Donc, sire, écoutez mon conseil. Pour ce qu'elle vous a fait de bien, donnez-lui récompense. Quand nous aurons mené nos affaires à bonne fin, une fois délivrés des embarras qui pèsent sur nous, célébrez des noces grandes et riches ; prenez-la publiquement, devant votre parenté et votre baronnie, en droit mariage ; mais auparavant épousez-la en l'église, au vu des clercs et des laïcs, comme le veut la loi de Rome. Par là, vous accroîtrez votre honneur. »

S reprend. ‖ * Rivalen fit ainsi ; et, quand il eut pris Blancheflor
G 1636-40. * à femme épousée, il la confia à la sauvegarde du Foi-
G 1641-5. * tenant. Roald la conduisit en un fort château, « *en ce*
G 1651-3. *château de Kanoël, d'où son seigneur tirait son nom de Kanelangrès.* (*G.*) » Il l'y hébergea à grand honneur,
* ainsi qu'il convenait à son rang * ‖.

S chap. XV. ‖ * Rivalen fit crier un ban par toutes ses terres
S manque. * et convoqua son ost ; quand elle fut assemblée, prête
G 1658-64. * à faire vigoureuse défense, il chevaucha à la rencontre
E 170-4. * de Morgan [2]. Alors il fit beau voir les grands coups

1. Il n'y a plus trace de ce conseil en *S* ; mais l'accord de *G* et *E* nous invite à emprunter à Gottfried ce discours de Roald.

2. Encore un moment de l'action négligé en *S* et que l'accord de *G* et d'*E* nous engage à supposer marqué dans le poème de Thomas.

* portés : « que d'écus écartelés et brisés (*S*)! » Que *S* reprend.
* de navrés dans les deux camps! Que de hardis vas- *G* 1668-75.
* saux tués « ou faits prisonniers (*S*)! » Dans ce grand *E* 190-3.
* combat le preux Kanelangrès fut transpercé. Il tombe
* mort de son cheval. Ses hommes le relèvent à grand
* deuil et transportent son cadavre au château de Ka-
* noël. Alors montent par la cité les plaintes, les *G* 1684-8.
* cris, les pleurs. Mais de quoi leur sert leur deuil? [*G* 1689-1700]
* Il ne leur reste plus que d'ensevelir honorablement *G* 1701-5.
* leur seigneur. Blancheflor l'apprend : elle en ressent *G* 1711-4.
* telle douleur que nul ne pourra la consoler * ‖. Elle se pâme souvent, tombe et reste étendue comme morte, tente de mourir par force de chagrin, et repousse toute consolation. Sa joie est morte, et son réconfort; elle aime mieux désormais sa mort que sa vie, et dit : « Hélas! dolente et misérable entre toutes les femmes, comment vivrai-je, quand j'ai perdu si preux seigneur? J'étais sa vie et son réconfort, il était mon bonheur et ma vie. J'étais sa joie, et lui mon charme; comment vivre après sa mort, comment trouver consolation, puisque ma joie est sous la terre? Il convient que nous mourions ensemble; puisqu'il ne peut venir à moi, je dois aller à lui dans la mort. Comment serais-je capable de vivre plus longuement? Ma vie doit suivre sa vie. Si j'étais délivrée de cet enfant, j'irais vers ma mort [1] ».

† *Elle dit alors au Foitenant :* *S* et *G* manquent.

† « *Je vous confie l'enfant qui va naître de moi. Si* [*E* 221-31].
† *vous avez aimé mon seigneur Rivalen, en souvenir de*

1. Gottfried affirme énergiquement que Blancheflor ne se répandit pas en lamentations, qu'elle ne dit ni « ach! » ni « wê! » et la raison en est forte : « son cœur, dit-il, s'était pétrifié ». Il est certain pourtant que ce monologue était dans le poème de Thomas : car il rappelle de saisissante façon, par le ton et quelquefois par le détail de l'expression, les lamentations d'Isolt à la fin du roman, sur la nef secouée par la tempête et devant le cadavre de Tristan.

† *l'amour qu'il vous portait, prenez-le comme votre*
† *propre enfant en votre protection. Gardez cet anneau;*
† *mon père l'avait donné au roi Marke; le roi Marke*
† *me l'avait donné; s'il le revoit un jour, il reconnaî-*
† *tra l'enfant né de sa sœur* [1] .»

S reprend. Quand elle eut ainsi répandu sa douleur et repoussé toute consolation, elle tomba sans connaissance sur son lit. Puis, les douleurs de l'enfantement commencèrent à la tourmenter. Elle endure à la fois son cha-
G 1741-9. grin et ses souffrances * ‖ et les supporta ainsi trois

1. Cet épisode manque en *G* comme en *S*. En ce cas très exceptionnel, il est vraisemblable que le poème anglais est resté plus fidèle que les deux autres textes à son modèle. En effet, au chapitre xxiv de *S*, et aux vers 4284 ss. de *G*, on voit Roald se servir de cet anneau comme d'un moyen de reconnaissance auprès de Marke. *A priori* on peut supposer que Thomas avait cru pouvoir se dispenser de préparer de longue main cet épisode, et qu'il avait laissé (comme fait *G*) à l'imagination du lecteur de se représenter, comme il lui plairait, les circonstances qui avaient mis le maréchal en possession de l'anneau. Mais en *S* (ch. xxiv) Roald raconte à Marke « comment Blancheflor *avant de mourir* lui avait confié cet anneau et l'avait prié de le remettre un jour à son frère *en preuve de sa mort* ». Or on vient de lire comment Thomas avait pris soin de détailler la scène de la mort de Blancheflor et de rapporter ses moindres propos; il lui aura donc aussi prêté à ce moment le souci du sort de son enfant, et je crois avec Kölbing (p. xxiv), qu'*E* nous a conservé ici, seul, un épisode de l'original. Mais comment s'expliquer que deux remanieurs indépendants l'un de l'autre, *G* et *S*, l'aient pareillement supprimé ? Kölbing (*loc. cit.*) croit nécessaire de supposer que les manuscrits de Thomas suivis par *G* et par *S* présentaient tous deux une lacune à cet endroit. C'est assez invraisemblable, et je proposerai une autre explication : *S* a supprimé cet épisode comme tant d'autres, pour abréger, mécaniquement, sans prévoir que son récit en souffrirait par la suite, et de fait il n'en souffre guère. Cette supposition ne serait invraisemblable que si nous ne trouvions nul motif pour que *G* ait abrégé de la même façon. Mais le motif requis est facile à découvrir : c'est celui qui est dit à la note précédente, c'est le parti-pris de *G* de laisser Blancheflor mourir sans qu'elle prononce une seule parole.

* jours. Dans la nuit qui suivit le troisième jour, à * grande douleur et à grand ahan, elle mit au monde * un bel enfant, et mourut *‖. Elle mourut, sitôt son fils né, pour la souffrance qu'elle avait subie et pour le grand amour qu'elle portait à son seigneur.

Alors grandit encore le deuil de tous ; les uns mènent [G. 1752-88]. le regret de leur seigneur, les autres celui de leur dame, mais chacun pleure les deux époux. Dans les salles, on entend les barons plaindre leur cher suzerain ; mais dans les chambres des femmes, plus grand encore est le deuil des damoiselles pour la mort de leur maîtresse; et tous pleurent sur l'enfant orphelin, privé, dès sa naissance, de son père et de sa mère.

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *G*. Sous cette rubrique, à la fin de chaque chapitre, j'énumérerai et discuterai à l'occasion les principaux traits propres à la version de Gottfried que je n'aurai pu adopter dans le texte conjectural du chapitre : soit que Gottfried les ait assurément inventés, soit qu'il reste douteux, en l'état de nos moyens de contrôle, s'il les a empruntés à Thomas. On trouvera donc ici comme la somme des imaginations de Gottfried et la somme des passages qu'une critique mieux armée, ou plus sagace, ou plus hardie, pourrait réintégrer dans le poème original.

V. 272-313. *G* décrit poétiquement la démesure juvénile de Rivalen. — V. 402-406. Rivalen, congédiant son ost, enrichit de fiefs et de présents tous les hommes qui l'ont aidé en sa guerre. — V. 486-517. Lors de la réception de Rivalen à Tintagel, un court monologue de Rivalen, des paroles de bienvenue du roi Marke animent la scène ; *G* insiste sur le bon accueil que font à leur hôte riches et pauvres. — V. 535-600. *G* éclaire toute la scène du tournoi de la clarté du printemps. Cette description lyrique de la « senfte süeze sumerzît » est du meilleur Gottfried et du plus original. — V. 1383,

ss. Quelques petites divergences dans la scène où Rivalen se décide à enlever Blancheflor (cf. Kölbing, *Saga*, p. XXIII).

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *E*. Cette rubrique est aux mêmes fins que la précédente. Mais elle manquera en plus d'un chapitre; je ne m'astreindrai qu'exceptionnellement à noter les singularités du poème anglais. Très précieux lorsqu'il s'accorde avec *G* contre *S*, ou avec *S* contre *G*., il est d'ordinaire négligeable quand il reste isolé. Les traits qu'il est seul à donner se trahissent communément comme des inventions si personnelles qu'il est superflu de les discuter et de démontrer que Thomas n'en est pas responsable. Par exemple, que servirait de noter qu'en *E*, v. 78, Blancheflor, regardant le tournoi, « *crie à trois chambellans* :... Cet enchanteur m'a blessée en plein cœur, si vite ! » — On vient de voir pourtant l'un des rares cas où *E* semble donner, contre *S* et *G*, la version de l'original (voy. p. 24, note 1).

III. — ROALD LE FOITENANT.

S chapitres XVI-XVII. — *G* v. 1789-2146. — *E* strophes XXIII-XXVII.

S chap. XVI. Quand Roald [1] eut vu la triste fin de sa dame, il vou-
[*E* 243-76]. lut faire baptiser l'enfant, de peur qu'il ne mourût sans baptême. Le prêtre vint donc, et l'ondoya. Roald dit comment il fallait le nommer : « Pour les tourments et pour la douleur, pour la tristesse et pour les peines,
G 1989, pour les angoisses, pour le déplorable malheur dont
1992-2000. nous avons été frappés à sa naissance, * ‖ il me semble
G 2001. * convenable d'appeler cet enfant Tristan. En ce nom, * *trist* signifie *triste* * ‖, *an* signifie *hum*; mais Roald

1. On peut comparer à Roald le fidèle Soibaut de *Beuve de Haumtone*, David de *Mainet*, etc... (cf. P. Rajna, *Le Origini dell' epopea francese*, p. 423).

l'appela *Tristan*, parce que *Tristan* est plus doux à ouïr que *Tristhum*[1].

« Il doit bien s'appeler ainsi, ajouta le maréchal, parce qu'il a perdu son bonheur et sa joie, son père, notre seigneur, sa mère, notre dame; et il nous convient bien d'être affligés, puisqu'il est né dans le deuil. »

* ‖ L'enfant fut donc baptisé sous ce nom. Certes, G. 2002-17.
* c'est à bon droit qu'il lui fut donné. Voyez[2] en quels
* soucis sa mère l'avait conçu. Voyez en quelles peines
* il vint au monde. Voyez comme toute la vie qui
* l'attend fut douloureuse, « triste le jour, triste la
* nuit (*S*) ». Voyez quelle mort misérable la termina.
* Oui, ceux qui entendront ce conte jusqu'au bout com-
* prendront comme il fut bien nommé! »

* Aussitôt après, le maréchal fit transporter secrète- G. 1821-5.
* ment l'orphelin du château dans sa propre maison. Il
* le garda ainsi, avec grand soin, de ses ennemis, à l'insu
* de tous. * ‖ *Alors, au milieu même de sa douleur, il* G. 1875-91.
songea aux malheurs du pays. Ne voyant nul moyen de E. 260-2.
le sauver, impuissant à se défendre contre l'ennemi par S. manque.
la force, il se défendit par la prudence. Il conseilla aux anciens vassaux de son seigneur de faire leur paix avec Morgan : ils n'avaient plus qu'à se soumettre et à se rendre. Sur son conseil, ils remirent leurs biens et

1. Sur la forme *Tristan*, non *Tristran*, qui apparaît ici exceptionnellement en *S*, cf. Kölbing, *Saga*, p. 207. — Gottfried explique comme *S* *Tristan* par *triste* (von triste Tristan was sîn nam v. 2001), mais *S* est seul à donner l'étymologie du nom entier. Cette naïve interprétation, *Tristan* = *triste hum*, frère Robert la devait-il à son original? Oui, si c'est à bon droit que je crois reconnaître une allusion obscure à cette étymologie en ces deux vers qu'on lit plus loin en *G* et auxquels W. Hertz, à vrai dire, donne un tout autre sens :

G v. 2019-2020 Er was reht', alse er hiez, *ein man*
und hiez reht', alse er was, Tristan.

2. Le mouvement de *G* marqué par le retour du mot « Voyez » ne se retrouve pas en *S*.

leurs vies à la discrétion de leur adversaire. Tous leurs griefs contre Morgan, sagement, ils les laissèrent tomber. Par là ils sauvèrent leurs hommes et leurs terres[1].

S reprend G 1891-1900. Le Foitenant voulut cacher à tous que Tristan était le fils de son seigneur. * || E. 247-9. [G 1955-61]. G 2021-40. Il commanda à sa femme de * garder le lit, comme si elle était en couches. A quelque * temps de là, il l'envoya à l'église faire ses relevailles, * et répandit partout le bruit que c'était elle qui avait * porté cet enfant. C'est que, si Morgan apprenait la * naissance d'un fils de Rivalen, « il l'enlèverait par * ruse (*G*), » ou le ferait tuer « de crainte que cet * enfant n'attirât contre son royaume la guerre, les * grands dommages, les pertes d'hommes, les dangers * (*S*) ». Roald le fit donc élever en secret, avec soin S chap. XVII. * et honneur, comme s'il eût été son fils. * || [E 277-97]. Par là, vous pouvez entendre ce qu'est loyauté, sage tendresse et grand sens ; car, là encore, le fidèle vassal se montra habile et prudent : si de son seigneur il fait son fils, c'est pour le mieux protéger et pour lui mieux porter honneur.

G 2054-9. La femme du Foitenant éleva donc Tristan comme eût fait une mère. *Mais quand il eut accompli sa septième année, son père le maréchal le reprit aux femmes* G 2085-90. *et le confia à un sage maître.* * || Celui-ci le mit aux E 278-81. * lettres, et Tristan s'y appliqua d'un tel zèle qu'il en * sut bientôt plus que tout autre enfant * ||. Il apprit les sept arts et devint habile à parler divers langages. [G 2061]. Puis il apprit les sept branches de la musique, en G 2094-5. sorte qu'il n'y eut pas de musicien plus renommé que

1. *S* néglige de nous dire que la paix est ainsi conclue. Kölbing (*Saga*, p. XXIII) croit que c'est une omission d'un copiste de *S*. Il est possible, et l'accord de *G* et d'*E* nous a engagé à emprunter à *G* ces quelques lignes. Pourtant il va tellement de soi que la guerre doit se terminer là, que Thomas a pu le sous-entendre, et par contre *G*. et *E*. le dire, indépendamment l'un et l'autre de leur original.

lui. *Il apprit encore à chevaucher en portant l'écu et la* G 2101-20.
lance, à éperonner adroitement les deux flancs du destrier, à le faire sauter hardiment, volter, galoper, le frein abandonné, à le presser des genoux. Il apprit à E 284-6.
bien s'escrimer, à lutter vaillamment, à courir et à E 293-7.
sauter, à lancer l'épieu; à berser et à chasser, si bien
* ‖ qu'il devint le plus habile des veneurs. Il apprit les
* diverses manières de jeux qui se jouent dans les hautes
* cours. Il observa et connut les lois et coutumes de la E 289-90.
* terre. * ‖ Pour la noblesse du cœur, la largesse, la G 2134-5.
courtoisie, la subtilité de l'esprit, la hardiesse, le beau E 291-2.
maintien, nul n'était plus richement doué. Ainsi, chaque jour, il crut en valeur [1].

‖ * Quand il eut achevé sa quatorzième année ‖ *, et G 2129.
que son père nourricier reconnut ses bonnes qualités, il E 287.
se plut à lui donner les plus somptueux vêtements, de bons chevaux, un riche train de vie, tout ce qu'il pouvait désirer, tout ce qui pouvait lui faire honneur; tant et si bien que les fils de Roald en concevaient quelque jalousie, étonnés que leur père lui fît plus de semblants d'honneur et d'amour qu'à eux-mêmes. De fait, le maréchal montrait à Tristan une sorte de respect et

1. Pour le détail de l'éducation de Tristan, j'ai dû compléter de diverses façons la description, très probablement écourtée, de *S*: 1° *S* ne dit rien de la durée de cette éducation. Avec *G*., j'ai confié Tristan sept ans aux femmes et sept ans aux hommes (cette dernière indication est confirmée par *E*); car cette division en deux phases, de sept années chacune, est classique dans nos vieux poèmes et répond sans doute à des usages réels de la vie seigneuriale (voir, comme exemple pris au hasard, l'éducation de Floriant, *Floriant et Florete*, éd. F. Michel, v. 738, v. 765-768, et cf. Alwin Schultz, *Das höfische Leben*, I, 122, ss.). 2° *S*. omet, par un surprenant oubli, tout l'apprentissage chevaleresque de Tristan. J'ai emprunté (assez arbitrairement, il est vrai) au seul Gottfried ce qui concerne son éducation d'écuyer et d'escrimeur; mais pour les autres détails (Tristan veneur, lutteur, habile aux tables et aux échecs, expert aux lois), *E* confirme *G*.

une tendresse particulière : et ses fils, qui tenaient Tristan pour leur frère, s'en fâchaient contre le Foitenant.

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *G*. 1° *G* raconte que, dès la mort de Blancheflor, le Foitenant cache le nouveau-né et répand le bruit que Blancheflor est morte sans avoir accouché : d'où de nouveaux regrets. C'est seulement après les relevailles (minutieusement décrites) de la mère supposée que l'enfant est baptisé et reçoit son nom de Tristan. En *S* au contraire, comme on a vu, le maréchal fait baptiser l'enfant dès sa naissance. Il en résulte une invraisemblance visible : car l'intention du maréchal est de dissimuler à tous que cet enfant est le fils de Rivalen, et pourtant il semble bien qu'en *S* il prenne au moins le prêtre pour confident. Cette difficulté n'existe pas en *G* où le baptême est différé et où le Foitenant explique à sa femme seule le nom de Tristan. — Quelle était la version originale? On peut supposer que c'est celle de *S*. Thomas a fait baptiser l'enfant dès le jour de sa naissance, pour deux raisons : d'abord c'était l'usage dans la vie réelle, l'Église ayant toujours recommandé le baptême immédiat des nouveau-nés ; puis, Thomas subissait, tout en la modifiant, la tradition plus ancienne où Tristan recevait son nom (de sa mère elle-même) aussitôt après sa naissance. Il n'aura pas vu de conséquence grave à prendre le prêtre pour confident. Mais Gottfried en a été choqué et a remanié toute cette scène. — A vrai dire, on peut soutenir aussi une hypothèse contraire : la version de Thomas était celle de Gottfried, celle qui retardait de six semaines le baptême de l'enfant. Frère Robert l'aura modifiée, soit comme contraire à la pratique de son pays, soit (en bon ecclésiastique que nous le supposons), comme choquante et de mauvais exemple. — La question paraît insoluble. Si nous nous sommes permis une si longue note sur une si menue difficulté, c'est pour donner au moins un exemple des petits problèmes, sans solution assurée, qui foisonnent en ce travail. — 2° *G* est seul à

donner un nom à la femme du Foitenant : il l'appelle *Floræte* (1904, 5865, 18623). Il n'y aurait rien de surprenant à ce que le nom eût figuré chez Thomas et eût été supprimé par *E* (qui supprime tant d'autres choses) et par *S* (qui évite si curieusement, comme on a vu, les noms propres). J'ai hésité pourtant à introduire ce nom dans mon texte, parce qu'il semble que la mère supposée de Tristan jouait un rôle bien moindre dans le roman de Thomas que chez Gottfried. *G* le premier aura éprouvé le besoin de la nommer et lui aura trouvé sans peine ce nom de Florete, fréquent (cf. W. Hertz, *Tristan*, 3e éd., p. 499) dans les romans français. — 3° Rien n'indique que le joli passage sur l'affection maternelle de la « guote marschalkin » pour Tristan (*G* v. 1901-11, 1928-60) n'appartienne pas tout entier à Gottfried. — 4° V. 2061-2. *G* envoie Tristan enfant apprendre les langues en pays étrangers. Il me semble ici avoir renchéri sur une vaine préoccupation de vraisemblance, qui avait, avant lui, tourmenté Thomas. La légende transportait tour à tour Tristan de sa patrie en Cornouailles, en Irlande, en Galles, en Espagne, etc. Comment a-t-il pu vivre parmi des hommes de langages si divers? Les vieux conteurs ne s'arrêtaient guère à de telles objections. Mais pour y parer Thomas a pris bien soin de lui faire donner, tout enfant, une riche culture polyglotte. Vient Gottfried, plus soucieux encore de tout expliquer : comment, se demande-t-il, Tristan aurait-il pu apprendre, dans la maison même de Roald, tant de langages? Donc, il le fait voyager, tout enfant, par les pays. — 5° La curieuse digression (v. 2066-84) où Gottfried s'attendrit sur le sort des enfants mis aux lettres et au travail tout petits paraît bien lui appartenir en propre. C'est un de ces morceaux d'actualité, tout personnels, qu'il aime à introduire dans son poème (cf. sa polémique contre les ordalies).

Principaux traits différentiels en *E*. Ils sont si vraiment singuliers (cf. v. 254, v. 265-6) qu'il paraît inutile de les discuter.

IV. — Les marchands de Norvège.

S chapitres XVIII-XXI, l. 25. — *G* vers 2147-2736. — *E* strophes XXVIII-XLI, v. 444.

S ch. XVIII. [*E* 298-363]. *G* 2148-69. * ‖ Vers ce temps, il advint qu'un jour une grande nef * marchande approcha de la terre « d'Ermenie (*G*) » * et jeta l'ancre dans le port, au pied du château « de Kanoël, où le maréchal et son jeune seigneur Tristan * résidaient d'ordinaire (*G*) ». Elle portait des mar- [*G* 2149]. * chands de Norvège, et une riche cargaison * [1] ‖.

[*S* XVIII, l. 17-20. Ces marchands étrangers déployèrent et offrirent leurs marchandises, * ‖ et la nouvelle se répandit à la * cour qu'ils avaient à vendre des faucons et d'autres * beaux oiseaux de chasse. Les fils du Foitenant en par- * lèrent entre eux. * ‖ Ils appellent Tristan et lui disent :

1. Je n'ose adopter dans mon texte ce passage de *S* : « De longues tempêtes soufflant du nord avaient poussé cette nef jusque-là. Elle était chargée de fourrures de vair et de fourrures blanches, de peaux de castor et de sable, de dents de morses et de peaux d'ours, d'autours, de faucons gris et blancs, de cire, de peaux de bœufs et de boucs, de poissons secs, de goudron, d'huile, de soufre, et de toutes sortes d'autres marchandises norvégiennes. » Rien ne confirme ce passage en *G* ni en *E*, et l'on observera que Gottfried a suivi de si près, en tout ce chapitre, le récit de Thomas, que sa version a pour cet épisode presque autant d'autorité que la *saga*. Isolé en *S*, ce passage paraît en outre suspect pour deux raisons : d'abord, à quoi bon dire que ces marchands ont été poussés malgré eux, par des tempêtes, à Kanoël ? (Peut-être est-ce pour expliquer qu'ils n'avaient pas pris d'interprète à leur bord, afin de trafiquer plus commodément avec les gens d'Ermenie ?) — Mais surtout cet inventaire d'une cargaison norvégienne pourrait être une interpolation du norvégien Robert, destinée à amuser ses compatriotes. Enfin on peut croire que Gottfried, toujours curieux du détail joli, s'il eût trouvé en son original une telle description, n'en eût pas dédaigné la précision pittoresque. — Kölbing (*Saga*, p. 207) exprime une opinion contraire.

« Comment faire? Nous n'avons pas d'oiseaux pour [G 2170-5]. en prendre notre plaisir, et cette nef en a tant apporté, et de si beaux! Si tu voulais nous aider! Tu obtiens de notre père tout ce qu'il te prend fantaisie de lui demander ‖, * et jamais « non plus que notre mère (*S.*), » G 2176-80. * il ne repousse aucune de tes requêtes ‖ *. Ils achèteraient sept des plus jolis oiseaux, plutôt que de te voir attristé d'un refus. »

Ils le prièrent si bien que Tristan fit leur désir.

* ‖ Roald, les enfants et leur suite se rendirent donc G 2195-2207. * ensemble vers la nef ‖ *.

† *Chacun y pouvait faire emplette à son gré: joyaux,* [S manque]. † *étoffes de soie, riches vêtements, l'on y trouvait toutes* † *marchandises à profusion, et aussi de beaux oiseaux* † *de chasse, faucons pèlerins, émerillons, éperviers,* † *autours, les uns déjà mués, les autres sors* [1].

Or les Norvégiens n'entendaient ni le breton, ni le [S reprend] français, ni aucune autre langue qui pût servir à leur trafic. [G 2231-5]. Mais Tristan, habile à parler divers langages, * ‖ fit G 2208-11. * prix avec eux pour « sept (*S*) » oiseaux; « son père * nourricier les paya (*G*) », et Tristan les donna à * ses frères. Par aventure, il vit alors un échiquier. G 2217-9. * Lequel de vous, demande-t-il, voudrait jouer avec E 309-10. * moi? L'un d'entre eux s'offre, ils conviennent d'un [G 2227-30, * fort enjeu, et tous deux s'assoient à l'échiquier. Le 2241-6]. * maréchal dit alors à son fils : G 2247-53.

* Tristan, je rentre au logis; mais, si tu veux, tu peux [2270]. * rester; « mes autres fils viendront avec moi (*G.*) »; * ton maître demeurera céans et t'attendra, pour te * reconduire, le jeu terminé * ‖.

† *Le maréchal s'en fut donc avec sa suite. Auprès de* [S manque]. † *Tristan resta seul le maître qui toujours veilla sur* G 2254-67.

1. Si notre conjecture de la note précédente est exacte, elle invite à reconnaître en ces vers de Gottfried la description de l'original.

† *lui, et dont je puis bien vous redire ce que nous*
† *apprend la vraie histoire : pour la courtoisie, pour*
† *la bonté du cœur, nul écuyer ne fut jamais de telle*
† *noblesse. Son nom était Governal* [1]. *Il était riche en*
† *maintes belles qualités : celui qu'il avait enseigné*
† *avait bien dû les prendre à un tel maître* [2].

[*S* reprend]. ‖ * Tandis que Tristan jouait bellement aux échecs,
G 2266-76, 2281-2. * les marchands de Norvège se prirent à l'admirer. Ils
* louaient son savoir, son adresse, sa beauté, sa valeur,
* son maintien. Ils se dirent que ses connaissances si
G 2296-2309. * diverses pourraient leur servir. Ils tinrent donc con-
* seil : s'ils pouvaient l'enlever, « il leur serait utile, et
* s'ils voulaient le vendre (*S*) », ils en tireraient un
* bon prix. Donc, tandis que l'enfant s'appliquait à son
[*G* 2313-5]. * jeu, les mariniers « détachent en secret les amarres
* (*S*) », lèvent l'ancre, et font glisser la nef hors de la
* baie. « Le pont était recouvert d'une tente que le vent
* agitait bruyamment, en sorte que (*S*) » Tristan ni
* Governal ne s'en donnèrent de garde.

G 2310-11. * Ils étaient déjà loin en mer, quand Tristan acheva
[*S* p. 18, l. 10]. * de mater ses adversaires. Il se reconnaît, s'écrie :
G 2322-34. * « Seigneurs, que me voulez-vous ? Pourquoi m'em-
* mener ?

1. *S* ne donne pas de nom à l'écuyer de Tristan. *G* l'appelle *Kurvenal*, *Kurvenâles* ; *E Governail*, *Governayl*, *Governayle*, *Governaile*. Les formes de *E* sont appuyées par le v. 2132 de Thomas, où le ms. Douce donne *Guvernal*. C'est donc cette forme que nous adopterons, donnant seulement à la graphie anglo-normande sa valeur réelle : *Governal*. *G* peut avoir pris à Eilhart la forme *Kurvenal*.

2. Ce passage manque en *S*. Mais il est invraisemblable que Thomas ait négligé de présenter ici dignement le bon écuyer qui doit tenir une si grande place dans la vie de Tristan. *S* aura cédé une fois de plus à sa singulière coutume d'introduire sans crier gare les personnages nouveaux. Il y a donc chance que les vers que nous nous sommes permis d'emprunter à *G*. aient correspondu à des vers analogues de Thomas.

* — Ami, répondent-ils, il faut venir avec nous, « et
* rien ne peut plus t'en garder (*G*) ».

* Et Tristan de se plaindre et de se lamenter, et
* Governal, son maître, avec lui, pour l'amour de l'en-
* fant. Alors, les Norvégiens descendent Governal dans *G* 2337-42.
* une barque et lui donnent une rame : [*S* manque].

* « Va-t'en, lui disent-ils, où le cœur te dira, mais il *G* 2343-5.
* faut que l'enfant vienne avec nous ». * || *E* 355-61.

Les voiles sont dressées, et la nef vogue rapide. *S* reprend.
Tristan reste à leur discrétion, dolent et marri. [*G* 2346].

A grand effort, à grand'peine, Governal atteignit la [*G* 2367-71].
terre, et ce lui fut une chétive consolation. Tristan, assis sur la nef, se lamentait et suppliait Dieu de le prendre en grâce, de le protéger, de le garder contre le péril de la mer et des vents, contre les armes, les traîtrises, la félonie de ces païens. Il soupire, se désole. Governal parvient au château et porte la nouvelle qui [*G* 2371-2,
ne fut belle pour personne : Tristan a été enlevé! Tous, 2379-83].
ceux du château et ceux de la gent menue courent au rivage et pleurent. Roald se lamente entre tous, maudit son infortune, regarde vers la haute mer, et s'écrie :

« Tristan, ma joie, et la paix de mon cœur, Tristan, mon seigneur, mon amour et ma consolation,

Ton cors, ta vie a Deu comant [1] ! *G* 2396.

1. *G* donne ces deux vers :

> Bêâs Tristant, cûrtois Tristant,
> tun cors, ta vie a dê comant.

Il est certain que le second au moins de ces vers est un vers de Thomas, puisque *S* en donne l'exacte traduction, au chapitre 19, l. 5. Mais je doute que ce couple de vers ait existé dans le poème de Thomas, comme l'admettent Kölbing (*Saga*, p. xxx), Muret (*Romania*, XVI, 11), etc. Il est improbable que Thomas ait employé parfois la forme *Tristant*, comme le veut M. Muret. D'abord le vers est trop court; puis on observe que, dans les 3144 vers conservés de Thomas, il évite de mettre le nom de Tristan à la rime, malgré la gêne très sensible qui devait s'en suivre. On ne l'y trouve que cinq fois parce que Thomas n'a réussi à lui trouver

Puisque je t'ai perdu, je n'ai plus désormais aucune joie à vivre! »

Il se plaint et se tourmente; tous, jeunes et vieux, pleurent et prient pour l'enfant. Il était leur joie, il est maintenant leur deuil et leur déconfort.

S chap. XIX. * ‖ Roald le Foitenant fit parer une nef en toute hâte.
[E 364-85]. * Il veut « poursuivre les Norvégiens, et (S) » ne pas
G 3755-62. * revenir vivant, s'il n'apprend en quel pays Tristan, * son cher fils, a été emporté ‖ *.

La nef est prête à l'appareillage, bien pourvue de vins et de vivres. Il y monte, fait relever les amarres et les ancres, hisser la voile, et cingle vers la haute mer. Ils
[G 3763]. mirent d'abord le cap sur la Norvège, et subirent en parages lointains orages et tempêtes, la faim, les mala-
[G 3900]. dies, l'effroi, la douleur. Puis ils abordèrent en Dane-
[G 3770-1]. mark, en Angleterre, en Irlande, aux Orcades, en *Hjaltland* (?) [1]. Vainement : nulle part ils ne purent trouver Tristan, leur seigneur [2].

Cependant, les ravisseurs de Tristan étaient près d'atterrir dans leur pays. Soudain

S	Thomas, v. 2864.
un fort vent frappe au milieu	Del suth est lur salt dunc un vent,

que ces trois rimes : *huan*, *an*, *ahan*. Il serait bien surprenant, s'il avait employé au début de son roman la forme *Tristant*, qu'il n'eût pas recouru, dans les fragments conservés, aux rimes si nombreuses et si commodes en *ant*.

1. *G* en Irlande, *S* en Islande. — En adoptant la leçon de *G* (qui ne mentionne d'ailleurs que la Norvège, l'Irlande, le Danemark), on obtient un de ces itinéraires précis et bien combinés dont notre poème offre d'autres exemples. Kölbing (*Saga*, p. XXXVI) croit plutôt à une interpolation de *S*.

2. C'est dans un tout autre contexte, mille vers plus loin (v. 3755 ss.), qu'il a fallu aller rechercher, en *G*, le récit de cette *queste*. *E*, pareillement, ne la mentionne qu'à la strophe LIII, et il y a doute si nous n'aurions pas dû transporter au chapitre VII ce passage de *S*.

de leur voile; l'orage s'annonce,	E fert devant en mi cel tref;...	
au plus vite, ils ferlent la voile;	Curent al lof, le sigle turnent....	
la mer s'émeut,	Li venz s'esforce et leve l'unde;	
les vagues s'élèvent;	La mer se muet, qui est parfunde....	
il grêle, il pleut, il tonne;	Levent wages, la mer nercist,	
le mât était haut, les vagues profondes;	Pluet et grisille e creist li tens...	
l'orage secoue la nef si violemment	Li orage sunt tant crëu	G 2431-4.
* que nul ne puet rester en pieds;	Qu'eskipre n'i ot tant preisez	G 2414-5.
* ils abandonnent la nef au gré du vent;	Qui pëust ester sur ses pez;	
Tous ont grand peur, pleurent et mènent grand deuil, jusqu'aux plus braves mariniers.	Tuit i plurent e tuit se plaingnent, Pur la poür grant dolur maingnent.	

* ‖ Ils n'attendent plus que la mort [1] ‖ *.

Toute une semaine [2], la tempête les chassa à l'aventure, sans qu'ils vissent une terre. Et, si parfois le vent s'apaisait un peu, assez pour leur permettre de tendre la voile [3], leur angoisse n'en était pas amoindrie,

1. Les vers de Thomas qui figurent ci-dessus sont ceux qui décrivent, à la fin du roman, une tempête où Iseut la blonde manque de périr. On a pu s'assurer qu'ils méritaient de figurer dans le texte de cette reconstruction conjecturale à plus de titres encore que la traduction scandinave. Ils permettent de constater un singulier procédé de composition chez Thomas, et, une fois de plus, la précision de la traduction de frère Robert. Il est curieux que, lorsqu'il translate à sa vraie place (chap. XCVII) cette description de tempête, on y reconnaît moins bien qu'ici les vers originaux. Il n'y a pas à supposer que *S* aurait transporté arbitrairement au début du roman ces vers de Thomas, puisqu'on lit ici en *S* quelques menus détails qui manquent en ces vers; non, c'est Thomas qui a fait servir deux fois presque la même description.

2. *G* 2435 : *Huit jours et huit nuits.*

3. *S* porte : « et quand enfin ils eurent vent propice, leur angoisse n'en fut pas amoindrie... » Kölbing remarque justement (*Saga*, p. 207) que c'est contradictoire à ce qui est dit plus

car ils ne savaient où atterrir. Enfin, ils dirent au pilote :

G 2439-47. ‖ * « Cette tempête, tous ces périls nous viennent de * notre propre péché. Oui, si nous les subissons, * c'est pour avoir enlevé Tristan à ses amis, * ‖ à ses parents, à son pays. Et l'orage ne s'apaisera pas, ni nous ne pourrons toucher terre, tant que nous l'aurons à notre bord. Mais, si Dieu nous prend en pitié, s'il veut

G 2451-5. nous donner bon vent, ‖ * si nous pouvons prendre * terre, nous promettons de le remettre en liberté * » ‖.

G 2460-6. Tous en firent le serment. ‖ * Aussitôt, les ténèbres * s'éclaircissent, le soleil brille, l'orage s'apaise. « Ils dressent leur voile en joie et en hâte (*S*). » A peine commencent-ils à cingler, ils voient une terre. « Un vent

G 2468-79. * propice gonfle leur voile (*S*) », bientôt ils atterris-

E. 382. * sent, jettent l'ancre, déposent Tristan sur la grève. Ils * lui donnent « du pain » (*G E*) et quelques vivres : « Que Dieu, lui disent-ils, garde ton corps et ta vie ! » « Sur quelle terre l'abandonnaient-ils ainsi ? ils l'ignoraient (*S*) ». Ils remettent à la voile et s'éloignent [1].

S chap. XX. ‖ * Tristan demeura sur la terre inconnue, dolent et

bas, savoir qu'ils n'eurent pas vent propice tant qu'ils n'eurent pas fait leur serment. Il faut supposer, avec Kölbing, quelque contre-sens de frère Robert. J'ai retouché et glosé son texte en conséquence.

1. Cet épisode repose sur une croyance populaire bien connue. La mer porte à regret les nefs félonnes, et d'ordinaire on ne peut l'apaiser qu'en lui livrant le coupable. Voir la belle étude de Reinhold Koehler sur ce trait de folk-lore dans la deuxième édition des *Lais de Marie de France* de K. Warnke (p. c-civ). Les poèmes médiévaux et français où il le retrouve sont *Eliduc*, le *Tristan* en prose, *Huon de Bordeaux*. Ajoutez le passage de la vie de *Ste Marie l'Égyptienne* où Rutebeuf (v. 152), rapportant les débordements de Marie sur la nef, nous dit :

> De ce me merveil sanz dotance
> Quant la mer, *qui est nete et pure*,
> Sofroit son pechié et s'ordure.

* déconseillé. Il s'assit et pleura ‖. * Il suivit des yeux [E 386-444].
la nef qui s'éloignait à pleines voiles, et ne voulut point G 2480-2.
quitter le rivage tant qu'elle se tint à l'horizon [1]. Quand [E 389-90].
elle eut disparu, il regarda autour de lui et se lamenta ainsi :

‖ * « Dieu puissant », « toi qui as formé les hommes à G 2487,
* ta ressemblance et qui vis en Trinité (S) », soutiens- 2491-3.
* moi, protège-moi, « conseille-moi contre l'infortune
* et la nécessité, contre les périls et les ennemis, car tu
* connais mon besoin, et moi, je ne sais pas sur quelle G 2496-7.
* terre je suis venu (S) » ; ‖ * jamais je ne fus ainsi, sans nul conseil, sans nul appui. Tant que j'étais sur la nef, parmi ces marchands, je trouvais du moins quelque réconfort en leur compagnie. Maintenant, me voici abandonné sur un rivage étranger. ‖ * Où que je G 2504-7.
* regarde, je ne vois que montagnes et forêts, « falaises
* et rochers (S). Ni route, ni sentier, pas une créature G 2498-9.
* humaine ; que devenir ? Est-ce une terre de chré-
* tiens ? est-ce un pays défriché ? Je ne sais plus rien,
* hormis que je reste sans aide. Personne qui puisse me
* secourir ; et, si même je rencontrais quelqu'un, com-
* prendrais-je son langage ? Y a-t-il seulement des
* hommes en ce pays ? (S) ». J'ai peur d'être dévoré par G 2509-11.
* les lions, les ours [2], ou quelque autre des bêtes féroces
* « qui ne redoutent pas la voix de l'homme. Mais à
* quoi bon ces plaintes ? à quoi bon rester assis en ce
* lieu ? (S) » Mieux vaut m'avancer dans l'intérieur de G 2522-30.
* cette terre, marcher tant que le jour durera, « tant que
* je pourrai voir où je pose mes pieds (S) ». Peut-être
* atteindrai-je quelque maison, où je trouverai des gens
* qui veuillent m'héberger » * ‖.

1. Ce regret, un peu singulier, à l'endroit des pirates, exprimé plus bas encore en *S*, et dont *G* ne fait pas mention, était dans l'original, puisque *E* confirme ici la donnée de *S*.
2. G, *Les loups*.

Il monta donc sur une falaise, d'où il découvrit plusieurs sentiers frayés, et prit l'un d'eux, qui conduisait hors de la forêt.

[S p. 21, l. 5]. Or, il était revêtu d'un surcot et d'un manteau de
G 2531-50. soie, riches et parfaitement tissés, *bien parés par des*
E 408, 411. † *mains sarrasines d'un entrelacs et d'un contrepoint*
S manque. † *de menus galons de merveilleux travail oriental,*
† *si bien façonnés à la mesure de son corps qu'homme*
† *ni femme ne pourrait mieux tailler plus nobles*
† *vêtements. La soie en était plus verte que gazon de*
† *mai, la doublure d'une hermine la plus blanche qui se*
pût voir [1].

[S reprend]. * ‖ Pour mieux marcher « à la grande chaleur (*S*) »,
G. 2554-9. * Tristan « ouvrit un peu son surcot (*G*) », rejeta son
* manteau, et le porta sur l'épaule.

G 2578-96. * Enfin, lassé, il s'assit en pleurant sur la route, et se
S, XX, l. 30-4. * prit à songer à ses parents et à ses amis. Une grande
[G 2588-2617] * tristesse s'empara de lui; il appela Dieu en son besoin,
G 2588-90. * et dit :

G. 2593-4. * O mon père, qui m'as perdu, ma mère, qui me

1. *S* dit ici simplement : « Ses vêtements étaient riches, sa stature noble; comme il faisait chaud, il porta son manteau sur l'épaule. » La suite du récit ne tire aucunement parti de ces renseignements sommaires, et lorsque plus loin on entend Tristan raconter aux pèlerins qu'il est bien connu à Tintagel et qu'il y possède des amis, l'utilité de ces mensonges reste incomprise. Ces obscurités sont l'indice de coupures maladroitement faites. *G* (confirmé par *E*) insiste sur la richesse du costume de Tristan, et ce n'est pas pour le simple plaisir de décrire : c'est que ces vêtement trop riches sont un danger pour Tristan; ils peuvent exciter la convoitise des inconnus qui vont l'aborder. Tristan redoute leur attaque, et c'est pourquoi, au lieu d'avouer qu'il est un enfant abandonné, il se fait passer pour un jeune seigneur, pourvu à Tintagel d'amis puissants. Il faut que tous ces motifs aient existé dans le poème français, puisque la *saga* en a retenu quelques traits mutilés. Il paraît donc légitime de les rétablir, comme j'ai fait, ici et plus loin, d'après *G*.

* pleures, « amis, qui me regrettez, parents, qui ne me G 2590-2.
* retrouverez plus (*S*) », maudits soient ces oiseaux G 2598-601.
* que je désirais tant acheter! maudit soit cet échiquier! G 2607-11.
* C'est pour eux que j'ai jeté dans le deuil ceux qui
* m'aimaient! Ah! si vous saviez du moins que je suis
* encore en vie, vous y trouveriez quelque consolation [1]!

....

* A cet instant, il vit venir sur la route deux pèlerins * ‖. G 2618-21.
Ils étaient du pays de... [2] et avaient été en pèlerinage au Mont Saint-Michel. Maintenant, ils s'en venaient visiter les corps saints de ce pays. Tristan s'inquiète et [*S* manque]. songe : G 2651-7.

† « Ah! Dieu, Seigneur compatissant, que devenir? [*E* 430].
† Ces deux hommes qui s'approchent, dès qu'ils m'au- [*S* reprend].
† ront vu, ils s'empareront de moi! [3] » — Les pèle- G 2676-8.
rins l'abordent, Tristan les salue courtoisement :

1. Ayant acquis la présomption (par les observations de la précédente note) que tout ce passage a été infidèlement résumé par la *saga*, j'ai cru, ici encore, pouvoir reconnaître en *G* la version de l'original. Ces deux monologues que vient de prononcer Tristan, sont fondus en un seul par *S*; Kölbing (p. XXXI) a fort bien montré comment les deux discours que *G* prête à son héros ne font pas double emploi, mais répondent l'un et l'autre à deux moments distincts de l'action; dans le premier, sur le rivage, Tristan, se croyant en pays désert, ne songe qu'à sa mort prochaine; ici, sur un chemin frayé, plus rassuré, il regrette ses parents. Or, à l'endroit où *G* place ce second monologue, *S* donne cette phrase (*S* XX, l. 5-6) : « Tristan pensait souvent à ses parents et à ses amis », indication inutile dans la *saga*, mais qui trahit le remaniement et l'existence à cette place, dans le poème original, du monologue que frère Robert a transporté plus haut, sans doute en l'abrégeant.

2. Le nom est corrompu dans la *saga* (cf. Kœlbing, *Saga*, p. 208).

3. J'emprunte à *G* ce passage pour les raisons énoncées en une note précédente. *S*, en omettant de marquer que Tristan se méfie des pèlerins, rend incompréhensible le mensonge qu'il va leur faire.

« *Seignur, fet-il,* Deus beneïe
La vostre sainte compaignie ! ' »

G 2688-9. * ‖ ils lui rendent son salut :

* Bel ami, lui demandent-ils, d'où viens-tu ? et que * fais-tu là ?

G 2693-7. — * Seigneurs, dit Tristan, je suis né en ce pays, et * je cherche mes compagnons sans pouvoir les retrouver. Nous sommes allés en chasse aujourd'hui, « ils se sont mis à la poursuite d'un cerf, tandis que je restais en arrière. Mais peut-être ils reviendront bientôt
G 2718-9. par cette route (*S*) ». A votre tour, dites-moi où vous * allez, « où vous voulez vous arrêter, car je pourrais
G 2723-4. cheminer avec vous (*S*) ». Ils lui répondirent :

* C'est en la ville de Tintagel que nous voulons nous * héberger. * ‖ — Ah ! dit Tristan, j'ai aussi affaire à Tintagel, et j'y ai des amis qui me protègent ; si nous y arrivons ce soir, vous y trouverez avec l'aide de Dieu bon asile et des amis puissants qui nous feront accueil. »

S, chap. XXI. * ‖ Ils se mettent ensemble à la voie et devisent en
[*E* 445-517]. marchant. * ‖ Tristan les interroge sur ce qu'ils ont vu
G 2729-31. en leurs voyages chez les rois, les princes et les comtes.

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *G*. On a vu avec quelle fidélité Gottfried a rendu tout ce récit de son modèle. Je note ici les principaux détails de sa narration qui, n'étant appuyés ni par *S* ni par *E*, ou bien sont de son invention, ou bien ne peuvent être avec assurance attribués à Thomas. V. 2220-2225. Une description du fatal échiquier. — V. 2291-2295.

G 2679 Dêû sal, bêâs âmis !
2683 Ei ! sprach er, dê benie
Si sainte companie !

Des formules analogues foisonnent dans nos romans. Exemple :

Si dist : « Rois, Deus vos beneïe
Et vostre biele compagnie ! »
(*Perceval*, éd. Potvin, v. 22239.)

Indication de chansons diverses « refloit und stampenie », que chante Tristan en jouant aux échecs. — V. 2349-2366. Deuil que mène Governal sur la barque qui le rapporte à Kanoël. — V. 2385-2398. De menues divergences dans la narration, lorsque les hommes de Kanoël, assemblés au rivage, pleurent Tristan. — V. 2467. Indication que la terre où Tristan est abandonné est la Cornouailles. — V. 2622-2650. Portrait des deux pèlerins. — V. 2657-2668. Tristan se rassure peu à peu en voyant la pieuse contenance des pèlerins.

V. — La Chasse.

S, chapitre XXI, l. 25, chapitre XXII, l. 23. — *G*, vers 2757-3376. — *E*, strophe XLI, v. 445 — strophe L.

Tandis qu'ils tenaient ainsi maints propos, un cerf débusqua. Une grande meute de limiers et de brachets le poursuivait, haletants ou donnant de la voix. La bête se voit sur ses fins et se détourne sur la route, à dix pas des pèlerins. Puis, elle se jette à l'eau, suit le courant, cherche une issue, remonte sur la berge ; harcelée, elle bat encore une fois les eaux ; mais quand elle reprend terre, les chiens la forcent, elle rend les abois. Alors, les veneurs la rejoignirent. [*G* 2757-67]. *G* 2768.

* ‖ Or les chasseurs, ayant accoué le cerf [1], s'apprê- *G* 2786, 89-93.
* taient à le trancher en quartiers comme un porc *E* 451-60.
* égorgé (*G*, *E*) [2]. Mais Tristan s'écrie :

* Arrêtez ! que faites-vous là ? Vit-on jamais découper un cerf en telle guise ? « Quelle est donc votre coutume en ce pays (*S*) ? »

* Le maître veneur était courtois, de sage maintien, [*G* 2794-7].

1. Il semble, à lire *S*, que ce soient les chiens qui l'aient porté bas.

2. *S* dit tout autre chose.

G 2830-2. * et bien enseigné. Il voit la beauté de l'enfant, ses
G 2855-7. * riches vêtements, sa noble stature :
« Ami, dit-il, volontiers je te dirai notre coutume (*S*) » ;
* quand nous avons dépouillé un cerf, nous le parta-
G 2798-809. * geons par le dos de haut en bas, puis nous le décou-
* pons en quatre quartiers. Tel est l'usage de ce pays,
« et nous n'en savons nul autre, ni pour l'avoir vu, ni
par ouï-dire (*S.*) ; » * ‖ mais, en connais-tu un différent ? * ‖
[S manque]. † — *Oui, maître, répondit Tristan. Dans le pays où*
G 2810-20. † *j'ai été élevé, telle n'est pas la coutume. — Quelle est-*
[E 463-73. † *elle donc ? — Chez nous, on défait le cerf. — Par*
† *foi, ami, apprends-nous ce que c'est que défaire !*
† *Personne en ce royaume ne connaît telle pratique.*
† *Jamais je n'ai entendu ni un homme de ce pays, ni un*
† *étranger prononcer ce mot. Défaire, ami, qu'est cela ?*
† *Montre-le moi bonnement. Viens, défais ce cerf !*[1] »
[S reprend]. * ‖ — Maître, répondit Tristan, puisque vous me

1. J'ai cru devoir rétablir d'après *G* ce moment du dialogue. *G* tire par quatre fois un effet plaisant de la surprise des chasseurs à entendre des termes inconnus de vénerie (*desfaire*, *curee*, *fourchiee*, *present*). Il est plus que probable que ces effets se trouvaient déjà dans l'original, puisque *S* en conserve deux fois la trace, quand il s'agit de la *curee* et du *present*. Mais, faute de posséder dans son vocabulaire des termes techniques de vénerie, le traducteur norvégien s'est trouvé fort empêché ; pour les mots *fourchiee* et *present*, il a fabriqué le mot *stangarsending* ; pour le mot *curee*, le mot *hudargnótt* (cf. Kölbing, p. 208). Encore, ce dernier mot, ne l'a-t-il risqué qu'un peu tard (l. 28) ; ayant eu plus haut à traduire : « Maintenant, faites la *curée* », il avait écrit : « Maintenant donnez ceci aux chiens, » et ajouté naïvement : « mais les veneurs ne savaient ce que Tristan voulait dire. » (C'est ainsi, du moins, — comme une transcription en clair très maladroite, du mot *curee*, — que j'interprète ce passage, que Kœlbing préfère croire altéré). — Mais ici, pour rendre le mot *desfaire*, frère Robert s'est trouvé plus embarrassé encore : il n'aurait pu y suppléer que par des équivalents très généraux, tels que dépecer, partager », lesquels n'eussent pas surpris les veneurs. En désespoir de cause, il a simplement omis le passage.

* montrez telle bienveillance, volontiers je vous ensei- G 2821-7.
* gnerai la coutume de mon pays, * || « et ce qu'on appelle défaire (*G*) ».

Tristan s'y disposa. D'abord [1] il dépouilla la bête [*E* 473-99]. [*G* 2871-2883]. Puis il coupa les daintiers; puis, les cuissots [*G* 2896-2899]; il retira les entrailles [*G* 2907-2912], les deux épaules [*G* 2884-2887], la partie du dos la plus grasse entre les deux épaules [*G* 2888-2889], et leva les filets au-dessus et au-dedans des lombes. Ensuite, il retourna la bête et leva la venaison des deux flancs [*G*. 2889-2891] avec la graisse qui s'y trouvait attachée. Après quoi, il trancha le cou, puis la tête [*G* 2983-2985], et la queue avec le cimier [*G* 2900-2904] [2].

† *Tristan dit alors :*

† « *Voyez, maître, le cerf est défait. Approchez main-* [*S* manque].
† *tenant, si vous le voulez bien, vous et votre mesnie, et* G 2919-32.
† *faites la fourchiée.*

† — *La fourchiée, bel enfant, que veux-tu dire ?*
† *Tu me nommes là je ne sais quoi. Mais tu viens de*
† *nous montrer un déduit de chasse ignoré de nous et*
† *louable pourtant ; poursuis donc, achève de nous mon-*
† *trer ton art ; nous sommes à ton service, s'il faut*
† *t'aider* [3]. »

1. Il a paru bon, pour plus de clarté, de transporter ici de la marge dans le texte l'indication des passages correspondants de *G*. *G* décrit tout au long la plupart de ces opérations, dans un ordre différent, et de telle sorte qu'il semble bien avoir connu des pratiques particulières. Il est à noter que ni sa description, ni celle de *S*, ni celle de *E*, ne se ressemblent entre elles, ni ne ressemblent à celles de nos anciens traités de vénerie, le *Dit de la Chace dou cerf*, Gaston Phœbus, du Fouilloux.

2. *S* « la queue avec la graisse des reins (?) » Je me suis permis de mettre à la place le mot *cimier*, que *G* paraît très fier d'expliquer.

3. Pour les motifs allégués précédemment, j'emprunte encore à *G* ce passage.

[S reprend]. ‖ * Tristan prépara alors une fourche. Il y fixa le
G 2939-43. * foie, les nombles, la fraise et... [1]
[E 507-8]. « Il la donna à tenir à un valet (G) » * ‖ et dit :
S reprend. * Voilà la fourchiée prête; maintenant, seigneurs, son-
G 2957-67. * gez à faire la curée * ‖.
[S p. 22, l. 21-2]. † — La curée? Par Dieu, qu'est-ce que la curée?
S manque. † *Nous comprenons mieux le sarrasinois que ces mots-là.*
† *Qu'est-ce que la curée, beau fils? Mais non, ne le*
† *dis pas; montre-le nous plutôt* ».

[S reprend]. L'enfant prit les entrailles, les disposa sur le
[G 2994-3040]. cuir, amena les chiens pour les leur faire manger et dit :

[E 500-1]. « Préparez donc le *présent* [2], et apportez-moi la tête du cerf, pour que vous l'offriez au roi de façon courtoise ».

Les chasseurs répondirent :

« Par foi! personne en ce pays n'avait ouï parler de curée ni de présent. Mais, puisque tu es le premier veneur qui ait apporté ici ces coutumes, achève de nous enseigner ton art ».

Alors Tristan coupa un peu de venaison à chacun des membres et aussi un peu des meilleurs morceaux réservés des entrailles (?), les jeta sur la nappe une seconde fois, et les chiens les dévorèrent. Et les chasseurs

1. *S* fixe sur la fourche les nombles (rognons), le foie, les poumons (ce qui est invraisemblable) et la fraise (cf. Kölbing, p. 208). — *G* y met aussi le foie (*lebere*), probablement les nombles (*lumbele*), le péritoine (*netz*, qui correspond assez bien au mot *lundiz* de *S*, fraise, mésentère) et enfin un morceau appelé *zimeren*, où les commentateurs de *G* reconnaissent tantôt une partie des entrailles (Bechstein), tantôt le cimier (Bechstein et Golther), tantôt les daintiers (Hertz). Nos traités de vénerie (*Roi Modus*, Gaston Phœbus, Du Fouiloux) placent d'ailleurs d'autres *menus droits* sur la *fourchie* ou *fourchette*.

2. *G* 3050 *prisant*, *S stangarsending*. J'ai supposé en Thomas le mot *present*, mais aucun traité de vénerie, à ma connaissance, ne le donne.

l'admiraient [1] ....
Ensuite, Tristan s'en fut sous bois, coupa une branche, la plus longue qu'il trouva, mais telle pourtant qu'on pût la porter d'une seule main. Il y attacha la fourchie où il avait fixé les meilleurs morceaux pris au cerf. Il lia la tête au plus haut de la branche et dit aux chasseurs :

« Seigneurs, prenez ceci ; c'est ce qu'on appelle le présent. Vous offrirez la tête au roi selon l'usage courtois. Vos valets de chasse iront devant. Vous, vous sonnerez vos trompes. »

Ils répondirent :

* ‖ « Nous ne savons comment procéder, mais tes usa- *G* 3063-77.
* ges nous plaisent mieux que les nôtres ; accompagne-
* nous donc à la cour du roi, et tu lui offriras le présent. »

* Ils donnèrent un cheval à Tristan. Il monta et se *G* 3071, 3077.
* mit à la voie avec les veneurs * ‖.

Pendant qu'ils chevauchaient, les veneurs, qui avaient (*S* manque).
eu peine à attendre l'heure et l'occasion propices, *G* 3079-94.
avaient hâte d'apprendre son histoire, quel était son pays, comment il était venu en cette terre, son être, son rang. L'avisé Tristan eut égard à leur désir. Il se mit à trouver un conte habile, avec tant de sagesse qu'on ne le croirait pas imaginé par un enfant :

« Mon père, leur dit-il, est un marchand d'Ermenie, [*G* 3097-104].

1. On a l'impression que toute cette scène de vénerie ennuie le traducteur scandinave, et qu'il abrège de plus en plus. Elle n'a de prix pourtant que si tout le rituel de la chasse est rappelé en détail à un public de connaisseurs. Assurément, ce détail ne devait pas manquer dans le poème original. Il abonde aussi en *G*, mais comme *G* peut avoir exposé des usages propres à l'Allemagne, nous n'avons rien à faire qu'à nous contenter du texte de *S*, en renvoyant les curieux des choses de vénerie au poème de Gottfried et aux notes précieuses de Hertz (*Tristan und Isolde* [2], p. 506-510). Ils compareront aussi le récit tout différent de *Sir Tristrem*, et la savante dissertation que Kölbing y a jointe (*Sir Tristrem*, p. 114-21).

G 3105-20. riche en biens et en vertus. C'est lui qui m'a élevé et † enseigné. *Or des marchands venaient souvent chez † nous de divers royaumes. Je me plaisais à observer † leur langage, leurs coutumes, si bien que mon désir † commença à me pousser vers les terres lointaines. Et, † pour ce que j'aurais tant aimé connaître les hommes † étrangers et les terres étrangères, j'en devins triste † du matin au soir. Bref, je me suis enfui de chez mon † père et j'ai vogué jusqu'ici avec des marchands. Telle † est mon histoire.*

G 3126-39. † — *Beau doux ami, belle jeunesse, béni soit de Dieu † le pays où des marchands élèvent si courtoisement † leurs enfants ! Il n'est pas de rois qui apprennent † mieux les leurs.* Mais, dis-nous, cher enfant, quel † nom ton père t'a donné. »

† Il répondit :

† « Je m'appelle Tristan.

† — Ah ! dit l'un des veneurs, comment t'a-t-il donné † ce triste nom ? Ne serais-tu pas mieux appelé

† Juvente bele e la riant [1] ? »

[*G* 3140-51]. † *Ils devisaient ainsi, quand ils aperçurent un beau*
G 3152-9. † *et fort château :*

† « *Maître, dit Tristan, ce château est vraiment † digne d'un roi. Quel est son nom ?*

† — *Enfant, c'est le château de Tintagel.*

† — *Tintagel, s'écria Tristan, béni sois-tu de Dieu, † toi et tous ceux qui t'habitent !* »

(*S* reprend). Ils arrivèrent ainsi en peu de temps devant le palais
Chap. XXII. du roi. || * Alors Tristan prit une trompe de chasse et
G 3208-10, * en tira un mot prolongé et beau, et tous les veneurs
3214-6.

1. Ce vers français, donné par *G*, paraît bien être de Thomas. — Sur la liberté que j'ai prise d'emprunter tout le passage à *G*., cf. une note qui suit.

* cornèrent à leur tour le même mot[1]. Au bruit des [E 518-28].
* trompes les hommes du roi s'élancèrent hors de la [G 3220-70].
* salle ; ils s'étonnent : pourquoi ces sonneries de cors, G 3230-4.
* inconnues à la cour jusque-là ? * ‖ Mais Tristan et la E 518-21.
troupe des veneurs ne cessèrent de corner, tant que le roi Marke lui-même apparut.

Alors les chasseurs dirent au roi comment Tristan [G 3291-316]
avait défait le cerf, préparé la curée, la fourchiée et le présent..

.... Ils lui dirent que l'habile veneur S manque.
était un Ermenois, le fils d'un marchand, et qu'il s'appe- G 3275-80.
lait Tristan. « Ah ! dit le roi Marke, [E 529-39].

> Tristans, Tristans li Ermeneis, G 3360-1.
> Cum par es bels, e cum curteis ! [2] »

....

Il le retint gracieusement à la cour de Tintagel[3].

Principaux traits différentiels en *G*. *G* est, comme on a vu, infiniment plus riche que *S* en détails cynégétiques. Comme tous moyens de contrôle nous manquent ici, je né-

1. On sait qu'à observer la forme des anciens cors on estime qu'ils ne pouvaient donner qu'une note. « Chaque *mot*, diversement articulé, représentait seulement une valeur de durée et de tenue, et non pas une différence d'intonation. Des *mots longs* et des *mots courts*, combinés de diverses manières, constituaient toutes les *cornures* ». Les descriptions de *G*. et de *S*. confirment cette opinion (cf. Dunoyer de Noirmont, *Histoire de la chasse en France*, II, p. 423 t. ss.).

2. *G* :

> Tristan, Tristan li Parmenois,
> Cum est bêâs et cum cûrtois !

3. J'ai dû, ici et plus haut, suppléer au silence de *S*. Nulle part en *S* Tristan ne s'inquiète d'apprendre sur quelle terre la nef des Norvégiens l'a jeté, et les lecteurs sont censés le deviner.

4

glige une inutile énumération des traits propres à *G*. — *G* se distingue en outre par les quelques données que voici. V. 3165-3189. Tristan, parvenu aux portes de Tintagel, dispose selon un rite déterminé la chevauchée des veneurs. — V. 3325-3349. Le poète décrit la beauté de Tristan. — V. 3238-3376. Toute la première entrevue entre Marke et son neveu est richement développée : assurément, il a existé dans le poème de Thomas une scène analogue.

Nulle part en *S* les veneurs n'ont la curiosité de savoir le nom du pays où se pratiquent les coutumes de vénerie qui les surprennent si fort. Nulle part en *S* ils ne s'enquièrent, ni eux, ni le roi Marke, du nom de l'enfant étranger, ni de sa naissance, ni de son rang. Le roi Marke l'accueille en sa mesnie la plus privée sans rien savoir de son origine. De telles ellipses ne surprennent pas autrement en *S*. Mais il est invraisemblable que Thomas se les soit permises. Fussions-nous réduits au seul texte de *S*, nous devrions donc essayer de réintégrer dans notre récit ces éléments nécessaires. Mais, outre ces motifs logiques, quelques observations de fait nous ont induit à recourir ici à *G* : 1° *G* et *E* sont d'accord pour faire donner à Marke les explications indispensables. 2° *G* conserve en l'un et l'autre épisode des vers français que, selon toute vraisemblance, il a empruntés à Thomas. Mais tous les détails de *G* adoptés dans notre texte étaient-ils dans l'original ? Nous l'ignorons ; il est possible par exemple (quoique moins naturel) que les veneurs aient contenu jusqu'à l'arrivée à Tintagel leur curiosité d'interroger Tristan, et, pour mieux marquer mon doute, j'ai été tenté de remplacer le récit de *G*, où Tristan se donne pour le fils d'un marchand, par celui d'*E*, où il prétend que son père est le meilleur sonneur de cor d'Ermenie et roi de la chasse. (Je me suis cependant décidé pour la version de *G*, car il fallait bien que Tristan expliquât de quelque façon sa venue en Cornouailles, et cette explication manque en *E*.) — On remarquera que nous adoptons, comme étant très probablement des vers de Thomas, certains des vers ou fragments de vers écrits en français du poème de Gottfried, tandis que nous en négligeons certains autres : « curîe? dê benîe! 2960 — â boneure! 3200 — allez avant! 3204 — dê vus sal, roi et sa mehnie! 3257 Dê vus sal! — dê vus sal, bêâs vassal! — Merzî, gentil rois! 3351-4, etc., etc. ». Peut-être la fantaisie de Gottfried a-t-elle emprunté ces formules françaises à la mode courtoise de son temps plutôt qu'au poème de Thomas.

VI. — Tristan a Tintagel.

(S chapitre XXII, l. 23 — chapitre XXIII, l. 24. — G vers 3377-3754. —
E strophe L — strophe LIII, vers 576).

‖ * Désormais [1] Tristan accompagna le roi Marke S reprend.
* en chasse. Comme naguère devant les veneurs, il [G 3409].
* défaisait devant lui les cerfs et les autres bêtes, et G 3469-67.
* ordonnait « la fourchiée, la curée (*G*), » « le présent
(*S*) ». Les coutumes de son pays paraissaient les plus
* belles et les plus nobles, et les veneurs de Marke les
* adoptaient *. ‖

. . . .

Un soir, après le repas du roi, ses barons, assis çà et là par la salle, se divertissaient en mainte guise : les uns jouaient aux échecs, les autres aux tables ; ceux-ci écoutaient des chansons, ceux-ci des contes. ‖ * Mais le G 3507-11.
* roi écoutait un lai que faisait un harpeur *, ‖ *maître* S manque.
en son art, et ce harpeur était un Gallois.

Tristan vint s'asseoir aux pieds du roi Marke. Il G 3512-13.
reconnut aussitôt la mélodie et s'adressant au musicien : E 560-1.
‖* « Maître, dit-il, harpez-la bien [2]. Ce sont les Bretons S reprend.
* qui ont fait ce lai de mon seigneur Goron [3] et de son G 3514-16.
* amie *. G 3531-3.

* — Beau doux ami, qu'entends-tu à ces choses ?
* Quelqu'un t'a donc enseigné l'art de harper, et dans
* quel pays ? Car il m'apparaît bien que tu connais cette
* mélodie. G 3534-40.

1. Pour le thème de l'enfance persécutée de Tristan, comparez *Mainet*, *Jourdain de Blaye*, *Horn*, *Daurel et Beton*, *Bovon de Hamtone*, *Orson de Beauvais*.

2. Sur de petites divergences pour ces propos entre *S*, *G*, *E*, cf. Kölbing, *Saga*, p. XXXIII-IV.

3. *S* donne, au lieu de *Gurun*, *Geirnis*, nom qui paraît bien n'être qu'une faute de scribe.

* — Oui, beau maître, dit Tristan : jadis, là où je
* vivais, j'avais acquis quelque adresse au jeu des ins-
* truments.

* — Ami, prends donc cette harpe, que nous enten-
S manque. * dions ce que l'on sait faire en ton pays * ‖. »

L'enfant saisit la harpe et l'accorda. *Il lui ressouvint*
G 3534. *des lais de son pays de Bretagne* [1]....

....

S reprend. Il joua devant le roi et devant tous ses hommes un lai si beau que tous admiraient son jeu, sa grâce, ses talents. Quand cette mélodie fut terminée, le roi et de nombreux barons le prièrent de jouer un second lai sur la harpe ; et voyant que tel était leur plaisir, il en commença un autre, qu'il chanta en accordant sa
G 3584-5. † voix à l'instrument. *Et ce fut le lai de la fière amie*
† *du beau Graelent.*

S manque. Les barons le prièrent encore, et Tristan joua une
S reprend. troisième mélodie, de si avenante façon que tous en
G 3614-5. furent ravis. † *C'était le lai de la courtoise Thisbé, de*
S manque. † *l'ancienne Babylone* [2]... ....

....

1. En *G* (v. 3544-73), un gracieux portrait de Tristan qui accorde sa harpe et prélude. Il est possible que quelques traits en aient été empruntés à Thomas. « Ses mains, dit *G*, *alse ich hân gelesen*, étaient belles, douces, fines, délicates, effilées, blanches comme l'hermine. » Ainsi Thomas (v. 845) dit la beauté des mains de la reine jouant de la harpe : *Les mains sont beles, li lais bons...*

2. En cette scène, *S* abrège certainement, *G* ajoute peut-être. En l'état de la tradition il paraît impossible de restituer à l'original plus de traits que nous n'avons fait : comment décider, par exemple, si Thomas connaissait cette *stat von Lût* dont il est question en *G*, v. 3679 ? C'est la *cité Lu* (var. *Lud*), nom primitif de Londres d'après Wace (v. 1271, 1273), et Thomas a si souvent exploité Wace que peut-être il lui a pris ce nom. — Du moins il semble que les quelques traits empruntés par nous à Gottfried sont des reprises légitimes. C'est d'abord le titre des trois lais exécutés par nos harpeurs : les lais de *Goron*, de *Graelent*, de *Tisbé*. Le

‖ * Alors le roi lui dit :

* « Bel ami, béni soit de Dieu le maître qui t'enseigna ! * ‖ *S* reprend.
Tu dormiras la nuit dans ma chambre, et quand je *G* 3646-7.

lai de *Goron* nous est connu par plusieurs allusions médiévales : c'est le même que plus tard Thomas fera chanter à Isolt (v. 833, ss.) Dans *Anséis de Carthage*, v. 6146, le roi Anséis *Fait devant lui un Breton viëler Le lai Goron, comment il fu finé* ; dans la chanson de *Loquifer* (cf. Paulin Paris, *Romans de la Table Ronde*, I, p. 11-12) les fées, trouvant Rainoart endormi sur le rivage de la mer, transforment son heaume, qu'il a déposé près de lui, *en un Breton Qui doucement harpe le lai Gorhon* (cf. Hertz, *Tristan* [2], p. 511). — Le lai de *Graelent* est encore mieux connu : ce ne peut être, comme le remarque Hertz (p. 512), que celui-là même dont nous avons conservé une forme narrative (*Poésies de Marie de France*, édit. Roquefort), le conte de fées que Marie de France intitule *Lanval*. — Quant au lai de *Tisbé*, on pourrait s'étonner de le rencontrer parmi des lais bretons, si l'on ne trouvait par ailleurs, et plus anciennement qu'on ne le dit d'ordinaire, cette qualification de *lais bretons* appliquée à des contes de l'antiquité classique, lai d'*Orphée*, lai de *Narcisse* (cf. Brunner, *Zeitschrift für franz. Spr. u. Lit.*, *XX* (1898), p. 154). — Or, il me paraît probable que *G* n'a pas de son chef introduit la mention de ces trois lais en cette scène, mais qu'il l'a trouvée dans le poème de Thomas. Ce n'est pas qu'il ne pût, sans l'aide de Thomas, les connaître tous trois : il est possible qu'ils fussent très répandus, et, quand il nous parle de la *vil stolze friundin* de Graelent (v. 3584), si ce n'est point ici traduction passive, il nous montre par cette épithète que le conte de *Graelent* lui était familier. Mais, comment eût-il su choisir ces trois titres dans tout le répertoire des poèmes français qu'il pouvait connaître ? Il écrivait en un pays où jamais peut-être un harpeur breton n'avait chanté, en un temps où nulle part on ne savait plus exactement ce qu'était un lai breton. Supposer qu'il eût si justement choisi ces trois poèmes, deux lais assurément bretons, et ce lai de *Tisbé* que d'anciens jongleurs bretons ont dû colporter parmi d'autres thèmes antiques, ce serait attribuer à Gottfried une science et un tact de critique littéraire étrangers à tous ses contemporains. — Pour la même raison, il faut, malgré le silence de *S*, attribuer à Thomas, non à Gottfried, l'invention de ce jongleur gallois, avec qui Tristan rivalise. On sait que ce passage de Gottfried a souvent été invoqué par les partisans de l'origine galloise des lais. Il semble bien, comme l'a soutenu M. Brunner (*loc. laud.*, p. 114), que

serai couché sans trouver le sommeil, tu harperas pour apaiser mon déconfort [1] ».

Ainsi Tristan, par sa bonne grâce et ses belles quali-
[G 3650-4]. tés, se fit chérir de tous, mais du roi par-dessus tous
[G 3736]. les autres. Marke lui confia la garde de ses éperviers,
[G 3413-732]. de ses arcs, de ses carquois, et lui fit présent d'un che-
[G 3725-9]. val. Le jour Tristan accompagnait son seigneur aux différents lieux où il prenait son divertissement, et la nuit il harpait pour le servir. † *Heureux l'enlèvement*
[G 3739-45]. † *de Tristan par les Norvégiens! Grâce à lui,* * ‖ l'en-
3746-54. * fant est connu et aimé de tous, en cette cour de * Tintagel et par tout le royaume. Mais nous cesserons * ici de parler de Tristan pour dire un autre conte : * comment le maréchal dan Roald le foitenant et le * loyal, ayant perdu son fils, le cherchait par les * pays [2] * ‖.

---

ce fut à tort, car, précisément, ce jongleur *gallois* chante un lai *breton*. Et, ce qu'on n'a pas remarqué, croyons-nous, Tristan tire précisément avantage de ce qu'il est, lui, un Breton d'Armorique, pour avertir son rival qu'il ait à bien chanter ces lais, inventés par des Bretons [cf. *G* 3539-40, 3554-5, 3588]. — Il n'en reste pas moins que les jongleurs *gallois* et les mélodies *galloises* paraissent avoir été connus et appréciés de Thomas. Au v. 7992 de *G*, par exemple, il nous est dit qu'Isolt avait appris à jouer de la harpe *in walhischer wise*.

1. Cf. le roman d'*Anseïs* cité par P. Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, I, p. 11 :

> Li rois se sist sor un lit a argent ;
> Por oblier son desconfortement
> Faisoit chanter le lai de Graelent.

2. *G* fait rimer *Rual* avec *leal*. Il est possible que Thomas ait employé la forme *Rual*, mais il n'est pas nécessaire de l'admettre. Si le vers donné par *G Le foitenant et le loial* est de Thomas, *leal* pouvait y rimer avec tout autre mot, *mareschal*, par exemple. D'autre part, dans les fragments conservés de Thomas, on ne trouve à la rime que la forme *leal* (cf. v. 1375, 2393). D'ailleurs, en *G* v. 3793-4, *Rûalt* rime avec *ribalt*.

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *G*. V. 3378-405. Marke recommande Tristan aux soins de ses barons, et tous lui font bel accueil. Marke et l'enfant deviennent inséparables. — V. 3411-9. Marke choisit Tristan pour son maître-veneur et lui donne un cor en signe d'investiture. — V. 3420-83. *G* décrit une nouvelle scène de vénerie. — V. 3480-502. *G* énumère les vertus qui rendent Tristan aimable à tous : comme il se montre serviable aux riches et secourable aux pauvres, comme il sait parfaitement *s'envoisier*, danser, chanter, chevaucher, courir, sauter, etc. — V. 3687-718. Après la scène du harpeur gallois, Marke fait épreuve de l'habileté de Tristan à parler les langages les plus divers.

VII. — ROALD RETROUVE TRISTAN.

(S, chapitre XXIII, l. 25 — chapitre XXIV, page 27, l. 2. — *G*, vers 3755-4544. — *E*, strophe LIII, vers 577 — strophe LXXI.)

Dan Roald le Foitenant [1] visita mainte contrée. Il [*G* 3781-4].
souffrit orages, vents et tempêtes et les angoisses d'un
long exil [2]; mais, nulle part, il ne put rien apprendre
de Tristan. ‖ * Trois ans « et plus (*G*) » s'étaient écoulés *G* 3785-8.
* depuis que Roald avait quitté sa terre * ‖. Son corps
avait tant perdu de sa beauté, de son éclat, qu'on aurait
eu peine à reconnaître en lui un haut homme. *Le faix* [*S* manque].
injurieux de la misère, le noble Roald, devenu semblable *E* 584 ss.
à un ribaud, le supporta, sans y perdre, comme il *G* 3789-99.

1. Pour ce chapitre, sauf quelques détails empruntés à *G E*, nous avons été à l'ordinaire réduit à traduire purement et simplement la *saga*. Gottfried développe ces scènes en près de 800 vers : ces développements lui appartiennent-ils tous, ou la *saga* a-t-elle résumé jusqu'à la sécheresse une ample narration de Thomas ? Tout ce qu'on peut dire, c'est que le poète qui a pu se complaire à imaginer des scènes d'un pathétique si facile et si banal a pu aussi tenir à les développer largement.

2. En *G*, v. 3779-80, Roald est réduit à mendier son pain par les pays; en *E*, v. 589-90, il est obligé de le gagner en travaillant. Peut-être y avait-il dans l'original quelque donnée analogue.

S reprend. *arrive à tant d'autres, rien de son ferme vouloir.* * ‖ Au
G 3799-800. * commencement de la quatrième année, il parvint en * Danemark * ‖. Là il trouva deux voyageurs qui lui apprirent de belles nouvelles : Tristan se trouvait dans la mesnie d'un prince puissant et renommé, le roi Marke ; il était à cette cour prisé, aimé de tous ; il y vivait en joie ; il y demeurait, parce que le roi prenait grand plaisir à sa compagnie. Roald ajouta foi à ces dires, car les voyageurs surent lui décrire l'accoutrement de Tristan. En effet c'étaient les pèlerins [1] qui avaient accompagné l'enfant et suivi les veneurs jusqu'à la cour du roi. Ils surent redire à Roald tout ce qui était advenu à
[E 599-601]. Tristan et comment il avait gagné la faveur de Marke. Alors le maréchal se dispose à reprendre son voyage. Il monte sur une nef et attend le vent favorable. Le vent se lève, Roald appareille et cingle vers l'Angleterre. De là, il gagne la Cornouailles, pays qui borde l'Angleterre à l'ouest. C'est là que résidaient le roi et sa cour. Roald s'enquit en secret si quelqu'un pourrait le renseigner sûrement.

On lui apprit une nouvelle dont il se réjouit : ce jour-là même Tristan devait servir à la table du roi. Mais comment parvenir à le voir seul, privément ? Naguère encore, Roald était riche ; maintenant, le voici en triste
[G 3992-4007] arroi. Il est tel qu'un pauvre ribaud, tant l'ont éprouvé fatigues et voyages. Comment faire pour que Tristan le voie ? Il est trop misérablement vêtu, il a trop peu d'argent pour se mieux accoutrer et paraître au palais. Il s'afflige, car on n'a cure de pauvre homme en cour royale et l'on n'y fait accueil qu'aux riches. Si même un homme bien né et bien enseigné s'y présente mis comme un

1. En *S*, Roald retrouve un seul des pèlerins. L'accord de *G*, v. 3803, et de *E*, v. 593-4, m'a fait admettre qu'il les rencontrait tous deux ; cf. pourtant *E*, v. 597, ss. et les observations de Kölbing sur ce passage, *Saga*, p. xxxvi, et *Sir Tristrem*, p. 126.

pauvre, bien rares ceux qui daigneront lui venir en aide! Enfin, Roald comprit qu'il aurait tort d'éviter [G 3983-7]. plus longuement l'abord d'un roi tel que Marke. Il gagne donc la porte du château, appelle le portier, lui donne un présent pour qu'il le laisse entrer. L'homme lui ouvre, le prend par la main, le conduit vers la salle. Lui-même y pénètre, tandis que Roald attend sur le seuil. A l'appel du portier, Tristan sort de la salle. Roald le voit, le reconnaît, tombe pâmé de joie; et ceux qui accompagnaient Tristan de s'étonner en voyant l'étranger manifester son bonheur par des signes de deuil. Ils le relèvent. Les larmes et la joie l'affligent et le consolent tout ensemble. Jamais il n'a ressenti tel bonheur qu'en l'instant où il voit, où il reconnaît Tristan. Tristan l'a reconnu à son tour. Il le serre entre ses bras, le baise [G 3942-3]. si tendrement que nul n'aurait pu dire lequel des deux [E 659]. aimait l'autre avec plus d'ardeur. Tristan le prit enfin par la main, le conduisit au roi, et à haute voix dit à Marke devant toute sa mesnie :

« Sire roi, celui-ci est mon père, qui m'a élevé, et qui [E 668, ss.] m'a cherché en maints pays. Il est joyeux enfin, car il m'a retrouvé après avoir longuement erré; il est maintenant semblable à un pauvre, mais si vous lui faites accueil, j'en serai heureux [1]. »

Le roi fit voir sa noblesse et sa courtoisie. Il appela un valet et lui dit à voix basse :

« Conduis cet homme dans notre chambre, et sers-le de ton mieux. Donne-lui une riche robe, et qui convienne à sa taille : il était naguère un homme honoré et courtois, et il sied qu'il soit traité chez nous avec honneur, car il fut pour Tristan un fidèle et loyal ami. »

1. Le texte de *S* porte : « mais je serai heureux de son arrivée, si vous voulez l'accueillir amicalement », pensée peu digne de Tristan. J'ai opéré la petite retouche qui semble nécessaire; plus haut (*S*, p. 25, l. 13), de même; mais, à l'ordinaire, je crois pouvoir me dispenser d'avertir de ces discrètes interventions.

[S manque.] On lui prépara un bain et on le revêtit de somptueux G 4065. vêtements. Alors Tristan le prit par la main et le ra- E 683. G 4071-3, E 696-7. mena en présence de Marke.

[S reprend]. Il apparut alors tel qu'un homme noble et de belle contenance. Avant, il ressemblait à un manant, maintenant il ressemble à un baron ou à un comte. Il prend place à la table du roi parmi les plus hauts seigneurs. Ils mangent joyeusement, et Tristan les sert.

S chap. XXIV. Quand ils se furent rassasiés des mets savoureux et des vins rares, les convives racontèrent, ainsi qu'on fait en cour royale, des nouvelles des autres pays et les choses mémorables advenues chez les princes voisins pendant les dernières années.

S manque. † *Le roi interrogea alors Roald sur son pays et sur* G 4112-4144. † *son voyage. Ils ne parlaient pas si bas que les cheva-* † *liers ne les entendissent, et volontiers ils l'écoutèrent.*

† *« Beau sire », dit le maréchal, « voici bientôt quatre* † *ans que j'ai quitté mon pays. Et partout où j'ai abordé,* † *je ne me suis enquis de rien ni de personne, sinon de* † *celui qui seul me tenait au cœur et pour l'amour de* † *qui vous me voyez céans.*

† *— Qui était-ce?*

† *— Tristan, que voici. Et pourtant, sire, j'ai encore* † *des enfants, que Dieu m'a accordés, et à qui je veux* † *autant de bien qu'aucun père en veut à ses enfants :* † *trois fils*[1]*... Si j'étais resté près d'eux, les deux aînés* † *seraient déjà chevaliers. Et si j'avais souffert pour* † *eux trois la moitié de la peine que j'ai supportée pour* † *Tristan, bien que Tristan soit pour moi un étranger,* † *j'aurais pris pour eux assez de souci.*

† *— Un étranger?» demanda le roi. « Comment cela?* † *Expliquez ce conte. Il est votre fils, pourtant, à ce* † *qu'il assure.*

1. En *E*, le maréchal a cinq fils, peut-être pour les besoins de la rime (cf. éd. Kölbing, note sur le vers 914, p. 139).

† — *Non, sire, il n'est pas des miens, sinon en ceci que* † *je suis son homme lige*[1]. »

Tristan le regarda avec angoisse. Alors Roald commença un récit habile; ses paroles étaient bien choisies, sa mémoire était fidèle; tous l'écoutaient. Il raconta au roi pour quelles raisons Kanelangrès, son seigneur et son prince, avait enlevé secrètement la sœur du roi, Blancheflor, qu'il aimait, et comment il l'avait épousée; que Kanelangrès était mort; qu'il avait élevé son fils; comment Blancheflor était morte à son tour; pourquoi il avait nommé l'orphelin Tristan; et il montra au roi un anneau enrichi de pierres précieuses : cet anneau avait appartenu au père du roi Marke; le roi l'avait donné à sa sœur en signe d'amitié et de tendresse fraternelle; Roald rapporta comment Blancheflor, avant de mourir, l'avait prié de remettre un jour cet anneau au roi son frère comme preuve de sa mort. *S* reprend. [*G* 4170-3951] [*E* 733-57]

Quand le roi eut reçu l'anneau des mains du maréchal, il reconnut l'enfant. Alors, dans la foule des ducs, des marquis, des vassaux, des chevaliers, des bouteillers et des écuyers, des femmes et des chambrières, personne qui ne versât des larmes à ouïr ce triste récit; à ouïr comment Tristan fut enlevé à son père nourricier, et comment Roald entreprit sa quête à grand ahan par les pays.

1. C'est un vers du poème anglais qui m'a suggéré d'emprunter ce discours à Gottfried, malgré le silence de la *saga*. En *E*, v. 803, en effet, on lit que Roald, revenant en Ermenie « arme aussitôt ses fils chevaliers, » alors qu'il semblerait que de toutes autres et plus urgentes préoccupations dussent le solliciter. Cette imagination s'explique bien si l'on suppose que, dans le poème original comme en *G*, Roald avait exprimé quelque part son chagrin d'avoir abandonné pendant quatre ans des fils déjà en âge d'être adoubés, et c'est pourquoi j'ai pensé que le fragment du discours prêté par Gottfried à Roald peut avoir été imité de l'original français.

[E 736-7.] Le roi a bien entendu toute l'aventure. Il appelle à lui Tristan par de douces paroles et l'embrasse tendrement comme son fils d'adoption et son neveu. Alors l'enfant tombe aux genoux du roi son oncle et lui dit :

« Sire, je demande maintenant que vous me donniez les armes de chevalier : car je veux gagner ma terre et venger mon père, étant maintenant en âge et en force de tenter de reconquérir mon droit héritage. »

Tous les seigneurs, assis aux deux côtés du roi, louèrent son propos. Le roi approuva pareillement son désir et ordonna qu'on lui préparât des armes : l'armure que le roi lui donna était bonne et belle, toute d'argent pur et d'or, ornée de pierres de grand prix.

Principaux traits différentiels en *G*. V. 3827-82. La conversation de Roald avec les pèlerins, son voyage vers Tintagel, sont plus longuement rapportés. — V. 3883-933. Devant la porte du moutier de Tintagel, le Foitenant s'enquiert de Tristan auprès d'un vieux « hoveman », et c'est par lui, non par un portier, qu'il fait mander Tristan. — V. 3934-90. La scène de reconnaissance entre Tristan et Roald est tout autre et plus attendrissante. — V. 4026-4048. Beau portrait de Roald, qui apparaît à tous de haute mine sous ses haillons. — V. 4170-4384. Au lieu des quelques lignes de *S*, une très longue scène de reconnaissance, qui a sa beauté et qui la tire surtout du chagrin de l'enfant à la nouvelle que Roald n'est pas vraiment son père. — V. 4385, ss. C'est sur le conseil du Foitenant, et non spontanément, que Tristan demande à Marke ses armes de chevalier. Marke promet de faire de Tristan l'héritier de son trône.

VIII. — L'ADOUBEMENT.

(*S* chapitre XXIV, ligne 2 — ligne 17. — *G* vers 4545 — 5066. — *E* strophe LXXII, vers 784-5).

Marke donna à Tristan, pour l'assister, des chevaliers vaillants, preux, courtois et prisés. Deux barons fixèrent à ses pieds des éperons d'or pur. Le roi Marke lui ceignit l'épée de ses mains, lui donna la colée sur la [*G* 5017-38]. nuque, et lui dit :

« Beau neveu, ne supporte jamais un coup d'aucun autre homme sans t'en venger sur l'heure. N'accepte jamais nulle réparation ni nulle amende pour une telle offense, mais rends coup pour coup, aussi longtemps que tu pourras te venger : par là tu honoreras chevalerie. »

Ainsi le roi l'arma chevalier. Puis on lui amena un beau et fort destrier, recouvert d'une housse rouge, où des figures de lions étaient tissées en fils d'or. *On lui* *S* manque. † *donna un écu où était peinte la figure d'un sanglier*[1]. [*G* 4940].

. . . .

En outre, voulant lui faire honneur, le roi donna à son *S* reprend. neveu des chevaux et des armes pour vingt autres jeunes damoiseaux, et pour cent autres bons chevaliers[2], qui devaient accompagner Tristan au sud de la Bretagne pour revendiquer et soutenir son droit.

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *G*. Il est plus que probable que rien ne correspondait dans l'original français

1. Tout ceci semble abrégé en *S*. Je suppose chez Thomas ce détail, donné par *G* seul, que Tristan portait un sanglier sur son écu : car en différents romans de Tristan ce trait est reproduit, et, dans un passage qui appartenait certainement au poème de Thomas, on verra Tristan symbolisé par un sanglier (cf. chapitre XX).

2. En *G*, v. 4550-3, trente chevaliers doivent être les compagnons de Tristan.

à la célèbre digression littéraire où Gottfried célèbre les poètes ses prédécesseurs ou contemporains, Hartmann, Heinrich de Veldeke, Reinmar, etc., et polémise obscurément contre Wolfram d'Eschenbach; il est plus que probable qu'il ne doit pas à Thomas l'idée de la belle invocation, si neuve alors, où Apollon et les Camènes, « der wirt, die niun wirtinne », sont suppliés de permettre au poète de boire une goutte d'eau à la fontaine qui jaillit de l'Hélicon.

IX. — Rivalen vengé.

(*S* chapitre XXIV, ligne 17 — chapitre XXVI. — *G* vers 5067 — 5870. — *E* strophe LXXI — strophe LXXXV, v. 930.)

G 5112-9. [*S* xxiv, l. 17-21]. Dès le lendemain matin [1], Tristan et le Foitenant équipèrent au rivage une belle nef, bien pourvue d'armes et de vivres [2]. Ils se présentèrent devant le roi Marke, et Tristan lui dit :

G 5124-39-5139-74. *S* manque. † « Beau sire, donnez-moi votre congé, pour que je † puisse gagner l'Ermenie... »

† Le roi lui répondit :

† « Beau neveu, qu'il en soit fait ainsi. Si pénible † qu'il puisse m'être de me séparer de toi, je veux ac- † cueillir ta prière. Cingle vers l'Ermenie, toi et ta com- † pagnie [3]. Si tu as besoin de chevaliers plus nombreux, † prends-les à ta volonté; prends des chevaux, prends

1. *G*, 5112 : *ȝehant*. — *E*, 793 : *Ne wold he duellen a niȝt*.

2. En *S*, Tristan et ses compagnons montent toute une petite flotte, dont frère Robert décrit les voiles jaunes, bleues, rouges et vertes : c'était en effet un usage scandinave de peindre l'étoffe des voiles (cf. Kölbing, p. 209); on n'en trouve point trace, que je sache, dans nos textes normands. La version de *G*, selon lequel Tristan n'équipe qu'une seule nef, m'a paru préférable, parce qu'il n'emmène que 30 (ou 100) chevaliers, que d'ailleurs la *saga* elle-même doit, à la fin du chapitre XXV, rapatrier en Cornouailles sur une seule nef.

3. Ces mots rimaient-ils déjà dans l'original comme en *G*?

† de l'argent et de l'or, prends en abondance tout ce † qu'il te faudra... Cher neveu, agis et vis toujours † comme te le conseillera ton père, Roald le Foitenant † que voici, qui t'a montré tant de fidélité. Et s'il plaît à † Dieu que tu mènes à bien ton entreprise, alors reviens † près de moi. Je t'en donne ma foi par mon serment : † je partagerai avec toi mes biens et ma terre ; et, s'il † t'est donné de me survivre, mon héritage te reviendra † tout entier. Sache que, pour l'amour de toi, je veux † rester toute ma vie sans femme épousée. Beau neveu, † tu as entendu ma prière et mon dessein. Si tu m'es † fidèle comme je te serai fidèle, si tu m'aimes comme † je t'aime, Dieu le sait, nous vivrons heureusement † notre vie ensemble. Maintenant, pars avec mon † congé. Que le fils de la Vierge te protège et te con- † duise ! »

† Tristan et son ami Roald ne demeurèrent pas † davantage. Ils voguèrent, avec leurs compagnons, de † la Cornouailles vers l'Ermenie [1].

Ils cinglèrent donc à travers la mer, tant qu'ils attei- [*S* reprend]

1. *S* se borne à dire : « Le lendemain, Tristan prit congé du roi pour gagner son pays. » Si j'ai emprunté à *G* tout ce qu'on vient de lire, voici mes raisons. 1° On lit en *E*, str. LXXI, un discours analogue de Marke où l'on reconnaît, tout déformés soient-ils, deux des propos prêtés à Marke par Gottfried : l'offre faite à Tristan de lui donner pour son expédition un plus grand nombre de chevaliers, et le conseil de se fier toujours à Roald. 2° Quant à la fin du discours de Marke où le roi promet à son neveu son héritage, il faut bien, malgré le silence d'*S* et d'*E*, que Gottfried l'ait empruntée à Thomas : car, en *S*, cent lignes plus bas (ch. XXV, l. 25), nous voyons Tristan escompter cet héritage : « Le roi Marke, mon oncle, n'a ni fils, ni fille, ni aucun droit héritier, sinon moi ; je veux donc retourner près de lui et le servir de mon mieux ». Ces paroles de Tristan supposent évidemment dans le poème de Thomas une promesse préalable faite par Marke, lequel est encore dans la force de l'âge, de ne point prendre femme et de léguer sa terre à son neveu. — Cf. en outre, sur cette difficulté, une note du chapitre X.

gnirent l'Ermenie, ***au sud de la Bretagne.*** Ils entrent au port, touchent terre devant la ville de Kanoël [1], et
[G 5206-14]. voient devant eux un vaste et fort château, de toutes parts inexpugnable. Jadis le père de Tristan l'avait possédé, et ses anciens hommes liges le tenaient encore.
G 5181. Roald descendit le premier de la nef. Il chevaucha jusqu'à la ville et fit ouvrir toutes les portes et poternes du château. Alors parut Tristan avec sa suite, et le
[G 5271-5]. maréchal lui donna toutes les clefs de la forteresse. Puis Roald envoya des brefs à tous les vassaux du royaume pour les mander à Kanoël devant leur seigneur, qu'il avait longtemps cherché, et retrouvé enfin par l'aide et
G 5276-91. par la providence de Dieu. ‖ * Ducs et comtes, barons et * chevaliers, paraissent à la cour. Tristan reçoit leur * hommage et leur foi, et tout le peuple, « s'éveillant de * sa longue peine (*G*) », mène grande joie de son retour. * Tout ce peuple se sent maintenant en sûreté et joyeux,

1. *S* dit : « Ils prirent terre au lieu qui leur sembla le meilleur, au sud de la Bretagne, et quand ils eurent atteint le port, ils prirent terre devant la ville d'*Ermenia*. » C'est ici la seule trace qui ait subsisté en *S* du nom attribué par Thomas au pays de Rivalen et de Tristan. Mais la ville où aborde Tristan et que *S* nomme à tort *Ermenia* était-elle *Kanoël* dans le poème original comme chez Gottfried, v. 5205 ? Il y a ici un petit problème qui nous paraît insoluble. Kanoël est la ville où est né Tristan, et il semble, à se reporter au récit de son enfance, qu'il a été élevé à Kanoël même, ou près de Kanoël : en *G* comme en *S*, on décrit pourtant ici Kanoël comme si Tristan voyait ces lieux pour la première fois, et sans qu'aucune allusion soit faite aux tragiques événements qui s'y passèrent jadis. On conclurait volontiers de là que le nom de Kanoël a été ici arbitrairement introduit par Gottfried. Mais on lit en *S*, quelques lignes plus loin, qu'en ce pays même, qui semble inconnu à Tristan, tout le peuple avait mené grand deuil de son enlèvement par les Norvégiens. Si l'on se rappelle que Tristan passait alors pour l'obscur enfant de Roald, on s'étonnera que sa disparition ait pu désoler, jusqu'en ses confins reculés, tout le pays d'Ermenie. — *E*, v. 799-801, se borne à dire que Roald cingla droit « vers son château », ce qui maintient l'incertitude.

* qui naguère, « lors de l'enlèvement de Tristan(*S*) »
* avait été tourmenté par la colère et la douleur .* ‖

† *Cependant Tristan portait caché dans son cœur la* *S* manque.
† *douleur qui lui venait du duc Morgan. Et cette dou-* *G* 5292-310.
† *leur ne le quittait ni le matin ni le soir. Il prit à con-* [*E* 804-14.]
† *seil ses amis et ses hommes et leur confia qu'il voulait*
† *se rendre en Bretagne pour recevoir son fief de son*
† *ennemi, de façon à tenir selon tout droit la terre*
† *paternelle. Il agit comme il avait dit : il quitta l'Er-*
† *menie en emmenant avec lui vingt*[1] *chevaliers bien*
† *armés*[2].

Il veut requérir le duc Morgan, lui réclamer son *S* reprend.
droit, et la seigneurie volée à son père. Il entre dans la
salle du duc ; toute la mesnie de Morgan se lève et
l'écoute. Tristan salue le duc par ces paroles :

‖ * « Sire duc, que Dieu veuille te traiter aussi bien *E* 837-40.
* que tu m'as traité ! * ‖ Car tu occupes ma terre contre le [*G* 5376-90].
droit, et tu as tué mon père. Je suis le fils de Rivalen,
venu céans pour réclamer mon pays héréditaire, que
tu retiens. Rends-le moi : à cette condition, je suis
prêt à te servir de mon mieux, autant qu'un homme
libre le peut sans déshonneur. »

1. *G*, 5338, 5349 : *90 chevaliers* ; *E*, 817 : *15 chevaliers*. Le nombre *vingt* est donné par *S* (cf. ci-après, p. 69).

2. *S* se borne à dire ici : « *le lendemain*, Tristan se prépara avec vingt chevaliers, pour aller requérir Morgan de lui faire droit. » J'ai emprunté tout le passage qu'on vient de lire à *G*, parce qu'il semble confirmé par ces vers d'*E*, strophe LXXIV : « Les amis de Tristan se réjouirent de son retour en Ermenie, jusqu'au jour où, Morgan se trouvant dans les environs, Tristan dit : Je veux parler avec Morgan et me hâter ; voici trop longtemps que nous restons oisifs. » Donc, pour *E* comme pour *G*, un temps assez long s'écoule entre l'entrée en Ermenie et l'expédition contre Morgan ; pour *E* comme pour *G*, Tristan supporte avec peine son inaction et s'en ouvre à ses amis : toutes données trop exactement concordantes en *G* et en *E* pour ne pas procéder d'une source commune.

Le duc répliqua :

[E 481-7]. « J'ai appris que tu as servi le roi Marke et qu'il t'a donné de bons destriers, de riches étoffes, des armes, et je vois que tu es beau chevalier. Mais tu prétends que je dois te donner une terre, que je retiens ton pays à tort, et que j'ai égorgé ton père. Je ne puis comprendre cette plainte; je crois voir seulement que tu me cherches noise, et que tu élèves une clameur à laquelle jamais satisfaction ne sera donnée. Si tu prétends à reconquérir ta terre, reprends-la donc par la force : car, ce que tu appelles ta terre, à tort ou à droit, je le retiens et le garde. Quant au grief d'avoir tué ton père, tu auras besoin de ta force entière pour le soutenir, car jamais je ne daignerai le démentir ni le cacher devant toi. »

Tristan lui dit :

« Quiconque a tué un homme et l'avoue doit en faire amende aux amis du mort. Or, tu reconnais ma double accusation de retenir ma terre injustement et d'être le meurtrier de mon père. Je te requiers donc de me faire droit de l'un et de l'autre crime, puisque tu ne peux nier ni l'un ni l'autre.

[G 5401-62]. — Tais-toi, truand ! » répondit le duc, « tu es vraiment
E 848-78. plein de démesure. Tu es né en *soignantage*, tu ignores qui t'a engendré, et tu mens quand tu prétends nommer ton père ! »

Tristan s'écria dans sa colère :

— « Duc, tu en as menti, car j'ai été engendré en droit mariage; je veux le prouver contre toi, si tu oses plus longtemps soutenir toi-même ton dire ! »

Le duc s'entend nommer menteur. Courroucé, il se jette sur Tristan, et de son poing fermé le frappe violemment à la mâchoire. Mais Tristan a tiré son épée. Il l'assène sur la tête du duc, la fend jusqu'aux yeux, abat son ennemi mort devant toute sa cour.

G 5495-50]. Les compagnons de Tristan étaient vaillants. Ils
E 874-902. tirent leurs épées, se frayent une route à travers la

presse des adversaires, frappent à gauche, à droite, tuent tous ceux qu'ils atteignent. Tristan parvient à sortir de la salle. Il s'élance à cheval, ses compagnons avec lui. Ils prennent leurs écus et leurs lances et chevauchent en belle ordonnance hors du château : fou qui les attaque ! † *Le cri et la plainte montent par la* † *cité :* *S* manque. G 5486-93.

† « Ha ! nostre sires ! il est morz !
† « Qui ert or conseuz e conforz ? [1]

† *Seigneurs, aux armes contre ces étrangers ! c'est* † *par eux que ce grand deuil nous arrive !* » La mêlée devient un combat où plus de cent hommes tombèrent : tous les vassaux du duc s'arment pour venger la mort de leur seigneur. Cinq cents hommes, tous armés, s'élancent à la poursuite de Tristan, et ceux qui ont les destriers les plus rapides serrent de près ses compagnons. *S* reprend.

Tristan a tué le duc et maints chevaliers. Il se hâte vers son château. Mais les Bretons le poursuivent sans nombre, ardents à venger leur seigneur. Quand ceux qui chevauchaient en avant les atteignirent, Tristan et ses chevaliers se retournèrent et les reçurent si vaillamment qu'ils les tuèrent tous et prirent leurs chevaux. Les Bretons subirent là telle défaite que jamais on n'en parlera à leur honneur. *S* chapitre XXV

Or, le même jour, le maréchal Roald avait fait prendre à cent chevaliers de bonnes armes et de bons chevaux et leur avait fait suivre la même route sur laquelle chevauchait Tristan : ces chevaliers viendraient au besoin à la rescousse de Tristan, ou, s'il voulait visiter quelque autre de ses villes, ils lui feraient escorte [*E* 826-36]. [*G* 5551-626].

1. Nous nous risquons à rendre ainsi ces deux vers de *G* :
« â noster sires, il est mort !
« welch rât gewirt des landes nuo ? »

pour qu'il pût suivre sa route sans péril. Cependant les Bretons pourchassaient Tristan et ses compagnons : nul refuge où s'arrêter. Mais souvent le preux se retournait tout à coup et tuait ceux qui le pressaient le plus vivement. La poursuite se prolongea ainsi jusqu'au moment où les soixante chevaliers de Roald poignirent contre les Bretons. Ils abaissent leurs lances, tirent leurs épées, assaillent si rudement les poursuivants qu'ils repoussent leur première troupe et tuent ceux qui osent leur tenir tête. Les autres s'enfuient. Tristan et ses compagnons les poursuivent à leur tour et les tuent dans leur fuite, comme des brebis. Ils y gagnèrent beaucoup de chevaux et d'armures et rentrèrent dans leur château à grand honneur.

Tristan est preux et vaillant. Il a conquis louange et renom. Il est large à tous, aimé de tous. Il a vengé son père...
....[1]

Il mande à sa cour tous les hauts hommes de sa terre, et quand ils sont tous assemblés, il leur parle ainsi :

[*E* 903-30]. « Beaux amis, je suis votre droit seigneur. Mais mon
[*G* 5717-810]. oncle, le roi Marke, n'a ni fils, ni fille, ni aucun hoir, sinon moi. Je veux donc retourner près de lui et le servir en tout honneur, aussi bien que je pourrai. Je donne à Roald, mon père nourricier, cette ville et tout ce qui en dépend. Il la tiendra jusqu'à sa mort. Après lui, ses fils la tiendront, en mémoire de toutes les peines qu'il a supportées pour l'amour de moi, et de la protection

1. Je suppose qu'on pouvait lire ici dans le poème de Thomas des réflexions analogues à celles où *G*, v. 5651-5716, décrit les sentiments contraires qui tantôt retiennent Tristan près de Roald et tantôt l'attirent vers Marke : « Deux choses font un homme : son corps et son bien... Son bien, il le donnera à Roald, son corps à Marke, etc... » Ce développement semble être de ceux où se complaisait Thomas, et de ceux aussi que frère Robert supprimait volontiers.

qu'il a donnée à mon enfance. Soyez-lui tous soumis et fidèles, car je lui transfère mon droit et mon rang. Maintenant je veux partir avec votre congé. »

Il les baisa tous en pleurant. Puis il monta à cheval avec ses compagnons et ils chevauchèrent jusqu'à leur nef. Ils lèvent l'ancre, hissent les voiles, voguent sur la mer. Tous les vassaux de Tristan mènent grand deuil de son départ et de son séjour trop bref en Ermenie.

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *G*. — V. 5066-5107. *G* explique doctement comme quoi Tristan peut être à la fois agité par la joie et par la douleur : par la joie, car il vient d'être armé chevalier; par la douleur, car il vient d'apprendre le meurtre de son père. Peut-être quelque chose de ces analyses par dichotomie se trouvait-il en Thomas. (cf. en effet *E*, v. 792-3). — V. 5225-70. Accueil que font à Tristan Florete, sa mère adoptive, et Governal. — V. 5313-626. Tristan ne requiert par son ennemi en sa cour, mais dans une forêt où le duc chasse : d'où diverses modifications au récit de *S*. En outre, *G* a préparé de longue main le récit d'un combat à péripéties diverses : Tristan emmène quatre-vingt-dix chevaliers, dont trente seulement se présentent avec lui devant Morgan, tandis que les soixante autres s'apostent en embuscade. Le combat dure deux jours et une nuit, les compagnons de Tristan s'étant réfugiés sur une hauteur et se défendant dans une « wasserfeste », jusqu'au moment où Roald vient à la rescousse, avec cent chevaliers, criant :

Schevelier Parmênie!
Parmênie schevelier!

— V. 5401-54. Quand Morgan jette à Tristan l'injure d'être né en *soignantage*, Tristan s'en disculpe posément et par de fort bons arguments qui, nous voulons l'espérer, n'étaient pas dans le poème de Thomas. — V. 5717-56. Cour que tient Tristan, où il arme chevaliers, outre douze

damoiseaux, les fils de Roald et aussi son maître Governal. — V. 5854-5. On voit qu'il emmène en Cornouailles Governal, qu'on s'étonne de voir si rarement paraître en *S* et en *E*.

D'UN TRAIT DIFFÉRENTIEL EN *E*. — Le poème anglais donne, en son récit de l'expédition de Tristan en Ermenie, une indication à laquelle M. Ferdinand Lot a attribué la plus haute valeur. Nous n'y voyons au contraire qu'une invention propre à l'auteur de *Sir Tristrem*, sans fondement traditionnel, et nous devons nous en expliquer ici. Le poème anglais rapporte (v. 896 ss.) que Tristan, après avoir tué le duc Morgan, réduit tout le pays de celui-ci en sa sujétion : « Les hommes de Morgan livrèrent aussitôt à Tristan les villes et les lieux fortifiés. Le peuple tomba à ses pieds ; nul ne lui résista dans le pays. Il avait tué le meurtrier de son père, et tout se courba sous sa main. Pendant deux années il s'appliqua à rétablir l'ordre dans le pays, et fit proclamer ses lois. *Almain* et *Ermonie* tombèrent en son pouvoir.

Al com to his hand
Almain and Ermonie,
At his wil to stand
Boun and al redy.

M. F. Lot (*Études sur la provenance du cycle arthurien*, *Romania*, XXV, 17) ne doute pas que ce nom d'*Almain* n'ait figuré déjà dans le poème de Thomas, et il y voit une survivance des plus antiques traditions relatives à Tristan : « *Almain*, écrit-il, est évidemment une faute pour *Albain*. On désigne sous ce nom le Nord-Ouest de l'Écosse actuelle, conquise au VI[e] siècle par les Scots venus d'Irlande. » — Pour fonder cette identification, il faudrait au moins que le passage où figure ce nom d'*Almain* nous apparût comme probablement emprunté au poème de Thomas. C'est précisément ce qui est fort douteux. *S* et *G* sont, en effet, d'accord pour borner au meurtre de Morgan et à la défaite immédiate de ses compagnons les exploits de Tristan : Morgan tué, Tristan se hâte de rentrer sur sa terre, et de ses ennemis il n'est plus question. Thomas n'avait eu garde de s'embarrasser du récit

d'une longue guerre et de l'énumération de conquêtes dont Tristan n'avait que faire. C'est le poète anglais qui, seul, a eu la fantaisie de prolonger de deux ans le séjour de son héros en Ermenie et de lui faire conquérir la terre du duc Morgan, qu'*Almain* semble désigner. Il y a donc tout lieu de considérer ce passage comme une interpolation du *Sir Tristrem*, sans racine traditionnelle. Dès lors, il est moins intéressant de s'enquérir de ce que le poète anglais veut signifier par *Almain*. Pourtant, cette terre est, dans sa pensée, une contrée armoricaine, puisque, pour Thomas et ses traducteurs, Morgan règne en Petite-Bretagne. Le plus sage est donc ou bien de renoncer, comme ont fait les éditeurs de *Sir Tristrem*, à identifier un nom corrompu, ou bien, s'il y faut à toute force une correction, de lire *Bretein*, qui était probablement dans la pensée du remanieur, qu'*Albain*, qui n'y était certainement pas.

X. — Le Morholt.

(*S*, chapitre XXVI — chapitre XXX. — *G*, vers 5871 — vers 7233. — *E*, strophe LXXXV, v. 931 — strophe CII. — *Folie Tristan*, vers 327-336).

† Quand Tristan revint en Cornouailles [1], il y enten- *G* 5871-6010.

1. Tout le long récit aux allures de chronique, qui ouvre ce chapitre, est emprunté par nous à Gottfried. *S* le réduit à ces quelques lignes : « Le conte nous apprend maintenant que les Irlandais tiraient à cette époque un tribut de l'Angleterre et que ce tribut existait déjà depuis nombre d'années, parce que les Irlandais avaient certaines prétentions sur l'Angleterre : car le roi anglais qui régnait alors n'avait pu se défendre contre eux, bien qu'il l'eût tenté, et c'est pourquoi l'Angleterre fut longtemps tributaire de l'Irlande. Néanmoins, le roi romain avait reçu un tribut antérieur, 300 *pund penninga*. » Les obscurités de ce passage montrent à l'évidence qu'il est écourté : il est précieux pourtant, parce qu'il démontre l'existence chez Thomas du récit que seul Gottfried nous a conservé. Or, ce récit, dont l'intention principale est d'identifier le père d'Isolt avec Gormond, héros de

[S xxvi, p. 30, l. 4-18]. † dit d'abord une dure nouvelle : le fort Morholt [1] était † arrivé d'Irlande et, prêt à la bataille, réclamait le † tribut pour les deux pays dont Marke était roi : la † Cornouailles et l'Angleterre. Voici ce qu'il en était † de ce tribut : au temps où il avait été imposé, à † ce qu'on lit dans la vraie *estoire* et à ce que rap- † porte le conte véridique, le roi d'Irlande s'appelait † Gormon [2].

tant de légendes médiévales, M. F. Lot, en sa belle étude sur *Gormond et Isembard* (*Romania*, XXVII, p. 1-54), a eu le mérite d'en reconnaître le premier la source : c'est simplement un passage du *Brut* de Wace, transporté tel quel dans le roman de Tristan, et fidèlement traduit par Gottfried. Les notes suivantes tenteront de nous justifier d'avoir repris à Gottfried toute la teneur de cent cinquante vers.

1. *G : Morôlt, S : Mórold* et *Mórhold*, *E : Moraunt*. Sur les variantes du nom offertes par les divers textes médiévaux, cf. W. Hertz, *Tristan* [2], p. 517. — Le nom n'apparaît pas dans les fragments conservés du poème de Thomas ; mais la *Folie Tristan* du manuscrit Douce, qui suit et exploite le poème de Thomas, appelle ce personnage *le Morhaut* (v. 329), *le Morholt* (v. 347), *Morholt* sans l'article (v. 434).

2. *G* : *der hiez Gurmûn Gemuotheit* (v. 5886). Ce bizarre surnom a fort bien été expliqué par M. F. Lot (*art. cité*, p. 41, n. 6) : « Dans une note de sa traduction de *Tristan* (p. 578-579) [supprimée, à vrai dire, dans la 2e édition], M. W. Hertz propose de voir dans *Gemuotheit* « freundliche Kühnheit » une traduction du mot français *Ferté*, *la Ferté*, qui aurait été compris *fierté*. Le compagnon du roi païen (Isembard) avait pour surnom *de la Ferté* (village près Saint-Riquier). Ce surnom aurait passé d'Isembard à Gormond. Une nouvelle méprise dans la traduction allemande aurait conduit de *ferté* à *fierté*, d'où *Gemuotheit*. Ce système, repris par M. Zimmer (*Zeitschrift f. franz. Spr.*, XII (1890), 239, n. 2) est plus ingénieux que convaincant. Nous le repoussons absolument. Ni vers 1160-1170, époque où Thomas composa son *Tristan*, ni au début du XIIIe s. (vers 1210), date de Gottfried, Isembard n'avait encore été mis en rapport avec la Ferté. « Gemuotheit » rend simplement le vers « *hardi et de mult fort corage* » de cette phrase de Wace : *Guermons fu rices et poissans — Et de son cors pros et vaillans*, — Hardi et de mult

Wace, *Geste as Bretons*, éd. Le Roux de Lincy, v. 13797 ss.	G v. 5882, ss.
Guermons fu riches et poissans... D'Aufrique fu, fils a un roi Qui estoit de paiene loi. La tere après son pere ëust Et rois en fust, se lui plëust. Mais il ne volt ne ne daigna; A un sien frere jovenor Otroia sa tere et s'onor, Et si dist ja rois ne seroit, Se roiaume ne conqueroit. Par mer, ce dist, iroit conquerre, Que rois seroit en autre terre....	† Gormon était né en Afrique, où son père était roi. † A la mort de son père, le pays lui échut, à lui et à un sien frère, qui était, aussi bien que Gormon, le droit héritier. Mais Gormon était de si fière nature qu'il ne voulait posséder aucun bien en commun avec autrui. Son cœur ne lui laissait pas de cesse : il voulait être seul seigneur.
Cent et cinqante mile armés, Tos connëus et tos només, Estre serjans et chevaliers Et estre toz les mariniers, Mena Guermons a son navire.	† Il se mit donc à choisir les hommes les plus forts, les plus preux, les meilleurs aux jours de péril, chevaliers et *serjanz*, tous ceux qu'il put attirer à lui par sa richesse ou par sa courtoisie, et il abandonna aussitôt toute sa terre à son frère. Puis il quitta l'Afrique et obtint des illustres et puissants Romains permission et pouvoir de posséder en propre tout ce qu'il

fort corage, — *Et mult estoit de grant linage.* » — En adoptant cette vue de M. F. Lot, je conjecture que Thomas, modifiant, pour l'adapter à son récit, le texte de Wace, avait écrit quelque chose comme ceci :

Cist reis d'Irlande fu poissans
Et de son cors proz et vaillans,
Gurmun ot non, de fort corage,
Et mult estoit de grant linage...

leçon qui aurait facilement provoqué un contre-sens de Gottfried.

Tant ala par mer naviant,
Rois venquant, terres conquerant,
En Irlande vint salvement.
La terre prist delivrement.
D'Irlande se fist roi clamer,
Puis valt en Engleterre aler.

† conquerrait par la force, † sous condition qu'il leur † rendrait certains hon- † neurs [1]. Sans tarder da- † vantage, il franchit avec † une forte armée les mers † et les terres et parvint en † Irlande, conquit le pays, † dompta les habitants par † la force, si bien que les † Irlandais le prirent, bon † gré mal gré, pour leur † roi, et qu'ils en furent ré- † duits depuis lors à l'aider † en bataille à forcer les † contrées voisines. C'est † ainsi que Gormon sou- † mit, entre autres pays, la † Cornouailles et l'Angle- † terre.

† Marke était alors un enfant, sans défense comme † sont les enfants. Son royaume perdit de sa puissance † et devint tributaire de Gormon.

† Gormon accrut encore sa force et son honneur en † épousant la sœur du Morholt : grâce à lui, il devint † un prince plus redoutable. Le Morholt était un duc † d'Irlande, qui eût voulu devenir souverain de quelque † pays, car il était hardi, avait des terres et des richesses, † un corps robuste, un fier courage. C'est lui qui, dans † l'armée de Gormon, combattait au premier rang.

† Or quel était le tribut qu'envoyaient en Irlande les † deux pays de Cornouailles et d'Angleterre ? Je vous le † dirai sans mensonge : la première année, trois cents † livres de cuivre et rien d'autre; la deuxième, de l'ar-

1. Comme Wace ne dit rien de pareil, M. Lot (p. 43, n. 1) croit que « c'est ici une addition de Gottfried ». M. Lot fait erreur assurément, puisque *S* confirme ici *G*. Cf., en effet, la première note de ce chapitre.

† gent, la troisième de l'or [1]. La quatrième année, venait † d'Irlande le fort Morholt, prêt à la bataille. Les † barons de Cornouailles et d'Angleterre s'assemblaient † alors pour tirer au sort [2] ceux d'entre eux qui lui † livreraient leurs enfants. Le Morholt emportait les † enfants assez beaux pour faire office de valets à la † cour du roi d'Irlande, point les filles, les garçons seu- † lement [3], et chacun des deux pays devait en fournir † trente. Nul ne pouvait s'opposer au paiement de ce † tribut, s'il ne voulait soutenir la bataille, homme † contre homme, ou armée contre armée. Et nul n'osait, † en Angleterre ni en Cornouailles, résister ouverte- † ment aux Irlandais, car les pays avaient perdu de † leur puissance. Et le Morholt était si fort, si impi- [E 947-50]. † toyable, si rude, que, l'ayant une fois vu et regardé, [S p. 20, l. 21]. † nul homme n'osait, non plus que s'il eût été une † femme, risquer son corps contre lui.

† Mais, une fois que le tribut avait été envoyé en † Irlande et que la cinquième année commençait, cha- † cun des deux pays de Cornouailles et d'Angleterre

1. *S :* la première année du laiton et du cuivre, la deuxième de l'argent, la troisième de l'or pur, la quatrième l'ambassade que G place (v. ci-dessous) à la cinquième année; la cinquième soixante jeunes garçons. *E :* la première année trois cents livres d'or; la deuxième trois cents livres d'argent; la troisième trois cents livres de cuivre; la quatrième trois cents nobles jeunes garçons.

2. *En sa présence*, dit *G*. Cette donnée est contredite plus loin par la *saga*.

3. Allusion manifeste à la tradition, que Thomas atténue, selon laquelle le Morholt exigeait tous les enfants de quinze ans, garçons et filles; or, dit le Morholt chez Eilhart d'Oberg, v. 437 ss. :

« Die knapen solin mîn eigin sîn,
sô wil ich die magedîn
mînem hûrhûse tûn zû,
daz sie mir spâte unde frû
gewinnen dar inne
silber und pfenninge. »

† devait adresser à Rome, au solstice, des messagers
† agréables aux Romains, et ces messagers apprenaient
† alors quels ordres et quels conseils il plaisait au puis-
† sant Sénat d'imposer à toutes les nations soumises à
† Rome. Car, chaque année, on édictait et on mandait
† à ces nations comment elles devaient vivre selon les
† lois et coutumes romaines.... Ce tribut, les deux
† pays devaient l'envoyer chaque cinquième année à
† Rome, leur suzeraine [1]. Pourtant, s'ils s'y soumet-

1. Ce n'est pas Gottfried, comme le croit M. F. Lot, c'est bien Thomas qui a inventé toute cette singulière histoire, car la *saga* nous décrit aussi pareille ambassade; mais c'est, d'après elle, le tribut de la quatrième année et non de la cinquième, et c'est en Irlande, non à Rome, qu'elle est envoyée. Pourtant, ce n'est pas *G* qui a introduit les Romains en cette affaire, puisque *S* nous dit : « L'Angleterre fut longtemps tributaire de l'Irlande; néanmoins, le roi des Romains avait reçu un tribut antérieur, *300 pund penninga* ». Quelle peut être la source, quelle est l'intention première de toutes ces inventions? Il est malaisé de le dire avec assurance. Pourtant, la phrase de *S* que nous venons de transcrire nous mettra peut-être sur la voie. Thomas a fait un bizarre effort — nous l'avons vu déjà — pour insérer l'histoire de Marke et de Tristan dans l'histoire de la Grande-Bretagne, telle que Gaufrei de Monmouth et Wace la rendaient populaire. On peut supposer qu'il s'est souvenu de ce passage de Wace (*Brut*, éd. Le Roux de Lincy, v. 4920, ss. = Gaufrei, *Hist. Britonum*, IV, 10), qui montre l'Angleterre tributaire des Romains :

Cassibelan fist son hommage
A Cesarem le prou, le sage...
Et si ont le trëu nomé,
Et li Breton l'ont craanté
Trois mile livres cascun an.
Dont vint avant Cassibelant
Et Cesar, si s'entrasamblerent,
Baisierent soi, si s'acorderent.
Onques ne poi lisant trover
Ne a home n'oï conter
Qu'Engleterre treü rendist
De si que Cesar la conquist.

C'est peut-être à ce tribut annuel de 3,000 livres que ferait allusion la *saga*, qui (sans doute par une faute de scribe) le réduit

† taient, ce n'était pas tant parce que le droit et Dieu
† le voulaient; mais Gormon l'ordonnait ainsi [1].

à 300 livres. Pour donner à l'histoire du Morholt quelque dignité historique, Thomas aura supposé que le tribut exigé par Gormon et le Morholt était en réalité payé aux Romains et se confondait, en somme, avec celui dont parlaient les chroniqueurs : de là l'étrange histoire de l'investiture donnée à Gormon par les Romains, et de l'ambassade quinquennale à Rome.

1. On sait que dans le poème d'Eilhart les relations entre le Morholt et le roi Marke sont expliquées autrement et bien plus simplement : tous les pays voisins payaient au roi d'Irlande un tribut; seule, depuis quinze ans, la Cornouailles le refusait. Le Morholt vient un jour réclamer tous les enfants âgés de quinze ans. — Or, on peut montrer, je crois, que la version de Thomas, qu'on vient de lire, ne représente pas une tradition indépendante et concurrente, mais un simple remaniement de la tradition conservée par Eilhart ; et l'on peut trouver le pourquoi de ces modifications. Il a plu à Thomas de faire régner Marke, non plus seulement sur la Cornouailles, mais sur toute l'Angleterre ; il ne lui était donc plus possible de parler d'un tribut refusé par Marke et subi par ses voisins; mais puisqu'il s'agissait d'accorder le roman aux données de la pseudo-histoire du Gormon de Wace, Thomas nous a montré l'Angleterre asservie depuis l'enfance de Marke à un tribut régulièrement payé aux Irlandais, et trop affaiblie pour le refuser. Or il en est résulté une difficulté : si Marke doit, chaque année, livrer aux Irlandais un tribut de jeunes garçons, comment faire supporter au lecteur que le hardi Tristan ait longtemps pu subir sans révolte ce spectacle odieux? Voici comment Thomas s'en est tiré : pendant quatre années l'Angleterre est soumise à des redevances variées : de cuivre, d'argent, d'or, puis à l'envoi d'une ambassade. La cinquième année seulement revient l'obligation vraiment humiliante, celle que Tristan ne pouvait tolérer. On se rendra, j'espère, à cette explication, si l'on veut bien observer que la chronologie du roman la confirme : au moment où Roald retrouve Tristan, il est dit expressément (chap. VII) qu'il l'a perdu depuis « près de quatre ans ». L'expédition en Ermenic, qui suit immédiatement, ne peut guère occuper que quelques mois. Tristan revient donc en Cornouailles un peu plus de quatre ans après y avoir abordé pour la première fois. Pendant ce temps, grâce à l'ingénieuse combinaison de Thomas, il a pu voir son oncle exécuter les différentes clauses de son traité de vasselage, mais non la clause infâmante : la livraison des enfants.

G 6010-20. † *Or revenons à notre conte. Tristan avait déjà ouï*
S manque. † *parler du malheur qui pesait ainsi sur la Cornouailles.* † *Maintes fois auparavant, on lui avait parlé de cette* † *obligation du tribut. Mais, cette fois, il n'entendit* † *sur sa route, de toutes parts, que lamentations sur la* † *honte du pays*[1]...

† *Le bruit se répandit par la cour et jusqu'au roi* † *Marke que Tristan était revenu. Tous en furent* † *joyeux; joyeux, s'entend, autant que le permettait* † *leur tristesse*[2].

S reprend. Car || * tous les grands de Cornouailles se trouvaient * réunis à la cour où le roi les avait mandés. C'était le * jour où les nobles barons devaient tirer leurs enfants * au sort *. ||

Toutes les dames du pays étaient aussi venues à la cour avec leurs fils. Elles se plaignent et se lamentent; chacune tremble que son fils ne soit tiré au sort. Mais que faire et que tenter ? Il leur faut livrer leurs enfants
S manque. à l'exil, au danger, au malheur. C'est deuil et pitié que
G 6027-33. d'abandonner à une telle servitude des enfants de si haut parage. Seigneur Dieu, tu es patient si tu souffres tel forfait; prends cette douleur en pitié !

De hauts barons pleurent; femmes et enfants se lamentent et crient; les mères maudissent ces hommes qui n'osent défendre leurs enfants contre les ravisseurs; elles les appellent couards, recréants et faillis.
S reprend. Mais ces pères savent comme le Morholt est hardi et

1. Si nos observations de la note précédente sont justifiées, nous avons eu raison d'emprunter encore ces quelques vers à *G*. Le poète qui a inventé la subtile combinaison expliquée ci-dessus a dû aussi céder au plaisir d'en tirer parti et de la souligner. Or ce poète, on l'a vu, ne peut être que Thomas.

2. Cette indication de *G* (qui manque en *S*) semble confirmée par ce passage de *E* (v. 968 ss.): « Marke fut gai et joyeux quand il put voir Tristan; il le baisa maintes fois; il fut le bienvenu; Marke apprit de lui comment il avait délivré le pays... » Kölbing (*Saga*, p. XLVII) fait la même observation.

rude au combat, fort, grand. Pas un d'eux qui n'aime mieux abandonner son enfant à la servitude que se vouer lui-même à la mort : nul n'ose combattre le Morholt, parce que nul n'espère le vaincre. G 6034-7, 6039-41.

Tristan entre dans la salle. Il voit toute l'assemblée des barons, les entend se plaindre et se déconforter. Il voit leur tristesse, leur deuil, et que beaucoup versent des larmes. Il en demande la raison : « C'est, lui disent-ils, pour le tribut que le Morholt, l'envoyé du roi d'Irlande, a coutume d'exiger, et voici qu'il est venu le réclamer des barons de ce royaume. Il requiert de ceux qui sont assemblés ici qu'ils tirent au sort les enfants qu'il veut emmener. » Si Tristan était affligé à son entrée dans le château et dans la salle, il fut encore plus désolé quand || * il vit les plus hauts barons du royaume, tous * à genoux « devant ceux qui allaient tirer les sorts (*S*) », * et chacun demandait à Dieu de lui faire grâce, et * d'épargner ses enfants *. || Et les mères et les enfants pleuraient et poussaient des cris. Donc Tristan parut et s'écria : G 6043-53.

« Nobles seigneurs, que Dieu vous garde tous et vous délivre de servitude et de honte ! Mais || * dans une si * grande foule de chevaliers, il ne s'en trouve donc pas * un seul « qui ose défendre votre franchise (*S*) », qui * ose en ce jour se placer face à face avec un seul adver- * saire * || pour vous arracher à la honte, pour empêcher que ces sorts ne soient tirés ? En vérité, si vous ne vous délivrez pas de cette servitude, c'est donc que ce pays n'est habité que par des serfs ; oui, vous êtes tous des serfs et non des chevaliers si le Morholt emporte ce tribut, et c'est tout le pays qui sera dépouillé et ruiné. Votre couardise va si loin que, sans vous soucier du sort qui attend vos enfants abandonnés à la misère et à la honte, vous les livrez de vos propres mains. * || Pourtant, écoutez mon conseil, « et, si vous le suivez, * vous n'aurez pas à livrer vos fils ni à payer de tribut G 6093-6. G 6115-22.

* (*S*) ». Choisissez seulement un homme parmi vous, * « le plus vaillant, éprouvé en toute chevalerie, fort et * hardi au combat (*S*) » ; il fera la bataille || *, et l'envoyé d'Irlande s'avouera outré et recréant................
....[1].

* || Mais si vous ne trouvez pas de meilleur champion * que moi, je veux, « pour l'amour de mon oncle, le
G 6151-2, * roi (*S*) », « mettre ma jeunesse et ma vie à l'aventure
6160-3. * et (*G*) » combattre volontiers, « un contre un, avec
G 6179-81, * ce que Dieu m'a donné de force (*S*) ». Si cet homme est
6186-7. * fort, Dieu est fort aussi pour m'aider, * || pour délivrer vos fils, pour vous rendre votre franchise, pour empêcher que cet homme emmène vos enfants et vos richesses, sans que nul se soit mesuré avec lui. Relevez-vous aussitôt et laissez-là ces sorts; cet homme ne se vantera jamais de n'avoir trouvé ici que couardise. »

S chap. XXVII. Alors le roi lui dit :

« Merci, beau neveu. Viens ici et baise-moi. [*Je t'en renouvelle le serment*] [2] : Si tu reconquiers notre franchise, tu seras l'héritier de tout mon royaume. Personne n'est plus digne que toi de le recevoir, car tu es le fils du mari de ma sœur. »

Alors Tristan s'avança et baisa le roi son oncle, et

1. *G* interrompt ici ce discours. Tristan ne s'offre comme champion qu'après avoir attendu une réponse des barons, qui déclarent le Morholt invincible. Ce temps d'arrêt est si naturel qu'il est à supposer que Thomas avait pris soin de le marquer. *S* aura réuni les deux parties de ce discours.

2. J'ajoute ces quelques mots au texte de *S*, pour marquer qu'à mon avis cette promesse avait dû être faite beaucoup plus tôt dans le poème de Thomas. Aux raisons alléguées ci-dessus (page 63), on peut ajouter cette remarque : le roi ne dit rien ici, ni nulle part en *S*, de sa volonté de ne jamais prendre femme. Il faut bien pourtant qu'il ait en quelque lieu expressément proclamé ce renoncement, qui doit commander toute une partie de l'action : nouvel indice que frère Robert a, au chapitre IX, pratiqué une coupure au texte original.

tous les vassaux et chevaliers présents. Il donna au roi son gant, en signe qu'il s'engageait au combat contre le Morholt, et tous, jeunes et vieux, le remercièrent et lui promirent, s'il réussissait à vaincre leur ennemi et à les affranchir, de lui porter honneur et amour comme à leur seigneur et à leur libérateur. Alors ils envoyèrent chercher le Morholt. [G 6197-224].

Le Morholt vint dans la salle, persuadé qu'ils avaient déjà jeté les sorts et qu'ils allaient lui livrer les enfants. Mais quand Tristan le vit entrer et s'asseoir, il s'écria :

[E 1002-12].

« Ecoutez, seigneurs, vous tous, barons, vassaux et chevaliers. Le Morholt est venu ici et prétend que vous devez lui payer le tribut, parce qu'il est accoutumé à le recevoir chaque année; mais ce tribut vous a été imposé par force, contrainte et démesure, et vous avez malgré vous subi cette violence, au temps où les Irlandais vous firent la guerre et soumirent ce pays. Les habitants de cette terre n'ont pas pu se défendre, ni obtenir la paix en nulle manière, sinon en s'humiliant devant la force et en se déclarant tributaires; et c'est ainsi que depuis ce tribut a été payé; mais force n'est pas droit, force est outrage et injustice, et nul tribut n'est payé à droit, car nul n'est réclamé à droit. L'on ne tient pas à droit ce que l'on a pris par force; ce que l'on a pris par force est, à en bien juger,

Wace, *Geste as Bretons*, éd. Le Roux de Lincy, v. 11096 ss.

De Bretaigne treü demandent;
Avoir le soelent, ce nous mandent. G 6262-3.

[Guermons] a force le conquist,
Fors hom fu, et sa force fist. G 6270-3.

Ne se porent Breton desfandre;
Treü lor fist a force randre;

Mais force n'est mie droiture,
Ains est orgels et desmesure; [G 6423-32].

L'on ne tient mie ce de droit
Que l'on a de force toloit;
Bien nous loist ce par droit tenir
Que il solent as nos tolir.

un mauvais gain; tout ce qui est pris par vol est gagné à tort; puisque le vol est chose injuste, cet homme ne doit rien obtenir de nous qui soit injuste. S'il veut emporter nos enfants, il ne le fera pas de notre consentement. Il prétend qu'il a droit à les emporter; mais par ses propres paroles je veux prouver qu'il n'a nul tribut a recevoir de nous : car [il n'allègue que la force et] nous voulons lui opposer la force. Ce qu'il veut prendre par la force, nous voulons le défendre par la force; puisqu'il faut force contre force, que celui qui le pourra le mieux impose son pouvoir; nous voulons montrer à cet homme que les Irlandais prennent l'injuste pour le juste [1] ».

Or ait tot qui avoir le puet!
Autre droiture n'i estuet...
Nos chalanjans et cil calange :
Qui tot porra prandre, si prange! »

Quand Tristan eut ainsi parlé, le Morholt se dressa en pieds. Sa face était large, haute sa stature, ses membres épais et robustes. Il parla d'une voix élevée et sonore :

« J'ai entendu ce que vous avez dit par folie, et com-

1. On le voit : Tristan plagie, pour l'opposer au Morholt, un discours que le roi Arthur, requis de payer un tribut aux Romains, avait jadis adressé, en présence des ambassadeurs de Rome, aux rois ses feudataires. L'imitation est flagrante. On remarque, ici comme ailleurs, que c'est bien Wace, et non Gaufrei de Monmouth, que Thomas a connu, car chez Gaufrei (*Hist. Brit.*, lib. IX, ch. 16) on ne trouve, pour répondre aux vers de Wace ici rapportés, que cette seule phrase : « Nihil enim quod vi et violentia acquiritur juste ab ullo possidetur qui violentiam intulit. »

ment vous avez dessein de ne pas me payer de tribut de plein gré. || * Mais je ne suis pas prêt à une bataille, * armée contre armée, car je n'ai passé la mer qu'avec G 6396-400, * une petite troupe; quand j'ai pris port en ce royaume, 6404. * je ne croyais pas avoir besoin d'une armée; * || je ne [G 6405-10]. savais pas que vous me refuseriez le tribut, que vous seriez parjures. Donc, puisque je n'ai qu'une suite trop peu nombreuse pour la ranger en bataille, || * que l'un G 6450-3. * d'entre vous me combatte seul, pour prouver que vous * ne devez pas le tribut! * || Si je faux à prouver mon droit, soyez désormais pleinement affranchis. Si donc quelqu'un de vous ose entreprendre le combat, qu'il reçoive mon gant! »

Tristan se tenait non loin de lui. Il était hardi, beau de son corps, vaillant. Il se leva aussitôt, s'avança vers le Morholt et dit : [G 6460-76].

« Je suis celui qui veut montrer contre toi que nous n'avons à te payer aucun tribut et que nous ne sommes point parjures. C'est là ce que je veux soutenir et prouver contre toi. »

Tous deux s'engagent à faire la bataille. *Elle fut fixée* S chap. xxviii. *au troisième jour*[1]. *Quand vint ce jour, les barons et la* S manque. *gent menue s'assemblèrent en tel nombre que leur foule* G 6498 6505. *couvrait le rivage de la mer.*

Le Morholt s'arma. Il monta sur un fort destrier [S reprend]. recouvert d'une housse, et suspendit à son col un écu G 6506.

1. J'ai supprimé à la fin du discours de Tristan au Morholt cette ligne de *S* : « Arme-toi bientôt, car de mon côté je ne tarderai pas à paraître armé devant toi » et j'ai remplacé cet appel à un combat immédiat par l'indication de *G*, qui renvoie le duel au troisième jour. Si j'ai préféré la version de *G*, c'est que, dans la vie réelle et dans les romans du moyen âge, les combats judiciaires ne se livraient point avec la précipitation qu'y met le Tristan de frère Robert. Il est constant (voy. ci-après) que frère Robert a changé le lieu du combat; il est probable qu'il en a aussi changé la date.

grand et solide; son épée était bien trempée et tranchante.

G 6544-5. De son côté, Tristan s'armait dans le palais du roi.
[G 6551-3]. * || Il recouvrit ses jambes de bonnes chausses de fer || *,
G 6547. et deux vassaux lui fixèrent aux pieds les éperons d'or,...
G 6582-4. * || puis il revêtit un haubert solide; le roi son oncle le ceignit d'une bonne épée éprouvée en mainte bataille || * : le père de Marke..... la lui avait donnée en même temps
G 6591. que l'anneau dont vous avez ouï parler en cette histoire, et c'étaient les deux joyaux du royaume. * || Puis on
G 6609. * fixa sur sa tête un heaume brillant * ||, le meilleur qui
G 6663. se put trouver,... on passa à son cou un écu solide,... * || on lui amena un destrier rouge * || bien harnaché [1].
[S manque]. Tristan, le bon chevalier, y monta. † Or le lieu choisi
G 6725-56. † pour le combat des deux champions était une petite
[E 1013-14]. † île [2], si proche du rivage de la mer que, de la terre

1. J'introduis, çà et là, quelques points de suspension pour marquer que peut-être la description de Thomas, sans atteindre à la richesse et à l'ampleur de celle de *G*, n'était point pourtant aussi sèche qu'en *S*. Peut-être Thomas avait-il, ici encore, imité un passage de Wace. Arthur s'arme pour combattre les *Saisnes* (*Brut*, v. 9510 ss.) :

> Ses cauces de fer a calcies
> Beles et bien aparillies...
> Hauberc et bon et bel vestu,
> Tel qui a tel roi disnes fu...
> Calabrun ot çainte s'espee,
> Qui bien fu longe et bien fu lee...
> Helme avoit en son cief luisant...
> Sor un cheval monta mult bel,
> Et fort et curant et isnel.
> Son escu a mis a son col....

2. Tristan et le Morholt se combattent dans une île, comme Roland et Olivier (*Girart de Vienne*), Caraheu et Ogier (*Enfances Ogier*). Pour des récits analogues dans la poésie anglaise du moyen âge, voy. Kölbing, *Germania*, t. XXXIV (1889), p. 190-5. Il en est ainsi dans toutes les versions du roman, peut-on dire, d'Eilhart d'Oberg au roman en prose : l'hypothèse compliquée émise par M. Muret à cet égard (*Romania*, XVI, 11) ne semble pas valable. Il en était de même chez Thomas, malgré la version

† ferme, on pouvait voir ce qui s'y passait. Et, sauf les
† deux combattants, nul ne devait passer dans l'île, tant
† que le combat durerait : or, il fut fait comme il avait
† été prescrit. On poussa au rivage deux barques, une
† pour chaque combattant, telles que chacune pût
† porter un cheval et un homme en armes. Les deux
† barques sont parées. Le Morholt monta dans la
† sienne, saisit la rame, poussa aussitôt vers l'île ; et
† quand il l'eut atteinte, il attacha sa barque au rivage.
† Puis il monta à cheval et se mit à chevaucher dans
† l'île, à *poindre* et à *s'eslaissier* ; et sa chevauchée au
† lieu de la bataille était si plaisante à voir qu'il sem-
† blait n'y être venu que pour s'y ébattre par jeu.

† A son tour Tristan vint à sa barque. Il prit congé *G* 6757-9.
† du roi et de ses amis............................ [1] *S* manque.
Tous tremblent pour lui, tous supplient Dieu de [*S* p. 34, l. 18].
lui faire merci, de le délivrer de ce péril et de leur *S* reprend.
rendre leur franchise. † Tristan poussa sa barque *G* 6476-82.
† et vogua au nom de Dieu... Quand il toucha l'île, il *S* manque.
† laissa sa barque s'en aller sur la mer, et il monta *G* 6789-90, 6795.
† aussitôt sur son destrier. Le Morholt s'avança vers
† lui :

† « Que fais-tu là ? » dit-il, « et pourquoi laisses-tu la
† mer emporter ta barque ?

† — Je te dirai pourquoi », répondit Tristan. « Il y a
† ici une barque et deux hommes et, s'ils ne doivent pas
† tous deux rester ici, il est sûr que l'un des deux au
† moins gîra bientôt mort dans cette île ; pour son vain-

contraire de *S*, puisque *GE* s'accordent à reproduire les antiques données 1° du combat dans une île, 2° de la barque repoussée du pied. C'est donc en toute assurance que nous reprenons à *G* le long passage qui suit. Une fois admis le principe de cet emprunt, le lecteur reconnaîtra qu'il fallait emprunter aussi les divers détails de *G* adoptés dans notre texte.

1. *G* place ici un discours où Tristan encourage Marke à prendre confiance en Dieu, et qui peut-être est inspiré de Thomas.

† queur il suffira de la barque qui t'a porté ici. » † .....[1]

S reprend. Le Morholt est fort, de fier courage, de haute stature; il ne redoute aucun chevalier au monde; il est le frère de la reine d'Irlande, et le roi de ce pays l'a envoyé en Angleterre, sachant bien que la force de nul homme ne peut se comparer à la sienne : voici l'heure pourtant où l'épreuve en sera faite. Le Morholt se couvre de l'écu, abaisse sa lance, éperonne son cheval et s'élance contre Tristan. Aussitôt Tristan se couvre de son écu et met sa lance en arrêt; quand les deux chevaliers se rencontrèrent, ils s'atteignirent si rudement l'un l'autre que les deux lances volèrent en éclats; mais les écus étaient si solides qu'ils ne souffrirent pas du choc. Alors ils tirèrent leurs épées et frappèrent de si grands coups que les étincelles volaient des heaumes, des épées et des hauberts. Tristan était hardi, mais le Morholt était fort, grand, et avait déjà combattu en maintes batailles. Bientôt les heaumes furent faussés, les hauberts démaillés, les écus écartelés, et le champ se couvrit de fragments de fer et d'acier et des ornements d'or arrachés aux écus et aux heaumes. Et ni les Irlandais ni les Cornouaillais, [*assemblés au loin sur la plage*], ne pouvaient discerner lequel combattait le mieux ni lequel vaincrait. Enfin, furieux, Tristan brandit son épée sur la tête du Morholt, et l'asséna du haut en bas. [Le Morholt se couvrit la tête de son écu]. Le coup atteignit l'écu et le heaume, trancha les renges de l'écu, en fit tomber un quartier avec ses incrustations d'or éclatant et de pierres précieuses, enleva les mailles qui recouvraient le bras et toute la chair que

1. En *G*, aussitôt après cette bravade, le Morholt, frappé de la vaillantise de Tristan, lui fait des offres de paix et d'amitié qui ne figurent en *S* que pendant le combat. Je ne sais discerner ici quelle pouvait être la version de Thomas. Il y a apparence que c'était celle de *S* : *G* aura déplacé cet épisode sous l'influence d'Eilhart d'Oberg.

l'épée rencontra, et fendit les arçons ; le fer s'enfonça de plus d'un empan dans le corps du destrier, et si la lame avait été plus longue, le coup eût fait plus de mal encore. Mais ‖ * le Morholt frappa Tristan à son tour, G 6925-30.
* au moment où il se découvrait, car il avait un instant
* tenu son écu trop loin du corps ; ‖ * l'épée rencontra le côté gauche de la poitrine, et le haubert céda. Tristan fut grièvement blessé, car le fer entama l'os de la hanche [1], et il s'en fallut de peu qu'il ne fût tué. Le Morholt lui dit alors :

‖ * « On peut bien voir que tu soutiens la mau- G [6935-7]
* vaise cause. Il vaudrait mieux que le tribut fût G 6938.
* payé et que tu ne fusses pas ainsi honni. Sache-le, [G 6817-8].
* chacune des blessures que fait mon épée est mortelle : G 6943-65.
* les deux tranchants en sont empoisonnés. Jamais il
* ne se trouvera de médecin pour fermer ces blessures,
* sinon ma sœur, « la reine Isolt [2] (*G*) » ; elle seule
* connaît la force et la vertu de chaque plante, et tous

1. J'emprunte ce trait, qui manque en *S*, à la *Folie Tristan* du ms. Douce, v. 335 :

« L'os de la hanche m'entamat. »

2. C'est ici qu'apparaît pour la première fois le nom commun à l'héroïne du roman et à sa mère. Il nous faut expliquer pourquoi nous adoptons la forme *Isolt*. C'est celle que tous les manuscrits de Thomas, à l'exception du ms. de Cambridge (*Yseut*), présentent presque constamment (voy. l'Index des noms propres). Elle pourrait n'être qu'une simple graphie, et les rimes *Isolt : volt, solt* ne nous renseignent en rien. Mais aux vers 1399-1400, on trouve la rime *Isolt : parolt* (> * *parabolet*), qui paraît décisive, et atteste que la voyelle en question était pour Thomas *ò*. D'autre part, il semble bien que chez Thomas l'*l* ne soit que graphique pour *u* et que *Isolt : parolt* équivaille à *Isòut : paròut* (cf. dans le *Saint Nicolas* de Wace, peut-être le plus ancien de ses poèmes, *Tiòut : amòut*.) En transcription moderne, il faudrait donc *Isout* et *Morhout*. On nous pardonnera de céder au préjugé qui nous fait trouver ces formes laides, et de les écarter, puisqu'aussi bien Thomas les prononçait en gardant à *òu* sa valeur de diphthongue.

* les remèdes qui guérissent les plaies. Avoue-toi outré
* et vaincu; « ne refuse plus le tribut (*G*) » et, par
* amour pour toi, je te conduirai vers la reine, qui saura
* te guérir. « Nous serons toujours amis et compa-
* gnons, (*S*) » tous mes biens seront à ta discrétion,
G 6822-3. * car je n'ai jamais rencontré chevalier tel que toi. » * ‖
Tristan répondit :

« Pour aucune offre que tu puisses me faire, je ne
[*G* 6966-80]. veux abaisser mon courage; j'aime mieux mourir en ce champ que perdre mon honneur. Jamais, pour nulle blessure que je puisse recevoir, je ne consentirai à telle honte. Dieu a pouvoir de m'aider et de défendre contre toi, par sa grâce, notre franchise. Je puis encore me venger de toi, je crois; je te rendrai coup pour coup, afin que l'Angleterre soit à jamais délivrée de toi ; tu triomphes à présent, mais ce soir tu ne seras plus au nombre des vivants. »

Tous, les hommes et les femmes, se désespéraient à voir son destrier tout sanglant, et suppliaient Dieu de le délivrer de la peine et du péril. Tristan les entendit et vit qu'à cet instant le Morholt allait l'assaillir. Il as-
[*E* 1083-9]. séna son épée de tout son poids et frappa sur le heaume :
S 7054-61. le fer céda, l'acier se fendit, ‖ * la coiffe de mailles ne sut
* pas résister, et l'épée, s'enfonçant à travers la cheve-
* lure, resta fichée dans le crâne. * ‖ Tristan la retira à lui de toutes ses forces, pour s'en servir encore au besoin. Mais toute la partie de la lame qui avait pénétré dans le crâne y resta. Le Morholt tomba mort de cheval, et Tristan s'écria :

[*G* 7069-84]. « Si la reine Isolt sait guérir les plaies empoisonnées et si elle peut seule me secourir, toi, ‖ * personne ne
* pourra te porter aide; quoi qu'il advienne de ma bles-
* sure, la tienne est plus grave. » * ‖

S manque. † Tristan retourna au rivage, et y retrouva la barque
G 7090-6. † du Morholt. Il y monta et vogua aussitôt vers la terre
† ferme, où le peuple l'attendait. Sur la mer il entendit

† de grands cris de joie et de deuil : joie des Cor-
† nouaillais, deuil des compagnons du Morholt[1]......

Il s'approcha des Irlandais et s'écria :

† « Seigneurs d'Irlande, allez prendre votre tribut G 7118-34.
† que vous voyez là-bas dans l'île. Portez-le à votre sei- [E 1090-5].
† gneur et mandez-lui que mon oncle le roi Marke et [S p. 36, l. 14-16].
† ses barons lui envoient ce présent; ajoutez que,
† si sa volonté est de nous adresser encore des messa-
† gers pour réclamer un tribut, nous ne les laisserons
† pas s'en retourner les mains vides. Nous les lui ren-
† verrons avec les mêmes honneurs que cette fois[2]. »

† Aussitôt, les Irlandais s'en furent et voguèrent vers G 7142-6.
† l'île. Ils y trouvèrent un cadavre au lieu de leur sei- [S p. 36, l. 17-19].
† gneur. Ils l'emportèrent.

Tristan chevauche * || vers le palais du roi. On lui S reprend.
* enlève son armure et l'on fait quérir les meilleurs S chapitre XXIX.
* médecins que l'on put trouver dans le royaume, * || car G 7256-8,
sa blessure était empoisonnée. Il prit des breuvages de G 7261-4.
thériaque et de toutes sortes d'herbes ; les médecins lui [G 7265-74].
posèrent des emplâtres pour attirer le poison au dehors. Tristan est en grande peine ; le roi, sa cour et le peuple se désespèrent, car tous craignent qu'il ne meure. Ses plaies noircissent; ni herbes, ni breuvages ne peuvent les amender. || * Alors on lui prépara une belle G 7259-60.
* chambre « parée de tentures précieuses (*S*) », où il
* pût rester couché en repos[3]. * ||

1. *S*, qui fait combattre Tristan sur la terre ferme entouré de spectateurs, lui prête son apostrophe aux Irlandais aussitôt après la mort du Morholt. Le nouvel emprunt que nous faisons à *G* est commandé par ceux qui précèdent.

2. *S* dit en style indirect : « Il ordonna aux Irlandais d'emporter le cadavre en Irlande et de dire qu'ils ne recevraient jamais d'Angleterre d'autre tribut, or ni argent. » Il est manifeste que frère Robert abrège; *E* confirme d'ailleurs certains des propos que *G* fait tenir à Tristan.

3. Cela est raconté un peu plus loin par Gottfried, au début du chapitre suivant.

Cependant les Irlandais ont touché au beau port de Duveline. Ils prennent le cadavre du Morholt, le déposent sur un écu et le portent par les rues. Tout le peuple pleure de pitié, et tous les *citeains* disent entre eux : « C'est pour notre malheur que ce tribut a été réclamé. »

[G 7154-6]. Les envoyés transportèrent le cadavre au château, et les barons coururent à leur rencontre pour voir le héros mort. Les compagnons du Morholt dirent alors au roi le message insolent :

« Le roi Marke de Cornouailles te mande que, selon le droit, il n'a point d'autre tribut à te payer que le cadavre de ce chevalier ; mais si tu le requiers encore et si tu veux lui envoyer un autre messager, il te le renverra mort. Un jeune homme du pays, un neveu du roi, un vaillant preux, a surmonté le Morholt en combat et nous l'a rendu mort pour notre deuil. [*Tristan est son nom*]. Il est arrivé depuis peu à la cour du roi, et l'on ne peut trouver personne qui le dépasse en vaillance. »

[G 7157-68]. A la vue du cadavre, le roi poussa de profonds soupirs, mena grand deuil, et la douleur se répan-
[G 7169-99]. dit par toute la cour. La nouvelle parvint jusqu'à la reine Isolt. Elle sort de sa chambre et vient dans la salle, *avec sa fille, la belle Isolt* [1]. Elle se pâme auprès du cadavre, pleure la mort de son frère, maudit l'Angleterre, maudit le tribut d'Angleterre et le malheur du Morholt. Elle maudit son meurtrier et tout le pays qui devait livrer le tribut. Alors les hommes présents aperçurent le fragment de l'épée enfoncé dans le crâne du Morholt. Ils prirent des tenailles, l'en arrachèrent et le donnèrent à la reine Isolt. La reine fit laver la cer-

1. *G* est seul à introduire ici la jeune Isolt. Il est possible, malgré le silence de *S*, qu'il ait en cela reproduit son original. Il est bon, pour la clarté des récits qui suivront, que la jeune fille ait assisté à cette scène de deuil et vu retirer le fragment d'acier du crâne du Morholt.

velle et le sang qui souillaient l'acier, et le déposa dans un coffret, pour le garder en souvenir de sa douleur. Puis on ensevelit le cadavre à grand honneur. G 7205-6.

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *G*. — Lors du tirage au sort des enfants, *G* néglige d'introduire les mères qui mènent si grand deuil en *S* : soit qu'il ait voulu écarter un effet littéraire trop grossier, soit plutôt qu'il lui ait semblé trop peu conforme aux usages d'encombrer de femmes une salle où les barons tiennent conseil. Plus loin, lorsque Tristan entre dans la *salle*, il se dispense de demander aux barons la cause de leur douleur. *G* suppose qu'il l'a apprise en route. En *S* (et sans doute chez Thomas), il en est de même, mais Tristan n'a pas appris que les barons sont assemblés précisément pour tirer les enfants au sort. — V. 6197 ss. *G* ne donne pas le discours où Marke remercie Tristan de son dévouement; ce sont les barons, « al diu ritterschaft », qui s'en chargent. *G* a fait assister le Morholt à toute la scène. — V. 6246-55. Marke s'efforce de détourner son neveu de combattre le Morholt. — V. 6725-37. Émotion de Marke au moment d'armer Tristan pour l'aventure. — V. 6738 ss. Les armes et le destrier de Tristan, la contenance du héros lorsqu'il monte en selle, dépeints avec plus de précision, d'éclat, de charme. — V. 6811-23. Discours du Morholt à Tristan, visiblement inspiré d'Eilhart. Comparez surtout *G*, v. 6820-3 avec Eilhart, v. 820-4. — V. 6870-906. *G* se déclare prêt à « prouver », contrairement à ce qu'on dit par le monde et à ce qu'on lit *an Tristandes mære*, que le duel de Tristan et du Morholt ne fut pas un combat singulier, mais la bataille de deux troupes. Il le prouve en effet. Car il est bien connu (c'est une donnée d'Eilhart d'Oberg, v. 353, et, pour le dire en passant, c'est un indice de plus de l'exploitation d'Eilhart par Gottfried) que le Morholt avait la force de quatre hommes : ce sont donc, d'un côté, quatre chevaliers; mais, d'autre part, Tris-

tan a trois champions à ses côtés : Dieu, le Droit, la Prouesse. Donc :

die viere und jene viere
ûz den gebilde ich schiere
zwô ganze rotte od ahte man,
als übel als ich doch bilden kan.

V. 6981-7012. *G* reprend ce badinage pour en tirer quelques nouvelles variations. — V. 7088-9. Tristan tranche la tête du Morholt. — V. 7135-41. En débarquant après sa victoire, Tristan se couvre de son écu pour cacher aux Irlandais ses blessures et le sang qui en coule.

XI. — TANTRIS.

(*S*, chapitre XXX — chapitre XXXII. — *G*, vers 7235 — vers 8228. — *E*, strophe CII — strophe CXIX, vers 1304. — *Folie Tristan*, vers 837-859).

S chap. XXX. [*G* 7225-82]. *E* 1114-5. Or, Tristan fait appareiller ses plaies, * ‖ cherche à * guérir, mais il ne trouve aucun médecin dans le * royaume qui sache un remède à son mal. * ‖ Il souffre tant qu'il préférerait la mort à une vie si durement angoissée. Jamais il ne trouve repos ni sommeil, car le venin a pénétré dans ses os et dans sa chair. * ‖ Une *E* 1118-20. * odeur si repoussante s'exhale de son corps que ses * parents ni ses amis ne peuvent demeurer à son * chevet. * ‖ Enfin, Tristan dit au roi :

[*E* 1138-50]. « Sire, je vous en conjure par votre amour pour moi, donnez-moi quelque réconfort en ma misère, conseillez-moi en ma douleur ! Personne de mes parents ni de mes amis ne veut plus venir vers moi me visiter et me consoler. Je veux donc m'en aller loin d'ici, là où il plaira à Dieu de me conduire, par sa grâce et selon mon besoin. »

Quand Tristan eut fini sa plainte, le roi lui dit :

« C'est grande folie à toi, beau neveu, de poursuivre ainsi ta propre mort. Un seul jour peut apporter tel

conseil que l'on a vainement cherché douze mois. Mais puisque ta volonté est d'errer loin d'ici, je te ferai équiper une nef, bien pourvue des choses nécessaires. »

Tristan le remercia; † Tristan et Marke mandèrent *S* manque.
† Governal; il vint, et la volonté de Tristan lui fut dite. *G* 7337-42.
† Governal s'en réjouit et déclara qu'il voulait sui- *E* 1155, cf. 1178.
† vre son seigneur, vers la mort ou vers le salut. † Le
roi et tous les barons s'affligeaient de ce départ. * ‖ Une *S* reprend.
* nef fut équipée pour Tristan, pourvue de vivres en *G* 7346-8.
* suffisance et de toutes les choses nécessaires. * ‖ On y *S* manque.
porta Tristan à grand deuil [1]. † Il demanda qu'on lui *G* 7349-50.
† donnât sa harpe; il la prit avec lui, et ce fut le seul *E* 1153-3.
† de ses biens qu'il emporta de son pays. † *G* 7363-5.
E 1148-50.

La nef vogua vers la haute mer. Ceux qui restaient priaient tous Dieu de protéger Tristan et de lui accorder sa grâce [2].

Or, ils furent si longtemps chassés sur la mer par le *S* reprend.
vent et les vagues qu'ils ne savaient plus où ils étaient. [*E* 1160-2].
Enfin, ils virent une terre. *Folie Tristan*, v. 343-4.

....

Le vent les y poussait. Des mariniers qui voguaient *E* 1166-70.
au large du port accostèrent leur nef. Ils apprirent d'eux *S* manque.
que cette terre était l'Irlande, et ce port Duveline. Et [*G* 7547-62].
quand Tristan sut où la mer l'avait poussé, il trembla que [*E* 1165 1180].
le roi d'Irlande et ses ennemis n'apprissent qui il était. *S* reprend.

Comme les Irlandais le saluaient et lui demandaient [*E* 1182-6].
de leur conter son aventure, il changea son nom et leur *S* manque.
dit : « Je m'appelle Tantris [3] »...................... *E* 1187-8.

1. En *S* « tous *accompagnerent* Tristan au rivage ».

2. En *G*, huit hommes, outre Governal et Tristan, montent la nef; les huit mariniers ont fait le serment d'obéir toujours à Governal et à Tristan.

3. *Trantris*, dans la *Folie Tristan*, v. 315, 326; *Tantris*, v. 363. En G ce n'est que plus tard, en présence de la reine d'Irlande, qu'il s'avise de ce stratagème. En *E*, Tantris se donne pour « un marchand », en *G*, pour « un jongleur associé à un marchand »; *S* laisse la chose indéterminée.

[*E* 1215-1221] [Il leur raconte qu'il voguait vers l'Espagne sur une
S, p. 39, l. 27. nef marchande. Les pirates ont pillé sa nef, enlevé les
G 7583. marchandises qu'elle contenait, tué la plupart de ses
[*G* 7585-610]. compagnons, l'ont blessé lui-même]..................

....

[*E* 1189-93]. [Les Irlandais mènent au port la nef de Tantris et
[*G* 7662, 7666-76]. tout le jour il les charme en leur jouant des airs de harpe [1] et en leur montrant les divers arts courtois où
S p. 38, 6-8. il excelle]..
Folie Tristan, v. 351. .... [2]

Bientôt le renom de ses talents se répandit [3]. Quand la belle et courtoise princesse Isolt entendit ce qu'on
Folie Tristan, v. 353-7. rapportait de lui, elle désira le voir et pria son père et sa mère de faire venir Tantris au palais. Elle réussit à leur persuader de la faire enseigner par lui....., car elle voulait apprendre à jouer de la harpe, à écrire, à composer des lais [4]. Il vint donc dans les chambres de la reine [5].

1. De même Apollonius, naufragé, joue de la harpe à la cour du roi Archistrates (*Hist. Apollonii regis Tyri*, éd. Riese, p. 18).

2. Toutes ces scènes devaient être plus largement traitées.

3. *S* dit à contre-sens : « Bientôt le renom *de sa beauté* et de ses riches talents se répandit. ».

4. Ici, dans la *Folie Tristan*, les deux vers si souvent discutés (359-60), et qui restent, à notre sens, inexpliqués :

Bons lais de harpe vus apris,
Lais bretuns de *vostre* païs.

5. Pour tout ce récit, le texte de la *saga* est obscur et écourté. Le voici : Tristan, sentant les menaces de la mort, supplie son oncle de lui équiper une nef. Il veut s'embarquer, il ne sait vers quelle terre, *à l'aventure*. Le roi se résigne à son désir, comme à une volonté de suicide. « Alors, dit *S*, Tristan remercia le roi, mais le roi et tous ses barons s'affligeaient de son départ. La nef fut donc équipée et pourvue de vivres en suffisance et de toutes les choses nécessaires; tous accompagnèrent Tristan au rivage, déplorant son départ et l'on (?) cingla vers la haute mer... Ils (?) furent si longtemps chassés çà et là sur la mer par le vent et par les vagues qu'ils ne savaient plus où ils étaient. Enfin, ils (?) atteignirent l'Irlande et quand on (?) leur dit où ils étaient venus,

‖ * Mais on ne pouvait demeurer auprès de lui, à cause *G* 7839-42.
* de l'odeur que répandait sa blessure. * ‖ La reine en eut pitié et dit à Tantris :

« Je veux te secourir pour l'amour de ma fille Isolt, [*G* 7844-9].
afin que tu lui enseignes de ton mieux ce que tu sais et *Folie Tristan*,
ce qu'elle désire apprendre. » v. 357-8.

Tristan craignit que le roi d'Irlande et ses ennemis n'apprissent qui il était; et c'est pourquoi il prit le nom de Tantris. Alors (?) Tristan commença ses jeux de harpe et à montrer les différents arts courtois où il excellait. Bientôt le renom de sa beauté et de ses riches talents se répandit. Quand la belle et courtoise princesse Isolt en entendit parler, elle désira le voir... »

L'accord de *GE* nous a induit à réintroduire dans ce récit les cinq traits que voici : *a* Tristan emporte sa harpe sur la mer; *b* Governal l'accompagne; *c* le port où il arrive est Duveline; *d* c'est au large du port que les Irlandais accostent le blessé; *e* Tristan imagine un beau conte pour expliquer sa venue : mais il est difficile de dire au juste lequel.

L'accord de *GE* contre *S* nous invite à introduire dans notre texte ces traits; inversement, l'accord de *SE* contre *G* nous oblige à conserver et à attribuer à Thomas cette donnée importante : chez Thomas, comme en *S* et en *E* (v. 1180-6), Tristan s'embarquait à l'aventure, et c'est *malgré lui* que la mer le jetait, à son grand émoi, sur la terre de péril. Cette version est fort inconséquente : Thomas n'a-t-il pas pris soin plus haut de faire avertir Tristan par le Morholt que sa sœur, la reine d'Irlande, pourrait seule le guérir ? Pourquoi le poète ne tire-t-il point parti de son invention ? Pourquoi Tristan, se souvenant de l'indication du Morholt, ne met-il pas délibérément le cap sur l'Irlande, pour y chercher l'habile guérisseuse qu'il connaît ? Cette question et celles qui en découlent ont embarrassé la critique si sagace de Kölbing, qui leur donne une solution, à notre sens, trop compliquée (*Saga*, p. LVII). On peut proposer celle-ci : Thomas partait du thème de la navigation *nach wâne*. Selon cette version, le Morholt est tombé sans nommer à Tristan la reine d'Irlande, et Tristan ignore que seule elle ait le pouvoir de le guérir ; craignant la mort, il se fait porter, seul, sur une barque, et fait déposer sa harpe à ses côtés; il s'abandonne au gré des flots et des vents, qui le jettent à son insu sur la terre périlleuse. Cette narration a choqué Thomas par son merveilleux : il remplace la barque vagabonde par une nef confortable, bien pourvue de vivres, montée par un.

Puis elle dit à une servante :
[*E* 1233-49]. « Hâte-toi de préparer des remèdes contre le poison. » Elle fit poser sur la plaie de Tantris un emplâtre qu'il garda tout le jour, et qui eut vite fait d'enlever l'odeur; la nuit venue, la reine plaça de sa propre main sur la

équipage suffisant, et Governal accompagnera son seigneur. Quant au thème de la navigation à l'aventure, il n'ose pas, par respect pour la tradition reçue dont il est à moitié prisonnier, la rejeter tout à fait. Il lui suffit, par l'invention des propos du Morholt, qui révélaient à Tristan son unique chance de guérison, d'*amorcer* une version plus vraisemblable. Il laisse donc dans un vague habile les motifs qui peuvent pousser Tristan à s'embarquer : à son lecteur de s'en tenir, s'il lui plaît, à l'ancienne tradition de la navigation *nach wâne*, ou de comprendre, s'il le préfère, que c'est l'espérance donnée par le Morholt qui engage le héros à chercher son salut outre la mer, elle qui le soutient en vue de la terre ennemie, elle qui le guide. Bref, le poète a compté que son lecteur ferait le reste de la route que lui-même n'avait pas osé suivre jusqu'au bout.

Trop distraits ou trop passifs, *S* et *E* ont maintenu son récit. Seul Gottfried a compris l'*engien* de Thomas, et, n'étant plus lié comme lui par le respect de la version primitive, il efface définitivement ces survivances du thème de la navigation aventureuse. Il lui suffit de tirer de l'invention de Thomas (espoir de guérison donné par le Morholt) ses effets logiques, pour qu'aussitôt la version de Thomas, par lui accomplie, apparaisse harmonieuse : si Tristan veut partir pour l'Irlande, c'est qu'il se souvient des offres de secours du Morholt; il s'en ouvre à son oncle, qui lui conseille de tenter cette chance; pour que la nouvelle de son départ pour l'Irlande ne parvienne pas jusqu'à ses ennemis, il répand le bruit qu'il va chercher un médecin à Salerne; une fois au large, il ordonne au pilote de cingler vers la terre de salut et de péril, l'Irlande. On peut le dire en toute vraisemblance : si telle avait été la version de Thomas, satisfaisante et logique, *S* et *E* l'auraient reproduite telle quelle, ou tout au moins n'auraient pas réussi à retrouver l'un et l'autre, indépendamment l'un de l'autre, le thème de la navigation à l'aventure.

Par une série d'autres traits, Gottfried diffère encore pour ce chapitre des deux autres remanieurs. *S* est si visiblement écourté qu'on est tenté d'abord de se fier à *G* de préférence : mais une discussion, que l'on trouvera sous la rubrique *Traits différentiels en G*, montrera, croyons-nous, que seuls *ES* doivent ici faire foi,

blessure des herbes salutaires et les entoura d'emplâtres merveilleusement efficaces, si bien qu'en peu de temps elle fit disparaître l'enflure et le venin. Il n'était point sur la terre de médecin si habile, car elle savait les remèdes de toutes les blessures et de toutes les maladies qui peuvent atteindre les hommes. Elle connaissait la vertu de toutes les herbes salutaires, tous les secrets et toutes les ressources de la médecine. Elle savait porter secours contre tous les breuvages et contre toutes les blessures empoisonnés, éloigner des membres toutes les sortes d'inflammations, de tumeurs et de douleurs. Elle ouvrit la blessure et enleva toute la chair morte, retira avec soin le venin qui y restait encore, et la chair vivante reprit meilleure apparence. Elle y plaça de ses propres mains des appareils et des onguents salutaires, si souvent renouvelés et si puissants qu'elle le guérit en quarante jours [1] aussi parfaitement que s'il n'eût jamais été blessé. Il a retrouvé toute sa force et toute la beauté de ses membres [2].

Depuis ce moment, Tantris s'appliqua nuit et jour à enseigner à Isolt à jouer de la harpe et des instruments divers, à écrire des lettres; il lui enseigna toutes sortes d'arts .... [3]. [G 7965-8034]

....

1. *G*, 7962 : *En vingt jours*.

2. Ce passage ne se lit qu'en *S*; mais, comme l'a finement remarqué Heinzel (cf. Kölbing, p. LI), Gottfried nous fournit, par un détour singulier, la preuve qu'il l'avait lu dans le poème de Thomas. En effet, aux vers 7939-65, Gottfried proteste qu'il ne veut pas décrire le traitement de la blessure de Tantris; de tels propos ne conviennent pas à de nobles auditeurs : « *in edelen ôren lûtet bas — ein wort, daȥ schône geȥimt — dan daȥ man ûȥ der bühsen nimt.* » — Visiblement, il aura été choqué par la description, assez déplaisante en effet, où s'attardait Thomas.

3. Il va sans dire que Gottfried décrit abondamment l'éducation d'Isolt par Tristan et que Thomas, l'inventeur de ce motif, devait le traiter plus dignement que ne fait la *saga*. Mais il semble impossible, en l'état de nos textes, de rien ajouter au résumé de *S*.

G 8035-9. ‖ * Isolt y profita si bien que par tout le royaume se * répandait sa louange et le renom de son savoir. Et * sa mère conçut grande joie des bons enseignements
G 8040-1. * et de la sagesse qu'elle recevait de Tantris. ‖ * Son père aussi se réjouit fort de ce qu'elle avait tant appris en si peu de temps. Il la faisait venir près de lui, et elle harpait pour son divertissement et celui des barons. Elle montrait encore sa science par diverses questions et réponses qu'elle faisait aux hommes les plus sages. Ainsi le roi tirait d'elle grande joie, car il n'avait pas d'autre enfant, et elle était son plus grand réconfort.
S chap. XXXI. ‖ * Quand Tristan se vit tout à fait guéri et que ses
G 8146-56. * membres eurent retrouvé leur force et leur beauté, « il
[E 1277-87]. * songea souvent au moyen de quitter l'Irlande, n'osant * pas y séjourner plus longtemps. Il tremblait qu'on ne * découvrît d'où il venait, et (S) » la crainte ne le quittait * pas de rencontrer quelqu'un qui le reconnût. Il se
G 8163-74. * décida donc à demander congé et « le jour suivant * (S) » il se rendit près de la reine; il se mit à genoux * devant elle et lui adressa ces paroles belles et cour- * toises :

* « Dame, que Dieu vous récompense pour tant de * soins bienveillants, * ‖ généreux et courtois que vous avez pris de moi, pour m'avoir guéri de ma blessure,
G 8175-6. consolé dans ma peine, et si noblement traité ! * ‖ Pour * tant de bienfaits, je me rends en votre service ‖ *, et je m'engage à vous porter en toute occasion respect, ami-
G 8180-1. tié et amour. ‖ * Je voudrais, avec votre congé, repartir pour mon pays * ‖ et revoir mes parents et mes amis; mais, tant que je vivrai, je resterai prêt à vous servir. Mes parents et mes amis ne savent pas où je suis, si je suis mort ou vif, car, à mon départ, je songeais à me rendre en Espagne pour y apprendre l'astronomie et d'autres sciences que j'ignore. Mais, maintenant, je voudrais revoir mes amis et les rassurer; permettez-moi de partir d'ici, octroyez-moi votre congé. Que Dieu

vous récompense de tous les bienfaits que vous m'avez accordés, en votre bonté, aussi souvent que j'en ai eu besoin ! »

La reine lui répondit :

« Ami, on t'équipera ta nef dès que tu voudras; ‖ * mais * voilà bien ce qu'il faut attendre, quand on accueille * un étranger ! * ‖ Tu nous abandonnes pour tes amis au moment où nous aurions le plus à cœur de te garder; tu fais fi de nos soins, et pourtant nous avons fait beaucoup pour toi ! Mais puisque tu ne veux pas nous servir plus longtemps, nous ne voulons point te retenir par force ; *ta nef sera équipée pour toi dès que tu voudras*, pour t'en aller où il te plaira par la grâce de Dieu et notre permission. ‖ * Je te donne pour ton voyage un * marc d'or [1] pur * ». E 1290-1. G 8215-8. [E 1292-8].

* Tristan « prit l'or (*S*) » et remercia la reine * ‖ pour ses nombreuses bontés, pour sa bienveillance, pour ses riches présents. Mais si la reine avait osé lui donner conseil, elle lui eût dit son regret qu'il fût si désireux de partir outre la mer. *Tristan prit sa harpe, alla vers la nef, et se divertit à harper*. La nef est prête et bien pourvue des choses nécessaires. Tristan y monte, et par un vent propice vogue vers la haute mer. [G 8226-9].

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN G. Il y a en *G*, v. 7424 ss. tout un récit que l'on est d'abord tenté d'attribuer à Thomas : « En vue des côtes d'Irlande, Tristan demanda le plus pauvre vêtement qu'on pût trouver. Et quand il s'en fut revêtu, il ordonna qu'on le déposât de la nef sur une petite barque que portait la nef, et qu'on lui donnât sa harpe et des vivres en suffisance pour trois jours ou quatre. Il fut fait comme il le commandait. Il appela

1. G : *deux marcs*.

alors Governal et le pilote : « Ami Governal », dit-il, « prends désormais en garde cette nef et les hommes qui la montent; pour l'amour de moi, mène-les à bon port. Et une fois arrivés, récompense-les si richement qu'ils gardent notre secret et n'en parlent à personne. Retourne au plus tôt en Cornouailles; mande mon salut à mon oncle, dis-lui que je vis et que peut-être, par la grâce de Dieu, je trouverai encore vie et salut. Il ne faut pas qu'il s'afflige à cause de moi. Et dis-lui aussi que je reviendrai cette année même, si je trouve guérison. Si je trouve aide en mon besoin, il en sera tôt averti. Dis à la cour et par le pays que je suis mort pendant cette dure navigation... Quant à ma *mesnie*, que j'ai en Cornouailles, ne lui laisse pas encore quitter mon service; veille à ce qu'elle attende mon retour le temps que j'ai dit. Mais si cette année s'écoule sans m'apporter la guérison, laissez Dieu prendre soin de mon âme, et songez à vous pourvoir. Prends mes hommes avec toi et vogue avec eux vers l'Ermenie. Fais hommage à Roald, mon cher père. Mande-lui de ma part qu'il reconnaisse de son mieux par son amour fidèle l'amour fidèle que je t'ai porté, et qu'il te garde près de lui à grand honneur. Demande-lui encore d'exaucer ma dernière prière : que ceux qui m'ont servi fidèlement jusqu'ici, il les remercie et les récompense..... » Ses compagnons s'en furent à grand deuil; ils le laissèrent, en versant bien des larmes, errer sur la mer sauvage. Jamais nulle séparation ne leur avait causé telle douleur..... Tristan demeura seul; il erra çà et là sur la mer, en grand souci et en grande douleur, jusqu'à l'aurore. Au matin, des hommes de Dublin aperçurent la barque qui flottait sans pilote sur les vagues. Ils envoyèrent deux mariniers à sa rencontre pour l'amener au port.

« Les envoyés approchèrent et d'abord ne virent personne sur la barque. Mais ils ouïrent une douce harpe résonner et la voix d'un homme, unie à ses accords, chanter si bellement, comme pour les saluer, qu'ils demeurèrent immobiles aussi longtemps que durèrent la mélodie et le chant. Mais quand la mélodie se tut, la barque des Irlandais approcha davantage; ils accostèrent celle de Tristan et y regardèrent curieusement : quand ils le virent si défait et si misérablement vêtu, ils furent étonnés et déçus d'avoir été charmés

par ces mains et par cette bouche; pourtant ils le saluèrent comme un homme qui vaut d'être salué et le prièrent de leur conter son aventure. « Je vous la dirai », dit Tristan; « j'étais un courtois jongleur, ... je m'étais associé à un riche marchand .... et nous voguions vers l'Espagne.... Sur la mer une troupe de pirates nous a rencontrés; ils nous ont tout pris, ils ont tué tous les marchands, mes compagnons, et tout ce qui vivait à notre bord. Si pourtant j'ai seul échappé, bien que cruellement blessé, c'est à cette harpe que je le dois : en la voyant, chacun d'eux reconnut, comme je l'assurais moi-même, que j'étais un jongleur; j'obtins d'eux à grand peine cette petite barque, et assez de vivres pour subsister jusqu'à ce jour; depuis j'ai erré à grand martyre pendant quarante nuits au moins et quarante jours, partout où me poussaient les vents, partout où me portaient les vagues sauvages, tantôt ici, tantôt là; maintenant je ne sais pas où je suis, et encore moins où je dois aller. Mais vous, seigneurs, traitez-moi en telle sorte que Dieu vous en récompense, et aidez-moi à parvenir là où sont des hommes. »... Les mariniers le conduisirent droit vers la ville, comme il les en priait..... »

On reconnaît en ce récit plusieurs traits archaïques, attestés par Eilhart d'Oberg; chez Eilhart aussi, Tristan aborde en Irlande seul, sur une petite barque voguant à la dérive; chez Eilhart aussi (mais en d'autres circonstances), on voit Tristan prendre congé de Governal, lui ordonner d'attendre un an son retour; l'an écoulé, il tiendra son seigneur pour mort, retournera en Loonois et demandera au père adoptif de Tristan la récompense de ses services.

Ces deux épisodes ne sont donc pas de l'invention de Gottfried. Deux explications sont possibles : ou bien il les trouvait chez Thomas; ou bien il les a interpolés d'après Eilhart. Or, c'est la seconde qui se vérifie, croyons-nous. Ainsi, selon Gottfried, Tristan a congédié, en vue des côtes d'Irlande, Governal et sa belle nef; il a abordé dans une pauvre barque. Comment, une fois guéri, reviendra-t-il en Cornouailles? Sur la barque misérable où les mariniers l'ont trouvé gisant? La reine d'Irlande, qui fait si grand cas de lui, ne le souffrirait pas. Lui fera-t-elle équiper une nef irlandaise, qu'elle lui prêtera? Mais, toutes communications étant rompues entre l'Irlande et l'Angleterre,

Tristan ne pourra sans se trahir indiquer au pilote la direction vers laquelle il veut cingler. La difficulté est inextricable et Gottfried ne s'en est pas tiré : son Tristan revient en Cornouailles on ne sait sur quel navire. Or *ES* sont d'accord pour nous dire qu'il revient sur la nef même qui l'a emporté, et que les gens de Cornouailles la *reconnaissent* à son retour. *ES* ne pouvant indépendamment l'un de l'autre avoir inventé ce trait, qui serait d'ailleurs absurde s'ils partaient du même récit que *G*, il faut que, dans le poème de Thomas, Tristan soit parti et revenu sur la même nef. Donc, le récit de Gottfried, ne pouvant être celui de Thomas et renfermant des traits qu'on lit chez Eilhart, il faut que ce soit une interpolation d'après Eilhart. Ce transbordement est un compromis entre la version de Thomas, selon laquelle Tristan voguait sur une nef confortable, et celle d'Eilhart, où il faisait sur une barque sa traversée aventureuse : contamination ingénieuse, mais que Gottfried n'a pas réussi à rendre cohérente jusqu'au bout. Le récit de Thomas, attesté par *SE*, était bien celui-ci : Tristan faisait la traversée sur une nef montée par Governal et par quelques hommes, qui demeuraient en Irlande aussi longtemes que lui ; accosté en mer par des Irlandais, il racontait que des pirates avaient pillé sa cargaison et tué la plupart de ses compagnons ; venu au port, il charmait ses hôtes par de beaux chants de harpe ; bientôt on l'appelait au palais du roi ; Governal et ses quelques compagnons restaient obscurément dans le port, sans attirer l'attention de personne, jusqu'au jour où, guéri, Tristan reprenait la mer avec eux.

Voici quelques traits propres à *G*. V. 7689-96. Tristan hébergé chez un *mire* de Dublin aux frais des bourgeois de la ville. — V. 7697-770. Chez ce médecin, un clerc (*ein pfaffe*), habile à jouer de la harpe et à parler diverses langues, éprouve la science de Tristan ; c'est lui qui a été jusqu'alors le maître d'Isolt ; reconnaissant la supériorité du blessé, il l'introduit près de la reine pour qu'il enseigne sa fille. — V. 7889-914. Au chapitre précédent (*G*, v. 7135), on a vu Tristan, au retour du combat contre le Morholt, se couvrir de son écu pour cacher aux Irlandais qu'il était blessé. C'était une précaution fort habile, dont Gottfried, naïvement, tire ici vanité : grâce à elle, les Irlandais ne pourront pas soup-

çonner Tantris d'être Tristan. — Dans l'épisode de Tantris maître d'Isolt, bien des traits paraissent être de la propre invention de Gottfried; p. ex., les v. 8089-135. — V. 8193-203. Tantris, que la reine d'Irlande veut retenir jusqu'à la fin de l'année, prétexte qu'il est marié en son pays et que, s'il tardait à reparaître, sa femme pourrait bien en épouser un autre.

XII. — La Quête d'Isolt.

(*S*, chapitre XXXII — chapitre XXXV, page 44, l. 9 — *G*, vers 8230 — vers 8900. *E*, strophe CXX — strophe CXXVIII, vers 1401. — *Folie Tristan*, vers 389-407).

Au partir d'Irlande, Tristan fit si heureuse traversée qu'il parvint bientôt à son but, en Grande-Bretagne. Il entra dans le port, au pied du château de *Tintagel* [1] *S* chap. XXXII
‖* Ceux qui se trouvaient sur le port reconnurent aus- *E* 1305-6.
* sitôt la nef de Tristan, ‖* s'élancèrent sur une barque et s'enquirent du preux; ils le trouvèrent sain et joyeux, le saluèrent et lui firent grand accueil.

Tristan descendit de la nef. On lui amène un beau destrier. Il y monte et ‖* chevauche vers le château, [*E* 1309-20].
* tandis que les hommes de Marke accourent à sa *E* 1314-15.
* rencontre. * ‖ Jeunes et vieux lui font accueil et se réjouissent comme s'il revenait d'entre les morts. Le roi apprend la nouvelle, il se dresse en pieds, court au devant de son neveu, le salue et l'embrasse tendrement, [*G* 8230-40.
le fait asseoir à son côté. Alors Tristan raconta son [*E* 1316-27].
aventure, en quelle terre il avait été, qui l'avait guéri; comment il avait trouvé secours en Irlande, par quelle ruse et par quelles menteries il avait procuré son salut,

1. *S* ne dit pas, non plus que *G*, où se placent les scènes qui vont suivre. A *Carlioun*, dit *E* (v. 1302); peut-être ce nom se trouvait-il dans le poème original.

comment la reine elle-même, le traitant avec honneur,
l'avait soigné par de puissants remèdes.
S manque. [*Puis Tristan se mit à louer grandement Isolt, la*
[*E* 1328-32]. *fille du roi d'Irlande.* Éloge d'Isolt].................
[*G* 8252-313]. ....[1]
S reprend. Toute la *mesnie* du roi accueillit ce récit comme une
[*G* 8320-53]. incroyable merveille : à voir Tristan si faible et si misé-
rable au départ, tous les barons avaient cru qu'il ne re-
G 8332-5. viendrait plus, qu'ils ne le reverraient jamais. ‖ * Quel-
* ques-uns pensèrent alors qu'il était un enchanteur,
* habile aux artifices de magie. * ‖ D'autres affirmaient
S manque. qu'il savait l'art de changer le cœur des hommes.
G 8341-53. † « *Voyez,* » *disaient-ils,* « *observez les choses, et dites-*
† *nous comment il a pu guérir de la blessure du fort*
† *Morholt. Comment a-t-il pu tromper Isolt si bien que*
† *la sage reine, sa mortelle ennemie, n'ait eu de cesse*
† *qu'il ne fût guéri de sa propre main? Voyez la mer-*
† *veille; voyez comme l'enchanteur sait aveugler les*
† *yeux qui voient, et achever toute entreprise!* »[2]
S reprend. Ils assurèrent que Tristan voulait se venger de tous
[*E* 1307-9]. ceux qui l'avaient abandonné pendant sa maladie. Les
marquis, chevaliers et barons et tous les hauts hommes
d'Angleterre se prirent à redouter Tristan pour ses
ruses et ses artifices : ainsi, il serait roi après son
oncle, et tirerait alors vengeance de ceux qui, naguère,
si honteusement, n'avaient pas pris cure de lui ni de
[*E* 1343-6]. sa misère ! Secrètement, ils machinèrent une trahison
contre Tristan ; car, outre qu'ils le craignaient, ils

1. Il faut bien que Tristan ait dépeint à la cour de Marke la beauté et la courtoisie d'Isolt, et y ait insisté : car on voit plus loin, en *S* même, que les barons prennent acte et tirent parti de son enthousiasme. De plus, *G* et *E* sont d'accord pour placer ici cet éloge d'Isolt. Mais il est impossible d'attribuer à Thomas le portrait éclatant et fin du poète allemand.

2. Je me risque à emprunter à *G* ces quelques vers, qui éclairent le texte trop concis, et peut-être abrégé, de *S*.

l'enviaient pour la noblesse de son cœur, pour son habileté, pour son bonheur. Puis, ils déclarèrent publiquement ce qu'ils avaient décidé : || * il convenait au G 8359-61.
* roi de prendre une femme, dont il aurait un héritier,
* fils ou fille, * || selon qu'il plairait à Dieu, pour tenir après lui et gouverner son royaume. Ils s'assemblè- [E 1347-51]
rent donc tous devant le roi, et lui dirent le conseil qu'ils avaient arrêté. Ils lui remontrèrent que, s'il ne se mariait pas, jeune encore comme il était, avec une femme qui pût lui donner des hoirs, lesquels tiendraient sa terre après sa mort, c'était exposer son royaume à des troubles et à des guerres : quelqu'un pourrait prétendre sans droit à régner sur l'Angleterre et la Cornouailles. « Aussi, » ajoutaient-ils, « à aucun prix nous ne continuerons à vous servir si vous ne suivez pas notre avis. »

Le roi leur dit :

« Seigneurs, je vous remercie de votre intention amicale, car vous voulez accroître mon honneur et ma louange en me conseillant de prendre une femme qui me donne un héritier pour régner après moi. A vrai dire, vous n'avez point de troubles à redouter à ma mort...[1] Dieu nous a donné un bon héritier ; † que Dieu [S manque]
† nous le garde vivant ! C'est Tristan. Aussi longtemps G 8362-87,
† qu'il vivra, vous le savez, nulle femme épousée, nulle 8390-400.
† reine ne paraîtra en cette cour. »

1. Nous sommes réduits pour cette scène à comparer G à S, car les strophes CXXIV-V d'E sont si obscures qu'elles ne peuvent servir de contrôle. Or, il paraît certain que S a écourté ici l'original, et que nous devons le restituer d'après G. En S, Marke n'a que des objections de détail à opposer à ses barons : on lui conseille de prendre femme, il y consent aussitôt. Dans le poème original, il avait pourtant solennellement juré de léguer son royaume à Tristan : peut-être a-t-il prononcé ce serment à deux reprises (cf. ci-dessus, p. 63 et p. 80) ; au moins une fois en tout cas, et frère Robert oublie que lui-même (au début du chap. XXVII) a conservé une scène où Marke le prononce publi-

† La haine contre Tristan s'en accrut, et l'envie. † Bientôt haine et envie éclatèrent si vives que ses † ennemis ne prenaient plus souci de s'en cacher. † Ils lui montrèrent telle contenance, lui firent entendre † de tels propos que Tristan se sentit menacé de mort † et craignit qu'ils ne tinssent conseil pour l'égorger. † Il pria donc son oncle Marke de se rendre au désir † des barons de sa terre, et, pour l'amour de Dieu, de † considérer son angoisse et sa nécessité...

quement, devant sa baronie assemblée, au moment où Tristan s'engage à délivrer son royaume du Morholt et du vasselage irlandais. Si Marke oubliait ici la promesse faite à son neveu, sa conduite serait (comme elle apparaît en *S*) ridicule ou odieuse. *S* a donc pratiqué ici une coupure maladroite, et cela sans doute parce que de trop longs discours se succédaient, dont il n'a pas pris la peine d'observer l'enchaînement. Si l'on intercale dans son texte le passage de *G* que je propose d'y introduire, il n'est pas besoin de le remanier par ailleurs : cette seule addition suffit à restituer aux actes des personnages clarté et cohérence. Au conseil de prendre femme pour avoir un héritier, Marke répond d'abord : « J'ai Tristan pour héritier », et congédie ses barons; mais Tristan lui-même l'oblige à revenir sur sa décision, en le menaçant de quitter son service, s'il ne cède pas à ses barons. Marke leur déclare alors qu'il se rend en principe à leur avis, mais il leur pose des conditions qu'il croit inexécutables : ce passage de *S*, où Marke semblait n'être qu'un homme soucieux de se bien marier, prend alors, grâce à notre emprunt à *G*, une tout autre valeur : il apparaît comme une nouvelle tentative de résistance aux volontés combinées des barons et de Tristan. — Mais avons-nous eu raison d'introduire à cette place, et non ailleurs, le motif emprunté à *G*? Ceci porte à le croire : en *S*, Marke dit à ses barons : « Vous désirez qu'à ma mort j'aie un héritier qui puisse vous éviter des dangers de guerre; à vrai dire, vous n'avez point à en redouter..... Pourtant, il est bon de ménager toute sûreté à cette terre. » Il semble bien qu'entre ces deux membres de phrase il y a une lacune : pourquoi les barons n'ont-ils pas à redouter de troubles et de guerres à la mort de Marke, sinon parce que Marke rappelait ici qu'ils auraient le plus valeureux des rois, Tristan? Ici se trahissent donc à la fois la coupure et la suture.

† « Beau neveu Tristan, » dit Marke, « tais-toi ; jamais † je ne me rendrai à leur volonté. Je ne veux d'autre † héritier que toi ; mais ne t'inquiète pas pour ta vie : † je te donne ma sûreté. Leur envie, leur haine, par † Dieu ! quel dommage en as-tu ? La haine, l'envie, G 8428-9. † tout prudhomme doit les souffrir.

† — Non, sire, » répondit Tristan : « donnez-moi votre † congé ; car, si vous ne faites pas ce que demande † votre baronie, sachez que je veux quitter votre cour.

† — Que veux-tu donc, beau neveu, que je fasse ? G 8446-55.

† — Sire, que vous assembliez votre conseil et pre-† niez l'avis de chacun ; demandez à tous vos barons † ce qui leur semble bon ; et tenez-vous en, pour le † bien de votre honneur, à leur volonté. »

† Il en fut fait ainsi, et tous les barons furent mandés. † [Tous conseillèrent au roi de prendre femme. Marke leur dit alors :]

« Seigneurs, puisque votre conseil ne tend qu'au bien S reprend. de mon honneur, je veux le suivre. Mais cherchez-moi une femme qui soit mon égale par la naissance, et digne de moi par le sens, la courtoisie, la beauté, l'excellence des manières ; à cette condition, je ferai volontiers ce dont vous me requérez ; vous êtes mes féaux, et il ne vous convient pas de rien décider contre ma volonté.

— Sire », répondirent les barons, « donnez-nous donc le temps d'y songer ; fixez-nous un terme ; nous vous chercherons un parti tel que vous n'en aurez nulle honte ; au contraire, vous nous remercierez de notre choix et nous en saurez bon gré ; car nous voulons que ce choix satisfasse tous vos vœux ».

Le roi reprit :

« J'y consens volontiers. Je vous donne quarante jours de délai ; alors vous me ferez connaître votre décision ; et, si je la trouve acceptable, je m'y conformerai. »

Quand le terme fixé approcha, tous les barons vinrent S ch. XXXIII. vers le roi, disposés à perdre Tristan : car on laisse rare-

ment en repos celui que l'on hait fermement. Ils veulent que le roi prenne une femme qui puisse lui donner des hoirs. Mais le roi est décidé à ne se marier en aucun cas, sinon avec une femme de naissance égale à la sienne, courtoise et louable de mœurs et de manières, bien apprise; et s'il a prudemment imposé ces conditions à ses barons, c'est qu'il espère bien qu'ils ne sauront pas trouver une femme semblable à celle qu'il a dépeinte [1].

« Sire roi, lui dit l'un des barons, c'est aujourd'hui le terme que vous nous avez marqué, pour vous nommer celle qu'en toute sagesse et en tout honneur il vous convient de prendre à femme épousée, une jeune fille de naissance égale à la vôtre, et bien telle que vous nous
[G 8466-81] avez recommandé de la chercher. Or, vous avez sou-
[E 1352-3]. vent entendu dire que le roi d'Irlande a une fille, si heureusement douée par Nature qu'il ne lui manque nulle des bonnes qualités convenables à une dame courtoisement enseignée; elle est la plus digne de louange, la plus belle, la plus sage et la mieux apprise de toutes les femmes dont on entende parler par toutes les terres chrétiennes, et, quant à sa naissance, vous savez bien qu'elle est née d'un roi et d'une reine. Si vous ne voulez pas prendre cette jeune fille, il nous apparaîtra que vous n'en voulez prendre aucune, et que vous refusez de vous donner des hoirs. Mais Tristan, votre neveu, la connaît, et nous sera garant que nous avons cherché pour vous celle qui convenait entre toutes; il témoignera qu'elle vaut mieux encore que sa renommée [2]. »

1. *S* dit: « c'est qu'il ne veut épouser d'autre femme que celle qu'il a dépeinte. » Nos conjectures de la note précédente entraînent cette modification du texte de *S* et, si elles sont exactes, la justifient.

2. Cf., pour cette interprétation d'un texte corrompu, Kölbing, *Saga*, p. 209.

Le roi se tut quelque temps, songea à sa réponse, et dit enfin :

« * || Si bien même je voulais la prendre à femme, G 8482-5,
* comment pourrais-je parvenir jusqu'à elle ? Son G 8488-9.
* père « Gormon (*G*) » et tous les hommes de son
* père nous haïssent, moi et mon peuple || *, de si male haine qu'ils voudraient égorger tout homme vivant en ce pays. Si j'envoie mes hommes en message vers elle, je crains que son père ne les traite honteusement, ne les tue, et ne me refuse sa fille; un tel refus me vaudra moquerie et honte, et mes ennemis diront que la peur du roi d'Irlande m'a forcé à rechercher sa fille.

|| * — Sire », répondit un de ses vassaux, « il advient G 8493-508.
* assez souvent que des rois engagent entre eux de lon-
* gues guerres, à grand dommage, « à grandes pertes
* d'hommes (*S*) »; puis, ils rejettent colère et haine,
* muent l'inimitié en paix et en amour, « grâce à leurs
* filles et à leurs sœurs (*S*) », et par souci de leur
* descendance * ||. Si nous pouvions conclure heureusement cette alliance et ce mariage, les choses pourraient prendre un tour si favorable que || * peut-être vous
* régneriez un jour sur l'Irlande entière; car Isolt est
* l'unique enfant du roi d'Irlande » || *.

Le roi répondit : [G 8507-20]

« Si ce projet pouvait être exécuté à mon honneur, je ne voudrais d'autre femme qu'Isolt, car Tristan a déjà loué grandement en elle la courtoisie, le sens, et toutes les qualités convenables à une femme. Songez donc aux moyens de l'obtenir, car je ne veux point d'autre femme qu'elle. »

Un marquis lui dit : [G 8527-38].

« Sire, personne au monde ne peut vous l'obtenir, sauf Tristan votre neveu : il connaît le roi et sa fille, et la reine lui porte grande amitié. En outre, il sait le lan- G 8537.
gage des Irlandais et connaît toute l'Irlande; s'il veut

y mettre peine, il conquerra sûrement la jeune fille, par ruse, ou par force, ou de gré. »

S ch. XXXIV. Tristan entend leurs discours et comment ils l'ont mis en cause ; comment il est désormais assuré que le roi est obligé de prendre femme, et comment il n'en veut d'autre qu'Isolt. Il songe que son oncle n'a point d'héritier pour régner après lui ; il comprend que, s'il refuse d'entreprendre la quête de la jeune fille, il éveillera chez les barons le soupçon de vouloir garder pour lui l'héritage du roi. Il comprend leurs ruses, leurs artifices, leur fausseté, et il répond par grand sens et par débonnaireté :

« Sire roi, songez à ce que doit être l'entreprise à laquelle vous m'avez destiné : certes, je connais l'Irlande et les mœurs de ce pays ; certes, je connais le roi,
[*E* 1367-70]. ses principaux barons, la reine et la jeune Isolt ; mais j'ai tué le frère de la reine : si je vais en ce pays pour demander que sa fille vous soit donnée et si le roi apprend qui je suis, il ne me laissera pas revenir vivant. Pourtant, afin d'éviter votre inimitié et celle de vos hommes, et parce que je désire que mon oncle ait un droit héritier, je veux entreprendre cette quête et, pour accroître votre renom, accomplir, selon mon vouloir et mon pouvoir, ce que Dieu permettra. Oui, je veux partir
E 1371-3. pour l'Irlande et tenter cette quête ; ‖* et si je ne puis * conquérir Isolt, je ne reviendrai pas en ce pays » *‖.

G 8605-32. † On lit de Tristan qu'une hirondelle s'en vint de
S manque. † Cornouailles en Irlande, qu'elle y prit un cheveu de
[*E* 1365-6]. † femme pour faire son nid (comment savait-elle qu'elle † y trouverait ce cheveu ?) et que, l'ayant pris, elle † retraversa la mer. Mais jamais hirondelle a-t-elle pris † tant de peine, quand les matériaux foisonnent autour † d'elle pour bâtir son nid, que d'aller en quérir par † delà la mer ? Certes, l'histoire se fourvoie ici, le conte † bavarde à tort et à travers. Et bien sot encore qui † prétend que Tristan, avec toute une troupe armée, a

† vogué sur la mer à l'aventure, sans savoir combien † de temps il devait naviguer, ni vers quelle terre, sans † savoir même qui chercher..... Ils n'étaient, tous † ensemble, que des fous et des sots, ce roi, s'il envoyait † hors de sa terre ses messagers sans message, et ces † messagers, s'ils partaient sans message [1].

Tristan se prépara au voyage. Pour compagnons *S* reprend. il choisit dans la *mesnie* du roi vingt des chevaliers les [*E* 1376-98]. plus hardis et les plus preux; il se procura les meilleures armes et de bons chevaux. [*G* 8588-604]. Ils montèrent sur une nef bien pourvue de vivres, de boissons, d'argent; ils la chargèrent de bon froment, de fourrures [2], de fleur de farine et de miel, de vins et de toutes bonnes boissons. La nef est parée. Ils voguent donc pour porter [*G* 8633-70]. leur message à leurs ennemis. Mais Tristan ignore encore s'il demandera la jeune fille ou s'il l'attirera sur sa nef par quelque ruse, pour l'enlever : s'il la demande, il risque un refus immédiat; et, d'autre part, comment l'enlever par la force à un père si puissant? Il en parle avec ses compagnons : mais aucun d'entre eux ne sait lui donner conseil. * || Ils se contentent de gémir d'avoir *G* 8643-6. * été désignés pour cette entreprise || *, et de maudire les barons du roi, qui l'ont conseillée. Tristan traverse la mer irlandaise, en grand doute et souci; il songe qu'il aurait plus de chances de réussite à attirer Isolt sur son vaisseau et à l'emporter; il arrête donc que ses compagnons et lui se feront passer pour des marchands et qu'ils attendront d'avoir trouvé quelque stratagème.

1. Le conte de l'hirondelle est naïf, et la critique en est plus naïve encore. Il est probable que cette critique était l'œuvre de Thomas. Voyez, dans un contexte d'ailleurs inintelligible, le v. 1366 de *E* : *A swalu ich herd sing*. Je me range, pour attribuer à Thomas cette polémique, aux raisons dites par Kölbing, *Saga*, p. LX et CXLIV, *Sir Tristrem*, p. 148-9 ; mais j'en ai supprimé les vers 8626-7, qui ont un accent tout personnel à Gottfried.

2. G v. 8601, *E* v. 1380.

Nuit et jour, ils voguèrent, *tant que Tristan apprit que Gormon, le roi d'Irlande, se trouvait alors à Weisefort* [1]. Ils jetèrent l'ancre devant le port, descendirent une barque, et envoyèrent deux de leurs chevaliers demander au roi sa ferme paix pour y vendre leurs marchandises. Quand les chevaliers furent arrivés devant le roi, ils le saluèrent courtoisement, car ils étaient bien enseignés, et lui dirent :

S ch. XXXV. *G* 8804, 8810-3 *Folie Tristan*, v. 393-4. *|| « Sire, nous sommes des marchands qui portons nos * denrées de terre en terre pour gagner de l'argent *||, car nous ne savons nul autre métier. Or, nous avons chargé notre vaisseau en Bretagne et nous voulions gagner la Flandre ; mais des vents violents et contraires nous ont poussés malgré nous çà et là. Enfin, nous sommes venus à un port, où l'on nous a dit qu'en Irlande les denrées se vendaient bien, et c'est pourquoi nous sommes venus ici, notre nef chargée de marchandises. Si nous obtenons de vous la permission de vendre notre vin et nos denrées, nous ferons entrer notre
G 8851-3. nef dans le port et nous trafiquerons ; *|| si vous nous la * refusez, nous remettrons à la voile pour gagner un autre pays. *|| »

Le roi leur répondit :

« Je vous donne permission et liberté de trafiquer sur cette terre, en paix et à loisir. Nul ne vous y cherchera noise, nul ne vous y fera tort ; vous trouverez ici le meilleur accueil, et vous serez libres de repartir quand il vous semblera bon. »

1. Wexford, à cent kilomètres au sud de Dublin. Ce nom n'est donné que par *G* ; *S* et *E* placent ces scènes à Dublin. Si je penche à attribuer à Thomas cette mention de Wexford, c'est : 1° que la forme *Weisefort* (*G* v. 8683 *Weiseforte*, v. 8839 *Weisefort*) est celle que l'on trouve chez les écrivains anglo-normands de l'époque (cf. W. Hertz, *Tristan* [2], p. 524) ; 2° que la connaissance de cet antique port irlandais, toute naturelle chez un écrivain vivant en Angleterre, serait bien surprenante chez un Strasbourgeois.

Les Cornouaillais remercièrent le roi, retournèrent à leur nef, la firent entrer au port, l'ancrèrent, carguèrent les voiles, prirent leur repas, se mirent à boire, à jouer aux échecs et aux tables tout le long du jour, se dispensèrent de tout trafic, et se divertirent joyeusement à de courtois entretiens avec des chevaliers bien enseignés.

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *G*. On a déjà mentionné, au cours des notes précédentes, les principales divergences entre *G* et *S*, pour la scène qui prépare l'expédition en Irlande. Quant au récit de cette expédition elle-même, il est intéressant d'y relever surtout deux traits propres à *G*, et qui donnent à penser qu'ici encore Gottfried de Strasbourg a fait usage du poème d'Eilhart d'Oberg : 1° Dans la *saga*, Tristan emmène en Irlande *vingt* chevaliers. Chez Eilhart d'Oberg, il en emmène *cent*, et *cent* aussi chez Gottfried. *G* prend soin de répartir ces chevaliers en trois groupes (v. 8588-97), savoir : 20 barons de la *mesnie* de Marke, 60 soudoyers, 20 « lantbarûne ». Ce nombre n'est pas indifférent : car ces chevaliers doivent figurer en grand apparat aux côtés de Tristan dans une aventure prochaine, et il est bon qu'ils soient nombreux pour que la scène soit plus solennelle. Il est donc possible que *G* ait élevé de 20 à 100, d'après Eilhart, le compte des compagnons de Tristan, et qu'il les ait répartis en groupes de 20, 60 et 20 pour respecter par une sorte de compromis le chiffre de Thomas. Mais ces considérations sont très incertaines. — 2° Voici qui est plus digne d'attention. En *E* comme en *S* (qui ne porte ici aucune marque de coupure), les Cornouaillais atterrissent en Irlande sans nul obstacle ; en *G*, au contraire (v. 8732-98), ils sont reçus avec défiance par des bourgeois hostiles, car le roi d'Irlande, depuis le meurtre du Morholt, a ordonné d'écarter de ses ports les nefs du roi Marke. Or ce trait de *G* se retrouve chez Eilhart. De plus, en *S* et en *E*, c'est directement au roi que les étrangers demandent congé de tra-

fiquer en Irlande; en *G*, au contraire, c'est au maréchal du roi d'Irlande. Ce trait se retrouve aussi chez Eilhart : d'où la présomption que Gottfried aura remanié tout ce récit d'après Eilhart (v. 1519-44). Présomption et vraisemblance, mais non certitude : car, d'une part, il est impliqué dans tous nos textes qu'il y a péril pour les Cornouaillais à cingler vers l'Irlande, et *G* a pu développer ce motif sans y être incité par Eilhart; d'autre part, Gottfried a pu, de sa propre invention, pour plus de cérémonial ou à toute autre fin, substituer le maréchal au roi dans la scène en question. Néanmoins, cette triple rencontre de Gottfried et d'Eilhart rend vraisemblable l'influence de l'un sur l'autre. — Notons encore deux traits propres à *G* en ce chapitre : *a*) chez lui (v. 8719 ss.), ce ne sont pas deux chevaliers quelconques comme en *S*, c'est Tristan et Governal qui vont demander aux Irlandais permission de trafiquer en paix. Il est bien possible que ce soit la version originale, car *S*, comme *G*, fait ressortir plus haut que Tristan, seul entre ses compagnons, sait parler le langage des Irlandais. — *b*) Aux v. 8799-873, le conte imaginé par Tristan pour obtenir de séjourner en Irlande est un peu plus compliqué en *G* qu'en *S*.

XIII. — Le Combat contre le Dragon.

(S, chapitre XXXV, p. 44, l. 9 — chapitre XLII. — *G*, vers 8901-8993. *E*, strophe CXXVIII, vers 1402 — strophe CXLI. — *Folie Tristan*, vers 413-26).

[*E* 1409-19]. Le lendemain [1], à leur réveil, les étrangers ouïrent soudain des cris horribles d'hommes et de femmes s'élever dans les rues de Weisefort : tout le peuple courait vers la mer, fuyant le péril épouvantable. Or, *G* 8906-8. sachez que ces terreurs venaient d'un dragon redou-

1. Pour le thème du tueur de monstre, ajouter aux nombreux parallèles énumérés par Golther (*die Sage von Tristan*, p. 16) et par W. Hertz (*Tristan* [2], p. 529-30), l'histoire de Gauvain dans le *Lanzelet* néerlandais (*Hist. litt.*, t. XXX, p. 86. Cf. *ibid.*, p. 116 et p. 267).

table, qui vivait sur cette terre. Chaque jour il descendait dans la ville, causant grands ravages : car tous ceux qu'il pouvait atteindre, il les tuait dans les flammes qu'il vomissait. Il ne restait plus dans tout le royaume personne qui fût assez fort, ni assez preux, pour oser lui tenir tête [1]; dès qu'on l'entendait approcher, tous, chevaliers et bourgeois, fuyaient vers le rivage, pour éviter la mort. Le roi Gormon avait fait proclamer par toute sa terre que, *‖ s'il se trouvait un homme assez G 8913-7.
* hardi pour tuer le dragon, il obtiendrait sa fille *‖, pourvu qu'il fût de naissance noble et chevalier [2]; en outre, il obtiendrait, pour lui et ses hoirs, la moitié de son royaume. Il avait confirmé ces promesses par brefs scellés, et les avait si solennellement répandus que tous les grands de son royaume les avaient ouïes.
‖ * Beaucoup avaient donc tenté l'entreprise; mais le G 8920-2.
* dragon les avait tués * ‖, et il ne se trouvait plus per- [E 1437-9].
sonne d'assez vaillant pour oser l'attendre sur la route qu'il suivait; les plus hardis lâchaient pied aussitôt et se cachaient. Tristan voit les Irlandais fuir. Il les interroge, apprend d'eux ce qu'il en est du dragon et de la récompense promise à qui le tuera. Il s'enquiert du repaire où le monstre se tenait la nuit, de l'heure où il descendait troubler la ville. Il attend jusqu'au soir, sans rien dire à personne de son dessein; alors, il ordonne au pilote de tenir prêts son destrier, son harnais et ses armes. A l'aube, il s'arme. G 8930-1.

1. Je modifie légèrement le texte de *S*, pour écarter une sorte de contradiction qu'on y remarque. *S* dit ici qu'il n'y avait personne en Irlande d'assez hardi pour combattre le monstre, et, quelques lignes plus loin, que beaucoup d'Irlandais avaient tenté déjà l'aventure.

2. *S* dit moins expressément : « S'il se trouvait un chevalier assez hardi pour tuer le dragon, il recevrait... » Le vers 1551 d'*E* semble confirmer que Gormon avait posé comme condition que le tueur du monstre devrait être un chevalier.

S ch. XXXVI. Le dragon, comme il avait coutume, aux premières lueurs du jour vint vers Weisefort. Soudain Tristan entend son cri. Il s'élance à cheval, et nul de ses compagnons ne s'en aperçoit, sauf son écuyer [Governal]. || * Il éperonne le destrier et le lance vers les rochers où * le dragon se tenait la nuit * ||, *dans le val* d'*Enferginan*[1]. Comme il chevauchait, il rencontra une troupe de chevaliers armés[2] qui fuyaient de toute la vitesse de leurs destriers. Ils lui crièrent de s'en retourner au plus vite : le dragon, plein de feu et de venin, allait le tuer. Mais leurs propos ne lui firent pas tourner bride, car il voulait éprouver sa vaillance.
G 8966-77. Or, comme il regardait devant lui, il vit venir le dragon, la mufle haut dressé, les yeux étincelants à fleur de tête, la langue hors de la gueule, crachant de toutes parts le feu et le venin qui tuaient et ravageaient tout ce qui vivait autour de lui. Le dragon a vu Tristan : il rugit, gonfle tout son corps. Le preux
G 8979. recueille tout son courage, * || broche le destrier, se
G 8991. * couvre de son écu, et enfonce sa lance dans la gueule * du monstre, * || d'un coup si terrible qu'il fait voler hors de la tête toutes les dents que sa lance a ren-
G 8982-3. contrées ; * || le fer traverse le corps et s'enfonce dans * le ventre, * || si profondément qu'une partie de la hampe
G 8986. pénètre dans le cou du dragon. Les flammes vomies
E 1457. par lui tuent le cheval de Tristan ; * || mais le preux s'élance adroitement de selle, et le requiert de l'épée...
S manque. ....
G 9029-32. Tristan le combattit longuement sous les arbres de la
E 1460. forêt...

1. G 8943-5. *Dô liez er vaste hine gân — wider daz tâl ze Anferginân, — dâ was des trachen heimwist, — alsô man an der geste list.* — Ce dernier vers et l'apparence française du nom m'engagent à l'adopter dans le texte.

2. En S, *une grande troupe de chevaliers*. En G, *quatre chevaliers*. Voir, à ce propos, la note 2 de la p. 17.

Mais un jet de flammes venimeuses l'atteignit, et ses G 9033-40.
armes noircirent comme un charbon éteint......... [1]. E 1470-8.
Enfin, il lui enfonça son épée en plein cœur et l'abattit. S reprend.
* || Quand Tristan le vit mort, il lui coupa la langue G 9064-7.
* « jusqu'à la racine (*G E*) » et la mit dans sa chausse. E 1483-7.
* Puis, il s'en fut, ne voulant pas qu'on le vît. Il aper- G 9069-71.
* çut un étang « dans une vallée, près d'un bois (*S*) » et G 9082-3.
* se dirigea de ce côté. Quand il fut près de l'eau, la
* langue s'échauffa contre son corps ; le venin qui s'en G 9090-1.
* échappait gagna sa poitrine, empoisonna ses mem- E 1489.
* bres, « le priva du pouvoir de parler (*ES*) ». Son corps G 9033-4.
* devient faible, noir, « livide, tuméfié (*S*) », et Tristan G 9035-6.
* reste là gisant, * || sans force pour se tenir sur ses pieds, impuissant à s'aider lui-même, si la pitié d'autrui ne le secourt.

Or le roi avait un sénéchal, Irlandais de naissance, S ch. XXXVII
outrecuidant, mauvais de cœur, dissimulé, cauteleux, [G 8952-66].
menteur et fourbe. Il prétendait aimer la jeune princesse Isolt, et chaque jour s'armait contre le dragon,
par amour pour elle ; * || mais dès qu'il voyait le mons- G 8965-6.
* tre, il fuyait au plus vite, || * si lâchement que, si on lui eût offert à ce moment tout l'or de l'Irlande, il n'aurait pas eu le cœur de se retourner et d'affronter le dragon. Quand Tristan avait chevauché contre la bête, le sénéchal en armes, l'épée nue à la main, l'avait vu ; [*il était l'un des fuyards rencontrés par Tristan, tandis qu'il chevauchait vers l'aventure*] [2] ; mais il n'avait

1. *S* expédie la fin du combat en une phrase : « Tristan s'élance de selle, tire son épée et en frappe le dragon en plein corps. Quand il le vit mort..... » Il est probable que cette lutte se prolongeait chez Thomas comme en *G*, et peut-être par des péripéties analogues, puisque deux des traits de *G* se retrouvent dans le récit très succinct de *E*.

2. Cette addition au texte de la *saga* me paraît légitime : soit ici, soit plus haut, au moment où Tristan rencontre les fuyards, Thomas devait dire que le sénéchal couard était l'un d'eux. S'il

[G 9105-20]. point osé s'approcher d'un lieu où il courrait des risques jusqu'au moment où il pensa que le dragon devait être occis. Ne trouvant plus Tristan, voyant son écu abandonné par terre et son destrier mort, il crut qu'avant de mourir le monstre avait tué le cheval et dévoré le preux....... [1]. Il trancha de son épée la tête du dragon, pour retirer l'honneur dû au tueur du monstre. Il retourna vers la ville et y entra au galop de son cheval, criant :

« J'ai tué le dragon ! J'ai tué le dragon ! O roi, j'ai délivré ton royaume, vengé tes hommes et ton dommage ! Paye-moi maintenant, donne-moi Isolt, ta fille ; c'est la récompense qui me revient, si tu ne veux pas te honnir et démentir ta foi ! »

Quand le roi entendit ce qu'il prétendait avoir accompli et ce qu'il réclamait, il dit :

« Je veux aujourd'hui assembler mes barons, te donner réponse demain, et tenir alors ce que j'ai promis. »

[G 9268-300] Quand la nouvelle se répandit que la princesse lui serait donnée, et qu'on vint dans les chambres des femmes l'apprendre à Isolt, elle fut remplie d'angoisse et de douleur : car elle ne haïssait aucun démon de l'enfer de si male haine que ce sénéchal qui prétendait l'aimer. Elle n'aurait pu l'aimer, lui eût-on donné en présent de noces l'empire du monde. Elle dit à sa mère :

n'est point l'un d'eux (comme en *G*, comme chez Eilhart d'Oberg), à quoi bon cette rencontre ? Je suis porté aussi à croire que, chez Thomas, les fuyards n'étaient que quatre (comme en *G*) ou cinq (comme chez Eilhart). Leur nombre n'a pu croître en *S* que par inadvertance. L'augmenter, c'est augmenter les difficultés que trouvera le lâche sénéchal à se faire passer pour le tueur du monstre.

1. *S* dit ici : «Le sénéchal ramassa sur le sol l'épée ensanglantée et, de sa propre épée, trancha la tête du monstre... » Je ne sais quelle intention ou quel contre-sens a pu suggérer à frère Robert de feindre que Tristan oublie son épée sur le champ du combat : la suite du récit montre bien qu'il l'avait emportée avec lui.

« Jamais je ne consentirai à ce que veut mon père, à épouser cet homme. Non, Dieu ne me veut pas tant de mal qu'il me force à le prendre. *|| Je me tuerai d'un G 9290-3.
* coup de couteau plutôt que de subir cette honte de
* venir en la puissance d'un fourbe et d'un couard. *|| D'où lui seraient venus prouesse et force, courage et chevalerie, s'il s'est toujours montré craintif et lâche devant les hommes vaillants? Comment aurait-il pu tuer ce monstre horrible, quand chacun sait en ce pays qu'il a toujours été honni pour sa lâcheté et n'a jamais montré nulle vaillantise? Non, jamais je ne croirai qu'il a tué le serpent, lui qui jamais n'a osé se retourner pour le regarder en face. C'est un mensonge qu'il invente pour que je lui sois abandonnée! Mère, sortons ensemble; allons voir le cadavre du monstre, cherchons celui qui l'a tué, même si le preux a péri, car nul en ce pays ne peut nous en rien dire de certain.

— « Volontiers, belle fille », lui répondit la reine, « puisqu'il te plaît ainsi. »

Elles se disposèrent donc à sortir du château ||* par G 9327-30.
* une porte secrète qui donnait sur le verger. *|| Elles sortirent du verger par un étroit sentier qui conduisait aux champs, et trouvèrent enfin le dragon mort et le [G 9331-44].
cheval qui gisait sur le sable; mais le cheval était tout brûlé et tuméfié, ce dont elles eurent grande surprise :
||* « Dieu sait », dit Isolt, « que le sénéchal n'a jamais E 1510-4.
* possédé ce cheval. C'est le chevalier à qui il fut qui G 9343-4.
* est le tueur du monstre; mais qu'est-il devenu? » *|| Elles virent alors l'écu paré d'or éclatant et qui portait une connaissance toute brillante.

« Par foi, dame », dit Isolt, « jamais le sénéchal n'a Sch. XXXVIII
porté cet écu; il a été fait depuis peu, et il est doré à l'intérieur comme au dehors; ce n'est point la coutume de ce pays. C'est celui à qui il fut qui nous a vengés du [G 9398-401].
monstre, mais notre félon sénéchal prétend insolem-

ment à la récompense méritée par un autre. Peut-être a-t-il tué en trahison le preux chevalier! »

[G 9374-94]. Elles cherchèrent donc aux alentours, et trouvèrent enfin Tristan qui gisait, le corps tout noir et enflé.

S manque. « Nous avons trouvé, je crois », s'écria Isolt, « celui
E 1517-8. que nous cherchons! »

G 9390-1. Elles virent que son corps était empoisonné; elles en
S reprend. eurent deuil, et la reine pleure sur son triste sort; elle le tâte et voit qu'il est encore chaud et qu'il vit; elle prend dans son sac l'herbe à poison, la lui met entre les
G 9440. dents; *‖ elle y ajoute de la thériaque; aussitôt le preux * est délivré de la puissance du venin, il reprend con-
[G 9449-50]. * naissance, ouvre les yeux, puis la bouche, et dit * ‖ d'une voix distincte :

[G 9466-7]. « Seigneur Dieu! jamais je n'ai senti tel assoupisse-
[G 9471-4]. ment! Qui êtes-vous? Où suis-je?.

[G 9444-8]. — Ne crains rien: ce mal, s'il plaît à Dieu, ne t'empirera pas! »

G 9501-4. Ceux qui accompagnaient la reine ‖* emportèrent le blessé si secrètement que nul ne le vit ‖*. Quand ils furent arrivés dans les chambres de la reine, ils lui enlevèrent son armure, et trouvèrent dans sa chausse la langue du dragon. La reine prépara des remèdes pour écarter le venin : elle plaça sur le corps de Tristan un emplâtre puissant pour attirer le poison au dehors, et lui fit boire des herbes efficaces, en sorte qu'il sentit un grand soulagement par tous ses membres. Il n'avait d'autre médecin que la reine, d'autre écuyer que la jeune Isolt, qui le servait amicalement. Et il les remerciait souvent pour leurs peines, pour leur bonté, pour le réconfort et le salut qu'il leur devait.

Le lendemain matin, le sénéchal vint au palais du roi, portant à la main la tête du dragon. Il s'avança devant le roi Gormon et lui dit à haute voix :

« Roi, écoutez mes paroles! Vous avez fait proclamer à son de trompes et annoncé à tout le peuple que

celui qui tuerait le serpent aurait votre fille en paiement. Je vous requiers donc de tenir votre parole et votre promesse royales. Payez-moi ma récompense; donnez-moi votre fille; vous pouvez voir ici la tête du dragon que j'ai tranchée de mon épée! »

Le roi lui dit :

« Certes, je tiendrai ma promesse. »

Il appela deux chevaliers et leur dit :

« Allez chez la reine, et mandez-lui de venir vers moi, elle et la belle Isolt, ma fille. »

Les chevaliers portèrent à la reine le message de Gormon. La jeune Isolt répondit qu'elle ne pouvait pas venir vers son père, tant elle sentait de douleur à la tête et par tous ses membres, au point de ne pouvoir trouver repos ni sommeil; elle priait donc le roi de lui permettre de passer ce jour en paix, car pour l'instant il lui était impossible de se rendre auprès de lui. La reine se leva et accompagna les chevaliers vers le roi. Le roi, la reine et ses conseillers résolurent d'ajourner la décision, et de fixer un terme au sénéchal.

Quand un terme eut été donné au sénéchal, les barons quittèrent l'assemblée pour rentrer chez eux. *S* ch. XXXIX.

Cependant les compagnons de Tristan le cherchent par les champs, les halliers, les routes, les forêts, et se lamentent de l'avoir perdu. Ils ne savent quel parti prendre, s'il faut attendre encore ou s'en retourner. Mais, dans les chambres de la reine, Tristan est bien traité et soigné. Voici qu'il a recouvré force et santé. La reine lui dit alors :

— « Ami, qui es-tu? d'où es-tu venu? Comment as-tu tué le dragon? Tu ressembles étrangement à Tantris, qui naguère a gagné ici grande renommée. Peut-être es-tu de sa proche parenté? ou quelle est ta naissance et ton rang?

S manque. — *Oui, reine*», *répondit-il*; «*je suis Tantris* [1],.....

G 9481. ....

S reprend. et je suis un Flamand. Je suis venu ici pour trafiquer ; nous avons abordé à Weisefort avec la permission du roi, qui nous a octroyé sa paix. Un jour je me suis armé, comme aurait fait un chevalier [2], et j'ai chevauché à la recherche du grand serpent dont j'avais ouï rapporter quel dommage il causait à tout votre peuple. Je ne voulais qu'éprouver contre un tel monstre ma prouesse et ma chevalerie. Or il advint, par la volonté de Dieu, que je le tuai. Je lui ai coupé la langue et l'ai mise dans ma chausse; mais son venin m'a brûlé et tuméfié, et je croyais ma mort venue; je suis descendu vers l'étang ; et là je suis tombé en si profonde pâmoison que je n'ai pas su qui est venu vers moi. Que Dieu m'accorde de vous montrer ma reconnaissance pour votre aide, car je veux désormais vous servir du mieux que je pourrai ! »

[*G* 9574-82]. La reine lui dit :

« Ami, je suis venue à toi; je t'ai fait apporter ici en secret; j'ai écarté le venin de ton corps, et te voilà guéri; si tu récompenses bien nos soins, tu agiras

1. *S* donne ici cette phrase obscure, qui semble déceler une intention de remaniement ou une coupure : « Tristan répondit à la reine ce qu'il crut bon sur la naissance de tous deux. » En *G*, il avoue qu'il est Tantris; et on ne voit pas, en effet, comment il aurait pu le nier. Il est donc probable que, dans l'original aussi, il faisait cet aveu. Mais comment expliquait-il son retour en Irlande? Le conte de *G*, v. 9521-9548, n'est pas plus satisfaisant que celui de la *saga*.

2. *S* dit : « Un jour je me suis armé comme d'autres chevaliers.. » Mais comment le marchand Tantris pouvait-il se dire chevalier ? Peut-être Thomas employait-il la locution fréquente *come autre chevalier* (ou *come uns autres chevaliers*), qui se prend souvent ainsi, pour dire qu'on n'est pas chevalier soi-même, par exemple, *La le loierent* (Jésus) *con un autre larron*. Cf. Tobler, *Verm. Beit. zur fr. Gramm.*, 3e série, p. 73.

en bon et courtois chevalier. Nous te dirons donc, ami, quelle récompense nous attendons de toi ; et, si tu es le preux que nous croyons, tu peux nous être de grand secours. Notre sénéchal prétend devant le roi qu'il est le tueur du monstre et que ma fille Isolt lui doit être livrée en récompense, ainsi que la moitié de ce royaume. Le roi veut bien lui donner Isolt, mais Isolt résiste, car il est un fou gonflé de démesure, fourbe et de mauvais cœur, sans plus de foi qu'une femme publique, rusé et envieux, haï de tous, et couard, et plein d'autres vices honteux à tout homme noble. Aussi ma fille Isolt se tuerait plutôt que de se donner à lui : car la courtoisie d'Isolt et la vilenie de cet homme sont choses qui ne conviennent pas l'une à l'autre, quand même il lui donnerait toutes les richesses de la terre. Mais voici que nous avons marqué un jour où il doit la recevoir à femme, si nous ne pouvons prouver contre lui qu'il n'a pas tué le dragon. Or tu sais bien qu'il n'est pas le tueur du monstre. Si tu veux donc entreprendre contre lui la défense de cette jeune fille et de tout le royaume, tu nous rendras un grand service et tu auras acquis par ta prouesse et ton bon vouloir grand renom sur cette terre. De plus, tu peux conquérir cette jeune fille et une grande seigneurie, car le roi devra te donner en récompense la femme et la terre qu'il a promis de donner.

— Dieu le sait » répondit Tristan, « par amour pour vous je veux convaincre le sénéchal de mensonge et prouver qu'il n'a pas tué le dragon, et que son bras ne m'a pas aidé quand je l'ai tué. S'il veut soutenir son dire par bataille, je veux défendre Isolt contre lui, et il ne l'obtiendra pas, car il la réclame à tort, par mensonge et vanteries outrecuidantes. C'est sans raison que vous m'auriez rendu la vie, si je vous refusais maintenant de vous servir et de vous aider en un si pressant et si cruel besoin. Mais s'il vous plaît ainsi, dame, et que vous

n'ayez rien contre ce désir, je voudrais faire venir ici mon écuyer, pour apprendre de lui ce qu'il est advenu des marchands mes compagnons. Je sais qu'ils sont en peine et souci de moi, car ils ne savent pas ce que je suis devenu, si je suis mort ou vif. Sûrement, ils m'ont cherché et ignorent si je vis ou non.

[*G* 10695-806] — Volontiers, » dit la reine, « je ferai ce qu'il te plaît », et elle envoya l'un de ses plus fidèles serviteurs, trouver l'écuyer de Tristan et lui dire que son seigneur voulait apprendre des nouvelles de lui et de ses compagnons.

S chap. XL. Tristan s'entretint donc avec son écuyer [Governal][1], et lui dit de rapporter à ses compagnons tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il les avait quittés; comment la reine et la jeune Isolt le traitaient à grand honneur. L'écuyer [Governal] revint au rivage et rapporta son message au pilote : celui-ci redit aux chevaliers comment le dragon avait été tué par Tristan et comment la main de la jeune princesse et la moitié du royaume d'Irlande avaient été promises à qui le tuerait. Tous les chevaliers se rassurèrent donc et recouvrèrent courage et joie, sachant quelle belle tournure prenait leur entreprise. Ils se mirent à vendre leurs vins et à remercier grandement tous les habitants de la ville, tant était grande leur joie de ce qu'ils avaient appris de Tristan. Ils firent beau trafic de vin, de miel, de farine et de

1. *G* seul nomme ce serviteur de la reine, *Paranis*, cet écuyer de Tristan, *Governal* (v. 10698 et v. 10703). Le silence d'*E* (qui supprime toute la scène) et d'*S* (qui, comme on sait, a la manie d'effacer autant que possible les noms propres), ne prouve pas que ces deux noms ne fussent pas dans l'original, et Governal y était très probablement. Quant à Paranis, il n'apparaîtrait qu'ici dans tout le poème de Thomas; si l'on observe qu'il était déjà chargé, chez Eilhart d'Oberg (v. 2031 ss.), de porter ce message à Governal, il devient probable que *G* a pris à Eilhart ce personnage.

froment, et surent se gagner la bienveillance et l'amitié de tous les hommes de Weisefort [1].

Isolt ne cessa pas de servir Tristan de son mieux, de le pourvoir de tous les mets qui accroissent la vigueur du corps, jusqu'au jour où le roi Gormon manda sa *mesnie*, ses barons et tous ses vassaux : car il voulait donner sa fille au sénéchal et lui faire droit. De son côté, Tristan fit dire à ses compagnons de se rendre à la cour du roi en même temps que les vassaux de Gormon. Les chevaliers se revêtirent donc de beaux manteaux tous d'une même couleur, mais doublés de soie de couleurs variées, garnis de fourrures blanches et de martre. Ils étaient si splendidement accoutrés que, si chacun d'eux eût été le riche roi d'un grand royaume, ils n'auraient pas pu se parer plus noblement. Ils montèrent leurs destriers qui portaient des selles dorées, chevauchèrent deux par deux vers le palais du roi et mirent pied à terre devant les degrés de la salle. Leurs chevaux étaient bien nourris et avaient été éprouvés en maintes joûtes : ils frappaient la terre de leurs sabots et hennissaient si clair que par tout le palais on pouvait les entendre. Les compagnons de Tristan étaient beaux chevaliers, braves en bataille; ils entrèrent dans la salle, et, ayant salué courtoisement, ils s'assirent sur les plus [G 10864-78] hauts bancs auprès des principaux vassaux d'Irlande. Leur troupe était belle, et leur arroi digne de leur noble contenance. Les Irlandais se disaient entre eux : « Ces Flamands ont grand air, et quelle ne doit pas être la splendeur d'une assemblée des chevaliers de Flandre, si les marchands y sont de si haute mine! Certes, il

1. Cela est obscur; je suppose qu'il y avait dans l'original une scène où les nobles compagnons de Tristan s'efforçaient *maladroitement* de jouer leur rôle de marchands et gagnaient l'amitié de leurs chalands par les excellents marchés qu'à leur insu ils leur faisaient faire.

s'en faut que nos hommes ressemblent autant à des preux ! »

S chap. XLI. Quand tous furent assis, la reine fut introduite dans la salle avec toutes les marques d'honneur qui convenaient. Elle s'assit auprès du roi, et Tristan, qui la suivait, s'assit ensuite auprès de la princesse Isolt. Tous admiraient la beauté, les yeux clairs, les riches vêtements de l'étranger. Tous avaient hâte d'apprendre qui il était, voyant bien qu'il n'était pas d'Irlande ; mais nul ne savait les renseigner.

Du cercle nombreux des barons et des vassaux assemblés, se leva bientôt le sénéchal. Il se rengorgea, s'enfla de vanité, et dit à haute voix :

[G 9800-22]. « Sire roi, écoutez aujourd'hui ce dont je vous requiers, car vous m'avez fixé ce terme, et il vous convient de tenir la promesse, jurée par vous, de donner votre fille et la moitié de votre royaume à celui qui tuerait le dragon. Or je me vante d'avoir fait cette grande prouesse et cette grande chevalerie. J'ai tué le dragon [1] et je lui ai tranché la tête d'un seul coup de mon épée, et vous pouvez tous voir que j'ai apporté ici sa tête. L'ayant tué, je vous requiers donc, sire roi et dame reine, de me donner la princesse. Mais si vous ne voulez point tenir votre promesse, me voici prêt à défendre mon droit, s'il se trouve quelqu'un pour me le dénier et pour me contredire, selon que votre baronie en aura jugé.

G 9824-7. ‖ * « Par foi ! » dit la jeune Isolt [2], « cet homme est * fou et sans vergogne, qui demande récompense et

1. « *En présence d'une grande foule de ces chevaliers* », dit *S*, ce qui n'avait pas été dit plus haut, et ce qui est invraisemblable.

2. En *G*, c'est la mère d'Isolt, la reine d'Irlande, qui répond au sénéchal. Aux passages où j'indique en marge que *G* et *S* concordent, c'est donc sous réserve des modifications où *G* a été entraîné, parce qu'il a fait prononcer par la mère les discours primitivement tenus par la fille.

* paiement pour son haut fait. * || Certes, pour l'obtenir, il convenait de s'y prendre autrement, et il ne mérite pas de recevoir jamais aucun salaire. || * Mais il ne sait G 9842-4.
* pas ce qu'il fait, lui qui s'attribue l'acte et la prouesse
* d'autrui. * || Le dragon t'a fait trop chétive résistance pour que tu aies conquis, à si peu d'effort, ma main et un grand royaume. Pour les conquérir, il te fallait, me semble-t-il, faire un peu plus que de nous présenter la tête du dragon; * || car ce n'était pas grande fatigue de G 9851-6.
* l'apporter jusqu'au palais du roi. Certes, plus d'un
* l'aurait depuis longtemps apportée céans, s'il avait pu
* s'en emparer à si peu de frais que toi; mais, s'il plaît
* à Dieu, tu ne m'auras pas achetée à si bas prix ! » * ||

Le sénéchal répliqua :

« Demoiselle Isolt, pourquoi vous montrer si rebelle ? pourquoi me parler si durement ? * || Laissez d'abord G 9829-33.
* répondre le roi : il saura nous donner meilleure ré-
* ponse et décider plus sagement. * || Assurément, il fera sa volonté de vous et de son royaume de la façon qui conviendra le mieux à son honneur; mais vous ne [G 9870-900]. faites pas ce qu'il sied, vous qui ne voulez jamais aimer ceux qui vous aiment : * || nuire à ses amis, les G 9884-5,
* blâmer, se montrer amie de ses ennemis, telle est bien 9870-1.
* la coutume des femmes * ||. Femme hait qui l'aime, et convoite ce qu'elle ne peut obtenir, et s'efforce vers ce qu'elle n'obtiendra jamais, et repousse ce qu'elle devrait aimer. Parce que je vous ai si longuement et tant aimée, votre cœur se détourne de moi, et, par surcroît, l'honneur que j'ai conquis par ma prouesse et par ma chevalerie, vous le ravalez par vos discours, vous me le déniez, vous voulez m'arracher ce qui est mien. En vérité, quand j'ai tué le dragon, vous n'auriez pas voulu être là pour tout ce royaume, tant la peur vous aurait tourmentée ! Vous seriez devenue folle, si vous aviez vu la rude et horrible bataille que j'ai soutenue face à face avec le serpent. »

Isolt lui répondit :

« Vous dites vérité. Certes, pour tout ce royaume et pour toutes les richesses qui y sont, je n'aurais pu vous
G 9943-6. voir tuer le dragon[1]. Oui, * ‖ je serais une créature misé-
* rable, « si je convoitais tout ce que je puis avoir et (*S*) »
* si j'aimais tous ceux qui m'ont offert leur amour * ‖. Mais vous me connaissez mal, si vous croyez que je repousse ce que j'aimerais posséder. Il advient que je veuille manger, et que pourtant je ne mange pas les mets qui me sont présentés, parce que j'en préférerais d'autres ; je mange les mets qui me plaisent, non ceux qui me répugnent et me nuisent. Vous voulez m'avoir, mais pour aucun présent royal je ne veux de vous, et vous ne m'obtiendrez jamais, pour aucun haut fait que vous puissiez avoir accompli. Cependant, pour votre grande habileté et pour les nobles prouesses que vous prétendez avoir faites, vous recevrez la récompense qui est
G 9955-7. digne de vous. * ‖ On raconte ici, dans le palais du roi,
* qu'un autre est le tueur du monstre, et non pas
* vous ; * ‖ on raconte que vous voulez être récompensé pour la prouesse d'autrui. Mais vous ne verrez jamais le jour où vous obtiendrez ce paiement et où vous vous réjouirez de cette entreprise ! »

Le sénéchal dit alors :

« Enseignez-moi donc où sont ceux qui soutiennent de tels mensonges, car il n'y a personne en ce royaume qui puisse dire avec plus de vérité que moi qu'il a tué le dragon. Mais s'il se trouve quelqu'un qui veuille soutenir le contraire, j'irai m'armer et prouverai par bataille contre lui qu'il soutient un mensonge. »

S chap. XLII. Tristan attendit une réplique d'Isolt ; mais quand il vit qu'elle ne voulait plus répondre au sénéchal, il

1. Je crois devoir interpréter ainsi le texte de *S*, qui, littéralement traduit, ne me paraît pas donner un sens acceptable.

éleva hardiment la voix devant toute la baronnie d'Irlande et dit :

« Ecoutez, sire sénéchal! Vous avez prétendu que vous aviez tué le dragon, parce que vous lui avez coupé la tête; mais il sera clairement démontré qu'un autre vous a précédé aux lieux où se trouvait le monstre. Je suis prêt à le prouver; si vous osez soutenir le contraire, et si vous en avez le courage, défendez-vous donc; et l'on verra bien jusqu'à quel point vous avez dit vérité; on verra que c'est moi qui ai tué le dragon, et que vous prétendez à tort à la récompense promise par le roi. C'est ce que je suis prêt à soutenir par bataille à l'encontre de vos mensonges, selon ce que le roi déterminera, selon ce que sa baronie décidera et ce que les hommes sages jugeront. »

Le roi dit alors :

« Convenez donc d'une bataille, et donnez-nous gages et otages, qui garantissent que les engagements pris céans seront exécutés. »

Tristan donna en gage son gant au roi, et Gormon dit: « Je le retiens, et que les marchands flamands, ses compagnons, le dégagent bientôt! »

Alors les vingt compagnons de Tristan, tous noblement vêtus et armés, tous preux chevaliers, s'élancèrent et dirent :

« Sire roi, nous nous portons caution pour notre compagnon, nous et toute notre cargaison de marchandises

— Dame reine, » reprit le roi, « je remets cet homme en votre garde et en votre pouvoir. S'il prend peur et qu'il ne veuille plus tenir sa promesse, je vous ferai trancher la tête, car il faut qu'il soutienne son dire. »

La reine répondit :

« Je le garderai donc dans mes chambres ; je l'y traiterai honorablement, ainsi qu'il convient, par l'aide de

Dieu, et je lui assurerai si ferme paix que personne n'osera lui faire offense. »

Tous deux donnèrent leurs gages, constituèrent leurs otages et fixèrent un jour pour le combat.

[G 9987-93]. Tristan est gardé dans les chambres de la reine. On lui prépare des bains et des remèdes salutaires, on veille à sa sûreté, on l'honore, on lui accorde tout ce qu'il demande.

Principaux traits différentiels en *G*. — Tout ce récit de Thomas, qui nous semble fidèlement traduit par la *saga*, a été au contraire fort remanié par *G*, non en ses grandes lignes, mais par une foule d'inventions et de transpositions de détail. J'en note seulement quelques-unes. V. 8924-9. Tristan a appris, avant même de quitter l'Angleterre, et sans doute lors de son premier séjour en Irlande, qu'Isolt est promise au tueur du monstre : ce qui l'a encouragé à entreprendre sa quête; de là, un remaniement de la scène qui précède, en *S*, le départ de Tristan pour l'aventure. — V. 9121-214. *G* s'amuse à décrire les terreurs et les fanfaronnades du sénéchal couard, et le grand combat qu'il livre au monstre abattu :

Hie mite sô neigete er daz sper,
mit dem zügel er hancte,
er hiu unde sprancte
und lie hin gân punieren,
punierende crôieren :
« scheveliers, damoisêle !
ma blunde Isôt, ma bêle!.. »

— V. 9207. Le sénéchal s'efforce de couper la tête du dragon et n'y réussit pas; il retourne à Weisefort, et requiert une charrette à quatre chevaux pour l'emporter; il amène (v. 9251) ses amis devant le monstre abattu; et alors la tête est emportée sur la charrette : *daz houbet fuorte er mit im dân* (v. 9257). Kölbing (*Saga*, p. LXX) voit (avec Heinzel) une contradiction entre ce dernier vers et les vers 9207 ss., où il est dit que le sénéchal n'a pas réussi à trancher la tête

du serpent. « Il faut donc, dit Kölbing, supposer une altération dans l'original, que *G* a suivi aveuglément. » Non : tout cet épisode appartient très vraisemblablement au seul *G*, et il y a dans ce récit, non pas une contradiction, mais une ellipse très excusable. *G* omet de dire que les gens requis à Weisefort ont réussi l'opération que le sénéchal, réduit à ses seules forces, avait manquée ; mais ils n'avaient été requis qu'à cet effet et pour emporter la tête, et c'est trop réclamer d'un poète que d'exiger qu'il nous dise s'ils se sont munis d'outils suffisants, si l'opération leur a été facile, etc. — V. 9215 ss. Le sénéchal, qui a transporté à Weisefort la tête du monstre sur une charrette à quatre chevaux, raconte qu'avant lui il ne sait quel chevalier d'aventure a tenté de combattre le dragon : mais l'*aventiurære* a été dévoré et son cheval tué. Par là, *G* écarte ingénieusement certaines invraisemblances des récits de Thomas et d'Eilhart d'Oberg. — Il y a, en *S*, quatre entrevues successives du roi et du couard sénéchal : la 1re, aussitôt après sa prétendue victoire sur le dragon : le roi ajourne l'imposteur au lendemain ; la 2e, le lendemain, où vient la reine et où la jeune Isolt refuse de se rendre : on fixe un terme au sénéchal pour une solennelle assemblée ; la 3e, où paraissent la reine d'Irlande, sa fille Isolt, leur champion Tristan et ses compagnons, et où sont échangés les gages de bataille ; la dernière, où le sénéchal est confondu. En *G*, la 2e de ces entrevues est supprimée ; à la 3e, Tristan ni ses compagnons ne paraissent ; la reine d'Irlande n'y fait point connaître encore son champion. Gottfried transporte à la dernière assemblée l'entrée des compagnons de Tristan en bel arroi ; c'est pour cette scène solennelle qu'il réserve tous les effets (splendide contenance des chevaliers de Cornouailles, désignation du champion d'Isolt, première apparition de Tristan, provocation du sénéchal, sa confusion, etc.) répartis par Thomas en deux assemblées. Comme il n'y a en tout chez Eilhart d'Oberg qu'une réunion des barons où sont accumulés tous les incidents répartis par Thomas en ses trois dernières scènes, il en résulte que cette scène d'Eilhart prend un grand air de ressemblance avec celle de Gottfried ; mais on n'en doit pas nécessairement conclure que Gottfried ait ici exploité Eilhart : un souci d'art élémentaire peut avoir suggéré à

Gottfried, sans qu'il recourût à Eilhart, mais en partant du seul Thomas, cet arrangement très heureux et très facile qui a soudé deux scènes de son modèle et donné à la scène capitale plus d'ampleur et d'éclat. Pour des vues différentes sur cette question, voy. Kölbing, *Saga*, p. LXXIII. — V. 9624 ss. Les inquiétudes des compagnons de Tristan sont longuement décrites (Governal reconnaît le cheval tué de son seigneur, etc.), mais elles ne seront apaisées qu'au chapitre XV, Tristan ne mandant Governal auprès de lui qu'après la scène du bain. Par là, la version de *G* s'éloigne de celle de Thomas, pour se rapprocher de nouveau des données d'Eilhart d'Oberg. Quatre autres traits de cette narration semblent prouver que *G* a utilisé, outre Thomas, le poème d'Eilhart : 1° En *S* le sénéchal couard se persuade que le dragon a dévoré le héros dont il voit le cheval abattu; chez Eilhart, v. 1710 ss., au contraire, et chez Gottfried, v. 9180-97, il cherche le preux pour l'achever, s'il vit encore. 2° En *S* c'est la fille, en *G*, v. 9288 ss., et chez Eilhart, v. 1767, c'est la mère qui imagine d'aller visiter le lieu du combat. 3° *S* donne aux deux princesses, lorsqu'elles se mettent en quête du tueur du monstre, de vagues compagnons ou compagnes, non autrement désignés. *G*, v. 9320-1, et Eilhart, v. 1772-80, s'accordent à les faire accompagner par Bringvain et Paranis. — Eilhart, v. 1820-30, et Gottfried, v. 9379-86, s'accordent à donner ce détail : l'une des femmes qui cherchent Tristan (Bringvain chez Eilhart, Isolt en *G*) voit de loin son heaume briller dans les herbes du marécage, et c'est ainsi qu'elles le découvrent. Rien de tel en *S*, mais peut-être par simple omission du traducteur.

XIV. — La Brèche de l'Épée.

(*S*, chapitre XLIII — chapitre XLIV. — *G*, vers 9994 — vers 10806. — *E*, strophe CXLII — strophe CXLIX. — *Folie Tristan*, vers 427 — vers 54).

S chap. XLIII. ‖ * Un jour que Tristan était assis dans un bain, * ‖
G 10159. préparé avec des racines et diverses herbes salutaires
E 1559. afin d'achever de guérir son corps, la jeune Isolt s'en

vint vers le preux, pour s'entretenir avec lui [1]. Elle ar-
rêta sur son beau visage des regards épris, se mit à
songer et pensa : « Si cet homme est aussi vaillant [G 9994-10007]
qu'il est beau, certes il pourra se défendre contre un [G 10061-70].
seul homme, et sans doute il est assez fort pour soute- [E 1565].
nir un rude combat, car il est de noble stature. [Quel S manque.
regret qu'il ne soit qu'un marchand ! Ah ! que n'est-il E 1550-1.
chevalier ! »] G 10013-30.
S reprend.

Elle vint là où se trouvaient ses armes, et les regarda ; quand elle eut considéré les chausses de fer et le haubert, elle pensa : « C'est là une belle armure, et ce heaume ne lui faillira pas » ; puis elle prit l'épée par la poignée, et dit : « Voici une grande épée : tenue par un homme preux, elle pourrait bien envoyer un ennemi là où sont les morts ; oui, ce sont de bonnes armes pour assurer à ce marchand la paix de ses trafics, et cette épée est très belle, si l'acier ne se rompt pas et si le venin du dragon ne l'a point endommagée. »

Et, curieuse de s'en assurer, elle la tira du fourreau et aperçut l'entaille faite à la lame au jour où Tristan avait tué le Morholt. Elle se demanda comment cette épée avait été ébréchée de la sorte, et il lui sembla que

(1) Cet incident est très conforme aux mœurs réelles de la vie chevaleresque. On lit, par exemple dans les *Enfances Vivien*, éd. Wahlund et von Feilitzen, p. 265 :

Viviens entre el baing molt dolcement,
Li autre après : chascuns sa cuve prent ;
N'i a si povre, tant ait poi tenement,
N'ait sa pucelle devent lui en present,
Fille de conte ou de prince ausiment,
Qui bien les servent et font a lor talent.

Cf. des incidents analogues dans *Lancelot* (Paulin Paris, *Romans de la Table-Ronde*, t. III, p. 166), dans *Gliglois* (Gaston Paris, *Histoire littéraire de la France*, t. XXX, p. 168), et voy. les textes réunis par Alwin Schultz, *das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger*, 2e éd., t. I, p. 170-1.

ce n'était point lors du combat contre le dragon, mais que l'entaille était plus ancienne.

G 10084-90. E 1567-71. ‖ * Elle vint à son *escrin* [1], en retira le fragment * d'acier qu'elle y avait gardé et le joignit à la brèche : * le fragment d'acier s'ajusta parfaitement à la lame. * ‖ A cette vue, elle frémit toute d'épouvante, frissonne de colère, et, mouillée de sueur, avide de se venger, s'écrie :

« Mauvais truand, tu mourras pour mon oncle, que tu as osé tuer. Tu as su longtemps te cacher, mais nul ne croira plus tes mensonges. Tu mourras sur [G 10147-68]. [E 1573-9]. l'heure, et je veux te tuer de cette épée même ! Rien ne saurait plus te secourir ! »

Elle brandit l'épée. Mais Tristan s'élance vers elle et lui dit aussitôt :

« Arrête ! Laisse-moi te dire trois mots seulement, avant que tu me donnes la mort ! Puis, tu feras ce qu'il te plaira. Par deux fois tu m'as rendu la vie ; tu as donc droit de me tuer, sans crime. Une première fois, quand tu m'as guéri, presque mort, de la blessure que m'avait faite l'épée empoisonnée, au temps où je t'appris les lais de harpe ; une seconde fois, naguère, quand tu m'as retrouvé au bord du marécage. Maintenant, tu as pouvoir de me tuer dans ce bain ; mais je suis ton *pleige*, je me suis engagé à la bataille pour défendre ton honneur, et il ne serait ni digne d'une femme, ni courtois, ni louable, de me tuer. Courtoise et noble jeune fille, pourquoi m'avoir guéri, si tu devais me faire périr, une fois rendu à la vie ? Toutes les peines que tu as mises en moi auront été vaines, et tu n'accroîtras pas ainsi le nombre de tes amis ! Belle

1. Ce doit être le mot employé par Thomas :

Si desfermastes vostre escrin
[E] la pece dedenz truvastes.

(*Folie Tristan*, v. 436-7).

Isolt, » ajouta-t-il, « songe que je me suis engagé devant ton père à faire la bataille, et que je suis ton *pleige* et celui de ta mère. Si tu me tues, il faudra que ta mère réponde de moi devant le roi, ainsi que lui-même l'a déterminé. »

Quand Isolt l'entendit rappeler le terme fixé pour la bataille contre le sénéchal, elle considéra qu'elle haïssait sur tout homme vivant le couard qui voulait l'obtenir contre son gré; elle regarda Tristan, qui voulait la défendre; elle retira à elle l'épée, et ne voulut plus le frapper, mais elle se mit à pleurer et à soupirer du fond du cœur, marrie et morne. Son cœur de femme [G 10253-84]. lui inspirait de déposer l'épée et de s'apaiser; mais, chaque fois que la colère lui revenait, elle brandissait l'arme; puis, songeant au sénéchal, sa fureur tombait.. [1]

. . . .

‖ * Or la reine Isolt entra, vit sa fille l'épée à la S chap. XLIV. * main. Elle s'écria ; G 10170-

* « Quelle est ta folie ? * ‖ quel tort reproches-tu à 10194. ce marchand ? » E 1580-2.

Elle la saisit par le bras et lui arracha l'épée.

‖ * Mais la jeune Isolt lui dit : E 1583-4.

« * Ah ! mère, cet homme est le meurtrier de ton frère, G 10180-1. * le Morholt ! Vois son épée ébréchée, vois ce fragment S manque. * d'acier qui s'y adapte. » * ‖ G 10188-94.

La reine s'élança à son tour vers Tristan, pour l'égorger. E 1585-90. Sa fille, se jetant contre elle, la retint; la reine S reprend. criait :

« Va-t'en d'ici ! Je venge mon frère. »

Mais Isolt lui dit :

« Donne-moi l'épée; c'est moi qui veux venger le

1. Il semble conforme au goût de Thomas de supposer ici un développement, très réduit par frère Robert, où Isolt écoutait tour à tour son cœur de femme et son ressentiment, et le conflit que décrit Gottfried, v. 10253 ss., entre colère et sens féminin (*zorn unde wipheit*) peut reproduire assez exactement l'original.

Morholt, car je le puis sans crime; il est ton *pleige*, il a été remis en ta garde; tu as promis de le rendre sain et sauf au roi : il ne te convient pas de le tuer. »

Elles se retenaient ainsi l'une l'autre, sans que l'une voulût abandonner à l'autre l'épée, et leur vengeance tardait. Tristan, tremblant, demandait grâce et merci pour sa vie :

— « Reine, disait-il, soyez compatissante!..........

....

S manque. *G* 10553 ss. † « C'est pour vous faire hommage et honneur que † je suis venu de Cornouailles en Irlande. Depuis mon † premier voyage, où vous m'avez guéri, j'ai chaque † jour redit davantage votre louange au roi Marke, † mon seigneur, et mes conseils ont si bien tourné son † cœur vers vous qu'il songea à vous rechercher. Il † hésita longuement, et je vous redirai pourquoi : † d'abord il redoutait les inimitiés anciennes, puis il † voulait pour l'amour de moi rester sans femme, afin † que je devinsse son héritier après sa mort. Mais je † continuai à le presser, tant qu'il consentit ; enfin † nous convînmes que j'entreprendrais cette navigation; † c'est pourquoi j'ai tué le dragon. C'est pour votre † bonheur que vous avez employé vos peines à me † sauver. Par là, ma dame Isolt sera dame et reine sur † la Cornouailles et l'Angleterre. Maintenant vous con- † naissez mon être et ma conduite »[1] †..............

....

1. Dans la *saga*, Tristan ne tient pas ces propos, mais attend la venue du roi pour révéler les desseins de Marke : « Tristan adressa aux deux femmes tant de paroles humbles et adroites et demanda si souvent merci qu'enfin ni l'une ni l'autre ne voulait plus le tuer. » Quelles paroles humbles? quelles paroles adroites? Le tour même de la phrase indique ici une coupure. Ces vers de *E* (v. 1607-12) nous ont engagé à réintégrer dans le texte de Thomas le discours attribué par *G* à Tristan ; « Au

Alors * ‖ elles envoyèrent chercher le roi, et quand S reprend.
* il fut venu, elles tombèrent à ses pieds : G 10632-9.

— * « Sire », dirent-elles, « accordez-nous un don.

— * Volontiers », répondit Gormon, « s'il n'est pas
* contraire à ce qui est convenable et juste.

— * Tristan est venu ici », dit la reine, « Tristan, le G 10643-4.
* meurtrier de mon frère. Mais, depuis, il a tué le dra-
* gon (*S*) », et je vous supplie de lui pardonner la mort G 10646-7.
* du Morholt, * ‖ sous la condition qu'il débarrassera notre royaume et notre fille des prétentions injustes et importunes du sénéchal, ainsi qu'il nous l'a promis. »

— Puisque je vous ai promis », dit le roi, « de vous accorder un don, et * ‖ puisque, ayant plus perdu encore G 10652-6.
* que moi et que personne à la mort du Morholt, vous
* voulez pourtant toutes deux en faire rémission, je
* ferai ce qui vous plaira le mieux. »

* Alors Tristan se jeta aux pieds du roi * ‖ et le G 10666.
remercia; mais la jeune Isolt et la reine le relevèrent. Il dit alors à Gormon :

« Écoutez-moi, sire ! Le large et puissant roi Marke d'Angleterre vous envoie ce message. Il vous demande de lui donner Isolt votre fille. Si vous voulez à cette condition consentir à un accord, elle recevra en douaire toute la *Cornouailles* [1] et régnera sur G 11398-401
l'Angleterre entière : il n'y a pas au monde de meilleur pays ni d'hommes plus courtois; les princes et les barons lui feront hommage. Elle sera donc reine sur l'Angleterre, et c'est pourquoi cet accord convient à votre honneur, en donnant aux deux royaumes, à l'Angleterre comme à l'Irlande, paix et joie. »

temps où je m'appelais Tantris », dit-il à Isolt, « je t'ai appris divers jeux et l'art du chant, *et depuis j'ai parlé parfois de toi aussi fortement que j'ai pu à Marke, le puissant chevalier, en sorte qu'il commença à s'éprendre de toi.* »

1. Toute la *Bretagne*, dit *S*. La leçon de *G* semble la leçon originale.

Quand le roi eut entendu le message, il dit à Tristan :

« Crois-en ma parole, cet accord sera tenu : qu'en retour tes compagnons m'assurent contre toute trahison. Et j'enverrai avec toi au roi, ton oncle, la jeune Isolt, ma fille ! »

[E 1918-29]. Alors le roi fit apporter les saints [1], et Tristan fit serment que le roi d'Angletere tiendrait cet accord.

Principaux traits différentiels en *G*. — V. 9994-10037. *G* introduit avant la scène du bain le motif de l'admiration et de l'amour naissant d'Isolt pour Tantris. — V. 10038-49. *G* note que le roi Gormon a été mis par la reine au courant de l'aventure de Tantris. — V. 10100-26. Perspicacité d'Isolt qui finit, après d'ingénieux efforts, par reconnaître que le nom de *Tantris* est celui de *Tristan*. — V. 10127 ss. La scène du bain, très librement traitée par *G*, diffère surtout de celle de la *saga* en ceci que la mère d'Isolt ne veut à aucun moment tuer son champion, et que Bringvain intervient aussi en faveur de Tristan. *G* imagine un conseil (v. 10414 ss.) que tiennent les trois femmes à l'écart, *in ir heinlîche,* tandis que Tristan sort du bain. Puis elles reparaissent devant Tristan (v. 10463). Il est remarquable que le motif de l'intercession de Bringvain se retrouve chez Eilhart d'Oberg (v. 1938, ss.) et que Bringvain y fait valoir à peu près les mêmes arguments qu'en *G*. — V. 10534-40. C'est encore un trait commun à *G* et à Eilhart d'Oberg (v. 1971) que Tristan et Isolt réconciliés se donnent le baiser de paix. — V. 10594-629. Après cette réconciliation, les trois femmes se retirent encore à l'écart, et Isolt a la joie d'expliquer à sa mère par quel art elle a découvert l'*engien* du nom de *Tantris* :

Nu muoter, nu scheide
disen namen *Tantris*

1 C'est-à-dire les châsses où sont les reliques des saints.

in ein *Tan* und in ein *Tris*,
und sprich daz *Tris* vür daz *Tan*,
sô sprichest dû *Tristan*;
sprich daz *Tan* vür daz *Tris*,
sô sprichestu aber *Tantris*.

— V. 10630 ss. C'est hors de la présence de Tristan que les femmes révèlent au roi Gormon l'aventure et obtiennent merci pour Tristan. Peut-être en était-il de même chez Thomas : on a vu que ces scènes sont fortement résumées par *S*. — V. 10697-10807. Tristan envoie Paranîs chercher Governal au port; venu au palais, Governal reçoit l'ordre de mener le lendemain à la cour du roi Gormon les compagnons de Tristan en bel arroi. Le message donné à Governal coïncide visiblement dans l'expression chez Gottfried (v. 10741-45) et chez Eilhart d'Oberg (v. 2056-58). — Joie des chevaliers de Cornouailles. Cette scène a été racontée par *S* au chapitre précédent.

XV. — Le Sénéchal confondu.

(*S*, chapitre XLV, du début à la ligne 1 de la page 56. — *G*, vers 10,808-vers 11,370. — *E*, strophe CXLIX.)

Vint le terme où les princes et les vassaux de la cour du roi Gormon devaient assister à la bataille dont Tristan et le sénéchal avaient convenu. Le roi conduisit Tristan dans la salle, et dit, en sorte que tous l'entendirent : *S* chap. XLV.

« Soyez tous témoins que j'ai donné ferme protection à mon otage, et maintenant *qu'on fasse venir le sénéchal* [1], ainsi qu'il a été décidé ».

Alors Tristan dit au sénéchal devant tous les barons et les vassaux du roi :

— « Écoute, félon ! La langue que voici, je l'ai cou- [*G* 11225-11278].

1. Le texte de *S* semble ici corrompu; cf. Kölbing, *Saga*, p. 210.

pée à cette tête qui est posée là, lorsque j'ai tué le dragon. Et l'on doit pouvoir reconnaître, à examiner cette tête, où j'ai pris cette langue; ainsi sera manifesté que je n'ai pas fait un mensonge ni une vaine vanterie devant tant de barons nobles et prisés. Si vous ne me croyez pas, prenez cette tête entre vos mains et regardez dans la gueule. Si cet homme ne veut pas encore
G 11306-12. convenir qu'il ment, * ‖ qu'il s'en aille à ses armes et se * prépare à se défendre; car je lui fournirai la preuve de * son mensonge, * ‖ et je montrerai qu'il n'est pas le tueur du dragon. »

Le roi se fit apporter la tête du monstre, et tous virent que la langue en avait été arrachée............
....[1].

[G 11362-70]. Alors chacun de tourner en dérision et de maudire le félon, et depuis il fut toujours et partout raillé et honni, pour avoir osé produire un tel mensonge devant les plus hauts hommes et les plus sages du pays.

Principaux traits différentiels en *G*. On l'a vu plus haut : la scène de la confusion du sénéchal était sans doute dans l'original presque aussi rapide et aussi sèche qu'en *S*. Mais Gottfried l'a rendue solennelle et belle, en réservant pour elle des incidents dispersés par Thomas en ses récits antérieurs.— V. 10807-63. Au jour fixé pour le combat, Tristan fait présent aux deux Isolt de parures que Governal lui a apportées de la nef. Il s'habille magnifiquement : impression que fait sa beauté sur Isolt, sur sa mère et sur Bringvain. — V. 10864-78. Les compagnons de Tristan entrent dans la salle du conseil : cette scène a été développée en *S* au chapitre précédent. Les vers 10868-74 et 11215-6 de *G* ressemblent

1. Le sénéchal devait ici, comme en *G*, prendre conseil de ses hommes et renoncer au combat, ou, comme en *E*, déclarer d'emblée qu'il y renonçait.

fort aux vers 2091-5 d'Eilhart d'Oberg. — V. 10079-11024. Le roi fait mander les deux Isolt. Leur entrée. Description du costume de la jeune Isolt. — V. 11025-224. Le sénéchal réclame son droit. Entrée de Tristan, conduit par Bringvain. Son costume. Accueil qui lui est fait dans la salle, notamment par les jeunes gens de Cornouailles jadis emportés en Irlande par le Morholt. — V. 11279 ss. Le sénéchal persiste, après que Tristan a montré la langue du dragon, à demander la bataille. Il en est détourné par ses amis, et avoue enfin son forfait.

XVI-XVII. — Le « Boire ».

(*S*, chapitre XLV, page 56, ligne 2 — chapitre XLVI, page 57, ligne 4. — *G*, vers 11371 — vers 12530. — *E*, strophe CL — strophe CLV, vers 1698. — *Folie Tristan*, vers 461-72, vers 624-57.)

Comme [1] les barons étaient encore assemblés dans le palais du roi, Gormon annonça devant tous les Irlandais ce qu'il avait décidé de sa fille, et comment il l'avait promise au roi d'Angleterre. ‖ * Cet accord parut honorable à tous, puisque par lui l'inimitié et la haine * devaient être apaisées, et la paix assurée entre l'Irlande * et la Bretagne * ‖.................................. [G 11380-3]. G 11384-90.

....[2].

1. *S* a si fortement écourté les épisodes qui se déroulent maintenant que nous sommes amené à réunir en un seul deux longs chapitres de Gottfried. Ici se noue la destinée des amants, et tous les poètes passés et futurs ont traité cette scène ou la traiteront avec prédilection : Thomas pareillement, sans nul doute. Mais, soit pruderie, soit par aversion des longs dialogues, frère Robert n'en a conservé que le résidu informe et presque ridicule qu'on va lire. Il est douloureux d'être réduit à s'en contenter, et de réussir seulement à marquer çà et là la place des coupures pratiquées par le remanieur scandinave.

2. Peut-être cette scène se prolongeait-elle avec plus de solennité, comme chez Gottfried, par des discours et des serments échangés.

S chap. XLVI. Le voyage de la jeune Isolt et de Tristan fut préparé avec magnificence.................................

....[1].

G 11436-46. [*E* 1644-6.] ‖ * Or la reine, sa mère, brassa avec art, par artifices de * magie, une boisson mystérieuse de fleurs et d'herbes * diverses, et la fit telle qu'aucun homme vivant qui en * boirait ne pût s'empêcher d'aimer, si longtemps que * durerait sa vie, la femme qui en aurait bu avec lui.

G 11449-50. [*E* 1647-50]. * La reine versa cette boisson dans un petit coutret [2] et * dit à une jeune fille qui devait accompagner Isolt en * Cornouailles, et qui s'appelait Bringvain [3] :

* « Bringvain, prends grand soin de ce coutret. « Tu * dois suivre ma fille (*S*) » ; la première nuit où le roi et * la reine se coucheront au même lit, quand Marke de- * mandera le vin, donne-leur à tous deux à la fois cette

S manque. *G* 11468-71. * boisson. * ‖ † Garde que nul n'en goûte, hormis eux † seuls, et ce sera sagesse. Toi-même, n'en approche † pas tes lèvres. C'est un *boire* d'amour. † [4] »

1. Ici, selon la *Folie Tristan* (v. 624-36), se plaçait cet incident :

« Brengvain, ne vus membre cument
Ensemble partimes d'Irlande ?
Cume vus [oi] en ma cumande,
E vus e la raine Isolt ?....
La raine, quant a mei vint
E par la destre main vus tint,
Si me baillat vus par la main :
Membrer vus dait, bele Brengvain.
Ysolt e vus me cumandat,
Mult me requist, bel me priat
K'en ma guarde vus recéusse,
Guardasse al meiz ke je péusse.
Lors vus baillat un costeret.... »

2. J'emprunte ce mot *cotteret* à la *Folie Tristan* (cf. ci-dessus). *G*, v. 11438 : *in ein glasevdizzelin.*

3. *S* l'appelle *Bringvet*, *G Brangæne*, *E Bringwain*, *Brengwain*, la *Folie Tristan Brengvain*. Thomas (cf. l'Index des noms propres) l'appelait sans doute *Bringvain* (ou *Bringuain* ?). *Brangæne* semble être un emprunt de *G* à Eilhart, qui nomme ce personnage *Brangêne*.

4. Il faut bien que la reine ait averti Bringvain des vertus du philtre. Je rétablis d'après *G* cette indication omise par *S*.

‖ * Bringvain répondit :
* « Volontiers, dame, il en sera fait comme vous * l'ordonnez. » S reprend. [G 11479-83],

* Puis, toutes choses étant préparées, on se dirigea * vers la nef ; le roi et la reine y accompagnèrent leur * fille. « La marée monta (*S*) » ; beaucoup d'hommes et * de femmes, nés dans le même pays qu'Isolt, pleuraient * de la quitter, car tous l'aimaient pour sa courtoisie et * sa grâce .... G 11488-90. G 11500-2.

....[1].

Après qu'Isolt fut montée sur la nef[2], les mariniers * dressèrent les voiles, et le vaisseau vogua, « poussé * par un vent propice (*S*) ». Mais Isolt pleurait et se * lamentait de perdre, pour des hommes inconnus, ses * parents et ses amis, sa patrie et le tendre amour de son * père et de sa mère. * ‖ Ces pensées l'assombrirent : elle soupira, et dit : « J'aimerais mieux être morte que d'être venue ici » .... G 11535. G 11553-7.

....

Mais Tristan la consolait doucement .... G 11558-9.

....[3].

La nef continue à voguer. Le temps était beau, et comme la chaleur était accablante, Tristan eut soif et demanda du vin. Aussitôt, *un de ses valets*[4] s'élança

1. Ici, probablement, une scène d'adieux, plus ou moins rapide.

2. Dès son départ d'Irlande, Isolt est considérée comme mariée. Sur la tapisserie d'Erfurt elle porte, quand elle s'embarque pour la Cornouailles, la guimpe caractéristique des femmes mariées et la couronne royale.

3. Suppression très probable de dialogues entre Tristan et Isolt. Ces coupures se trahissent par l'inattendu de cette phrase de *S* : « La nef continue à voguer », surprenante pour des lecteurs à qui l'appareillage vient à peine d'être raconté.

4. Convient-il de conserver et d'attribuer à Thomas ce trait de la *saga*, selon laquelle c'est un valet qui, par un jour d'accablante chaleur, commit la méprise ? Comme le fait remarquer Kölbing (*Saga*, p. LXXIV) et comme on le verra plus loin, tous les

et remplit un hanap du breuvage que la reine avait donné en garde à Bringvain. Tristan prit le hanap, le vida à moitié, et donna le reste à Isolt, et les voilà tous deux déçus par ce breuvage, car le valet s'était trompé, et leur avait ainsi préparé une vie pleine de chagrin, de tourments, de longues angoisses et de joies...
....

incidents de cette scène mystérieuse sont rapportés diversement par les divers conteurs. Pour le détail qui nous occupe ici, c'est en *G* (comme chez Eilhart) une « petite jeune fille », qui offre la coupe à Isolt. En *E* (v. 1666-9), c'est Bringvain elle-même : « Bringvain fut distraite; elle prit le breuvage d'amour et l'offrit à l'aimable Isolt. » Or, M. E. Muret observe (*Romania*, t. XVI, p. 23) que la *saga* elle-même « offre avec *E* un accord inattendu ». Plus tard, en effet, au chapitre LXXX, *S* dresse dans la *salle aux images* une petite figure modelée d'après Bringvain : « Bringvain tenait à la main un vase couvert, qu'elle offrait d'un air riant à la reine Isolt; tout autour du vase se trouvaient les paroles qu'elle avait prononcées : *Reine Isolt, prends ce breuvage qui a été préparé en Irlande pour le roi Marke*. Ce propos est absurde : il est contraire, non seulement à toutes les formes conservées de la légende, mais à toutes ses formes imaginables, que Bringvain ait volontairement offert le philtre destiné au roi Marke et que les amants l'aient bu tous deux à bon escient. Le passage est donc suspect, et la moindre correction qu'on y doive apporter est de lire : « Tout autour du vase se trouvaient les paroles qu'elle avait prononcées : *Reine Isolt, prends ce breuvage !* Et c'était le breuvage qui avait été préparé en Irlande pour le roi Marke. » Il n'en reste pas moins que, selon la *saga*, le philtre est offert tantôt par un valet (chap. XLVI), tantôt par Bringvain elle-même (chapitre LXXX), et que cette dernière version est appuyée par *E*. Mais il est possible de lever la contradiction : dans la salle aux images sont représentées sous une forme schématique et symbolique les grands accidents de la vie des héros. Pour commémorer la méprise du philtre, il était naturel de mettre la coupe fatale, non pas aux mains du valet anonyme qui l'avait offerte par une innocente erreur, mais aux mains de Bringvain, la seule responsable, la seule coupable, et toujours traitée comme telle. En cette hypothèse, il y aurait eu dans le texte de Thomas : « Bringvain tenait à la main un vase couvert ;... tout autour du vase se trou-

[Scène où Bringvain s'aperçoit de la méprise. Elle s'écrie] : *S* manque. *G* 11709-10.

« *Hélas! Tristan, hélas! Isolt, cette boisson est votre mort à tous deux!* »........................ [*E* 1682-3].

....[1].

[Scènes où les amants s'aperçoivent des premiers effets du philtre, s'en étonnent, s'en irritent, commencent à s'y abandonner]........................

....

....[2].

vaient les paroles qui avaient été prononcées jadis : *Reine Isolt, prends ce breuvage!* et c'était le breuvage qui avait été préparé en Irlande pour le roi Marke. » Mais, en réalité, c'était chez Thomas un *valet* qui avait commis l'erreur. Ce qui nous incline vers cette solution, c'est que la *Folie Tristan* du manuscrit Douce, dont les allusions concordent toujours avec la version de Thomas, reproduit précisément les deux données propres à la *saga*, la lourde chaleur de cette journée, et l'intervention du valet (v. 641 ss.) :

« Quant venimes en haute mer,
Li tans se prist a eschaufer.
J'aveie vestu un blialt,
Tressué fu [je], si oi chault.
J'oi sai, a baivre demandai :
Ben savez si vair vus dit ai.
Un valet, ki a mes pez sist,
Levat, et le costerel prist.
En un hanap d'argent versat
Le baivre ke il denz trovat...
Puis m'asist le hanap al poing,
Et je en bui a cel bosuing.
La maité ofri a Ysolt,
Ki sai aveit, e baivre volt :
Ce baivre, bele, mar le bui. »

1. Cette scène, logiquement nécessaire, a dû exister. Entre tant de propos que la Bringvain de Thomas a pu tenir, je suppose qu'elle a prononcé peut-être cette phrase donnée par Gottfried, parce qu'on lit quelque chose de vaguement analogue en *E*, et quelque chose de très semblable dans le roman français en prose.

2. Moments de l'action nécessaires : mais comment Thomas les avait-il traités ?

[Scène des aveux]..
....
....

G 11986- † Tristan dit à voix basse :
12019. † Ah ! belle, dites-le moi, qu'est-ce donc qui vous
† tourmente ? »
† Isolt répondit :
† « *L'amer* est mon tourment; c'est *l'amer* qui m'op-
† presse l'âme, *l'amer* qui me fait mal. »
† Comme elle répétait si souvent *l'amer*, Tristan cher-
† cha avec soin ce qu'elle entendait par ce mot. Il put
† bien comprendre que *l'amer* signifiait *l'aimer*, *l'amer*,
† *la mer*.... De ces trois significations, il en omit une et
† interrogea Isolt sur les deux autres. Il omit *l'amer*, leur
† seigneur à tous deux, leur commun réconfort, leur
† commun désir. Il ne parla que de *la mer* et de *l'amer*.
† « Je crois », dit-il, « belle Isolt, que *mer* et *amer*
† sont votre tourment : vous sentez le goût de la mer
† et du vent ; *la mer* et le vent vous sont *amers*.
† — Non, seigneur, non : que dites-vous là ? Ni l'un
† ni l'autre ne me fait de mal ; je ne sens le goût ni du
† vent, ni des flots. Seul *l'amer* me tourmente. »
† Quand Tristan fut venu à bout du mot et qu'il y
† eut reconnu l'amour, il dit à voix basse et secrète :
† « Par foi, belle, il en est de même pour moi : *l'amer*
† et vous, vous êtes mon tourment. »...................[1]
....

1. C'est la seule parcelle de la scène des aveux composée par Thomas qu'il soit possible de retrouver. Il est superflu de justifier cet emprunt à Gottfried. W. Hertz (*Tristan* [2], p. 532) a relevé plusieurs exemples de ces jeux de poètes sur *mare, amare, amarum*. Plaute s'y amusait déjà. Mais M. Gaston Paris (*Journal des Savants*, juillet 1902, p. 355-6) a fait excellemment ressortir comment ce *concetto* est ici « intimement lié à l'action et la fait avancer à un de ses moments les plus critiques » ; comment « c'est ici une invention d'*auteur*, toute personnelle, qui n'appartient pas à l'ancien fond du récit. » Voyez notre Introduction, chap. V.

Dès lors, le cœur de Tristan se donna à Isolt, et Isolt se donna à Tristan d'un si ardent abandon que désormais ils ne purent rien pour se séparer l'un de l'autre [1]. *S* reprend.

Cependant la nef vogue à voiles gonflées vers l'Angleterre....... ....

....

A quelques jours de là, Isolt découvrit une ruse pour cacher au roi sa faute. Elle s'avisa de supplier Bringvain, qui était vierge encore, de prendre en secret et en silence sa place auprès du roi Marke quand viendrait la première nuit des noces. ‖ * Les amants supplièrent donc Bringvain si longuement et par de si douces paroles qu'elle finit par promettre, avec angoisse, de faire selon leur désir. * ‖ ...Isolt lui promit de belles récompenses et qu'elle vivrait auprès d'elle à grant honneur.............................. [2]. *S* manque. *E* manque. [*G* 12440-8, 12457-506]. *S* p. 57 l. 17-9. *G* 12458-63. *S* et *E* manquent.

Bringvain répondit en pleurant :

« *Je dois vous obéir, car c'est moi qui suis la cause de vos fautes.* »

Et comme ces propos étonnaient les amants, elle leur révéla la vérité du boire *d'amour* [3].

1. Cette phrase n'est peut-être qu'un résumé.

2. Kölbing (*Saga*, p. LXXX) rapproche ingénieusement les vers 1741 ss. de *E* et les vers 1276 ss. de Thomas: *Vus me pramistes grant honur*... Ce rapprochement indique que, dans la scène originale, Isolt tentait de déterminer Bringvain à son sacrifice par l'appât de riches récompenses.

3. Au récit de scènes très voisines, dès le jour du mariage, on lit en *E* (v. 1719 ss.) et en *S* (p. 57, l. 29 ss.) que les amants connaissent la vérité du philtre bu sur la mer. De qui l'ont-ils apprise ? De Bringvain, assurément. Mais quand, comment s'est produite cette nécessaire révélation ? Nulle part la *saga* ni le poème anglais n'en soufflent mot : omission inadmissible. Chez Gottfried, c'est quand Isolt, soucieuse de dissimuler au roi sa faute, vient supplier Bringvain de se substituer à elle pendant la nuit nuptiale. Bringvain, toute honteuse, hésite, refuse, cède enfin ; elle déclare que, si elle se sacrifie, c'est moins par dévoûment que par remords ; comme cet obscur propos surprend les amants,

S reprend. Les chevaliers crièrent qu'ils ‖ * apercevaient la terre,
G 12418-25. * et tous se réjouirent, hormis Tristan, car, à son gré, * jamais on ne l'aurait aperçue, * ‖ mais il eût toujours vogué sur les flots avec son amour, son charme, sa joie.

---

la jeune fille leur apprend tout le mystère du philtre confié à ses soins, et mal gardé. Les choses devaient se passer pareillement chez Thomas, si naturelle, si logique apparaît la scène, et tant il semble malaisé de motiver plus simplement les révélations de Bringvain. Mais où placer cette scène? A quel moment de l'action Isolt venait-elle solliciter sa meschine de la remplacer dans le lit du roi Marke? Attendait-elle le soir de ses noces, comme le veut la *saga*? ou bien, comme le veut Gottfried, s'avisait-elle de ce stratagème avant d'avoir atterri? Eilhart (v. 2725 ss.) s'accorde avec Gottfried pour situer cette scène sur la nef. Mais, comme nous admettons que Gottfried a connu Eilhart, cette rencontre ne nous renseigne pas sur la version de Thomas. Je ne vois nulle raison décisive qui puisse emporter notre choix. Il y a, semble-t-il, liberté d'indifférence. Comme il faut choisir pourtant, je suppose que chez Thomas, comme chez Eilhart et Gottfried, les amants avaient formé leur complot sur la nef même, avant d'aborder en Angleterre. De renvoyer à l'heure même du coucher des époux une négociation si délicate, de ramasser et de précipiter l'action, ce n'est guère dans la manière de Thomas. Il aime à se donner du champ, et pour décrire (comme il a dû faire) les hésitations et les troubles de Bringvain, ses aveux, l'effet de ses révélations sur les amants, il lui eût été mal commode de disposer seulement des courts instants qui précèdent immédiatement la substitution de Bringvain à la reine; sur la nef, les amants et le poète étaient de loisir. Je me représenterais donc ainsi le travail de frère Robert: comme il n'avait cessé, au cours de tout ce chapitre, de couper et de couper encore, rencontrant après tant de dialogues une dernière scène toute en dialogues, il l'a coupée aussi; venu au récit de la nuit nuptiale, il s'est aperçu enfin de son étourderie; alors il a raconté en trois lignes comment les amants avaient demandé à Bringvain son sacrifice, mais il a oublié de nous avertir qu'à cette occasion elle leur avait révélé l'enchantement du philtre.

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *E*. V. 1673 ss. « Un chien était là, nommé Hodain : il lampa le fond de la coupe quand Bringvain la déposa;... les amants s'aimèrent de toutes leurs forces, et Hodain les aima de même. » Kölbing (*Saga*, p. LXXVIII) dit que le poète anglais a *certainement* emprunté cette donnée à son original ; elle est, à son estime, « presque trop géniale » pour être du remanieur anglais. A y réfléchir, et à considérer les pouvoirs spéciaux attachés au philtre, l'idée semble moins géniale que bizarre.

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *G*. V. 11407-20. Tristan obtient la délivrance des jeunes gens de Cornouailles et d'Angleterre que le Morholt avait emportés en Irlande. — V. 11421-32. Tristan demande une nef irlandaise pour convoyer la sienne jusqu'en Cornouailes. — V. 11540 ss. Dans la scène du philtre, il y a trois circonstances propres à Gottfried qui se retrouvent dans le poème d'Eilhart, savoir : 1° En *G*, la scène se passe « *in einer kielkemenâten* » ; de même, chez Eilhart, v. 2310 ss. 2° Chez Eilhart comme chez Gottfried, Isolt étant fatiguée par la mer, on fait relâche dans un port, et c'est pendant que mariniers et passagers sont descendus à terre que Tristan et Isolt, restés presque seuls sur la nef, boivent le philtre. 3° Chez Eilhart comme chez Gottfried, c'est une « petite jeune fille » qui commet la méprise. Il y a, entre ces passages de Gottfried et d'Eilhart des coïncidences verbales, relevées par Lichtenstein (*Eilhart von Oberge*, p. CXCVII), et dont voici la plus frappante :

Eilhart, v. 2343.	Gottfried, v. 11671.
dô sprach ein hobisch junc frauwelin :	nune was dâ niemen inne...
« Ich wêne, hêre, hie steit wîn. »	wan kleiniu juncfrouwelîn.
	der einez sprach : « Seht, hie stât wîn. »

V. 11540-12032. Il est impossible de réparer l'injure faite à Thomas par le temps, et par frère Robert, qui a mutilé, plus cruellement peut-être que toutes les autres, la scène du philtre et celle des premiers aveux. Du moins nous traduirons ici quelque chose des scènes correspondantes de Gottfried. Nous ne prétendons pas — il va sans dire — que

Thomas ait jamais atteint la grâce, l'ingénuité subtile du *minnesinger*, et sa force et son aimable préciosité. Mais, plutôt que de laisser comme en blanc ce chapitre de Thomas, puisque l'original est à jamais perdu, en voici l'infidèle et avenante copie :

« Or, sur le conseil de Tristan, on avait donné aux femmes un pavillon, dressé à l'écart sur la nef, pour leur servir de retraite pendant la traversée. C'est là que se retirait la reine avec ses meschines, et pas un homme avec elles, sinon de temps à autre Tristan. Parfois Tristan y entrait et consolait Isolt quand, assise sous la tente, elle pleurait. Elle pleurait et se lamentait de quitter ainsi son pays, où les visages lui étaient familiers, de quitter tous ses amis, pour voguer avec des hommes inconnus, sans savoir vers quelle terre, vers quelle destinée. Et donc Tristan la consolait si doucement qu'il pouvait, chaque fois qu'il la trouvait menant son deuil. Il la prenait entre ses bras, très doucement, et toujours avec le respect qu'un vassal doit à sa dame : car il n'avait d'autre vouloir, le fidèle, que de lui être un réconfort en sa peine. Mais si souvent qu'il l'entourait de son bras, la belle Isolt songeait à la mort de son oncle, et lui répondait en sa colère : « Laissez, maître [1], éloignez-vous, retirez votre bras ; que vous êtes importun ! pourquoi me toucher ainsi ? — Ah ! belle, fais-je rien qui ne convienne ? — Certes, puisque je vous hais. — Belle », dit-il, « pour quel méfait ? — C'est vous qui avez tué mon oncle. — Ce tort m'a été remis. — Qu'importe ? je vous hais pourtant, car sans vous, je serais encore libre de soucis et de peines. C'est vous, vous seul, qui m'avez mise en ce deuil, par ruse et duperie. Quelle male destinée vous a envoyé pour mon malheur de Cornouailles en Irlande ? Sur ceux-là qui m'ont élevée dès l'enfance, vous m'avez conquise par ruse, et vous m'emportez ; où ? je ne sais. Je ne sais comment j'ai été vendue, et je ne sais ce que je deviendrai. — Non, belle Isolt, confortez-vous : vous vivrez à plus grand'joie, reine puissante sur une terre étrangère, que pauvre et faible en votre pays. Honneur et joie sur une terre

1. Tristan est appelé *maître*, ici et plus bas, sans doute comme conducteur de nefs

étrangère, ou honte en son pays, c'est un jeu mal parti. — Oui, maître Tristan », dit la jeune fille, « j'aime mieux, quoi que vous disiez, médiocrité dans l'amour et la joie que tristesse et peine avec plus de puissance. — Vous dites vérité », reprit Tristan, « mais lorsqu'on peut avoir ensemble puissance et joie, ces deux choses bénies vont mieux de pair que séparées. Or dites-moi, si vous en aviez été réduite à prendre le sénéchal pour époux, qu'en serait-il maintenant de vous? Certes, vous seriez bien heureuse! Et voilà comme vous me remerciez pour vous être venu en aide et vous avoir délivrée de lui! — Ce n'est pas de sitôt », dit la jeune fille, « que je vous en remercierai : car, à peine délivrée de lui, vous m'avez ensorcelée dans la douleur, en telle manière que j'aimerais encore mieux avoir épousé le sénéchal que de lui avoir échappé grâce à vous. Tout mauvais fût-il, s'il avait un peu de temps vécu près de moi, il aurait, par ma vertu, dépouillé son mauvais naturel; Dieu le sait, j'aurais éprouvé ainsi que je lui étais chère. » Tristan reprit : « J'entends merveilleuses paroles : pour que contre nature un cœur parvienne à vertu, il y faut prendre grande peine, et le monde entier tient à mensonge que mauvais naturel puisse tourner à bonté [1]. Belle, consolez-vous; bientôt je vous donnerai pour seigneur un roi en qui vous trouverez chaque jour davantage joie et belle vie, bien, vertu, honneur. »

Cependant les nefs couraient vers le but. Jusque-là on avait eu bon vent et bonne traversée; pourtant la troupe des femmes, Isolt et sa suite, n'étaient pas habituées aux fatigues des vents et des flots, et bientôt elles tombèrent en des souffrances qu'elles ne connaissaient pas. Tristan, le maître de leurs nefs, ordonna de ramer vers la terre pour prendre du repos. On atterrit dans une baie, et la plupart, pour se divertir, descendirent au rivage. Mais Tristan s'en vint aussitôt saluer et visiter sa belle dame; et comme, assis côte à côte, ils tenaient ensemble maints propos divers, il demanda à boire. Or, il n'était plus resté sur la nef, outre la reine, que de petites jeunes filles. L'une d'elles s'écria : « Voyez, il y a du

1. Je renonce à rendre la jolie expression : « *daz iemer swart garten müge* ».

vin dans ce flacon ! » Non, bien que le breuvage y ressemblât, ce n'était pas du vin : c'était la douleur sans fin, l'angoisse du cœur sans répit, dont ils moururent tous deux. Mais ils l'ignoraient encore. L'enfant se leva et s'en fut tout droit où le flacon de verre et le breuvage étaient cachés et gardés. Elle l'offrit à Tristan, son maître, et Tristan l'offrit à Isolt. Elle but à contre-cœur et après une longue hésitation, et tendit le hanap à Tristan. Il but à son tour, et tous deux crurent que c'était du vin.

En cet instant, Bringvain entra. Elle reconnut le flacon et comprit. Elle frémit d'une telle angoisse que sa force s'en alla toute et qu'elle devint pâle comme une morte. Le cœur mort, elle vint vers le vase maudit; elle le prit, l'emporta, et le lança dans les vagues irritées : « Malheur à moi ! dit-elle, malheur ! pourquoi suis-je née ? Misérable, comment ai-je pu perdre mon honneur et ma foi ? Que Dieu me prenne en pitié, malheureuse, puisque j'ai entrepris cette traversée, puisque la mort ne m'a pas emportée au jour où j'ai été destinée à accompagner Isolt en ce voyage maudit ! Hélas ! Tristan, hélas ! Isolt, ce breuvage est votre mort à tous deux ! »

Or quand la vierge et le preux, quand Isolt et Tristan eurent bu le breuvage, aussitôt vint le tourment du monde, l'Amour [1], le veneur de tous les cœurs, qui se glissa dans leurs deux cœurs. Avant qu'ils s'en fussent aperçus, il fit flotter sa bannière de victoire, et les courba tous deux sous sa puissance. Ils étaient deux et divisés; ils ne furent plus qu'un et s'unirent. Jamais plus ils ne furent ennemis : la haine d'Isolt s'est évanouie. L'Amour, le conciliateur, avait si bien purifié leurs cœurs de toute haine, les avait si bien unis, qu'ils étaient devenus l'un pour l'autre plus transparents que des miroirs. Tous deux n'avaient plus qu'un cœur : la peine d'Isolt était la douleur de Tristan, la douleur de Tristan était la peine d'Isolt. Ils étaient liés l'un à l'autre dans l'amour et dans la douleur, et pourtant ils se

1. Nous ne pouvons conserver *die Minne* dans cette traduction, et nous le rendrons par *l'Amour*; mais ce n'en est pas l'équivalent tout-à-fait exact, surtout en français moderne, où il est impossible de garder à *l'Amour* le rôle d'un personnage féminin

cachaient l'un de l'autre : c'était l'effet du doute et de la honte. Isolt avait honte d'elle, et Tristan de lui; elle doutait de lui, et lui d'elle. Si aveuglément que le désir de leurs deux cœurs les poussât vers un même vouloir, ils tremblaient pourtant tous deux devant le premier aveu : c'est pourquoi ils se cachaient leur désir.

Quand Tristan reçut l'Amour dans son cœur, il se ressouvint aussitôt de la foi et de l'honneur, et voulut reculer : « Non », se disait-il sans cesse, « laisse cela, Tristan, reviens à toi, n'accueille jamais de telles pensées ! » Mais son cœur l'y ramenait sans relâche. Il guerroyait contre son vouloir, il désirait contre son désir, il voulait et ne voulait pas. Le pauvre égaré s'efforçait contre le filet, et longtemps et souvent il se débattit. Le fidèle portait une double douleur profonde : s'il regardait Isolt dans les yeux, et que le doux Amour blessât son cœur et ses yeux, il pensait à Honneur, qui le retirait hors de la male route; mais aussitôt l'attaquait de nouveau l'Amour, son seigneur par droit de naissance, qui le ramenait à lui. Sa foi et son honneur le tourmentaient durement, mais plus durement encore l'Amour : il lui faisait plus mal que mal; à lui seul, il le faisait plus souffrir que Foi et Honneur ensemble. Le cœur du preux comtemplait, l'Amour, puis détournait son regard; mais quand il ne le voyait pas, c'était là sa peine. Souvent il rassemblait son courage, comme fait un prisonnier cherchant à s'évader, et il se répétait : « Retourne-toi ici ou là, change ton désir, aime et pense ailleurs ! » Mais le lacet le serrait toujours. Il éprouvait son cœur et son esprit, pour y chercher quelque changement : mais il n'y trouvait qu'Isolt et l'Amour.

Il en était pareillement d'Isolt. Elle s'efforçait avec même ardeur; à elle aussi la vie devint un tourment; quand elle reconnut la glu de l'enchanteur, l'Amour, et qu'elle vit que ses sens s'y abîmaient. Elle cherchait à regagner la rive, à reprendre pied : la glu prenait plus ferme et l'attirait plus bas. La belle s'efforçait contre elle et s'arrêtait à chaque pas; elle suivait à contre-cœur, tentait maints efforts en tous sens; des pieds, des mains, elle résistait : ses pieds, ses mains s'enfonçaient plus avant dans l'aveuglante douceur de Tristan et de l'Amour. Ses sens englués ne pouvaient plus faire un demi-pas pour trouver un pont ou une planche, sans que

l'Amour ne la suivît. Toute sa pensée, ce n'était plus que l'Amour et Tristan. Or tout cela demeurait secret. Son cœur et ses yeux se guerroyaient : quand la honte détournait ses yeux de Tristan, l'Amour y ramenait son cœur.

. . . .

G 11879- Les nefs reprennent la mer et voguent joyeusement.
12054. Mais sur ces nefs sont deux cœurs que l'Amour a détournés de leur voie, deux cœurs abîmés dans les tourments, agités tous deux de la chère souffrance par qui s'accomplissent de tels miracles, par qui le miel se tourne en fiel, la douceur en amertume, la rosée en feu, le plaisir en deuil, par qui les cœurs se découragent, par qui l'univers est bouleversé. C'est elle qui a navré Tristan et Isolt, elle qui les presse de ces étranges angoisses : ils ne peuvent trouver paix ni repos tant que l'un ne voit pas l'autre ; et, quand ils se voient, ils souffrent le tourment de ne pouvoir unir leurs désirs. C'est la réserve et la honte qui leur ravissaient leur joie. Si parfois en secret leurs yeux épris se rencontraient, leurs joues prenaient la couleur de leurs cœurs et de leurs pensées : c'est l'Amour qui les peignait [1]. Il ne suffisait pas à l'amour d'être porté, secret et caché, au fond de nobles cœurs : il voulait à tous les yeux publier sa puissance. Les effets en étaient variés : les visages des amants ne gardaient pas longuement même teinte, pâles et rouges, rouges et pâles tour à tour, selon que l'Amour les colorait. Par là, chacun des deux amants reconnut, comme il arrive en telle occurrence, que quelque germe d'amour avait pénétré le cœur de l'autre, et ils commencèrent aussitôt à se traiter tendrement l'un l'autre, quand ils trouvaient l'heure et le lieu propices à leurs entretiens. Les veneurs de l'Amour dressaient solidement leurs lacets et leurs filets, leurs aguets et leurs pièges, tandis que, échangeant questions et réponses, les amants menaient leurs entretiens.

Isolt commença ses propos en manière bien féminine : c'est par de longs circuits qu'elle s'approcha peu à peu de son ami. Elle lui rappela d'abord comment il avait été poussé

1. Voir, pour une autre leçon, les observations de l'édition Bechstein. Nous traduisons le texte de Golther, qui nous semble appuyé par le vers 11924.

jusqu'à Duveline dans une petite barque, blessé et abandonné ; comment sa mère l'avait recueilli, puis guéri ; ce qui s'était passé ensuite : comment, devenu son maître, il lui avait enseigné l'écriture, le latin et l'art des instruments. Par de lents détours elle lui remit devant les yeux sa prouesse et lui parla du dragon; elle redit comment elle l'avait par deux fois reconnu, dans le marécage et dans le bain. Ils alternaient leurs propos : elle contait, il contait à son tour. « Ah ! » dit Isolt, « quand s'est présentée l'occasion si propice, quand je ne vous ai pas frappé dans le bain, Dieu ! qu'ai-je fait? Ce que je sais aujourd'hui, si je l'avais su alors, par foi, c'était votre mort ! — Pourquoi, » dit-il, « belle Isolt? Qu'est-ce donc qui vous tourmente? que savez-vous aujourd'hui ? — Tout ce que je sais me tourmente; tout ce que je vois me fait mal; le ciel et la mer me tourmentent, et mon corps et ma vie. » Elle se pencha et s'appuya du coude sur lui : ce fut sa première hardiesse. Ses yeux clairs comme des miroirs s'emplirent de larmes dissimulées; son cœur se gonfla, ses douces lèvres frémirent, elle inclina la tête. Son ami l'entoura de ses bras, sans trop la presser pourtant, comme un étranger pouvait se le permettre. Il lui dit à voix basse et douce : « Ah ! belle, répondez-moi: qu'est-ce donc qui vous tourmente? pourquoi ces plaintes? »

Isolt, le jouet favori de l'Amour, répondit : *L'amer* est mon tourment; c'est *l'amer* qui abat mon courage, *l'amer* qui me fait tant mal. Comme elle répétait si souvent *l'amer*, Tristan considéra et chercha avec soin et finesse ce qu'elle entendait par ce mot. Il put bien comprendre que *l'amer* signifiait *aimer*, *amer*, *la mer* : toute une foule de sens. Des trois significations, il en omit une, et interrogea Isolt sur les deux autres. Il omit l'Amour, leur seigneur à tous deux, leur commun réconfort, leur commun désir. Il ne parla que de *mer* et d'*amer*..... « Dame de mon cœur », dit Tristan, « chère Isolt, vous seule et l'Amour m'avez bouleversé et m'avez pris mes sens. Me voici sorti de la route, et si bien égaré que jamais plus je ne la retrouverai. Tout ce que mes yeux voient m'est à déplaisir, me pèse, me semble sans nul prix. Dans tout ce monde rien n'est cher à mon cœur, vous seule exceptée. » Isolt dit : « Seigneur, tel êtes-vous pour moi. »

XVIII. — Bringvain.

(*S* chapitre XLVI, page 57, ligne 4 — chapitre XLIX, page 60, ligne 30. — *G*, vers 12531-13100. — *E* strophe CLV, vers 1699 — strophe CLXV, vers 1808.)

E 1679-1703. Cependant la nef cingla vers le rivage et atterrit dans un bon port. Les gens du pays reconnurent le navire de Tristan. Un jeune homme s'élança sur un cheval léger et courut à la recherche du roi. L'ayant trouvé qui chassait dans la forêt : « Sire, » lui dit-il, « nous avons vu la nef de Tristan prendre port. » A cette nouvelle, le roi se réjouit grandement ; sur l'heure, il arma chevalier le valet et lui fit présent de belles armes en récompense de son joyeux message. Il chevaucha vers le
E 1704-7. rivage de la mer.................................[1].
[*G* 12536-72] envoya des messagers par tout son royaume..........
.......et célébra ses noces avec une magnificence royale, et tous ceux qui étaient là purent y prendre part..[2].
[*E* 1708-27]. Le soir venu, *Isolt supplia Bringvain en pleurant de*
G 12592-5. *tenir sa promesse*[3]. ‖ * Bringvain se revêtit des parures * de la reine et entra, en place de sa maîtresse, dans le lit * du roi, tandis qu'Isolt prenait les vêtements de sa meschine. * ‖ Quand le roi vint se coucher, il était animé *et un peu troublé par le vin ;* Tristan[4] éteignit aussitôt
G 12599. toutes les lumières. ‖ * Le roi pressa Bringvain contre sa
[*G* 12619-32]. * poitrine et la baisa. * ‖ Cependant, Isolt était anxieuse : elle redoutait une tromperie de Bringvain et qu'elle

1. Il doit manquer ici le récit ou la mention de l'accueil fait à Isolt.
2. Probablement écourté.
3. Je modifie ici le texte de *S*, pour les raisons dites à la note 3 de la page 147.
4. En *G*, c'est Isolt. Eilhart (v. 2823 ss.) concorde ici avec *S*.

ne révélât la ruse au roi; elle se tint donc tout près d'eux, tâchant d'épier leurs propos. Mais quand Marke se fut endormi, Bringvain s'en alla, et ‖ * la reine * s'étendit aux côtés du roi. A son réveil, il demanda G 12639-42 * le vin, * ‖ et Bringvain [1] lui apporta de ce vin que la mère d'Isolt avait brassé en Irlande; mais la reine n'en but point cette fois. *Quand Marke, ayant bu, lui* E 1721-2. *passa la coupe, elle en renversa le contenu sans être aperçue* [2]. A quelques instants de là, * ‖ le roi la prit entre G 12668-70. * ses bras, et ne reconnut pas le change. * ‖ Mais trouvant Isolt prête à son plaisir et douce, il lui montra tant d'amour, d'amitié, de tendresse, que la reine en conçut de la joie. Ils se divertirent à maints propos, agréables et plaisants, comme il seyait à leur jeunesse, et la nuit s'acheva dans la gaieté.

Par la suite, ‖ * Isolt se montra animée et joyeuse; G 12679-83. * le roi l'aimait; tous, riches et pauvres, la louaient * et l'honoraient. « Aussi souvent qu'elle pouvait, elle G 12692-7. * revoyait en secret Tristan (*S*); » mais, comme elle * était constamment placée sous sa garde, nul ne * s'avisa du plus léger soupçon. * ‖

Un jour qu'Isolt était assise, parée de ses beaux *S* chap. XLVII atours, elle se prit à songer que nulle créature vivante [*E* 1737-49. ne savait rien de ses amours, hormis Bringvain, sa servante. Sur quoi elle médita plus avant, et un soupçon [*G* 12698-12716]. s'éleva dans son cœur : si Bringvain, maîtresse de son secret, ne lui restait pas fidèle, si elle dévoilait le mystère, si sa malveillance l'entraînait à une trahison, certes Bringvain la déshonorerait, Tristan serait haï et honni de tous. « Mais, pensa-t-elle, si Bringvain était

1. En *G*, c'est Tristan qui apporte le vin. Mais Gottfried ne veut pas que ce soit le vin herbé, et il a dit plus haut que Bringvain en a jeté le reste à la mer; voyez, ci-après, au relevé des « traits différentiels ».

2. J'emprunte ce détail à *E*. *S* se borne à dire qu'elle ne but pas.

morte, je n'aurais plus à craindre la trahison d'aucun être vivant.[1] »

S.

[*E* 1750-60]. Elle manda[2] auprès d'elle deux serfs du roi et leur dit :

« Prenez *cette* jeune fille, et emmenez-la loin d'ici dans la forêt. Tranchez-lui la tête si secrètement que personne que moi n'en apprenne rien. Je vous en donne

---

G 12717 — 12934.

Elle manda auprès d'elle deux serfs, *qui étaient en Angleterre des étrangers*. Elle leur fit à tous deux prêter serment sur serment, donner foi sur foi. Elle leur ordonna sous peine de mort de faire ce qu'elle dirait et de le tenir secret. Puis elle leur dit son dessein, la meurtrière :

« Apprenez tous deux ma pensée. J'envoie une jeune fille avec vous. Prenez-la et *chevauchez*[3]. tous

1. Pour des parallèles au récit qui va suivre, voy. W. Golther, *Die Sage von Tristan und Isolde*, p. 17 W. Hertz, *Tristan*[2], p. 536, E. Legrand, *Contes populaires grecs*, p. 357, Pio, Νεοελληνικά παραμύθια, 67 ; dans le roman d'*Antheia et Habrokomes*, de Xénophon d'Ephèse, Manto livre par jalousie sa rivale Antheia à un berger, avec ordre de la conduire au plus épais de la forêt et de la tuer : ému par ses plaintes, le berger se contente de la vendre a des marchands, qui l'emmènent en Cilicie.

2. Je prends le parti, pour la narration qui suit, de donner *S* et *G* en regard l'un de l'autre. Ce sera un spécimen d'un cas fréquent : visiblement les deux remanieurs suivent l'original pas à pas, phrase à phrase ; visiblement le Scandinave abrège et alourdit, l'Allemand développe et enjolive. Mais en quelle mesure ? et lequel des deux est le moins infidèle ? — Les passages en italique désignent les traits probablement inconnus au poème de Thomas.

3. Le contrôle de *E* (v. 1761-4) prouve que cette chevauchée est de l'invention de Gottfried.

S.

ma foi : dès demain je vous ferai libres et vous donnerai tant d'or que vous vivrez largement le restant de vos jours.

— Volontiers, dame, » répondirent les serfs, et ils jurèrent de faire sa volonté.

Après quoi Isolt manda auprès d'elle Bringvain, sa servante, et lui dit :

« Belle amie, le mal que je sens au cœur a gagné ma tête [1] et me tourmente si fort, que je suis devenue très malade. Va-t'en à la forêt avec ces hommes ; ils savent où croissent différentes plantes salutaires ; apporte-moi celles dont tu sais que je fais des emplâtres qui tirent le poison hors du corps et atténuent la douleur. Va, ces deux hommes te conduiront à la forêt. »

G.

trois, en secret et vite, vers quelque forêt, près ou loin, il n'importe, à votre gré, pourvu que nul n'y ait son habitacle, et tranchez-lui la tête. Retenez bien toutes ses paroles, et tout ce qu'elle aura dit, redites-le moi. Rapportez-moi sa langue, et tenez ceci pour assuré : il ne dépendra pas de moi que dès demain *je ne vous fasse tous deux chevaliers ;* et je veux vous donner *fiefs* et présents, aussi longtemps que je vivrai. »

Le pacte fut conclu. Aussitôt Isolt prit Bringvain à part.

« Bringvain », dit-elle, « vois un peu, ne suis-je pas très pâle ? Je ne sais ce qui en est de moi : la tête me fait grand mal. Il faut que tu nous apportes des racines salutaires ; il nous faut chercher quelque remède à ces maux, sinon il y va de ma vie. »

1. Sans doute Thomas prêtait à Isolt, pour définir son mal, des propos à double entente, maladroitement traduits par frère Robert, et supprimés par Gottfried.

S.

Bringvain dit :

« J'irai volontiers, dame, comme vous l'ordonnez, car votre mal me cause grand souci ; mais, s'il plaît à Dieu, cette maladie ne vous nuira guère. »

[*E* 1761-71.] Elle s'en fut donc avec les serfs, tant qu'ils parvinrent au plus épais de la forêt. L'un des serfs marchait devant elle, l'autre la suivait. Soudain celui qui allait devant tira son épée. Bringvain se mit à trembler. Pleine d'angoisse, elle cria aussi haut qu'elle put, joignit les mains et conjura le serf de lui dire pour quel crime, pour quel méfait elle allait être tuée.

G.

La fidèle Bringvain dit :

« Dame, votre mal me fait grand souci ; ne différez pas davantage : envoyez-moi en tel lieu où je chercherai ce qui peut vous soulager.

— Or donc, deux valets sont là ; *chevauche* avec eux, ils te conduiront.

— Volontiers, dame, je le ferai. »

Elle s'en fut donc *à cheval* en leur compagnie.

Quand ils furent arrivés à la forêt, où elle trouva racines, herbes, plantes à foison et à souhait, Bringvain *voulut descendre de cheval*. Mais ils la menèrent plus loin, en plein désert sauvage. Parvenus loin des champs, au plus épais du bois, *ils prirent la courtoise, la fidèle, la franche, et lui firent mettre pied à terre. Mornes et tristes*, ils tirèrent tous deux leurs épées. Bringvain fut si épouvantée qu'elle tomba sur le sol et y resta longuement pâmée ; son cœur tremblait, et tous ses membres. Tout angoissée, elle leva ses regards vers eux :

« Seigneurs, grâce ! » dit-elle, « par Dieu, que voulez-vous faire ?

— Il vous faut céans perdre la vie.

— Ah ! pourquoi ? dites-le moi ! »

S.

Le serf répondit :

« Je ne veux pas te le cacher, mais dès que tu l'auras appris, je te tuerai de cette épée. Qu'as-tu donc fait à la reine Isolt, qu'elle t'ait destiné une telle mort ? Car c'est elle qui a commandé de te tuer. »

Quand Bringvain eut entendu ces paroles, elle répondit :

« Grâce, au nom de Dieu ! Laissez-moi vous confier une chose avant de me tuer, car je veux faire porter un message à la reine Isolt. Quand vous m'aurez égorgée, je vous en supplie par le nom de Dieu, déclarez-lui que jamais je n'ai commis aucun méfait à son égard, hormis un seul : Quand nous partîmes d'Irlande, nous avions [*E* 1771-82]. chacune une chemise de soie, blanche comme neige. Sa mère la revêtit de la sienne, avant notre séparation. Moi, qui n'étais qu'une pauvre fille louée à des étrangers, j'ai

---

G.

L'un d'eux lui demanda :

« Quel méfait avez-vous commis envers la reine ? C'est elle qui a commandé de vous tuer ; l'heure est venue ; c'est Isolt, notre dame et la vôtre, qui a ordonné votre mort. »

Bringvain joignit les mains et dit, toute pleurante : « Non, seigneurs ! Par votre bonté et au nom de Dieu, différez un peu d'exécuter vos ordres, et laissez-moi vivre assez longtemps pour vous répondre ; après quoi, vous aurez vite fait de me tuer. Vous direz à ma dame, et vous saurez vous-mêmes que je n'ai jamais failli à ce que je lui dois pour sa bonté, que je n'ai commis nul manquement qui lui ait fait peine, à moins qu'il ne s'agisse de ceci, mais à peine le puis-je croire : Quand nous vînmes ensemble d'Irlande, nous avions chacune une chemise, que nous avions choisie entre nos autres vêtements. Nous les emportions de notre pays, deux

S.

gardé la mienne contre toute souillure, de mon mieux, tant que j'ai été sur la nef. Mais quand Isolt, ma dame, y fut montée, le soleil devint si ardent que, pour la chaleur, elle ne put supporter plus longtemps ses vêtements fourrés ; et donc elle garda sur elle sa chemise nuit et jour, tant que la chemise fut souillée de sa sueur. Venues ici, quand il lui fallut entrer dans le lit du roi, comme sa chemise n'était plus aussi blanche qu'elle l'eût souhaité, et comme elle en avait grand besoin, elle me supplia de lui prêter la mienne, et je la lui prêtai. Je sais bien, devant Dieu, que je n'ai jamais commis nulle faute à son encontre ; peut-être pourtant lui ai-je déplu en cette occasion, et c'est pourquoi elle veut ma mort. Nul autre tort que je sache, nul méfait, nul autre motif entre nous de mécontentement, d'irritation, de colère. Or, saluez-la au nom de Dieu et au mien, et dites-lui

---

G.

chemises blanches comme neige. Venues sur la mer, pendant la traversée vers ce pays, le soleil parut à Isolt si ardent qu'elle ne pouvait supporter sur son corps que sa seule chemise, si blanche, si pure. Tant aimait-elle sa chemise qu'elle la portait sans cesse, et trop la porta, car la blancheur en fut ternie. Mais moi j'avais gardé précieusement la mienne dans mon écrin, bien cachée et protégée sous une pièce d'étoffe nette et blanche. Et quand ma dame fut arrivée ici, quand elle eut épousé le roi, votre seigneur, et qu'elle dut dormir près de lui, sa chemise n'était plus aussi belle qu'il convenait et qu'elle l'eût elle-même souhaité. Et donc je lui prêtai la mienne ; mais d'abord je la lui refusai, et c'est en quoi je lui ai manqué sans doute, car, hormis ce grief, jamais, Dieu le sait, je n'ai failli à nulle de ses prières, à nul de ses ordres. Maintenant, je vous en supplie par Dieu,

S.

que je la remercie pour tant de bien et d'honneur qu'elle m'a fait depuis mon enfance jusqu'à ce jour. Je lui pardonne ma mort. Et maintenant, par Dieu, frappe, dès que tu voudras ! »

Quand le serf eut entendu ses paroles et comme elle se plaignait en pleurant, quand tous deux connùrent qu'elle n'avait fait nul autre tort à la reine, ils eurent grand' pitié d'elle. Et, ne trouvant aucune faute en elle, ils l'attachèrent à un arbre élevé. Puis, ils prirent un grand lièvre, le tuèrent et lui coupèrent la langue. Ils s'en retournèrent et s'en vinrent devant la reine. *S* ch. XLVIII. [*E* 1783-1805]

Elle les prit à part et leur demanda ce qu'ils avaient fait. L'un d'eux prit la langue du lièvre, ils la lui montrèrent et dirent :

« Dame, nous l'avons tuée et nous vous rapportons sa langue. »

G.

saluez-la de ma part, comme il sied à une meschine de saluer sa dame. Que Dieu en sa bonté la garde, qu'il protège son honneur, son corps, sa vie ! Et que ma mort lui soit pardonnée ! Je recommande à Dieu mon âme ; quant à mon corps, il est à votre discrétion. »

Ces deux hommes se regardèrent l'un l'autre, saisis de compassion. Les larmes montées du cœur de la pure Bringvain les émouvaient; tous deux étaient pris de remords et s'en voulaient d'avoir promis d'accomplir le meurtre, ne pouvant rien découvrir en elle qui parût mériter la mort. Ils tinrent conseil et tombèrent d'accord qu'il en adviendrait ce qu'il pourrait, mais qu'ils voulaient lui laisser la vie. Ils attachèrent donc la fidèle à un arbre, bien haut au-dessus du sol, pour empêcher les loups de se saisir d'elle avant leur retour. Ils coupèrent la langue à l'un de leurs chiens à chasser les oiseaux, remontèrent à cheval et s'en furent.

S.

La reine leur demanda ce qu'elle avait dit avant de mourir, et les serfs lui redirent son salut et toutes les paroles qu'elle avait prononcées.

« Arrêtez ! » dit-elle ; « ne parlez plus ainsi ! » Et elle cria à haute voix :

« Méchants serfs ! pourquoi avez-vous égorgé ma servante ? Je veux venger sur vous sa mort. Je vous ferai écarteler par des chevaux ou brûler sur un bûcher, si vous ne me la rendez saine et sauve, et telle que je vous l'ai confiée pour la conduire à la forêt. Je vous le promets sur ma foi, ramenez-la moi, et je vous affranchirai tous deux. »

L'un des serfs répondit :

« Par foi, reine, vos pensées changent aisément ! Ce que vous nous disiez *hier* sonnait tout autrement, quand vous nous ordonniez de la tuer, nous promettant notre

---

G.

Puis les deux hommes rapportèrent à Isolt, la meurtrière, qu'ils avaient tué la jeune fille avec chagrin et peine. Ils lui dirent que cette langue était celle de Bringvain. Isolt leur demanda :

« Or redites-moi ce qu'elle vous a dit. »

Ils lui répétèrent, tels qu'elle les avait dits, tous ses propos, du commencement à la fin, et n'en celèrent mot.

« Ah ! » demanda-t-elle, « n'en a-t-elle pas dit davantage ?

— Non, dame ! »

Isolt s'écria :

« Malheur ! Maudite soit cette aventure ! Méchants meurtriers, qu'avez-vous fait ? Vous serez tous deux pendus !

— Dieu ! » dirent-ils, « comme ces paroles sonnent étrangement, très surprenante dame Isolt ! Vous nous

S.

liberté. Voici maintenant que vous voulez nous perdre pour l'amour d'elle ! Si pourtant nous avions regimbé contre vos ordres, vous nous auriez aussitôt fait périr.

— Truands, » s'écria la reine, « ramenez-moi bientôt cette jeune fille, et dès aujourd'hui je vous affranchirai. »

L'un des serfs répliqua :

« Dieu nous pardonne, dame ! Bringvain, votre servante, est encore vivante, et je vous la ramènerai bientôt saine et sauve. »

La reine permit à l'un des serfs d'aller la quérir, et fit garder l'autre étroitement. Celui qui était parti pour la

---

G.

avez pourtant instamment suppliés, puis contraints, si bien que nous l'avons tuée.

— Je ne sais de quelles supplications vous parlez. J'ai remis ma meschine en votre garde et protection, pour que vous preniez soin d'elle en route, et pour qu'elle me rapporte une chose dont j'ai besoin. Il faut que vous me la rendiez, ou il y va de votre vie. Lâches serpents, meurtriers, vous serez tous deux pendus ou brûlés sur une claie !

— Par foi, » répliquèrent-ils aussitôt, « dame, votre cœur et votre volonté ne sont ni purs ni bons, et votre langue est changeante en ses propos. Mais différez un peu d'employer la force : avant de quitter la vie, nous voulons vous la rendre, belle et sauve. »

Isolt s'écria, toute pleurante :

« Ne me mentez pas plus longtemps. Bringvain est-elle vivante ou morte ?

— Elle est vivante encore, très surprenante Isolt.

— Ah ! ramenez-la moi céans, et je vous donnerai tout ce que je vous ai promis.

— Dame Isolt, qu'il en soit fait ainsi ! »

Isolt retint l'un d'eux auprès d'elle ; l'autre chevaucha

S.

forêt détacha bientôt la jeune fille et la reconduisit jusqu'à la demeure de la reine. Dès qu'Isolt la revit, sa douleur se mua en joie. Elle vint à sa rencontre et la baisa plus de vingt fois.

G.

de nouveau vers l'endroit où il avait laissé Bringvain et la ramena à Isolt, sa dame. Et quand elle vint devant la reine, la reine la prit entre ses bras et lui baisa maintes fois les joues et la bouche.

S chap. XLIX. [*E* 1803-9]. *G* 12939-42, 12951-2. [*G* 12966-93].

‖ * La reine Isolt a éprouvé Bringvain, sa servante. * Elle l'a trouvée habile et avisée; le bon accord et * l'amitié sont rétablis entre elles. * ‖ La reine a tout à son plaisir, et chaque jour elle trouve sa joie en Tristan, son ami. Le roi lui montre sa tendresse aux yeux de tous, et Tristan en secret. Les amants sont libres à la cour d'agir à leur guise, car Tristan est le principal conseiller de la reine. Ils accomplissent par ruse tous leurs desseins secrètement et en bonne harmonie, car il n'est personne, sauf Bringvain, qui connaisse leurs propos ou leurs actes, leurs jeux et leurs divertissements; ils n'entendent personne parler de leurs amours ni élever sur eux le moindre soupçon, car Tristan servait la reine en tout honneur, comme le neveu du roi; et parce qu'il était de la proche parenté de Marke, son service ne semblait étrange à personne. Mais s'il advenait aux amants de ne pouvoir satisfaire leurs désirs, ils tombaient en tristesse. Ils menaient leurs amours en telle guise que, ni dans leurs cœurs ni dans leurs rapports mutuels, leur tendresse ne subissait nul déclin.

Principaux traits différentiels en *E*. V. 1717 ss. Contre toute vraisemblance, c'est Isolt qui demande le « breu-

vage d'Irlande » et qui l'offre à Marke. — V. 1729 ss. Peut-être, malgré le silence de *G S*, peut-on supposer que Thomas développait le motif des angoisses des amants, indiqué par *E* dans la strophe CLVIII. — V. 1750 ss. *E*, qui parvient à raconter de façon presque satisfaisante l'épisode de Bringvain livrée aux serfs, omet ces données : le prétexte imaginé par la reine pour envoyer Bringvain à la forêt, Bringvain liée à un arbre, la langue d'une bête (lièvre, chien) montrée à la reine.

Principaux traits différentiels en *G*. V. 12531-5. L'épisode, assuré par *E S*, du jeune valet qui, ayant reconnu la nef de Tristan, monte à cheval et court avertir Marke, manque. C'est ici Tristan lui-même qui envoie sur deux barques des messagers au roi pour lui annoncer sa venue. C'est aussi la version d'Eilhart, v. 2798 ss. :

> dem koninge Markin entbôt he dô,
> daz he kegin im quême
> und die juncfrauwe zû im nême.

— V. 12600-18, v. 12671-9. Jolies variations de Gottfried sur le thème du bon roi qui prend du cuivre pour de l'or. — V. 12642-60. *G* rejette l'invention malheureuse de Thomas (attestée par *ES*), qui fait du roi Marke une nouvelle victime du philtre. Selon Gottfried, pendant la nuit nuptiale, le roi, pour se conformer à une coutume ancienne du pays, demande le vin. « Tristan, son neveu, lui apporta de la lumière et du vin. Le roi but de ce vin avec la reine. Plusieurs prétendent que c'était de ce *boire* qui avait fait choir Tristan et Isolt dans le malheur. Non : il ne restait plus de ce breuvage; Bringvain l'avait jeté dans la mer. » Kölbing a consacré aux variantes de cet épisode une longue discussion (p. LXXVII-VIII). Nous acceptons ses conclusions, sans les transcrire ici. Mais il dit assez inexactement : « Il a donc existé deux formes de la légende ; selon l'une, le coutret plein du breuvage d'amour était vidé tout entier par les amants, ou bien l'on s'en débarrassait par un procédé quelconque, et il n'en était plus question par la suite ; c'est la version que

suivent Eilhart et Gottfried. Selon l'autre, etc... » Supposé qu'il n'ait jamais existé, à la connaissance de Gottfried, d'autre forme de la légende que le seul roman de Thomas, Gottfried aurait pu spontanément se débarrasser de cette invention.

XIX. — La Harpe et la Rote.

(*S*, chapitre XLIX page 60, ligne 29 — chapitre LI. — *G*, vers 13101 — vers 13453. — *E*, strophe CLXV, vers 1809 — strophe CLXXVI. — *Folie Tristan*, vers 761 — vers 774.)

[*S* p. 60, l. 29-30]. *G* 13101-7. † *Cependant*[1] *le preux et courtois Tristan*, *éprouvé en* † *toute manière de chevalerie*, *passait son temps en com-* † *bats et en joutes. Tantôt il se divertissait à oiseler*, † *tantôt à chasser à l'arc et aux chiens....*[2]

G 13108-9. † Un jour que Tristan était parti en chasse[3], † une grande et belle nef aborda en Cornouailles dans le port de Marke. Un baron d'Irlande[4] la montait; la nef lui appartenait, et tout ce qu'elle portait. Il était

1. M. W. Golther (*Die Sage von Tristan*, p. 19) compare l'aventure qui sera contée ici à des scènes analogues du roman de *Horn*, de la *Couronne* de Heinrich von dem Türlin, etc. M. Hermann Suchier (*Französische Litteraturgeschichte*, p. 129) y reconnaît — assez témérairement — une imitation de la légende d'Orphée.

2. *S* se borne à dire : « Tristan était preux, courtois, habile et éprouvé en toute manière de chevalerie. Un jour qu'il était parti pour la chasse, une grande et belle nef aborda... » Cette phrase, qui nous donne sur les vertus chevaleresques de Tristan des renseignements superflus, et qui se relie mal au contexte, semble n'être que le résidu d'un passage, conservé en tout ou en partie par Gottfried, où Thomas décrivait la vie paisible de Tristan en cette courte période de répit. De là notre emprunt à *G*.

3. *G* et *E* concordent pour ne nous avertir que plus tard de cette circonstance. Mais ils ne la relatent pas tous deux dans le même contexte; il y a doute sur la version originale.

4. *G* (v. 13112) est seul à nommer ce personnage : *Gandin*.

orgueilleux et convoiteux d'honneur. || * Il chevaucha
* jusqu'à la cour de Marke « sur un destrier bien har- [E 1811-18]
*naché et paré (*S*) », « *sans écu ni lance (G)* » [1], mais [G 13114-6].
* il portait sur le dos [2] une harpe tout incrustée d'or [3]. [G 13120-5].
* Il salua le roi et la reine Isolt. Celle-ci le reconnut G 13129-30.
* aussitôt, car il l'avait longtemps aimée, et c'est pour G 13136.
* l'amour d'elle qu'il s'en venait d'Irlande en Cor- [G 13131-3].
* nouailles. Aussitôt elle dit « en secret (*G*) » au roi qui il G 13134-5.
* était, « quelle était sa race (*S*). » Elle le pria de l'ac- G 13142-3.
* cueillir avec honneur. * || Le roi fit ainsi, et l'admit à G 13154-5.
manger dans sa propre écuelle. A table [4], il garda sa
harpe pendue à son cou, déclarant qu'il ne la déposerait à aucun prix, ni pour faire amitié ou honneur à
qui que ce fût. † *Autour de lui, les seigneurs raillaient* S manque.
† *entre eux le chevalier à la harpe : mais il n'y prenait* G 13174-8.
† *pas garde*. †

Quand le roi eut fini de manger et * || quand les tables S reprend.
* furent levées, « les barons de la cour commencèrent à G 13182.

1. Ce détail, donné par le seul *G*, semble nécessaire ; voyez la note suivante.

2. En *S*, il cache cette harpe « sous le pan de son manteau. » La version de *G*, selon laquelle l'Irlandais se présente à la cour dans tout l'éclat d'une parure chevaleresque, mais sans armes et portant en évidence la harpe du jongleur, est bien préférable. C'est d'ailleurs la version de *E* (v. 1811 et v. 1818).

3. En *S*, en *E* et dans la *Folie Tristan*, c'est l'Irlandais qui porte la harpe, Tristan la rote. En *G*, c'est l'inverse.

4. *S* écrit : « Il prétendit qu'il était un jongleur, et c'est pourquoi il garda sa harpe », etc... J'ai supprimé ces quelques mots, étant par trop invraisemblable que l'Irlandais, qui descend d'un navire magnifique, qui vient à la cour en superbe arroi, et qui accepte de manger à l'écuelle du roi, veuille se faire passer pour un simple jongleur. Il est bien plus probable qu'il se donnait pour un chevalier, afin d'attirer d'autant la curiosité sur cette harpe dont il ne voulait pas se séparer. Si on l'admet, on admettra aussi que nous ayons, deux lignes plus bas, emprunté à *G* le motif de la surprise des barons de Marke, qui *gabent* entre eux le « chevalier à la harpe ».

[G 13185-7]. * se divertir gaiement. Alors (S) » le roi Marke demanda,
G 13188-95. * en présence de tous, au vassal d'Irlande s'il savait har-
[E 1822-6]. * per, et si, « pour l'amour de lui (S) », il voudrait jouer
* une mélodie sur sa harpe. L'Irlandais répondit :

* « Je ne consens jamais à divertir un roi en pays * étranger, si je ne sais d'avance quelle sera ma récom- * pense [1].

G 13199-205. * — Donc, » dit le roi, « divertis-nous de quelque chant
[E 1827-37]. * d'Irlande (S), » et je te donnerai ce que tu voudras.

* — Soit fait », répondit l'Irlandais.

* Il prit sa harpe et joua une mélodie « de son * pays (S) », qui plut grandement à tous. Le roi le
[G 13210]. * pria alors d'en jouer encore une, « aussi belle ou plus * belle (S) », et il en joua donc une seconde *, ‖ deux fois plus belle que l'autre, et telle que c'était une joie de l'ouïr. Quand il eut achevé :

G 13211. « Roi, » dit-il devant toute la cour, « exécutez mainte-
[13214-35]. nant le pacte par vous consenti ! [2]

G 13216-18. ‖ * Je le ferai volontiers, » dit le roi. « Dis-moi ce que * tu demandes.

* — C'est Isolt, » répondit l'Irlandais, « que tu dois * me donner. * ‖ Tu n'as trésor ni rien qui soit plus à mon désir.

[G 13219-25]. — Par ma foi, tu ne l'auras jamais ! Demande plutôt telle chose que tu puisses obtenir. »

Mais l'étranger répliqua :

[G 13226-46]. « Voici que tu mens ta foi et romps la promesse donnée en présence de ta cour entière ! Selon la loi et le droit, tu ne dois plus tenir un royaume : car le prince qui ment publiquement et qui ne tient pas son serment et sa parole ne doit plus garder seigneurie et pouvoir sur des barons. Si tu me refuses ce que je requiers de toi, je remets la cause au jugement des hommes sages

1. *GE* emploient ici le style direct, *S* le style indirect.
2. Cette phrase est en style indirect dans la *saga*.

qui sont céans. Mais si tu trouves quelqu'un qui me dénie mon droit et qui ose le contester, je prétends défendre en ce jour ma cause contre lui sous les regards de ta cour entière, et soutenir que tu as promis d'accomplir, quel qu'il fût, le désir que je t'exprimerais. Si tu me refuses ce que tu m'as promis, tu n'as plus nul droit sur ce royaume, et je le prouverai contre toi par les armes, si ta cour que voici veut prononcer un droit jugement, et si ces nobles barons veulent engager leur foi contre moi. »

Le roi Marke a entendu son discours. * ‖ Il regarde S chap. L.
* tout autour de lui ses barons : pas un seul qui ose se G 13247-50.
* lever contre l'Irlandais, * ‖ prendre en main la cause de [G 13251-2].
son seigneur et délivrer la reine. Car tous voyaient [1] que l'étranger était un homme plein de démesure, éprouvé en toute manière de chevalerie. Quand le roi vit que [G 12555-6].
nul ne voulait se hasarder à le combattre, il remit la reine au pouvoir du harpeur, ainsi que ses conseillers et ses chevaliers l'avaient décidé. L'Irlandais emmena joyeusement Isolt au rivage. Elle mène grand deuil, plaint sa destinée, pleure, se lamente, soupire, maudit le jour où son ami est parti en chasse. Ah ! s'il eût été là à l'heure où le roi la livrait, il l'eût rachetée par un dur combat, et sans doute il y eût laissé sa vie plutôt que de ne pas la reconquérir ! ‖ * L'Irlandais la G 13265-71.
* porta, pleurante, sous son pavillon, dressé au bord
* de la mer [2]. * ‖ Il l'y déposa sur un lit, et ordonna de préparer aussitôt la nef pour qu'on pût appareiller au
* plus vite. ‖ * Mais la nef était couchée à sec sur le G 13278.
sable, * ‖ la mer commençait à peine à monter et elle [G 13275-8].
était bien loin encore du vaisseau.

1. « *Tous savaient* », dit *S*. Mais de qui l'auraient-ils su, puisque Marke seul a appris d'Isolt, en confidence, la haute origine et la prouesse de l'étranger ?

2. *Dressé au bord de la mer*. J'ajoute à *S* ces quelques mots pour plus de clarté.

G 13279-88. ‖ * A ce moment, Tristan revint de la forêt. Il
* apprend la nouvelle, comment la reine a été livrée et
* enlevée. Il « appelle son écuyer [1] (*S*) », prend sa rote,
* s'élance sur son destrier, et descend à grande allure
* vers le pavillon ; mais, parvenu à un côteau [2] voisin du
* rivage, il descend de son cheval, « le donne à tenir à
G 13290-7. * son écuyer (*S*) », et, portant sa rote avec lui, se hâte
* jusqu'à la tente. Il trouve Isolt étendue entre les bras
* du harpeur, qui la console de son mieux ; mais elle ne
* veut pas entendre ses consolations, ¶‖ pleure, se lamente.
S manque. † — « *Seigneur* », *dit Tristan*, « *je suis venu ici en*
G 13303-9. † *hâte. On m'a dit que vous étiez d'Irlande ; je suis*
[E 1877-81]. † *aussi de ce pays. Je vous en conjure, emmenez-moi*
† *avec vous en Irlande !* [3] †
S reprend. — « Truand ! [4] » répondit l'Irlandais, ‖ * « divertis-
G 13310-14. * nous avec cette rote, et si tu peux consoler mon amie,
* je te donnerai * ‖ un manteau et une bonne robe [5]. »

— Dieu vous récompense, seigneur ! Si je veux prendre peine à la divertir, je ferai si bien que de six mois elle ne montrera plus ombre de chagrin. »

Tristan accorda sa rote et joua une douce mélodie qu'il accompagna de beaux chants.................. ....Isolt fut apaisée par la venue et par l'amour de son ami.

1. Selon *G* (v. 13260-4), Tristan a appris la nouvelle sur la route, au retour de la forêt; parvenu à la cour, il se fait dire le détail de l'aventure. — *G* a supprimé l'écuyer : Tristan attache lui-même son cheval à un arbre.

2. *G* : *à un fourré.*

3. Cet emprunt à *G* n'est guère assuré. Pourtant, il convient que Tristan trouve un prétexte à son importune entrée dans le pavillon, et le poème anglais donne quelque chose de vaguement analogue : là l'étranger offre à Tristan cent livres d'or s'il veut l'accompagner en Irlande.

4. L'accueil de l'Irlandais en *G* (v. 13301) est autrement courtois : « Dê te saut, bêâs harpiers ! ».

5. *G* : « *la meilleure robe qui soit dans ce pavillon.* »

* ‖ Quand la mélodie fut achevée, la mer avait monté G 13330-8.
* et la nef était à flot. Un Irlandais [1] dit alors au baron :
* « Seigneur, partons vite! * ‖ « Vous demeurez trop ;
si mon seigneur Tristan revenait de chasse, il pourrait G 13341-2,
bien retarder notre départ. Il est renommé sur tous 13339-40.
les chevaliers de ce royaume, et tous ici dépendent de [G 13346-9].
lui. »

Le vassal d'Irlande répondit :

« La male honte à ceux qui redoutent son attaque! G 13349-51.
Frère, joue-moi encore quelque chose pour consoler
Isolt, mon amie, et dompter sa douleur! *Joue le lai de*
Didon [2]. » [G 13361-7].

Tristan accorda de nouveau sa rote et joua un G 13368-77.
lai bon à ouïr, et qu'Isolt écouta avec ravissement.
Il joua longuement et termina sur des accords un peu
tristes.

‖ * Or le flux avait alors monté si haut que l'on ne
* pouvait plus passer sur le pont qui menait du rivage
* à la nef.

‖ * — « Que faire? » dit l'Irlandais. « Comment porter G 13383
* Isolt sur mon vaisseau ? * ‖ Laissons la mer redescendre 13390.
assez pour que mon amie puisse traverser le pont à G 13392.
pied sec. »

* Tristan lui dit :

* « J'ai là dans la vallée un bon cheval.

— Aie donc la bonté de l'amener. »

Tristan s'en fut chercher son destrier, * ‖ le monta,
prit son épée et chevaucha vers le vassal d'Irlande.

‖ * « Seigneur », dit-il, « confie-moi Isolt, ma dame.[3] * ‖ G 13395-6.
Je te promets de la traiter doucement! »

1. G : « *Les mariniers lui dirent de la nef.* »

2. L'indication de ce lai ne se trouve qu'en G. S parle seulement d'un chant « qui traitait d'amour ».

3. En G, v. 13397-13405, l'Irlandais défend d'abord à Tristan de toucher le corps d'Isolt et ne le lui permet que sur les instances de la reine.

[G 13406-159]. L'Irlandais l'éleva donc jusqu'à la selle, en priant
avec courtoisie Tristan de se comporter discrètement
à l'égard de son amie.

Tristan a reçu Isolt sur son destrier. Il s'écrie :
E 1913-4. « Écoute, imprudent et fou ! ‖ * Tu avais conquis Isolt
G 13418-20. * par la harpe, je la reconquiers par la rote [1]. * ‖ Si tu la
[G 13421-6]. perds, c'est justice : tu l'avais gagnée par tricherie.
Retourne-t'en, raillé et honni, en Irlande, méchant
trompeur ! Tu l'avais conquise sur le roi par tromperie,
je la conquiers par ruse sur toi ! [2] »

[E 1915-25]. Il donna des éperons au destrier, chevaucha à grande
[G 13427-53]. allure sur la plage et de là dans la forêt. L'Irlandais a
perdu Isolt, Tristan emporte son amie. Et quand le
soir tomba, ils étaient dans la forêt et passèrent
ensemble une douce nuit [3].

Au matin, à la pointe du jour, Tristan chevaucha
avec la reine jusqu'au palais de Marke et la lui rendit :

1. Cunquis [e] vus out par harper,
E je vous conquis par roter.
(*Folie Tristan*, v. 173-4).

Tristan se nomme à l'Irlandais en *G*, v. 13422. Ce trait semble préparé par les propos des mariniers, qui mettaient plus haut leur seigneur en garde contre le retour possible de Tristan : il se peut qu'il ait appartenu à l'original.

2. Il y a en *G* une donnée ingénieuse, que nous avons été tenté d'introduire dans notre texte. A deux reprises (v. 13315 et v. 13357) l'Irlandais a promis au jongleur, en récompense de ses chants, « la plus précieuse des robes qui sont dans son pavillon ». Au moment où il emporte Isolt, le jongleur s'écrie joyeusement : « Seigneur, vous m'avez donné une riche robe; j'ai pris la meilleure que j'aie trouvée dans la tente. » Par là s'achève le parallélisme entre les actes de l'Irlandais et ceux de Tristan : Tristan a vraiment reconquis Isolt par la rote, puisque Gandin, à son insu, la lui avait promise pour prix de ses mélodies. Mais pour attribuer ce trait à Thomas, il faudrait supposer que, s'attachant à le faire disparaître, frère Robert a pratiqué d'habiles coupures en trois passages d'ailleurs indifférents : travail trop minutieux pour lui.

3. *G* laisse entendre la chose, sans vouloir l'affirmer.

« Par foi, sire, une femme n'est guère tenue d'aimer un homme qui la livre pour un air de harpe. Gardez-la mieux une autre fois, car il a fallu grande ruse pour la reconquérir. »

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *E* ET EN *G*. Ils sont nombreux en *E* et non dépourvus parfois de valeur poétique. Nous renvoyons à l'étude de Kölbing, mais nous nous dispensons de les noter ici : *G S* concordent si bien pour tout ce chapitre que le texte de Thomas est assuré sans le contrôle d'*E*. Nous avons marqué en note, chemin faisant, la plupart des variantes, si peu importantes, de *G*. *S* et *G* se sont presque tout le temps bornés à traduire.

XX. — MARIADOC.

(*S*, chapitre LI. — *G*, vers 13455 — vers 13676. — *E*, strophe CLXXVI — strophe CLXXIX, v. 1962. — *Folie Tristan*, vers 713-vers 724.)

Tristan aimait Isolt d'amour immuable. Elle, pareillement. Ils menaient leur vie en même guise, courtoise et avenante, et leur amour était de telle force qu'ils ne semblaient avoir qu'un cœur, une âme : tant que plusieurs le remarquèrent, et il en fut parlé ; mais personne ne savait les choses en toute assurance, et l'on n'en disait rien que par ouï-dire [1]. [*G* 13455-62].

1. Il est utile de publier ici, comme au chapitre XVIII, les récits de *G* et de *S* en regard l'un de l'autre. Au chapitre XVIII, Gottfried suit son modèle pas à pas, et pourtant ne concorde que rarement avec *S* pour le détail de l'expression. Ici, on verra un spécimen des narrations nombreuses où il s'astreint à serrer son texte de plus près. Nous imprimons en italique les passages concordants de la *saga* et de Gottfried, qui supposent traduction de vers de Thomas. Il est douteux qu'il fût possible à un autre traducteur, gêné comme Gottfried par les entraves de la rime et de la versification, d'atteindre à une littéralité plus complète.

S.

Tristan avait un compagnon, qui lui était très cher, et *avec qui il vivait en toute confiance et intimité*. C'était l'un des conseillers du roi, et il vivait auprès de Marke si familièrement qu'il obtenait de lui tout ce qu'il voulait. *Son nom était Mariadoc*[1]. *Tristan et lui étaient toujours ensemble et avaient pris logement chez le même hôte. Or, une nuit qu'ils étaient allés ensemble se coucher au même lit, Mariadoc une fois endormi, Tristan s'esquiva d'auprès de lui et sortit. Il était tombé de la neige, et la lune brillait si clair qu'on se fût cru en plein jour.* Tristan vient à la clôture du verger, écarte l'une des planches de la palissade, par où il avait coutume de pénétrer [2]. Bringvain le prend par la main et le conduit

---

G.

Tristan avait un compagnon, noble baron, seigneur en la terre du roi, et son premier sénéchal. *Son nom était Mariadoc. Il s'était particulièrement accointé de Tristan* à cause de la douce reine à qui il portait une secrète tendresse, comme il advient à maint homme pour mainte dame, sans qu'elle en prenne autrement souci. *Le sénéchal et Tristan avaient pris logement chez le même hôte et volontiers étaient ensemble.* Et comme Tristan savait de beaux contes, *le sénéchal avait coutume de coucher la nuit auprès de lui*, pour deviser avec son compagnon. Or, une nuit, après maints devis et propos échangés, *il s'endormit*. Tristan l'amoureux [3] *s'esquiva*

1. *S* Mariadok, *E* Meriadok, *G* Marjodô, *Tavola Ritonda*, éd. Polidori, p. 244, Mariadoco, Mariadocco.

2. Ce moment de l'action, omis en *G*, devait se trouver dans l'original, car *E* l'indique aux vers 1932-4, 1952, bien que le poète anglais décrive autrement la chose.

3. *G : Der minnære Tristan*; épithète qui rappelle ces vers de Thomas où un chevalier demande :

« Saverez me vus enseingner
Le castel Tristran l'amerus? »

S.

vers la reine Isolt; d'une corbeille à recueillir les cendres *elle recouvre les cierges, pour que la lumière n'en vienne pas jusqu'aux amants. Puis elle retourne se coucher, oubliant de fermer la porte,* tandis que Tristan caresse la reine.

Cependant Mariadoc eut un songe : il vit un sanglier énorme *s'élancer de la forêt,* gueule béante; commé en furie, *il aiguisait ses défenses et se démenait si terriblement qu'il semblait vouloir tout déchirer. Il prit sa voie vers le château du roi. Venu là, personne dans toute la mesnie de Marke n'osa lui tenir tête, marcher*

G.

d'auprès de lui et se mit sur la piste où il devait trouver maintes douleurs pour lui et pour la reine [1]... *Cette nuit-là, il était tombé de la neige et la lune brillait clair.* Tristan ne se donna garde de nul piège et s'en fut tranquillement là où l'on avait tout disposé pour son secret bonheur.

Quand il parvint aux chambres, *Bringvain prit un* échiquier *et le disposa contre le cierge qui brûlait, de façon à arrêter la lumière; je ne sais comment elle oublia de fermer la porte; puis elle retourna se coucher.*

Cependant le sénéchal eut un songe en son sommeil : il vit un sanglier s'élancer de la forêt, horrible et redoutable, *et se diriger vers le château du roi,* la gueule écumante, *aiguisant ses défenses, prêt à livrer bataille à tout ce qu'il rencontrait.* Aussitôt beaucoup des hommes de la mesnie de Marke s'élancèrent; maints chevaliers de courir ici, puis là, *mais personne qui osât*

1. J'omets ici sept vers de *G* (13494-500), qui ne correspondent à rien en *S.*

S.

contre lui, ni l'attendre. Mariadoc le vit assaillir le lit de Marke, frapper de ses défenses entre les épaules du roi, *tant que le lit fut souillé* du sang et *de l'écume qui découlait de sa gueule.* Beaucoup d'hommes venaient à la rescousse, mais le roi lui-même n'osait rien faire [1].

Mariadoc s'éveilla, épuisé et angoissé par ce qu'il avait vu, que d'abord il crut être vérité; mais bientôt, reconnaissant que ce n'était qu'un songe, il fut curieux de savoir ce qu'il pouvait signifier. *Il appelle Tristan, son compagnon, pour lui en faire part. Il tâte autour de lui, le cherche, ne le voit nulle part. Il se lève, va à la porte, la trouve ouverte. Il suppose que Tristan est sorti cette*

G.

lui tenir tête. Le sanglier courut en grognant par le palais jusqu'à la chambre du roi. Il franchit les portes, s'y précipita, *déchira et souilla de son écume le lit de Marke* et tout ce dont est fait un lit royal. Tous les hommes de Marke voyaient ces choses, mais pas un qui vînt à la rescousse.

Mariadoc s'éveilla, et se remémora le songe, qui l'angoissait fortement. Il appela Tristan pour lui raconter ce qu'il avait songé. Personne ne lui répondit. Il appelle encore, tâte autour de lui, ne trouve personne dans le lit, et commence à soupçonner quelque aventure cachée. Mais du secret de Tristan et de la reine, il n'eut encore

1. W. Hertz (*Tristan*[2], p. 538) rappelle deux passages de Gottfried (v. 4940, 6618) où l'on voit que Tristan porte un sanglier sur son écu. De même chez Heinrich de Freyberg, v. 1943. Pareillement, dans la version du ms. 103 de la Bibliothèque nationale du roman en prose, Isolt voit en songe un grand sanglier « qui la honnissoit toute de sanc », et elle y reconnaît un présage de la mort de Tristan.

S.

nuit pour se divertir en quelque lieu; il s'étonne qu'il se soit éloigné si mystérieusement, sans que l'on pût remarquer son départ, sans qu'il ait confié à personne où il voulait aller. Il aperçoit la trace des pas sur la neige, se chausse, suit la voie, car la lune lui donnait claire lumière. Parvenu au verger, il trouve aussitôt l'ouverture de la palissade par où Tristan s'était glissé. Il se demanda avec étonnement où il pouvait être allé, car *il ne soupçonnait nullement la reine; et il supposa plutôt que Tristan aimait la meschine de la reine.* Il poursuivit sa route, *entra dans le château aussi* secrètement et *silencieusement que possible*, pour découvrir ce qu'il en

---

G.

nulle idée, nul soupçon; seulement, *il ressentit un peu de dépit amical de ce que son compagnon, à qui il montrait tant de tendresse, ne lui eût rien dit de son secret. Mariadoc se lève aussitôt*, met ses vêtements, *se glisse doucement jusqu'à la porte*, regarde avec soin, *reconnaît la trace des pas de Tristan, la suit jusqu'à un verger. La clarté de la lune le conduit* sur la neige et sur le gazon, là où Tristan avait passé et jusqu'à la porte des chambres. Il s'y arrêta quelque temps, et sentit du déplaisir à trouver cette porte ouverte. Il médita longuement sur le trajet suivi par Tristan; il en pensa du mal, du bien. *Tantôt il lui vient en l'esprit que Tristan est entré là pour l'amour de quelque meschine;* mais dans le moment même où il s'arrête à cette pensée, *une autre le saisit: Tristan y est entré pour l'amour de la reine.* Ainsi sa pensée erre ici, puis là.

Enfin, *il* se reprit, *entra dans le château très silencieusement*, et n'y trouva ni lumières ni clarté de la lune: le cierge qui brûlait là ne donnait qu'une faible lueur: un échiquier y était appuyé. Il pénétra plus avant, tâtant des mains murs et parois, tant qu'il vint

S.

était, *tant qu'il entendit comment Tristan et la reine s'entretenaient. Il ne savait comment se comporter, très affligé en son cœur.* Il lui semblait qu'il serait mal de souffrir que le roi fût ainsi outragé et honni ; et d'autre part, il n'osait pas trahir le mystère, par crainte de mettre la reine en mauvais renom. *Il s'en retourna* dans la nuit par la même route qu'il avait suivie, et fit comme s'il n'avait rien vu.

A son retour, Tristan se recoucha dans le lit auprès

G.

jusqu'au lit des amants, *connut qu'ils y étaient ensemble et surprit tout leur mystère. Il en eut grand deuil et chagrin au cœur,* car il avait constamment voué à Isolt sa tendresse et son service d'amour [1]. Et voici que tout était rompu par la haine et la peine ! Désormais il ressentait par Isolt haine et peine; peine et haine le tourmentaient tour à tour. *Il ne savait* en telle occurrence *comment se comporter* pour bien faire. Haine et peine le poussaient à la grande vilenie de publier leur secret et de les trahir ; et d'autre part, Tristan le retenait, et la peur qu'il avait de lui, s'il se risquait à l'offenser. *Il* quitta la chambre et *s'en fut* ; il se recoucha comme un homme plein de souci.

Bientôt Tristan revint à son tour et monta très doucement dans son lit. Il se tut, l'autre se tut, aucun ne souffla mot, ce qui leur était rarement arrivé ; ils n'étaient pas accoutumés à telle défiance. Tristan s'aperçut bien de cet éloignement, et comprit que Mariadoc soupçonnait quelque chose en son cœur. Désormais il surveilla

1. Je ne sais décider si la donnée de l'amour de Mariadoc pour la reine existait dans l'original français. Elle semble vaguement indiquée en *S.*

S.

de lui, et ni l'un ni l'autre ne souffla mot de la chose à son compagnon[1].

G.

mieux ses faits et ses propos, mais trop tard : son mystère était dévoilé, son secret était public.

1. Je rejette en note, comme une interpolation contraire à l'original, ce passage de *S* : « Telle fut la première occasion où quelque chose fut connu de leur amour, tandis qu'auparavant nul n'en avait rien aperçu, ni le jour ni la nuit, et les choses durèrent ainsi jusqu'au moment où les envieux et les ennemis de Tristan parlèrent au roi Marke de leur secret accord. Le roi en conçut grand souci, profonde douleur, affliction, angoisse, et ne sachant que résoudre, il fit épier leurs faits et gestes. » Donc, selon *S*, Mariadoc garderait pour lui le secret surpris. Comment se pourrait-il que ce fût la version authentique ? D'abord on voit en *E*, comme en *G*, Mariadoc trahir les amants. Certes, la caution de *E* ne vaut guère, d'autant que, selon le poète anglais (v. 1948-9), le traître aurait rapporté au roi « tout ce qu'il avait vu de ses yeux » : version qui rend inutiles les scènes du prochain chapitre. Mais la version de la *saga* n'est pas moins absurde. A quoi bon tout cet épisode, et ce personnage nouveau de Mariadoc, si de ces inventions ne doit résulter nul effet ? *S* n'a-t-il pas laissé subsister au début de sa narration cette indication que déjà plusieurs soupçonnaient grièvement les amants, et qu'il ne manquait plus que des preuves de fait ? Et n'est-ce pas l'amorce évidente d'un récit où quelqu'un acquerra des preuves assez fortes pour se décider à parler au roi ? Frère Robert, lisant distraitement chez Thomas (comme on voit en *G*) que Mariadoc avait celé au roi ce qu'il avait vu pendant la nuit, aura compris qu'il ne lui avait rien dit. Tout le chapitre qui va suivre, et qui se lit en *S* aussi bien qu'en *G*, suppose une double donnée : le roi épie les amants, sans les croire encore coupables ; les amants se savent épiés ; c'est dire que ce chapitre suppose le récit de *G*. Donc le récit de *G* existait dans l'original français, que frère Robert a maladroitement abandonné. *G* est d'ailleurs confirmé par le poème de la *Folie Tristan* (v. 721) :

> [Li seneschals]
> En vostre chambre vus gaitat
> E l'endemain vus encusat.
> Ce fu li primer ki al rei
> Nus [en]cusat, si cum jo crei.

G 13643-76. † L'envieux Mariadoc prit secrètement le roi à part
S manque. † et lui dit que l'on contait à la cour, de Tristan et † d'Isolt, maintes choses qui ne feraient guère hon- † neur au pays et aux hommes de Marke ; il l'avertit † de s'en donner garde et de prendre conseil : il y † allait de son repos conjugal et de son honneur. Mais † il ne dit pas qu'il savait de source certaine la vérité † de l'aventure. Marke, le plus fidèle des hommes et le † meilleur, Marke le simple, s'étonna grandement : il † suivit à contre-cœur le conseil d'obscurcir, voire du † plus léger soupçon, l'étoile de sa joie, Isolt. Pourtant † il porta ces choses en son cœur avec peine et douleur, † et fut désormais aux aguets, à toute heure, pour voir † s'il pourrait découvrir quelque preuve. Il épia les pa- † roles et les actes de la reine sans cesse, mais ne put la † surprendre en rien : car Tristan avait mis Isolt sur † ses gardes et l'avait avertie des soupçons du sénéchal.

XXI. — Ruse contre ruse.

(*S*, chapitre LII — chapitre LIV. — *G* vers 13677 — vers 14238. — *E*, strophe CLXXIX, vers 1963 — strophe CLXXXVI.)

S chap. LII. ‖ * Enfin le roi se résolut à éprouver la reine. Une
G 13677. * nuit qu'il était couché auprès d'elle, il lui dit « avec * une feinte tristesse (*S*) » :

G 13689-90. * « Dame, je veux faire un pèlerinage, « voyager hors
G 13692-3. * de ma terre, et pour mon salut visiter des lieux saints * (*S*). » Mais je ne sais à qui remettre la garde de mon
G 13687-8 * royaume. Que me conseillez-vous ? * ‖ Dites-moi sous quelle sauvegarde vous voulez demeurer, et je suivrai votre conseil. »

* ‖ Isolt répondit :

G 13694-700. * « Comment pouvez-vous être en doute sur le meilleur * parti ? Qui doit me protéger sinon mon seigneur Tris-

* tan? « Le mieux séant me semble être que je sois mise
* en sa sauvegarde (*S*). » Il peut protéger votre terre et
* prendre soin de votre cour. Il est le fils de votre *E* 1980.
* sœur, * || il saura s'efforcer de maintenir partout votre
honneur sauf, et, par son service fidèle, à la satisfaction
de tous, il fera bonne garde sur votre royaume. »

Quand le roi eut entendu ses paroles et son conseil,
|| * il s'en fut « au matin (*S*) » vers le sénéchal[1] et lui redit *C* 13709-10.
* ce qui s'était passé. Mariadoc lui répondit :

* « Oui, sire, c'est ainsi qu'il en va[2]. Maintenant vous *G* 13711.
* pouvez vous-même reconnaître, aux propos de la reine[3],
* qu'elle l'aime tant qu'elle ne peut plus le cacher, et il
* est étrange que vous veuilliez supporter si longtemps
* une telle honte * || et que vous ne chassiez pas Tristan
loin de vous. »

Mais le roi demeurait hésitant et incertain, et ne se [*G* 13620-6].
décidait pas encore à tenir pour vérité ce qu'on lui avait
dit d'Isolt et de Tristan.

Or, Isolt, s'étant levée de son lit, appela auprès d'elle [*G* 13727-40].
Bringvain, sa meschine, et lui dit : *E* 1981-6.

« Belle amie, sachez que j'ai appris une bonne et très
douce nouvelle : le roi veut faire un voyage hors de son
pays. Je dois dans l'intervalle demeurer sous la garde
de mon ami, et nous prendrons ensemble plaisir et joie;
s'en offense qui voudra![4]

1. Je supprime ces quelques mots de *S* : « *le sénéchal, qui voulait du mal à la reine.* » La *saga* est obligée de mentionner ici cette hostilité du sénéchal pour donner, vaille que vaille, quelque raison à Marke de lui faire ses confidences (cf. la dernière note du précédent chapitre).

2. *S* dit : « *Les choses sont bien telles que je les ai ouï raconter...* », suite des modifications auquel le remanieur scandinave est logiquement entraîné.

3. Il y a ici en *S* (p. 65, l. 24-5) un membre de phrase que j'omets, faute de le bien comprendre.

4. *G* 13727-40. Même motif de la joie d'Isolt; mais chez Gottfried le dialogue est autrement conduit et plus vif.

— Dame, » dit Bringvain, « d'où tenez-vous cette nouvelle et qui vous l'a dite ? »

Isolt lui rapporta son entretien avec le roi. Aussitôt Bringvain reconnut la folie de la reine et lui dit :

« Vous ne savez pas feindre. ‖ * Le roi vous a éprou-
G 13741. * vée « et bien découverte, car vous ne savez pas vous
G 13742-5. * cacher (*S*). » C'est le sénéchal qui a tout machiné * pour que vous vous trahissiez vous-même [1]. * ‖ Grâce au sot discours qui vous fut tenu et auquel vous avez prêté foi, voici que tout leur est révélé et prouvé par vos propres paroles. »

G 13750-2. ‖ * Puis Bringvain donna conseil à la reine et lui * enseigna une réponse qu'elle pourrait donner au roi * ‖ et qui la sauverait peut-être des médisances du sénéchal.

Le roi se donna la plus grande peine pour observer et épier Isolt et Tristan, et souhaitait de savoir en toute certitude ce qu'il devait tenir pour vrai des soupçons jetés sur eux..

....[2].

S manque. *Sur le conseil de Mariadoc*[3]*, le roi essaya une seconde*
[G 13857-64]. *épreuve*.

1. Comment Bringvain pourrait-elle soupçonner le sénéchal, si la version de *S* était la bonne à la fin du chapitre précédent ?

2. Cette phrase de *S* semble n'être que le gauche résumé d'un développement de Thomas supprimé par frère Robert. *G* présente à cette place une longue description des doutes et des soupçons de Marke :

in leideten beide
der zwivel unde der arcwân....,

qui rappelle par plus d'un trait la manière de Thomas.

3. En *S* cela manque, et c'est de son propre mouvement que Marke tente une seconde fois la reine. On a vu comment *S* a été entraîné à réduire le rôle du sénéchal. Il est vraisemblable pourtant que la leçon de *G* est originale : la loi de l'épisode semble être que, dans les trois épreuves successives, Marke n'agit que sur l'initiative de Mariadoc, comme Isolt sur l'initiative de Bringvain. La lutte est entre les deux conseillers.

‖ * **La nuit suivante** [1], comme il était couché auprès S reprend.
* d'Isolt, il pressa la reine contre son cœur tendrement [E 2003].
* et lui donna des baisers d'amour. * ‖ G 13872-5.

† « *Amie belle* », *dit-il*, « *rien ne m'est plus profon-* S manque.
† *dément cher que vous, et la pensée que je dois me* G 13877-81.
† *séparer de vous, Dieu qui est au ciel le sait bien, me*
† *ravit tout mon sens* [2] *!* » †

Mais elle vit aussitôt qu'il voulait l'éprouver comme S reprend.
il avait déjà fait. Elle dissimula à son tour. Elle se mit G 13884.
à soupirer du plus profond du cœur, pleura, maudit le
jour où elle avait vu le roi pour la première fois, et le
jour où elle était entrée dans son lit :

« Malheureuse ! » dit-elle, « je suis née pour la peine et la douleur. Oui, il en est toujours allé aussi misérablement de moi. Ce que j'obtiens le moins, c'est toujours ce qui me conviendrait le mieux, et ce que je désire le plus ardemment, c'est ce qui m'est le plus refusé ! »

Et pleurant abondamment, elle se montra au roi pleine de souci, d'angoisse, de dépit et de douleur [3].

* ‖ « Belle amie », demanda le roi, « qu'avez-vous et G 13909-11.
* pourquoi ces larmes ? »

* Isolt répondit :

* « Il y a bien des raisons à mes soucis, « à mes peines
* intolérables, si vous ne voulez les alléger (*S*). » J'avais
* cru que ce que vous m'aviez dit la nuit dernière G 13886-90.
* n'était que plaisanterie, et que vous prétendiez par

1. Selon *G*, v. 13857, plusieurs jours se sont écoulés. *E* confirme *S*.

2. *S* dit bien que le roi tente une nouvelle ruse, mais on ne voit pas laquelle : il ne suffit pas que Marke baise tendrement Isolt pour que celle-ci se reconnaisse une seconde fois mise à l'épreuve. La ruse de Marke devait bien consister, dans le poème de Thomas comme en *G*, à expliquer ses transports par sa douleur de la séparation prochaine.

3. *G*, v. 13891-6 : réflexions ironiques du poète sur la nature des femmes.

* simple jeu vouloir voyager hors de votre pays. Je * comprends maintenant que vous aviez dit vérité. * || Malheureuse la femme qui aime si ardemment un homme! Aucune femme ne devrait plus se fier à aucun homme, si vous voulez me quitter et m'abandonner ici. Mais puisque vous aviez arrêté cette résolution, pourquoi me l'avoir si longtemps cachée? *Aujourd'hui vous me faites bien voir que vous voulez partir* [1] : où me laisserez-vous? et lequel de nos amis me protégera?
[G 13922-31]. Pour l'amour de vous, j'ai quitté tous mes soutiens, père et mère, parents et amis, honneur, joie, puissance! C'est honte à vous de me laisser ici. Jamais je ne trouverai consolation, ni le jour, ni la nuit, si je suis privée de votre amour. Par le nom de Dieu, restez ou laissez-moi, chétive, partir avec vous! »

Le roi Marke répondit :

* || « Je ne veux pas vous laisser seule, dame, puisque
G 13939-42. * Tristan, mon neveu, doit vous protéger et vous ser- * vir * || en toute amitié et bienséance. Il n'est personne en mon royaume que j'aime autant que lui, pour la grande courtoisie avec laquelle il vous sert.

— Je suis bien malheureusement tombée », dit Isolt, « si c'est lui qui doit me protéger et me tenir sous sa
[G 13943-50]. garde! Je sais ce qu'il faut penser de son empressement à me servir, de son amitié et de ses bons sentiments :
[G 13962-3]. ce n'est que fausseté et belles paroles. Il feint d'être mon
[G 13956-61]. ami || * parce qu'il a tué mon oncle, et il me flatte pour
G 13966-73]. que je ne me venge pas sur lui, * || et pour que je ne le prenne pas en haine. Il peut pourtant tenir ceci pour

1. Le texte de *S* porte : « *Aujourd'hui, on m'a donné comme chose assurée que vous vouliez partir...* » Comment Isolt, qui soupçonne que ce projet de départ n'est qu'une feinte et donc que le roi n'en a pu entretenir personne à sa cour, serait-elle assez maladroite pour affirmer au roi que des tiers lui en ont parlé? Je crois à un contre-sens de *S*, qui avait eu la gaucherie de passer les vers où le roi simulait sa douleur de partir.

certain : tous ses beaux semblants ne peuvent me consoler de la grande douleur, de la honte et du tort qu'il a causés à moi et à ma parenté, et s'il n'était votre [G 13974-9]. neveu, sire, il y a grand temps que je lui aurais fait éprouver ma colère et que je me serais vengée sur lui de mes peines et de mon tourment. Je voudrais ne jamais le voir, ne jamais lui parler. Si je lui fais montre [G 13985-90]. d'amitié, c'est qu'on m'a généralement reproché de haïr votre parent et votre plus cher ami. Or, * c'est une G 13991-3.
* parole bien connue qu'un trait répréhensible et com-
* mun chez les femmes est qu'elles n'aiment pas les
* parents de leurs maris et qu'elles ne peuvent les souf-
* frir ni jour ni nuit auprès d'elles [1]. * ||

J'ai donc voulu écarter de moi ce blâme, et j'ai agréé [G 14000-1]. ses beaux semblants et son service. Mais je ne veux plus désormais être abandonnée à son pouvoir ni souffrir qu'il me serve. Je vous supplie plutôt, sire, de me laisser partir avec vous ! »

Elle sut si bien le décevoir par ses paroles que le roi [G 14008-11]. laissa tomber toute sa colère. || * Il s'en fut trouver G 14020-30.
* Mariadoc et lui assura qu'il n'y avait nul amour entre
* la reine et Tristan. Mais le sénéchal prit soin d'en-
* seigner au roi par grande ruse ce qu'il devait dire
* à Isolt pour l'éprouver encore une fois. * ||

Donc, la nuit venue, Marke dit à la reine [2] : S manque. G 14031.

1. Comparez dans Béroul (éd. E. Muret, v. 71) les propos très semblables qu'Isolt tient à Tristan, pour être entendue de Marke, caché dans les branches de l'arbre :

« Por ce qu'eres du parenté
Vos avoie je en cherté.
Je quidai jadis que ma mere
Amast mout les parenz mon pere,
Et disoit ce, que ja mollier
Nen avroit pas son seignor chier
Qui les parenz n'en ameret. »

2. S : « *Marke s'en revint donc vers la reine et lui dit....* » Il me semble vraisemblable que, chez Thomas comme en *G*, chacun de ces entretiens avait lieu dans le lit conjugal.

S reprend. || * « Mon départ est chose bien arrêtée. Vous resterez
G 14040-3. * sous la garde de mes plus hauts hommes et de mes
* amis, « qui vous serviront à grand honneur selon vos
* désirs et comme il sied à votre rang (*S*) »......... [1].
G 14062-7. * Mais puisqu'il ne vous agrée pas que mon neveu
* Tristan vous offre son service, je veux par amour
* pour vous l'éloigner d'ici. Je le renverrai * || dans son
* pays d'Ermenie [2], car à aucun prix je ne veux lui
porter amour, si je contrarie par là votre désir.
[*G* 14083-8]. — Sire », répliqua Isolt, « il ne faut pas agir aussi
G 14089-93. mal. * || On irait disant par toute votre terre que c'est
* moi qui vous ai poussé à cette résolution, que je haïs-
* sais votre neveu pour le meurtre du Morholt, * || que
je vous ai animé à le haïr, pour lui ravir les biens de
votre royaume, alors qu'il a le devoir, plus étroit que
[*G* 14097-1]. personne, de protéger votre terre. Par là j'attirerais sur
moi le blâme, et je ne veux pas que, pour l'amour de
moi, vous preniez vos parents en haine. Et puis, il ne
vous sied pas de le chasser à cause de moi et de
détruire la paix et les biens de votre royaume. Je ne suis
[*G* 14103-14]. qu'une femme : si une guerre éclate, les ennemis auront
vite fait de m'enlever votre terre, car je n'ai pas la force
[*G* 14124-33]. de la défendre. Et l'on ne manquera pas de dire que,
si j'ai fait chasser Tristan, qui est le plus fort soutien de
votre pays, c'est que je l'ai haï de si male haine qu'il ne
G 14136-59. pouvait plus demeurer près de moi. || * Choisissez donc
* entre ces deux partis : laissez-moi vous accompagner,
* ou bien laissez-lui la garde et la défense de votre
* terre. »

* Le roi épiait anxieusement les paroles d'Isolt. Il
* trouva qu'elles décelaient un grand penchant pour son

1. En *S*, tout le commencement de ce discours est en style indirect, ce qui est l'indice que le traducteur abrège.

2. *S* : *Je veux l'envoyer en d'autres pays*. La répugnance bizarre de *S* pour les noms propres nous autorise à introduire ici (d'après *G*, v. 14067) l'Ermenie.

* neveu. Son soupçon se réveilla, il redevint triste et * angoissé, sa colère et son trouble se ranimèrent. Au * matin, la reine raconta à Bringvain ce qui s'était passé. * Bringvain la traita d'imprudente et de folle, mais lui * enseigna une bonne ruse, et comment il lui faudrait * maintenant parler au roi [1]. * ||

† La nuit venue, quand la reine s'en vint pour dor- † mir auprès de son seigneur, elle le prit entre ses bras, † l'accola, le baisa, le pressa contre son sein et lui dit : *SE* manquent *G* 14160-5.

† « Sire, dites-le moi, je vous en prie, avez-vous bien † considéré la chose en grand sérieux, quand vous † m'avez dit de dan Tristan que vous vouliez le renvoyer † dans son pays à cause de moi ? Si j'en étais sûre, je † vous en rendrais grâces aujourd'hui et tous les jours *G* 14169-238.

1. La *saga* arrête ici l'épisode, et, dès la phrase suivante, sans nulle transition, elle dit : « Sur quoi le roi ne veut plus que Tristan reste à la cour, à cause du soupçon qui est tombé sur lui et sur la reine. C'est pourquoi il les a soigneusement séparés l'un de l'autre, et voici que Tristan habite maintenant dans une ville sous le château. » Pourtant la *saga* ne venait-elle pas de nous promettre elle-même une « bonne ruse » de Bringvain ? Et Bringvain ne reparaît plus au chapitre suivant. Quelle était cette ruse ? De toute nécessité il faut admettre que frère Robert a fait ici une coupure et que le récit d'un quatrième entretien nocturne, donné par *G* seul, se lisait dans le poème de Thomas. Il est vrai que *E* ne garde nulle trace de ce quatrième entretien ; mais il ne conserve rien non plus du troisième, que *G* et *S* s'accordent à rapporter et qui donc appartenait à l'original. Tout réduit qu'il soit, le récit d'*E* confirme notre hypothèse plutôt qu'il n'y fait obstacle. Car *E* s'accorde avec *G* contre *S* pour assurer qu'Isolt sort de cette série d'épreuves blanche comme neige : « Marke est gai et joyeux, car il croit tout ce que lui a dit la reine. A celui qui lui a rapporté autre chose, il ne sait que mauvais gré (*E*, v. 2014-17). » Et cela est bien conforme à la loi de ces *strigvêdas*, qui veut que la femme sorte toujours victorieuse de pareilles luttes. Notre emprunt à Gottfried semble donc nécessaire. On verra d'ailleurs, dès le début du prochain chapitre, que frère Robert n'a pas arrêté là la coupe sombre qu'il pratiquait en cet endroit du poème original.

† de ma vie. Certes, sire, je me fie à vous, autant que
† je puis, autant que je dois; pourtant j'ai crainte que
† ce ne soit ici qu'une épreuve. Mais, si je savais en
† toute certitude, comme vous me l'avez assuré, que
† vous voulez éloigner de moi ce que je n'aime pas,
† alors je reconnaîtrais que je vous suis chère. Je vous
† aurais depuis longtemps, si j'eusse osé, adressé ma
† prière, et je me serais volontiers tournée vers vous :
† je ne sais que trop ce que je puis attendre de dan Tris-
† tan, si je dois longtemps l'avoir auprès de moi. Sire,
† pensez à ceci, et que pourtant ma haine pour lui ne
† vous détermine pas : s'il doit garder votre terre pen-
† dant que vous serez en route, supposez, comme il se
† peut dans un voyage, qu'il vous arrive malheur : il
† me ravira mon honneur et cette terre. Vous savez
† maintenant ce que je puis redouter de lui. Songez-y
† pour y parer, comme il sied à un ami, et délivrez-
† moi, vous ferez bien, de mon seigneur Tristan. Ren-
† voyez-le dans son pays ou faites qu'il aille en voyage
† avec vous, et que, dans l'intervalle, me garde le séné-
† chal Mariadoc. Si pourtant il entrait dans votre
† volonté de me laisser partir avec vous, je laisserais
† volontiers la garde et le soin de cette terre à qui vou-
† drait, pourvu que je vinsse avec vous. Mais, avant
† tout, faites de ce pays et de moi tont ce qui vous
† paraîtra bon à vous-même : tel est mon vouloir et tel
† est mon désir. Pourvu que je sache que je fais comme
† vous voulez, peu me chaut du reste, des gens et de
† cette terre. »

[E 2014-7]. † Elle allait ainsi flattant son seigneur, tant qu'elle
† le reconquit, chassa loin de lui tout soupçon sur sa
† fidélité et son amour, et de nouveau il tint la reine
† pour innocente de tout méfait. Quant au sénéchal
† Mariadoc, il le regarda comme un menteur prouvé, et
† pourtant il lui avait rapporté d'elle vraie histoire et
† droite vérité. †

Principaux traits différentiels en *E* et en *G*. Il n'en est guère en *G* que nous n'ayons relevés ci-avant. Comme nous l'avons noté ci-dessus, *E* ne rapporte que les deux premiers entretiens du roi et de la reine. Gauchement il fait dire tout au long par Bringvain les propos qu'Isolt répète à la strophe suivante, et tout au long par Mariadoc ceux que Marke répètera.

XXII. — Le Nain.

(*S* chapitre LIV du début à la page 69, ligne 16. — *G*, vers 14239 — vers 14586. — *E*, strophe CLXXXIV, vers 2018 — strophe CXCI. — *Folie Tristan*, vers 523 — vers 524.

† Quand [1] le sénéchal vit que les choses n'avaient pas *S* manque.
† tourné selon son désir, il essaya un autre strata- [*G* 14239-42].
† gème. Il y avait à la cour un nain [2], familier du roi *G* 14254-5.
† et bien reçu aussi dans les chambres des femmes. †
[Le sénéchal Mariadoc lui persuada d'épier les amants [3].]

1. Nulle part le traducteur scandinave n'a si brutalement malmené son modèle que dans les deux chapitres qui vont suivre. Il y a pratiqué des coupures si maladroites qu'il a presque atteint à l'inintelligibilité du poète anglais. Il faut renoncer à restaurer la teneur du poème original : heureux si nous parvenons, à grand renfort de notes justificatives, à en retrouver les grandes lignes.

2. Il n'est nommé ni en *E*, ni en *S*. *G* l'appelle (v. 14244) *Melôt petit von Aquilân*; ce nom ne reparaît que chez les continuateurs de Gottfried ou dans des textes (un manuscrit d'Eilhart, le *Tristram* tchèque) qu'on a des raisons de croire interpolés d'après le poème de Gottfried. On n'est donc pas autorisé à l'attribuer à Thomas (cf. W. Hertz, *Tristan*[3], p. 538).

3. On l'a vu à la note de la page 189 : *S* coupe court au récit des épreuves nocturnes pour nous dire que Marke prend l'initiative de chasser Tristan de la cour. Il faut pourtant que l'idée lui en soit suggérée par de nouveaux stratagèmes de Mariadoc; d'abord pour les raisons déjà dites : même à s'en tenir au récit

G 14245-8, 14250-3. † *Ce nain savait, dit-on, lire dans les étoiles les* † *choses cachées*[1]..., *mais je ne veux rien rapporter* † *de lui que ce que je trouve dans la vraie histoire:* † *qu'il était adroit, rusé et bien emparlé.*

[G 14265-85]. [Il surveilla la reine et Tristan, et fit au roi des rapports tels qu'il ranima ses soupçons. D'accord avec le nain et Mariadoc, Marke éloigna Tristan de la cour.]

S reprend, S chap. LIV, E 2025-6. Il sépara tout à fait son neveu de la reine et Tristan prit hôtel dans la ville[2] que dominait le château.......
....
....[3].

[E 2027-8 2030-1]. G 14310-1, 14319-23. Tristan se fait disposer une belle demeure, mais il est triste, et pareillement Isolt, car ils ne peuvent plus se rencontrer. Et d'être ainsi séparés, ils deviennent tous deux blêmes, à force de peines et de tourments, ayant

de *S*, Marke n'avait pas de motifs suffisants pour bannir son neveu. De plus, on lit en *E* (v. 2018 ss.) : « Mariadoc dit au roi: « Mande à Tristan de prendre hôtel hors de la ville; épie son commerce d'amour... etc. » L'accord de *G E* nous montre donc que dans l'original c'était bien le sénéchal qui persuadait au roi d'éloigner Tristan. Mais, pour l'y décider, avait-il recours au nain ? *G* est seul à le dire : *E* et *S* ne font intervenir ce nain que plus tard, mais chacun à un moment différent de l'action, et tous deux, comme on verra, en telle guise que sa brusque apparition reste injustifiée. Il y a donc apparence que le clair récit de *G* appartenait à l'original : déçu en ses premières tentatives, Mariadoc charge un nain, en qui Marke se fie, de surveiller les amants; les rapports de l'espion réveillent les doutes du roi et l'inclinent de nouveau à écouter Mariadoc : sur le conseil de tous deux, il éloigne son neveu de la cour.

1. *S* et *E* se taisent de cette tradition : nous tâcherons de justifier ci-après (cf. la dernière note de ce chapitre) notre emprunt au seul *G*.

2. *S* : *dans une ville*.

3. Thomas devait, je suppose, comme fait *G* (v. 14287-309), rapporter les explications que donnait Marke à son neveu en le bannissant : des bruits fâcheux couraient sur lui à la cour, il convenait de garder la reine contre les soupçons... etc.

perdu leur joie.................................

....

....[1].

Toute la cour remarqua leur angoisse. Elle devint aussi manifeste au roi. Il imagina une épreuve, sentant que son neveu et Isolt cherchaient à se rencontrer et qu'ils supportaient avec peine leur séparation, maintenant qu'ils étaient surveillés de près. Il fit donc préparer ses meutes et ses chevaux, envoya dresser au loin dans la forêt des huttes de feuillage et des tentes, y fit porter du vin et des vivres, disant qu'il voulait passer six semaines[2] et plus à la chasse. Il prit congé de la reine, comme pour se livrer à ce divertissement, et partit pour la forêt. [G 14347-54]. [E 2034-5]. [G 14355-60]. [E 2037-9]. G 14365. G 14374. S manque.

† Il avait mandé à ceux de ses barons qui le voudraient de partir en chasse avec lui; mais Tristan demeura en son logis et s'excusa près de son oncle, prétendant qu'il était malade[3]. † G 14361-4. G 14376-9.

[Comme les amants languissaient séparés l'un de l'autre, Bringvain se glissa secrètement jusqu'au logis de Tristan et lui enseigna une ruse[4] : [G 14390-4]. [G 14422-53].

1. Il est probable que le développement qui se lit en *G* (v. 14310-46) sur les tourments de la séparation est inspiré de Thomas.

2. *E*, v. 2038 : *Quatorze jours*. *G*, v. 14360 : *Vingt jours*.

3. *S* dit seulement : « Quand Tristan entendit parler du départ du roi, il retrouva du calme. Il feignit d'être malade et resta dans sa maison, pour chercher si quelque occasion s'offrirait de revoir la reine. » Il n'est pas dit expressément que le roi l'ait provoqué à le suivre en chasse; mais ce ne doit être qu'une maladresse du remanieur norrois. Cf. *E*, v. 2040, qui confirme *G*, si l'on adopte la conjecture de Kölbing :

« Tristrem go wiþ hem bede. »

« Mande à Tristan, dit le sénéchal, de partir en chasse avec eux. »

4. *E* et *S* se taisent de ce message de Bringvain : chez eux, Tristan semble inventer de lui-même le stratagème. Comme on sait par ailleurs que *G* exploitait à l'occasion le poème d'Eilhart, on est d'abord tenté de croire qu'il lui a emprunté l'idée de faire

— « Prenez », lui dit-elle, « une branche d'arbre [1]; taillez-y des copeaux légers, et *gravez sur chacun d'eux ici un T et là un I* [2]; allez au verger qui entoure le château; vous connaissez bien le ruisseau qui descend de la fontaine vers la tour. Jetez-y les copeaux; ils surnageront comme l'écume; Isolt les reconnaîtra et s'en viendra vers vous. »].....................................
....[3].

S reprend. G 14502-8. Chaque fois donc que Tristan voulait se rencontrer avec Isolt, il jetait les copeaux au ruisseau qui courait

intervenir Bringvain. A la réflexion pourtant, il paraît plus probable qu'il n'a fait que suivre Thomas : pour que la ruse ait chance de réussir, il faut qu'elle ait été concertée entre les amants; sans quoi le ruisseau pourrait charrier des branchages pendant des jours et des jours sans qu'Isolt, non avertie, les remarquât : dès lors, comme *S E G* s'accordent à dire que, depuis le bannissement de Tristan, les amants n'avaient plus nul moyen de correspondre entre eux, il faut admettre que Thomas avait pris soin de renouer ici la communication : et le moyen le plus simple était d'y employer Bringvain.

1. *E* : *une branche de tilleul*; *G* : *d'olivier*.

2. *S* se borne à dire : « Tristan cherchait une occasion de revoir la reine. Il prit une branche et tailla des copeaux si adroitement qu'on n'avait jamais vu leurs pareils; car, jetés sur l'eau, ils surnageaient comme l'écume et jamais la force du courant ne pouvait les faire aller au fond. » Gottfried y grave « d'un coté un T, de l'autre un I. » Il peut sembler d'abord que cette invention lui ait été suggérée par Eilhart. Chez Eilhart (v. 3245 ss.), en effet, Tristan doit jeter à l'eau d'abord un rameau, puis un copeau sur lequel sera dessiné « *ein crûce mit vunf orten*, » et selon une ingénieuse explication de W. Hertz (*Tristan* [2] p. 539), cette croix à cinq branches représente les initiales des noms des amants. Mais, ici encore, *G* n'avait que faire de se référer à Eilhart. Chez Thomas aussi les copeaux portaient des lettres gravées, car on lit en *E*, v. 2049-51 :

Bi water he sent adoun
Liȝt linden spon :
He wrot hem al wiþ roun.

3. La scène pouvait se prolonger, chez Thomas comme en *G* (v. 14454-501), par les remerciements de Tristan à Bringvain.

le long de la tour du château et qui passait devant la chambre où couchait la reine[1] : par cette ruse Isolt connaissait aussitôt son désir et sa venue au rendez-vous. *E* 2053-5.

[Ils se rencontrèrent ainsi maintes fois[2], sans être surpris par personne. Mais une nuit il advint que le nain les épia : il vit Tristan venir vers la fontaine du verger, y jeter des copeaux, et, après une courte attente, Isolt le rejoindre[3].] *S* manque. [*G* 14509-23]. [*E* 2058-63].

Le lendemain[4], comme Tristan était occupé à tailler ses morceaux de bois[5], le nain vint du château et lui dit : *S* reprend. *G* 14547-56. *E* 2069-79.

1. Chez Eilhart (v. 3054-5, cf. 3341) et chez ses continuateurs, le ruisseau traverse les chambres mêmes des femmes (v. 3504-5 ; cf. v. 3341) :

Dô vlôz daz loup und der spân
dorch die kemenâte.

En *G* (v. 14441), il coule *devant* la porte de ces chambres « *vür der kemenâten tür.* » *S* marque plus clairement que Thomas, effaçant le trait archaïque, le faisait passer hors des murs. Le texte de la *Folie Tristan* est malheureusement incertain en cet endroit (v. 785-6) :

Une funteine iloc surdeit
Qui de[lez] (?) la chambre curreit.

2. *G*, v. 14509 : *Huit fois en huit jours.*

3. La *saga* ne dit rien de cette surprise ; elle n'a pas encore parlé du nain. Elle n'en parlera qu'à la phrase suivante, l'introduisant en ces termes : « Comme Tristan était ainsi occupé à tailler ses morceaux de bois, *un* nain vint du château et lui dit : Je te salue de par Dieu, etc... ». Récit inacceptable : quel est ce nain ? que peuvent lui représenter ces morceaux de bois qu'il voit Tristan tailler ? *E* fait apparaître le nain non moins brusquement : « Le nain, perché dans l'arbre, vit leur secret commerce... » Au moins *E* le présente-t-il assez tôt pour qu'on comprenne qu'il a épié les amants, et pour confirmer que le récit de *G* appartenait à Thomas. — Je laisse tomber du récit de *G* (v. 14523-4) ce trait invraisemblable et maladroit que le nain voit bien une femme rejoindre Tristan au rendez-vous, mais ne parvient pas à reconnaître si c'est la reine.

4. *G* seul (v. 14525) donne cette indication de temps.

5. *S* donne seul ce trait, nécessaire pourtant (cf. la note suivante).

‖* « Je vous salue de par Dieu et de par ma dame
* Isolt. Elle vous mande qu'elle veut avoir un entretien
* avec vous. Ne manquez donc pour nulle cause de venir
* vers elle, là où vous l'avez rencontrée la dernière
* fois. Vous savez l'endroit, j'imagine, et ne l'avez pas
* oublié. *‖ Je vous le confie en secret : il est impos-
sible de savoir s'il se retrouvera par la suite des occa-
sions aussi favorables, car toute la cour est partie pour
la chasse, et c'est pourquoi la reine vous demande de
G 14564-5. venir lui parler cette nuit même. ‖* Dites-moi donc le
* message que vous voulez lui transmettre, car je n'ose
G 14569-71. * m'attarder ici plus longtemps à cause des félons qui
* m'envient et qui disent au roi que je m'entremets de ce
* qui se passe entre vous et ma dame de mauvais pour
G 14566-8. * lui. S'ils savaient maintenant que je suis ici, ils me
* dénonceraient au roi et me feraient honnir. » * ‖

Tristan lui dit :

[E 2080-6]. « Ami, que Dieu te récompense d'avoir bien voulu
m'apporter un message ! Je reconnaîtrai ton service, si
je demeure en vie. Pour cette fois, je te donne mon manteau fourré d'ermine, si peu que vaille ce présent ; une autre fois tu recevras davantage. Je te prie en toute confiance de dire à ma franche dame Isolt que je la salue de par Dieu et que je lui mande mon amitié ; que je ne puis pas venir vers elle, parce que je souffre violemment de la tête et que j'ai été très malade cette nuit. Mais demain, si je puis, j'irai la visiter, si elle désire quelque chose de moi ; alors elle pourra me dire ce qu'elle souhaite [1]. »

---

1. *S* et *E* s'accordent en ceci : Tristan n'est pas la dupe du nain, mais il feint de l'être, il lui donne un manteau en récompense, il lui indique une fausse date pour le rendez-vous. Il faut donc que ces traits aient existé dans l'original. Pourtant la scène garde quelque chose de choquant : comment Tristan peut-il donner ce manteau qui témoignera auprès du roi de la faveur avec laquelle il a accueilli le faux messager ? Bien

Principaux traits différentiels en *G* et en *E*. — Tout ce qui est propre à *G* a été relevé dans les notes qui précèdent. Voici quelques particularités de *E*. V. 2039. Isolt,

mieux, pourquoi ne chasse-t-il pas le nain sans autre forme de procès ? Ces bizarreries, qui appartenaient certainement à l'original, ont arrêté Gottfried, qui, voulant les écarter, est tombé dans l'absurde. Selon lui, le nain a surpris Tristan en conversation avec une femme qu'il n'a pu reconnaître, qu'il soupçonne seulement d'être la reine ; il va chez Tristan pour s'assurer de son doute. Il lui porte le prétendu message d'Isolt, offrant un rendez-vous pour le soir même. Tristan le renvoie brutalement : « Ami, rêvez-vous ? quel conte me faites-vous là ? » Et le nain s'en va, mais il s'en va comme il était venu, sans avoir rien appris de ce qu'il souhaitait savoir, et toute la scène, comme Heinzel l'a déjà remarqué (*Zeitschrift für deutsches Alterthum*, t. XIV, p. 285), reste sans effet, donc incompréhensible. — Voici comme je me représente le travail de Thomas : il partait d'une version (cf. Eilhart, par exemple), où le nain était donné comme un astrologue : c'est en lisant dans les étoiles qu'il surprenait le secret des amants. Ici comme en d'autres occasions, le rationalisme de notre poète s'est trouvé offusqué : il s'efforcera d'effacer ce trait de sorcellerie. Rien de plus simple : le nain connaît les rendez-vous des amants pour les avoir épiés et vus de ses yeux. Encore faut-il qu'il puisse à coup sûr mener Marke à l'arbre du verger; comment pourrait-il, s'il ne lit pas dans les étoiles, deviner le jour du prochain rendez-vous ? C'est alors que Thomas imagine qu'il se présente chez Tristan comme un agent provocateur : le nain se dit chargé de fixer un rendez-vous pour le soir même. Tristan pénètre son dessein : il ne veut pourtant pas le chasser d'un mot, sentant que l'espion en sait long, satisfait s'il réussit au moins à se garder de tout encombre une nuit encore, à voir encore une fois la reine, à convenir avec elle des précautions futures ; il ménage donc le faux messager, et se borne à le tromper sur la date du prochain rendez-vous. Pourtant le nain s'en va, sachant ce qu'il voulait savoir : car il a vu Tristan tailler ses copeaux et donc se préparer à un rendez-vous prochain (*G* a laissé tomber ce trait par étourderie ; cf. le début du chapitre suivant). — Ainsi, toute la scène est inventée pour écarter la donnée du nain astrologue et magicien : c'est ce qui m'a induit, au début de ce chapitre, à attribuer à Thomas la protestation qu'on lit en *G* contre cette tradition : Thomas, qui a tant peiné pour l'écarter, a dû prendre plaisir à marquer qu'il saurait bien se passer d'elle.

séparée de Tristan, songe au suicide. — V. 2036 ss. C'est encore Mariadoc, contrairement à *G* et à *S*, qui prend l'initiative de conseiller au roi de simuler un départ pour la chasse. — V. 2042-4. En même temps qu'il lui conseille d'organiser cette chasse, il prédit au roi que « monté sur l'arbre, Marke prendra les amants sur le fait. » C'est dire que Tristan a déjà, à ce moment de l'action, employé le stratagème des copeaux, et que déjà ce stratagème a été éventé par le nain : *G*, *S*, et jusqu'à un certain point *E* lui-même contredisent cette version. — V. 2064-8. Le nain, avant d'aller chez Tristan pour le tenter, court annoncer au roi qu'il a surpris les amants et que bientôt il lui fera constater leur félonie de ses propres yeux. — V. 2086-90. Tristan, après avoir récompensé par le don d'un manteau le faux récit du nain, lui tient ces propos, dont je n'arrive pas à comprendre l'intention : « J'ai chèrement payé le message de la reine; elle m'a calomnié auprès du roi; demain je le rencontrerai dans l'église. »

XXIII. — Le rendez-vous épié.

(*S*, chapitre LIV, page 69, ligne 16 — chapitre LV, page 70, ligne 4. — *G*, vers 14596 — vers 15050. — *E*, strophe CXCI — strophe CXCIX. — *Folie Tristan*, vers 775 — vers 814. — *Tavola Ritonda*, éd. Polidori, page 232-5).

[*G* 14589-601] [*E* 2091-100]. Le nain prit congé et retourna au château, où le roi s'était caché [1]. Il lui rapporta son entretien avec Tristan.

« Roi », ajouta-t-il, « Tristan se méfie fortement de moi; mais cette nuit vous pourrez sûrement découvrir le commerce qu'ils se sont habitués à si bien dissimuler, car je l'ai vu tailler les morceaux de bois qu'il a

1. Selon *G* (v. 14587-8), le nain rejoint le roi dans la forêt, où il feint de chasser. De même chez Eilhart (v. 3445, 3449).

coutume de jeter au ruisseau pour attirer Isolt [1] ».....

....

[A la nuit, en effet, Tristan se rend dans le verger, près de la fontaine et s'assied sous un pin [2]. Le nain l'a vu, il court avertir le roi, qui vient à son tour [3], monte sur le pin, et s'y tient silencieux. Tristan jette au ruisseau les copeaux par lui taillés [4], et l'eau les emporte.] [G 14601-16]. [Folie Tristan, v. 778-800].

Chaque soir, Isolt s'asseyait sur les rives du ruisseau, S chap. LV.
pour y chercher quelque divertissement et pour y dé- G 14617-9.
plorer les malheurs de ses jeunes ans. Elle voit couler G 14442-4.
les copeaux et comprend que Tristan vient d'arriver G 14663-9.
dans le jardin. Elle se couvre d'un manteau d'er- G 14677-82.
mine, y cache sa tête, et se dirige vers l'arbre, sur les branches duquel déjà le roi attendait [5].

1. *S* se borne à dire : « Et ils continuèrent à s'entretenir tant qu'ils eurent enfin arrêté un projet et trouvé cette ruse; le roi se cacherait la nuit et épierait les amants au lieu ordinaire de leurs rencontres. » Thomas n'a pu manquer de dire que le nain venait l'avertir du moment propice, et que Marke montait sur un arbre d'où il pouvait observer la scène. Nous rétablirons ces moments nécessaires de l'action d'après *G* et la *Folie Tristan*.

2. *Un espin*, dit la *Folie Tristan* (v. 781, 796, 800) et ces vers sont probablement corrompus; M. Foerster les corrige tous trois (*Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, 1901, p. 206), de manière à introduire partout *un pin*. C'est un *olivier*, selon *G*, v. 14612; *un pin*, selon la *Tavola Ritonda*, ce qui donne à la conjecture de M. Foerster un appui inattendu.

3. Selon *G* et Eilhart d'Oberg, le nain accompagne le roi et grimpe avec lui sur l'arbre, mais selon *S E*, et selon Béroul, Marke monte seul. *S* et *E* sont si peu dignes de foi en cette narration qu'il y aurait doute sur la version de Thomas, si la *Folie Tristan* ne nous disait pas que le roi vient seul épier les amants. C'était donc la version de Thomas, et le récit de Gottfried a ici très probablement subi une influence d'Eilhart.

4. Selon la *Folie Tristan* (v. 782-4), il les taille « de sun cnivet » sous l'arbre même.

5. *S* : « *Elle se dirige vers les arbres auprès desquels le roi se trouvait déjà.* » La *saga* ne semble même pas savoir que Marke est monté dans les branches de l'arbre.

[G 14632-5]. [E 2102-4]. S manque. De son côté, Tristan était venu sous le pin ; or, la lune se leva et brilla clair. Soudain il vit sur le sol l'ombre du roi, et se tint immobile, plein d'angoisse à la pensée que peut-être la reine ne remarquerait pas cette ombre[1]...................................

....

....

Mais Isolt la remarqua à son tour; elle parla la première et dit :

G 14720-34. Tavola Ritonda « Sire Tristan, je suis grandement surprise que vous m'ayez mandée ici à pareille heure. Que me voulez-vous? [Vous savez les soupçons jetés sur nous,... vous G 14764-70. savez comme ils sont injustes...] J'en jure devant le E 2132-4. seigneur Dieu, jamais je n'ai donné mon amour, ni n'ai Tavola Ritonda eu désir de le donner à personne, sinon à celui qui le premier m'a tenue, vierge, entre ses bras...........

. . . . »

Tristan répondit :

Tavola Ritonda G 14822-3. [« Reine, je sais bien quelles peines vous avez souffertes à cause de moi, et pourtant je ne vous ai jamais

1. S expédie le reste en cette phrase : « Mais bientôt Isolt remarqua l'ombre à son tour et craignit fort pour Tristan ; et donc tous deux s'en furent et virent qu'ils avaient été trahis en cette triste occurrence. Mais le roi resta sous l'arbre et continua à douter de leur faute, tant et si bien qu'il finit par laisser tomber sa colère contre eux. » — On le voit, ce résumé est si lamentable que volontiers je croirais (avec Kölbing, *Saga*, p. CIII) qu'il n'y a pas de la faute de frère Robert : sans doute son manuscrit de Thomas était mutilé à cette place ; il devait y manquer un feuillet. La *Tavola Ritonda* est d'un faible secours ; E redouble d'incohérence. Sauf deux ou trois coïncidences avec G que nous notons avec soin, son récit reste inutile ; et nous sommes impuissant à discerner ce qui pouvait appartenir à Thomas dans les longues scènes narrées par Gottfried. Il y a entre G et Eilhart de nombreuses coïncidences ; mais, à y bien réfléchir, la situation une fois donnée, il y a toute une série de propos que doivent presque nécessairement tenir les amants pour se disculper, et qui s'imposent à tout conteur.

donné que bon conseil et confort..... » Il annonce son dessein de quitter la terre du roi Marke. Il demande à la reine d'intercéder auprès du roi, soit pour le réconcilier avec lui, soit pour obtenir que Marke acquitte ses gages et lui permette de quitter le pays [1]............... *E* 2139-40. [*E* 2138].

. . . .

Isolt et Tristan se séparent. Attendrissement du roi. Il se promet de tirer vengeance de ceux qui ont calomnié son neveu et la reine. Tous deux rentrent en grâce auprès de lui et Tristan revient à la cour.] [*G* 14911-4]. [*G* 15032-50.] [*E* 2156-67].

La Tavola Ritonda o l'istoria di Tristano (ed. Polidori, Bologne, 1864, t. I, p. 232-5.) « E dimorando in tale maniera, Tristano giorno e notte in altro non potea pensare se non com' egli potesse parlare alla reina; e tanto aoperòe, che eglino s'andarono a parlare una sera sotto a uno pino, lo quale era nel mezzo del giardino della reina. Essendo insieme, l'uno disiosamente abbraccia l'altro, e con grande disio l'uno si languiva per l'altro;.... e tutte le volte che a loro piaceva, s'andavano sotto a quel pino a parlare insieme. E tanto v' andarono, che allo re Marco fue spiato; e per alcuno gli era deto : non però ch' egli fermamente lo credesse. Ma per esserne poi certo, pensòe una grande maestria; chè venendo una sera, lo re se n'andòe al giardino e celatamente sìe montòe in su quello pino e quivi aspetta e

1. J'attribue ce motif à Thomas, sur la foi de *E*, et bien que *G* s'en taise, parce qu'il se trouve chez Eilhart et chez Béroul, que le poète anglais ne connaissait pas. A vrai dire, le sens du vers anglais n'est pas assuré (cf. Kölbing, *Sir Tristrem*, p. 164, note du vers 2138). Mais ces vers de la *Folie Tristan* suppriment l'incertitude (v. 808-12) :

« E [jo] vus mustrai ma praiere
Ke vus al rai m'acordissez,
Se vus fare le puüssez,
U il mes guages aquitast,
E del regne aler me lessast.

fra sè dice : « Io voglio sapere se questo sarà verità, o no », che sua dama Isotta ancora lo tradisca. In tale maniera istando uno poco, ecco la reina uscire per uno picciolo sportello del palagio, e viénsene allo giardino; e allora Tristano dismonta per lo muro del chiostro e viénsene verso lo pino. E a quel punto, lo lume della luna era bello e molto chiaro; e mirando gli due amanti nell' ombra del pino, vídonvi una spera d'uomo, e di ciò amendue dubitarono molto. E a quel punto la reina, ch' era savia, sìe s'affisse, dicendo : « Sire Tristano, fommi grande maraviglia quando per me avete mandato a così fatta ora. Già sapete voi lo incarco che io ò sofferto e patito per voi, e sapete ch' io sono stata accusata a cosìe grande torto di cosa che già mai non fu nè potrebbe essere nè intervenire per tutto l'oro del mondo; imperò ch'io non soe dama al mondo, nè credo sia, che tanto ami suo sire, quanto io amo lo mio. Ma sola una cosa è quella per la quale la doglia passe e vae via tostamente; imperò che là dove è la verità, sempre rimane il vero in suo stato. Chè quando lo mio signore lo re sapràe ben la verità di mia lianza, egli già non crederràe più a malvagi consiglieri, ma amerà più me che altra persona : chè, in buona fè, io posso con verità giurare che io non diedi giammai mio amore a persona veruna, nè animo ò avuto di dare, se none a colui il quale ebbe lo mio pulcellaggio. E se lo re sapesse ch' io fossi ora qui, egli mi farebbe ardere, e neuna persona lo potrebbe trarre di sospetto. Ora mi dite perchè a cotale ora voi mandaste per me; chè, certo, l'ora non fue bella nè convenevole, e per altra fiata per nulla maniera ci verrei. » E Tristano disse : « Reina, io so bene che per me avete patito pena e carco; ma ciò non è stato per mio difetto, chè voi sapete bene che da me voi non aveste già mai altro che buono consiglio e conforto, però che lo onore e la vergogna dello re sarebbe mia propria. E bene doveria egli pensare, che se io amata v' avessi di folle amore, io non vi arei donata a lui, ma io v' averei tenuta per me. Ma lo re ciò no crede, ma crede a coloro che per invidia mi vorrebboro vedere distrutto. E sappiate che io mandai per voi per cosìe fatto convenente, che io mi voglio ritornare nella Petitta Brettagna... » [Il demande à la reine de solliciter le roi d'abandonner à Governal une partie du royaume de Loonois, laquelle re-

lève de Marke. « La reine refuse. E allora l'uno si diparte da l'altro, mostrando d'essere schifati nella vista; e assai erano addolorati perchè non aveano potuto parlare insieme d'altre cose più sagrete. E lo re avendo ascoltato loro parlamento, dismonta del pino, dicendo in fra sè, ched e' non fu già mai la verità che in fra Tristano e Isotta fosse mai niuno rio pensamento. E allora se ne vae a sua camera, e sìe si riposa, e al mattino si lieva e vae nella grande sala del palagio, là dove erano baroni e cavalieri assai. E lo re allora appella a sè uno suo consigliere, lo quale per più fiate gli avea accusato Tristano; ed era appellato questo tale Federumgotto. Allora lo re lo ferìe del guanto in nel visaggio, dicendo: « Ahi traditore, per voi non è campato ch'io non aggia diserta mia dama e mio liale nipote!..... » etc.

XXIV. — Le fer rouge.

(*S*, chapitre LV, page 70, ligne 4 — chapitre LXI. — *G*, vers 15051 — vers 15768. — *E*, strophe CXCIX — strophe CCIX, v. 2292. — *Folie Tristan*, vers 725-754, 815-832. — *Tavola Ritonda*, pages 235-41).

[Mariadoc continue à épier les amants, qui se [*E* 2179].
gardent] .... [*G* 15077-83].

....

‖ * Un jour le roi se fit saigner, et avec lui la reine et *S* reprend.
* Tristan. Marke méditait de leur tendre, « dans sa cham- *G* 15121-7.
* bre à coucher (*S*) » une nouvelle embûche : et Tristan [*E* 2190-1].
* n'en eut aucune méfiance. * ‖ Or, la nuit venue, comme *G* 15134-8.
tout le monde était couché, il ne resta dans la chambre que le roi et Isolt, Tristan, le nain et Bringvain [1].

— « Beau neveu », dit Marke, « éteins tous les cierges; la lumière me gêne. »

1. *S* dit : « *le roi ne garda dans sa chambre que Tristan.* » On verra par ce qui suit que *G* a raison d'y retenir en outre le nain et Bringvain. *G* y garde aussi « ein juncfrouwelîn », on ne sait pourquoi : elle assistera, sans utilité appréciable, à un étrange spectacle.

G 15400-2. ‖ * les hommes croient souvent le faux aussi bien que * le vrai. * ‖ Mais vu le tort que vous avez si longtemps subi avec patience, et vu que vous avez déjà fait reproche à la reine du manque de foi que vous lui
G 15514-17. attribuez, ‖ * il convient que la reine Isolt comparaisse ici devant ces hauts hommes. * ‖ Vous m'entendrez l'in-
[G 15391-6]. terroger, vous entendrez sa réponse; après quoi, nous nous accorderons à ce jugement qu'elle ne devra plus partager le lit royal, tant qu'elle ne sera pas lavée de l'accusation portée contre elle. »

G 15423-5, ‖ * Le roi répondit :
15426, 15428 * « Devant tous mes barons et vassaux, j'accepte * volontiers ce jugement. »

* On envoye chercher Isolt; elle répond aussitôt à * l'appel, entre dans la salle et s'assied. L'évêque se lève * et lui dit :

G 15432, * « Reine, écoutez ce que le roi m'a ordonné de vous
15435-6. * dire. * ‖ Tout le monde à la cour et hors de la cour a
[G 15448-52]. maintenant ouï parler d'une accusation généralement
[G 15486]. portée contre vous, et qui depuis plus de douze mois [1] est jetée sur vous et sur Tristan, le neveu du roi. Que ce soit à tort ou à droit, le blâme pèse publiquement
G 15456-62. sur vous, et la honte sur le roi. ‖ * A vrai dire, le roi * n'a de ses yeux rien vu ni trouvé que de bon en vous, * hormis ce grief que l'on vous reproche, mais dont il * n'a pas de preuve convaincante. * ‖ Or, je vous accuse là-dessus devant les barons et les vassaux, et je vous requiers de faire la preuve de votre innocence, afin que vous soyez délivrée et que vous délivriez le roi de l'erreur où il vit, car il ne vous convient pas de partager son lit au su de tous, avant de vous être justifiée de cette accusation. »

1. En *G*, c'est Isolt qui, au vers 15486, précise ce point de chronologie.

Isolt était aussi avisée que courtoise, aussi habile en [G 15473-4].
paroles que belle. Elle se leva devant le roi et dit : G 15476.
« O bon roi, vous savez en vérité que ||* je connais l'ac- G 15483-95.
* cusation portée contre moi par des envieux, des félons ;
* car il y a longtemps qu'on l'a dit : personne ne saurait
* vivre sans être blâmé ni soupçonné. Je ne saurais donc
* m'étonner que l'on invente des mensonges contre moi,
innocente. || La besogne apparaît facile à ces félons, [G 15498-500]
parce que je suis ici une étrangère, éloignée de mes parents et de mes amis, et qui vis solitaire au milieu de gens qui ne me sont rien, comme une captive de guerre. Et c'est pourquoi je sais bien que personne n'aura pitié de ma misère. Or je supplie le roi, mon seigneur, qu'il ordonne un jugement devant toute sa cour, où je puisse faire la preuve de mon innocence. On ne saurait me soumettre à une forme de jugement si rigoureuse que je n'y accède, pour ruiner les reproches de mes envieux, car je suis innocente : ordonnez la preuve par le fer rouge ou toute autre à votre gré. Si elle tourne contre moi, que le roi me fasse brûler sur un bûcher ou déchirer par des chevaux ! »

Le roi a entendu qu'Isolt s'offre volontairement à S chapitre LVII
l'épreuve par le fer rouge ou à toute autre. Il sait qu'il [G 15532-37].
ne peut rien exiger au-delà, n'ayant découvert aucune preuve certaine et aucune faute manifeste. Il lui faut donc consentir à une épreuve judiciaire. Il répond à la reine :

« Avancez et jurez-moi que vous ferez la preuve de votre innocence devant ces hauts hommes, et que vous tiendrez ce que vous venez de promettre. Pour moi, je
m'accorde volontiers à ce que vous proposez. Vous G 15535.
irez à *Carlion* [1], et je vous y ajourne aussi à un

1. « *In die stat ze Karliûne,* » dit G. La *saga*, p. 72, l. 27 donne « *Korbinborg* », mot où il semble bien qu'il faille reconnaître une fausse lecture de *Karlium*.

mois [1], vous tous, mes barons, afin de pourvoir à mon honneur et à mon droit. »

[G 15531-3] Isolt s'avança et prêta au roi le serment qu'elle fournirait la preuve de son innocence, comme le roi l'avait
G 15536-7. prescrit. || * Les barons et la cour se séparèrent et
G 15538-9. * retournèrent chez eux. Isolt demeure dans l'an-
* goisse, * || sachant trop combien est fondée l'accusation qui l'a jetée dans la honte.........................
....[2]

S chap. LVIII. || * Quand le jour fixé approcha, elle chercha un moyen
G 15554-5. * de sortir de peine. * || Elle fit dire à Tristan [3] de venir
[G 15557-68]. à sa rencontre à un gué du fleuve, aussi bien déguisé que possible, à un jour qu'elle lui marqua. Elle lui manda en outre de la porter à la descente de son bateau, quand elle traverserait le fleuve : elle aurait alors un secret à lui dire. Il s'appliqua donc à venir vers elle au jour dit, si méconnaissable que nul ne pût savoir qui il était. Il teignit fortement son visage de couleurs jaunes et se revêtit d'une méchante robe de laine sur laquelle il jeta un vieux manteau.

[G 15569-80]. Sur l'autre rive du fleuve, la reine monta en bateau.
[E 2239-67]. Avant d'atterrir, elle fit un signe à Tristan, puis lui cria :

« Ami, avancez et portez-moi à terre. Vous devez
[G 15584-5]. être un bon passeur. »

|| * Tristan approcha du bateau et la prit dans ses
G 15587-92. bras. Comme il la portait, elle lui dit à voix basse :

— * Laissez-vous tomber avec moi, quand vous arri-
* verez sur le sable. » * ||

1. *G*, v. 15534 : « *à six semaines* ».

2. Cette indication semble bien n'être que le résumé d'un développement analogue à celui de *G*, v. 15538-52.

3. Qu'est devenu Tristan depuis la nuit de la saignée ? Ni *S*, ni *G* ne nous le disent nulle part, mais il faut penser, comme c'est naturel, qu'il s'est esquivé de la cour. Le poème de la *Folie Tristan* (v. 753-4) dit qu'il en a été « chassé. »

Quand il l'eut emportée du bateau et qu'il fut éloigné [G 15593-601]
du fleuve de quelques pas, elle releva ses vêtements, et
il se laissa aussitôt choir sur elle [1]. ‖ * A cette vue, les G 15603-10.
* gens du bateau s'élancent, armés de bâtons, de gaffes,
* de rames, et veulent le tuer. Mais la reine leur dit :
« * Ne lui faites pas de mal. Sans doute il n'a pas
* fait exprès de tomber, mais il est affaibli. * ‖ Ses longs
voyages lui ont pris sa force, car c'est un pèlerin qui
revient de lointain pays. »

Et chacun alors de plaisanter des propos de la reine,
de rire de sa chute avec le pèlerin, ‖ * chacun de penser G 15613-5.
* qu'elle est de grande bonté, puisque seule elle n'a
* pas voulu souffrir qu'il fût maltraité. * ‖ Mais personne ne soupçonna le plan qu'elle avait médité. Tous
montent à cheval, et vont leur voie en s'amusant du
pèlerin qui s'était si risiblement comporté. Isolt dit à
ceux qui l'accompagnent :

‖ * « Serait-ce donc chose si singulière, si le pèlerin G 15616-9.
* avait voulu prendre son plaisir « et toucher mes
* cuisses blanches ? (*S*) » Mais voici qu'il m'est devenu G 15628-33.
* impossible de prêter le serment que personne autre
* que le roi ne s'est couché là ! » * ‖

Ils chevauchèrent jusqu'au palais du roi, où la reine [G 15634-7].
descendit de cheval avec tout son cortège.

‖ * La cour s'était assemblée *à Carlion* [2] très nom- S chap. LIX.
breuse. Le roi était de rude et sombre humeur, dur, G 15637.
impatient de se venger et d'éprouver Isolt par le fer [E 2268-88].
rouge. ‖ * Le fer est mis au feu et préparé. « Trois G 15646.
* évêques le bénissent, Isolt entend la messe (*S*) », dis- [G 15655].
* tribue de riches aumônes, de si large cœur qu'elle G 15647-8. G 15651.

1. « Suef a la terre chaïstes
E vos quissettes m'ouveristes,
E m'i laissai chaïr dedenz. »
(*Folie Tristan*, v. 825-7).

2. G seul.

* donne, pour l'amour de Dieu, la plus grande part de ce
* qu'elle a d'or, d'argent, * || de robes et de vases aux
pauvres, aux malades et aux blessés, aux orphelins et
G 15667. aux pauvres veuves. Elle s'avance pieds nus, en vête-
G 15662. ments de bure, et chacun a pitié d'elle. Tous pleurent,
[G 15668-9]. ses amis et ceux qu'elle connaît, étrangers et gens du
pays, riches et pauvres, jeunes et vieux; tous s'émeuvent
G 15672-3. pour elle en leur cœur. || * On apporte les reliques des
* saints, pour qu'elle puisse jurer sur elles son ser-
* ment. *|| Elle approche, pleurante, étend la main sur les
G 15687-9. saints. Alors elle entendit que || * les barons disputaient
G 15694-6. * entre eux de la formule du serment. Les uns voulaient
* par cette formule l'acculer en ses dernières défenses,
* d'autres au contraire cherchaient à lui venir en aide; * ||
la plupart se mettaient du côté du roi, demandant la
formule la plus rigoureuse possible. Alors Isolt parla
ainsi :

G 15710-24. ||* « Roi, entendez mon serment. Jamais homme né de
* femme ne s'est approché de mon corps, hormis vous,
* sire roi, et le piteux pèlerin qui m'a portée à la des-
* cente du bateau, et qui devant vous est tombé sur moi.
* Si ces paroles sont vraies, que Dieu m'assiste en cette
* épreuve * || et manifeste mon innocence par ce fer
G 15725-7. * rouge ![1] Si vous trouvez que je n'en ai pas dit assez par
* ce serment, ajoutez-y vite ce que vous voudrez et je
* jurerai. » * ||

Le roi voit pleurer Isolt, et tant d'autres, riches et
pauvres, pleurer pour la douleur de la reine. Il est, lui
aussi, troublé en son cœur, et dit à Isolt :

G 15728-33 || * « J'ai entendu votre serment; il ne me semble
* pas utile d'y rien ajouter. Portez donc ce fer rouge, et

1. Je ne crois pas devoir conserver cette phrase de *S* : « *Jamais aucun autre homme ne m'a fait commettre faute ni péché ; j'en prends à témoin Dieu et tous ses saints.* » Elle ne peut qu'inquiéter Marke et l'assemblée; rien d'ailleurs n'y correspond en *G*.

* puisse Dieu montrer que vous êtes aussi innocente que * vous l'avez dit et affirmé devant nous !

* — Ainsi soit-il, » dit-elle. * ||

Elle passa hardiment sa main sous le fer rouge, le saisit, et le porta sans que personne remarquât en elle crainte ni couardise, et Dieu en sa compassion lui ménagea une belle justification, réconciliation et bon accord avec le roi, son seigneur et son époux, en tout amour, en tout honneur. [G 15734-6].

Quand elle eut manifesté son innocence par l'épreuve du fer rouge, Isolt s'assit et dit au roi................ Schapitre LXI.

....

qu'il avait agi légèrement, en portant haine à cause d'elle à Tristan, son neveu.........................[1]

Le roi chassa sa folie et regretta d'avoir jamais jeté sur son neveu un mauvais soupçon et de s'être préparé à lui-même tant de tourments et de troubles vains. Il est maintenant affranchi de tous ses doutes ; malgré les félons, son cœur redevient pur de toute défiance. Il croit désormais que l'accusation était injuste, et se montre très doux, pour consoler la reine en sa tristesse. Toutes ses richesses lui paraissaient sans valeur en regard de son amour et de sa tendresse. Il aimait sans mesure, en telle guise qu'il n'était nulle créature de Dieu qu'il chérît autant que la belle Isolt. [G 15755-67]. [E 2289-92].

Principaux traits différentiels en *E*. V. 2194. C'est Mariadoc qui répand la farine : le nain n'apparaît plus. — V. 2223-4. Tristan, après la nuit où il a été surpris, s'éloigne de la cour, ce qui est sous-entendu en *GS*. — V. 2235. C'est à Westminster que se déroule la scène du jugement de Dieu.

1. Je soupçonne *S* de résumer ici. Isolt ne devait pas traiter en une seule phrase une matière si délicate.

Principaux traits différentiels en *G*. Gottfried a très fidèlement suivi son modèle en ce chapitre : les variantes portent donc sur des détails, dont plusieurs devaient d'ailleurs se lire dans le poème de Thomas. — V. 15053-120. Développement sur les dangers d'un mauvais voisinage, à propos de l'espionnage de Mariadoc et du nain. Le nain Melôt comparé au serpent, Mariadoc au chien. — V. 15123. *G* place l'épisode de la fleur de farine dans la nuit du lendemain de la saignée. — V. 15140-2. Marke ne demande pas à Tristan d'éteindre les lumières : la clarté en est offusquée par des tentures. — V. 15173-89. Les hésitations de Tristan, avant qu'il s'élance sur le lit de la reine, plus minutieusement détaillées. — V. 15241-70. Et de même les incertitudes de Marke, quand il a vu les lits sanglants. — V. 15304-7. L'idée de réunir un « conzilje » à Londres vient des vassaux de Marke. L'assemblée a lieu après la Pentecôte. — V. 15352. L'évêque qui mène la délibération du concile est « der bischof von Tamîse » ; *E*, qui place à Westminster la scène du jugement, dit (v. 2245) que, pour s'y rendre, « Over Temes sche schuld ride. » Il est possible que Thomas ait nommé quelque part la Tamise en ce récit. — V. 15432 ss. Le discours de l'évêque est plus mesuré de ton et plus compatissant qu'en *S*. — V. 15507-30. Isolt se déclare prête à subir une épreuve judiciaire quelconque ; elle ne précise pas laquelle, et c'est le roi qui parle le premier de l'épreuve par le fer rouge. — V. 15557. C'est par lettre que la reine mande à Tristan de se déguiser en pèlerin. — V. 15593-601. La chute du pèlerin et d'Isolt est plus décente qu'en *S* et en *E*. — V. 15691. Comme de juste, c'est Mariadoc qui insiste le plus pour que la formule du jugement ne laisse place à aucune échappatoire. — V. 15737-48. Protestation célèbre de Gottfried contre les jugements de Dieu : « Ainsi fut manifesté et attesté à tout le monde que le très glorieux Christ se plie comme la manche d'un bliaut ; il se plie et se dispose, comme chacun désire, aussi exactement et aussi parfaitement qu'on le veut. Il est prêt, au gré de chacun, soit à la vérité, soit à la fraude. Le jeu est-il sérieux, est-il plaisant, le Christ est comme on veut l'avoir. »

La Tavola Ritonda o l'istoria di Tristano, éd. Polidori, p. 235-41. « Ora dice lo conto, che dimorando in tale manera Tristano nella corte dello re Marco, lo re, per alcuno rio rapportamento e per altri sembianti della bella Isotta, ciascuno giorno egli n'era in maggiore sospetto. E allora, ancor per esserne vie più certo, pensòe una sua grande sottolità, e fae acconciare in una camera tre ricche letta, e poi disse a Tristano : « Bello nipote, egli èe il tempo buono che noi ci scemiamo sangue; e però, se a voi piace, facciamci insieme sallacciare, per istare più sani di nostre persone. » E Tristano disse che gli piaceva assai; e allora cosìe fanno lo re e Tristano e ancora Isotta. E in quello giorno, eglino mangiano bene di dilicate e buone vivande, e la sera si riposano in quella camera, ciascuno nel suo letto di per sè. E passato lo primo sonno, lo re si lieva e vae per la camera, e celatamente sparse farina fra il letto di Tristano e quello di Isotta; e appresso fae uno motto a Tristano, e dice qu'egli vae a fare far una mattinata a suo piacere, e partesi della camera. E messer Tristano, ciò sentendo, si lieva per volere andare allo letto della reina; e mirando in terra, egli vidde lo spazzo cosìe bianco, e in fra sè stesso disse : « Questo è fatto per grande maestria, ed èe proprio per me e per Isotta fatto e ordinato questo fatto. » Ma, come cavaliere valentre di sua persona e destro, di ciò non cura : perch'egli, adunque, prese uno salto di sullo suo letto e saltoè su quello della reina; e per quella pruova e per quello grande salto, il suo braccio per forza la vena s'aperse e molto sangue n'uscìe. E preso ch'ebbe suo piacere e diletto, egli prese un altro salto e fue ritornato nel suo letto. E stando uno pezzo, lo re si ritornòe, e aveva in sua mano uno grosso torchio acceso; e mirando egli a terra, non vi vidde niuna novitade nella farina; e mirando nello letto della reina e di Tristano, viddelo tutto insanguinato, e allora egli monta in grande sospetto. E venendo al mattino, lo re fae venire l'arcivescovo della cittade davanti da sè, lo quale era uno molto savio e antico naturale, ed era d'una santa vita; e lo re gli conta tutto lo sospetto ch'egli àe di sua dama Isotta, e sì come per tale sospetto la voleva fare ardere. E lo arcivescovo disse : « A volere incolpare uomo e fare morire persone per sospetto, non èe cosa licita. E dite sì come di loro

fallo voi non ne siete certo. Ma se vi piace, io vi donerò altro consiglio santo e giusto.» E lo re disse che gli piaceva assai, e a quello s'atterrà. E l'arcivescovo disse : « Sire, io vi dono questo consiglio : che voi meniate vostra dama al Petrone Vermiglio, lo quale stae in fra 'l mare, ed èe di lungi di qui venticinque leghe, nella isola di Matufer; nella quale isola feciono penitenzia gli sei Padri e il gran profeta. E nel detto Petrone Vermiglio sono corigate di molte sante orlique e profezie, secondo la leggie di Carlone; ed èe in quello Petrone coricata la vertudiosa pietra della itropica, la quale non lascia persona mentire. E quando sarete al detto luogo, comanderete alla reina che ponga la sua mano dritta sopra 'l detto Petrone, e giuri s' ella vi fece mai veruno fallo; e sì vi foe certo, ch' ella vi dirà la veritade o del sìe o del no, imperò che altro ella non potràe dire. Per più certezza, le farete prendere l' ardente ferro; imperò che s' ella aràe detta la veritade, il ferro, per le sante orlique, sì nolle faràe veruno male. D' allora innanzi sarete voi bene certo e sicuro; imperò che al Petrone, per la virtù della pietra, non vi si puote mentire; nè anche presso al detto Petrone a diece volte quanto l' uomo e la femmina fosse lungo : e questa si èe cosa vera e provata per più di mille persone. Ma tanto voglio che voi mi promettiate, che se voi trovate la reina in colpa, che voi nolla farete morire; perch'io non vorrei che a mia cagione ella morisse, nè niun' altra persona : ma fatela murare in una carcere, e nutricatevela dentro di pane e d' acqua.» E lo re di tale consiglio fue assai allegro; e allora l' arcivescovo se ne vae alla reina Isotta, e còntale tutto il convenente, sì com' ella de lì a diece giorni doveva andare al detto Petrone e fare quivi pruova di sua persona. E Isotta allora nel viso si mostrava di ciò molta allegra, ma nel coraggio suo n' era molta grama e dolente più ch'altra dama del mondo; perch' ella si sentiva molto incolpata, e sapeva bene che a quello Petrone Vermiglio niuna persona non v' andava che non convenisse dire la verità di quello fosse domandato, e ad altra cosa non poteva aprire la bocca nè dire nulla. E allora ella manda per messer Tristano, e sì gli conta tutto il fatto, ciò che lo re aveva di lei ordinato; e allora messer Tristano pensa uno poco, e appresso disse : « Dama, non dubitate di niente, chè io penso fare tanto e

adoperare, che voi farete salvo saramento, e che lo arzente ferro non vi faràe veruno male; chè io saròe nella isola in tale maniera divisato, e terròe il cotal modo e la cotale condizione : e se nostra maestria non valesse, e' varràe la trinciante spada. » E a quel punto, Tristano si diparte dalla reina, e sìe s' arma e monta a cavallo, e sìe si licenzia dallo re; e disse che' egli voleva andare a parlare allo duca Bramante, lo quale per più fiate aveva mandato per lui, e lo re, adunque, gli dona licenzia per uno mese. E Tristano allora cavalca al porto, a casa d' uno borgese, caro suo amico; e quivi sìe si disarma di tutte sue armi, salvo di sua spada, e forniscesi di tutte quelle cose ch' egli crede che bisogno gli facessoro; e solo solo entra in una navicella, e passa di làe nell' isola di Mantufer, là dov' era quello Petrone Vermiglio. E da poi che' l termine della reina fue venuto, lo re Marco, l' arcivescovo e Isotta, e da venti antichi frati e abati e religiosi, escono della città. Ed essendo alla riva, trovarono uno pellegrino, con grande cappello in su sua testa e con grosso bordone in mano, addobbato di grossa schiavina; e aveva una grande barba, ed era molto molto divisato di sua persona : e veruna altra criatura non era in quella isola. E la reina vedendo lo pellegrino, sìe l' appella, dicendo : « Servigiale di Dio, se ti piace, aiutami a dismontare di questa nave. » E lo pellegrino entròe nella acqua per fino a mezza gamba, e prende la reina in braccio, e sìe la porta fino a terra ferma; e allora l'abbraccia strettamente, e solo e scalzo se ne vàe per la folta selva. E lo re vedendo ciò, sì àe grande dolore, e lo arcivescovo e gli altri parlati, sì come fedeli antichi, dicevano allo re : « Sire, non abbiate veruna langura, però che veramente colui che abbracciò la reina fue alcuno santo romito; e ciò fe per dimostrare che la reina non era incolpata..... » E a quel punto, la reina a gran maestria piangea, chè sacciate ella era una molto savissima dama; e lo re molto sospira, dicendo che mai in sua presenza non gli fue fatta tanta villania. E allora, appiede se ne vanno per l' aspra selva; ed essendo presso al Petrone, eglino truovano uno folle, molto divisato di sua persona; e gli suoi capelli gli andavano in contra a monte, ed era scalzo, e suo visaggio era di diversi colori. Questi giaceva appiede d' una croce, e con mano teneva

sopra' l corpo d'arcipresso una croce, imperò che quella selva sìe n' era tutta piena. E quando lo re lo vide, sìe se ne maraviglia molto; e lo arcivescovo si tràe davanti, e con grande divozione sì s' inginocchia, e baciava la croce del folle, ch' egli teneva in sua mano ritta; e così fae lo re e gli altri parlati. E quando la reina si trae avanti, lo folle l'abbraccia e sì la bacia; e lo re di ciò molto se ne turba. E lo arcivescovo disse : « Monsignor, questo non èe sanza grande cagione; chè veramente io credo che per amore di Dio egli viva e dello Spirito Santo. » E allora vanno al Petrone, e lo re comanda alla reina che vi ponga suso la mano ritta e giuri di dire la verità; e la reina cosìe fàe, dicendo : « Io giuro sopra queste sante orlique, che mai a me non si appressòe niuna persona la quale di mio corpo usasse niuna villania, se non se voi re Marco, e lo pellegrino ch' era al porto, e cotesto folle che voi vedete costì; e d' ogni altra persona io sono netta e pura e leale, e mai co' niun' altra persona io non fei mai niuno fallo, se no' se com' io v' òe contato. » E lo re, per la grande volontà, non si accorge, ma disse : « Dama, voi l' avete fallata, chè lo arzente ferro vi converràe prendere. » E la reina prende lo ferro, e per grande pezza lo tenne in mano; e a quel punto, lo re fue fuori di sospetto, e per grande amore lo re l' abbraccia e bacia, e sìe le dona tre ricche castella..... E allora lo re domanda il folle com' egli era appellato, ed egli disse : « Io ò nome Tantri; e se quel *tri* fosse davanti al *tan*, io arei nome *Tritan.* » Allora di ciò non si addàe, perchè Tristano parlò molto chiuso. E a tanto lo re, la reina e loro compagnia, si tornano alla cittade di Tintoille; e Tristano rimane, faccendosi questa ragione : « Gia ò io nome Tritan. Se lo re si fosse accorto di me, io gli arei colpita la testa, perchè quivi presso a quel Petrone non si poteva mentire. » E allora Tristano si scoperse ed entra in sua barchetta, e torna alla maggione del suo leale amico, e quivi si riposa tutto quello giorno, e appresso egli sì si arma e assettasi poi l'altro giorno.

XXV. — PETITCRÛ.

(*S* chapitre LXI — chapitre LXIV. — *G* vers 15769, vers 16406. — *E* strophe CCIX, vers 2293 — strophe CCXXII, vers 2436. — *Folie Tristan*, vers 742, vers 755-60. — *Tavola Ritonda*, pages 241-4.)

† Le jour même où, à Carlion, Tristan avait porté *G* 15769-79.
† la reine à la rive du fleuve, il quitta l'Angleterre [1]. Il [*E* 2293-4,
† s'en fut en Galles [2], chez le duc *Gilan* [3]. Le duc 2300-1].
l'honorait et le chérissait sur tous ses amis pour son *S* chapitre LXI [*G* 15779-89.
renom, sa noble naissance, sa valeur et sa prouesse, [*E* 2309-10].
pour sa courtoisie et pour toutes les qualités où il surpassait les autres chevaliers.

‖ * Un jour il advint que Tristan était assis, triste * ‖ *G* 15795-8.
et pensif, comme il arrive à un homme venu en pays étranger. Et parce que sa consolation, son amour et sa joie étaient au loin, ‖* il poussait sans cesse des soupirs *G* 15798.
* profonds * ‖ et songeait à sa douleur.

‖ * Le duc s'en aperçut et ordonna à ses valets d'ap- *G* 15799-800.
* porter son jeu favori. * ‖ Il voulait apaiser ainsi le cha- 15802.
grin de Tristan : il voulait, le voyant séjourner à sa cour en telle tristesse, lui faire un peu de bien, lui préparer quelque divertissement, pour le distraire, s'il pouvait.

1. *S* dit : « Après que Tristan eut quitté le royaume de Marke, et qu'ils se furent séparés pleins de colère l'un contre l'autre, Tristan servit chez un duc... » Il était nécessaire de marquer, comme fait *G*, que ce départ a lieu immédiatemant après que Tristan, faux pèlerin, s'est laissé choir avec la reine. S'il était, en effet, demeuré dans le pays jusqu'à la justification d'Isolt, il n'aurait plus de raison de partir pour l'exil.

2. En Galles, selon *G*, v. 15774, etc., et selon *E*. v. 2300, etc.; en Pologne, selon *S*.

3. Ce duc n'est pas nommé en *S*, qui évite, par une singularité souvent notée, d'appeler les gens par leur nom. La *Tavola Ritonda* l'appelle *Bramante*, *E*, v. 2301, *Triamour*. Il est possible que le nom de *Gilan* (cf. *Tristan*, *Urgan*, *Morgan*) fût dans l'original.

[G 15805-9]. Or les valets parurent, portant un tapis précieux qu'ils
[E 2399-409]. étendirent sur le sol, devant le duc. Puis d'autres
entrèrent, qui lui apportaient son chien.
[G 15802]. ‖ * Il venait d'Avalon, le pays des fées[1]. C'était une bête
G 15815-21. * si merveilleusement belle que pas un homme né de
* mère ne saurait nombrer ses qualités et dire sa
G 15822-5. * beauté : * ‖ de quelque côté qu'on le regardât, il brillait
de tant de couleurs diverses, qu'on ne pouvait les
[G 15826-41]. observer toutes. Si on le regardait par devant, il paraissait blanc, noir et vert ; le voyait-on obliquement, il semblait rouge sang, comme si sa peau était retournée, les poils en dedans ; parfois on le croyait peint en brun sombre, et aussitôt il semblait avoir une robe rouge
G 15842-8. clair ; ‖ * mais, si on le considérait selon la longueur
* de son corps[2], on ne pouvait plus dire sa semblance,
* ni reconnaître sa couleur : car il semblait n'en avoir
G 15811-4. * plus. Son nom était Petitcrû[3]. C'est une fée

1. *S*, p. 75, l. 7 : « *Er hánum var sendr ur 'Alfheimum.* » Et *G*, v. 15811 :

> *Und wart dem herzogen gesant*
> *ûz Avelûn, der feinen lant.*

Le remanieur scandinave aura rendu par *'Alfheimar*, ce que Gottfried traduit par *feinen lant* : *païs as fées.*

2. « A rebrousse-poil », dit *G* (v. 15843), ce qui semble plus exact.

3. Il ne porte pas de nom en *S*. *G* l'appelle *Petitcriu* *E Petitcrewe, Petitcrowe, Petitcru* ; la *Tavola ritonda* le nomme *lo Pitetto Araviuto*. On lit dans la *Folie Tristan* du ms. Douce, v. 755 :

> « Ne membre vus, ma bele amie,
> D'une petite druerie
> Ke une faiz vus envaiai,
> Un chenet ke vus purchaçai ?
> E ço fu le Petit cr[e]û
> Ke vus tant cher avez eü. »

Comparez comme noms analogues, *Povre pêu* et *Povre nourit*, sobriquets portés par des hommes et relevés par M. Constans, en son édition du *Roman de Thèbes*, à la note du v. 6607.

* qui l'avait donné au duc [1] : * || il n'y eut jamais animal si fin, si beau, si adroit, si doux, ni si obéissant. Les [G 15849-51]. valets l'amenèrent par une chaîne d'or de la maison du trésorier du duc. Ils lui enlevèrent sa chaîne. Détaché, il secoua son corps, et || * le grelot qu'il portait au cou G 15852-9. * se mit à sonner, d'un tintement si doux que Tristan * fut délivré de tout son chagrin. Il oublia son amie ; * || toute son humeur, son cœur et son sens muèrent si étrangement qu'à peine savait-il encore qui il était. || * Il n'y G 15860-3. * avait nul homme vivant, sitôt qu'il entendait sonner * le grelot, qui ne fût tout consolé de sa peine, rempli * de gaîté et de joie,* || et qui désirât davantage un autre divertissement.

|| * Tristan écoutait le grelot avec ravissement. Il G 15865-7. * contempla le chien : sa couleur lui sembla plus mer- G 15872-5. * veilleuse encore que le tintement du grelot ; il se mit * à le caresser, * || sentit que sa robe était douce et lai- G 15884-5. neuse. Il songea qu'il renoncerait à vivre, s'il ne pouvait G 15886-9. donner ce chien à Isolt, son amie, pour la divertir en sa [G 15901-8]. peine. || * Mais il ne savait comment y parvenir, et il ne G 15909-10. * montra pas qu'il le désirait, car le duc *Gilan* aimait G 15918. * tant son chien qu'à aucun prix il n'aurait voulu le G 15912-5. * donner et s'en séparer. * ||

Or, l'histoire de Tristan nous dit qu'en ce temps- S chap. LXII. là il y avait en Galles un géant qui habitait un pays G 15919-26. sur le rivage de la mer. Il s'appelait Urgan le velu [2]. [E 2311-4]. [G 15927-37].

1. *S* : « *Il venait de l'île qui s'appelle Pólin.* » *S*, par suite d'on ne sait quelle méprise, a ainsi localisé son *'Alfheimar*.

2. *G*, v. 15926 : « *Urgân li vilûs* ». *S* l'appelle (plus loin) Urgan, sans épithète ; *E*, de même. Mais le surnom donné par *G* est assuré par la *Tavola ritonda* (*Urgano le Velluto*) et par ces vers (v. 100 ss.) de la *Folie Tristan* (c'est le portier de Tintagel qui parle à Tristan déguisé en fou) :

> « Entrez, filz Urgan le Velu.
> Gra[n]z et velu estes assez,
> Urgan en so[n] ben resemblez. »

Chaque année, il levait comme tribut la dîme du bétail de toute la terre du duc. Chaque année, le duc lui livrait ce bétail, et le géant venait précisément d'arriver pour le recevoir. On avait proclamé par tout le pays que cette dîme allait être levée, et le moment était venu de la livrer au géant Urgan. Les vassaux, marchands, paysans, bourgeois et laboureurs, arrivèrent, conduisant leurs bestiaux, chacun en proportion de son avoir : ils les poussaient devant le géant, et le nombre en était merveilleux. Ils menaient grand bruit et criaient, en chassant les troupeaux vers Urgan le Velu. Tristan demanda d'où venait ce grand bruit, à qui appartenait

G 15937-42. ce bétail, à qui on devait le donner. || * Le duc lui * raconta aussitôt ce qu'il en était, comment il avait * consenti le tribut, *|| et lui dit quel traité d'accord avait été passé entre lui et Urgan. Tristan dit au duc :

G 15943-50. || * « Si je vous délivre de ce servage, en telle sorte * que vous n'ayez plus jamais à payer tribut au géant, * quelle récompense me donnerez-vous ? »

* Le duc répondit :

* « Tout ce que vous désirerez et voudrez choisir. *|| Je n'ai aucun bien si précieux que je ne vous le donne volontiers en récompense, si vous nous délivrez de cette servitude.

G 15951-6. || * — Si vous me garantissez cette offre », dit Tristan, * « je vous délivrerai du géant, *|| vous et votre royaume, vos hommes et tous les pays, en telle manière que cette honte prenne fin. »

[*G* 15957-61]. Le duc lui répondit :

— « Je garantis volontiers mon offre, et je veux confirmer notre pacte en frappant dans votre main devant toute ma cour ici assemblée. »

[*G* 15962-6]. Tristan se prépara au plus vite, revêtit son armure, monta à cheval et dit au duc :

« Sire, faites-moi conduire par un homme sur la route par laquelle le géant doit venir, et je vous délivrerai,

vous et votre royaume. Mais, si je ne réussis pas à vous venger de lui, je ne prétends à rien de ce que vous possédez.

— Que Dieu vous sache gré de tenter cette aventure ! » dit le duc.

‖ * Il le fit accompagner par un de ses hommes jusqu'au G 15967-87.
* pont que le géant devait traverser pour emmener le [E 2321-2].
* bétail. Venu au pont, Tristan contint le troupeau,
* l'empêcha de passer. Quand le géant vit ses bêtes
* arrêtées, il brandit et agita sa massue et accourut, aussi
* vite qu'il pouvait [1].

Il voit Tristan en armes sur son destrier. Il s'écrie d'une voix terrible :

* « Truand, qui es-tu, toi qui empêches mon bétail de [G 15988-90].
* passer ? * ‖ Par ma tête, tu payeras cher cet affront, si
* tu ne me demandes grâce ! »

Tristan, courroucé, lui répondit : [G 15991].

« Je ne refuserai pas de dire mon nom à un monstre maudit, tel que toi. ‖ * On m'appelle Tristan. Je ne [G 15992].
* crains ni toi, ni ta massue de fer. * ‖ C'est à tort [G 15993-4].
que tu as enlevé ce bétail, et tu ne le garderas à aucun [G 15598].
prix. Comment as-tu réussi à lever un si fort tribut, sinon pour avoir contraint par la peur les gens à te le payer ? »

Urgan le Velu s'écria :

— « Tristan, tu forfais gravement à mon encontre, [G 16000-15].
en m'empêchant de pousser mon bétail. Éloigne-toi de G 16015.
moi au plus vite, et laisse libre pour mon troupeau la route que j'ai coutume de suivre. Je ne suis pas le G 16002.
Morholt, que tu as tué en ta démesure, et je ne suis pas [E 2323-32].
l'Irlandais auquel tu as enlevé Isolt. Tu espères pareil- G 16008.
lement venir à bout de moi : mais sache-le bien, il t'en coûtera cher de m'avoir barré le passage de ce pont. »

1. *G* place la scène dans une forêt sauvage ; mais ni *S*, ni la *Tavola ritonda* ne confirment cette indication.

G 16016, 16018. ‖ * Il brandit sa massue et la lance « de toutes ses * forces et de toute sa colère. (S) » Mais Tristan esquive
[E 2333-43]. * le coup : le pieu de fer atteint le cheval * ‖ au poitrail,
G 16028-31. qu'elle rompt, lui brise les jambes, le fait choir sous le preux.............. ....
....[1]

[G 16041-6]. Tristan est parvenu à se relever. Il se rue contre le géant, pour le frapper à son tour, s'il parvient à
G 16047-57. s'approcher assez près de l'adversaire. ‖ * Urgan se * baisse pour prendre sa massue. Tristan n'attend * pas, il court sur lui et lui tranche la main droite,
G 16660-3. * comme elle allait ramasser l'arme. La main tombe * dans l'herbe. Le géant la voit gisante sur le sol, * saisit sa massue de la main gauche, et veut prendre
E 2344-50. * sa vengeance : * ‖ il frappe Tristan, mais le preux pare de son écu, qui fut fendu en deux dans toute sa longueur. Le coup avait été si rudement asséné que Tristan tomba sur les genoux. Il vit que, s'il attendait que son adversaire redoublât, le géant le tuerait, et donc il fit retraite en arrière. Mais Urgan, grièvement blessé,
[G 16667-73]. furieux, saignait abondamment. Tristan résolut d'attendre qu'il fût lassé et affaibli par la perte du sang.
G 16074-8. ‖ * Le géant ramassa sa main, laissa là tout son bétail et
[E 2355-97]. * s'enfuit jusqu'à son château. Et Tristan demeura sur * la place, * ‖ sain et sauf et joyeux. Il a affranchi et reconquis tout le troupeau, et il sait qu'il a gagné ce
[G 16080-1]. qu'il désire, si le duc Gilan tient sa promesse. Pourtant,
G 16085-07. il lui vient en pensée qu'il ne lui sied pas encore de revenir à la cour, car ‖ * il ne peut montrer au duc aucune * preuve certaine qu'il ait vraiment affronté Urgan,

1. Gottfried (v. 16032-40) fait prononcer ici au géant quelques bravades railleuses et injurieuses. Le poète allemand a mis si peu d'invention dans tout ce morceau et s'y montre un traducteur si scrupuleux que peut-être ces propos d'Urgan figuraient dans l'original.

* sinon ce troupeau qu'il ramènera. Il se précipite après G 16094-106.
* son ennemi, par la route que lui montre le sang de sa
* blessure. Il parvient ainsi dans le château du géant,
* y pénètre, et n'y trouve rien que la main coupée. Il G 16124-5.
* s'en empare, et retourne au plus vite vers le pont. Or G 16125.
* le géant rentra dans son château, car il en était sorti G 16108-10
* pour se panser avec un emplâtre d'herbes salutaires.
* « Il croyait qu'il retrouverait sa main; mais, en dépo-
* sant les herbes qu'il avait recueillies, (*S*) » il vit qu'on
* l'avait emportée. Il se précipita pour rejoindre son G 16126-7.
* ennemi. « Tristan était déjà parvenu au pont (*G*).» [1] * ‖ G 16130.
Le preux se retourna et vit Urgan accourir à grand bruit, G 16131-5.
sa massue sur l'épaule. Il cacha sous un tronc d'arbre la
main coupée (*G*) [2]. Il redoutait tant le géant qu'il n'osait
pas l'attaquer. Urgan le devança et lui lança sa massue
de fer de toute sa fureur et de toutes ses forces. Le
héros bondit de côté, et le coup ne l'atteignit pas. Alors
Tristan se précipita sur lui, cherchant à le frapper du
côté gauche; voyant le géant l'esquiver, il lui asséna
par devant un coup si violent qu'il lui trancha toute
l'épaule, ‖ * le fit choir du haut du pont, et tous ses G 16176-8.
* membres furent fracassés. G 16179-8.

* Alors Tristan reprit la main coupée, et s'en retourna
* la porter au duc. * ‖ Celui-ci était venu dans la forêt
pour voir la bataille, et quand il aperçut Tristan, il G 16182-3.
chevaucha à sa rencontre et lui demanda ce qui s'était [G 16190-9].
passé.

† Tristan lui montra aussitôt la main coupée et lui S manque.
† rapporta fidèlement comment il avait réussi dans G 16194-204.
† toutes ces aventures. Gilan en eut grand'joie. Tous
† deux chevauchèrent vers le pont, trouvèrent, comme

1. Indication omise par *S*, donnée par le seul *G*, mais nécessaire à la clarté du récit.
2. Même observation qu'à la note précédente.

† Tristan l'avait raconté, le cadavre précipité au fond,
† et admirèrent la merveilleuse aventure [1]. †

S reprend. Alors Tristan dit au duc :

[G 16220-5]. « Maintenant je réclame ma récompense.

[G 16226-8]. ‖ * — C'est à bon droit, » répondit-il, « je ne vous la * refuserai pas. Dites-nous ce que vous désirez surtout * obtenir. * ‖

— Soyez remercié, » reprit Tristan. « J'ai tué Urgan G 16229-30. et maintenant je demande que vous me donniez votre chien Petitcrû ; j'ai grand désir de l'avoir, car je n'ai jamais vu plus beau chien.

— Par ma foi, » dit le duc, « puisque vous avez tué G 16235-6. notre pire ennemi, ‖ * je vous donnerais volontiers en * récompense la moitié de ma terre et ma sœur, si vous * vouliez la prendre à femme. * ‖

S manque. † — Non, sire duc ; souvenez-vous que vous m'avez G 16237-42. † donné votre promesse ; de tout votre royaume et de † toute votre terre, je ne prendrai rien, si j'ai le choix † libre :

Pur nient fors pur Petitcrëu
Ocis ai Urgan le Velu.

.... [2].

1. Cet emprunt au seul *G* semble nécessaire. *S* disait en une phrase : « Tristan montra au duc ce qu'il venait de faire, le troupeau délivré, le géant occis. » Il faut bien que Thomas lui ait fait montrer d'abord la main coupée, sans quoi il n'aurait pas pris le soin de marquer que Tristan l'avait ramassée avant de s'éloigner du pont ; de plus, les questions de Gilan montrent qu'il s'est tenu fort loin du lieu du combat : s'il veut voir le cadavre du géant, il convient donc que l'on dise qu'il chevauche jusqu'au pont.

2. Selon *S*, le duc disait en une seule phrase : « Je vous donnerais volontiers la moitié de mon royaume et ma sœur ; mais, si vous préférez mon chien, je vous l'abandonnerai de gré. » Il est plus que probable que, dans l'original comme en *G*, offrant sa sœur, il attendait l'effet de cette offre, et qu'il résistait davantage avant de

— Donc, puisque vous préférez mon chien, je vous l'abandonnerai de bon cœur. *S* reprend. [*G* 16243-66].

— Que Dieu vous en sache gré, beau sire! Il n'y a aucune richesse au monde que j'aie plus vivement désirée que ce chien, et je n'y renoncerai pas pour chose qu'on puisse m'offrir. [*E* 2410-15, 2419-20].

— Allez donc le prendre, » dit le duc, « et faites-en selon votre plaisir. »

Quand il eut reçu le chien, Tristan le garda et ne l'eût pas donné pour tout l'or du monde. *S* chap. LXIII. [*G* 16267-72]. || * Il appela un jongleur, l'homme le plus courtois qu'on pût trouver dans * tout le duché, et lui enseigna secrètement ce qu'il * avait à faire, par quelle route et comment il pourrait * apporter Petitcrû à Tintagel et le donner à la reine Isolt. *G* 16273-82.

* Le jongleur parvint à Tintagel, trouva Bringvain, *G* 16291-2.
* lui remit le chien et la pria de l'offrir à la reine de la *G* 16295-7.
* part de dan Tristan. * ||

Isolt le reçut avec joie et reconnaissance, car il ne pouvait y avoir plus jolie créature. [*G* 16298-16301]. Elle lui fit construire une petite niche d'or fin habilement travaillée et bien close, [*G* 16341-5]. se réjouit grandement de ce présent et donna au jongleur une riche récompense. [*G* 16302-4].

|| * Elle le chargea de dire à Tristan que le roi était *G* 16305-15.
* bien disposé désormais à son égard, et qu'il pouvait en [*E* 2420-4].
* toute sûreté revenir à la cour, car tous les soupçons
* et griefs naguère élevés contre lui s'étaient changés en
* désir de réconciliation et de bon accord.

* Quand Tristan eut reçu ce message, il partit à grand'joie pour la cour du roi Marke. * ||

[Son arrivée. Accueil amical qu'il reçoit à Tintagel.] *S* manque.

.... [*G* 16316-8].

livrer Petitcrû. — Peut-être y a-t-il quelque vraisemblance dans la restauration de ces deux vers de Thomas d'après ceux-ci, qu'on lit en *G* :

« ich sluog Urgânen li viliu
durch niht wan durch Petitcriu. »

[E 2430-1 2432-6]. S manque. G 16351-97. † Or Isolt prit cette coutume : où qu'elle fût, où † qu'elle chevauchât, toujours on portait auprès d'elle la † niche de Petitcrû, en sorte qu'elle l'eût sans cesse † sous les yeux. Ce n'était pas pour se divertir au tinte- † ment du grelot ; c'était, nous dit l'histoire, afin de † renouveler sa douleur, c'était tendresse pour Tristan † qui lui avait envoyé ce présent par amour.

† Non, elle ne tirait de Petitcrû ni plaisir ni conso- † lation. A peine la franche reine eut-elle reçu le petit † chien, à peine eut-elle entendu sonner le grelot qui † lui faisait oublier sa peine, elle songea que Tristan, † son ami, restait par elle chargé d'angoisses, et se dit † en son cœur :

† « Hélas ! hélas ! et je me réjouis ! Comment le † puis-je, infidèle ? Comment serai-je jamais un seul † instant joyeuse, tandis qu'il est triste pour moi, lui † qui pour moi a donné à la douleur toute sa joie et † toute sa vie ? Comment me divertirai-je jamais, tandis † que son cœur ne peut avoir nul plaisir, si le mien n'y † prend part ? Sans moi rien ne vit en lui, et sans lui † je vivrais gaie et joyeuse, pendant qu'il serait triste ? † Que le Dieu de bonté ne souffre pas que jamais j'aie † sans lui une joie en mon cœur ! »

† Elle dit, arrache le grelot et laisse pendre la chaî- † nette. Or le grelot perdit toute sa vertu, tout son † pouvoir. Jamais plus son tintement n'apaisa les † cœurs. »[1] †

---

1. Il nous faut essayer de justifier cet emprunt à *G*. Selon *G* seul, Isolt arrache le grelot et rompt le sortilège. *La Tavola Ritonda* se borne à dire que Tristan prend congé du duc pour apporter le brachet à la reine : puis il n'est plus jamais question de Petitcrû. En *E* comme en *S*, la reine reçoit avec reconnaissance le chien d'Avalon, donne au jongleur commission de rappeler Tristan ; Tristan rentre à Tintagel. Quel usage fera la reine du présent de son ami ? *E* s'en tait, et pareillement *S*, qui se débarrasse de Petitcrû en ces termes : « Or sachez que ce chien ne

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *E*. — V. 2295-9. Séparé de la reine, Tristan mène en Galles une vie d'aventures guerrières. — V. 2300-3. Le maître du chien merveilleux, Triamour, offrira à Tristan non pas sa sœur, mais sa fille, qui s'appelle Blauncheflour. — V. 2304-8. Il n'est pas question d'un tribut de bétail : Urgan, pour enlever Blauncheflour, assiège le château de Triamour. — V. 2311-21. Il revendique en outre la terre de Galles, et Triamour promet de l'abandonner toute à Tristan, s'il triomphe du géant. — V. 2326 ss. Urgan, interpellant son adversaire avant le

demeura pas longtemps au château du roi Marke. Il s'accoutuma à vivre dans les bois, à y chasser sangliers et bêtes fauves, au temps où Tristan et Isolt demeurèrent dans la forêt. Or ce chien atteignait toutes les bêtes qu'il poursuivait, sans jamais en laisser échapper aucune, et son odorat était si fin qu'il reconnaissait tous les sentiers et toutes les routes. »

Etait-ce la version originale ? Notons d'abord l'insigne gaucherie de cette phrase où Thomas déflorerait d'avance, par une allusion obscure, l'épisode de la vie dans la forêt. Puis, répétons une fois de plus que l'accord de *S* avec *E* n'est pas pour trancher d'emblée toute question de ce genre : le contrôle d'*E* est décisif quand il donne tel trait donné par *S* ; mais non quand il omet tel trait omis par *S*. *E* a si souvent, si follement, taillé et tranché que ses coupures peuvent coïncider parfois avec celle de *S*.

Le problème est donc entier : l'admirable conclusion de l'épisode de Petitcrû est-elle une invention de Gottfried ? Ou bien, tombée de la *saga* et de *Sir Tristrem*, appartenait-elle déjà au poème de Thomas ?

Certes l'heureux génie de Gottfried aurait su l'inventer : il semble pourtant qu'il l'ait reçue toute faite. D'abord, pourquoi le sortilège (pour *S* comme pour *G*) réside-t-il dans le grelot et non dans l'animal merveilleux lui-même, sinon pour la beauté du geste qui brisera la chaînette ? De plus, il y a quelques indices que toute l'histoire n'a été créée ni par Gottfried, ni par Thomas, mais par un poète antérieur.

Voyez, en effet, comme elle est maladroitement amenée dans notre roman ! Pour la conquête de Petitcrû, Thomas a besoin que Tristan soit exilé en terre lointaine : et donc, à peine Tristan, déguisé en pèlerin, a-t-il porté la reine au rivage, le voilà qui s'enfuit d'Angleterre, sans même attendre que son amie ait subi l'épreuve par le fer rouge : sottement, car si, quelques heures plus

combat, dit être le frère de Morgan, et reproche à Tristan d'avoir tué Morgan à table (cf. *E*, v. 818-20, v. 868-9). — V. 2398. Il n'est parlé de Petitcrû qu'après la mort d'Urgan : la merveille du grelot n'est pas mentionnée; ce sont les couleurs variées de Petitcrû qui, seules, charment ceux qui le contemplent. — V. 2409. Tristan, qui a reçu comme prix de sa victoire la terre de Galles et Petitcrû, fait présent de la terre à Blaunchefiour, du chien à Isolt. — V. 2427-9. C'est Marke qui envoie des messagers à Tristan pour le rappeler.

tard, le jugement de Dieu justifie la reine, Tristan rentrera aussitôt en faveur auprès de Marke ; lâchement, car si l'épreuve tourne contre Isolt, elle sera condamnée au feu, et il devrait rester pour la défendre. Mais, laissant son amie *sub gladio*, sans s'être seulement soucié d'apprendre si le bûcher s'allume pour elle, le preux s'esquive et fuit: ne faut-il pas qu'il parvienne au plus tôt en Galles, à seule fin que l'aventure du chien magique puisse se dérouler ? Un poète aussi avisé que l'était Thomas a certainement senti l'infélicité de ce récit. Jamais de son plein gré il n'eût prêté à son héros tant de couardise. Pour qu'il s'y soit résigné, il faut que l'épisode de Petitcrû ait existé ailleurs, en quelque autre poème de Tristan ou sous la forme d'un petit poème indépendant ; pour sa beauté, Thomas aura voulu, coûte que coûte, l'insérer dans son œuvre : la maladresse de l'insertion trahit l'emprunt. Maladresse que renouvelle la suite de l'aventure : sans même savoir si la reine est vivante ou morte, Tristan conquerra Petitcrû pour elle, précisément à l'heure où nous la savons justifiée, heureuse, et dans l'attente du retour certain de son ami. Dès lors, il apparaît que voici la condition nécessaire de l'invention de tout l'épisode : pour que le sacrifice de Tristan prenne une valeur poétique, il faut supposer une séparation pour de vrai, un exil de Tristan si effectif et si rigoureux que ni les amants, ni les lecteurs n'en puissent prévoir la fin. Si cela est vrai, si un premier poète a montré Tristan subissant loin d'Isolt le tourment d'une séparation définitive, et s'il a conté par quel renoncement admirable le héros adresse à son amie le chien qui par sortilège guérit toute peine, comment ce poète peut-il avoir terminé sa narration ? Aura-t-il montré une Isolt consolée par Petitcrû, oublieuse désormais des misères de Tristan, et jouissant journellement dans une paix égoïste des joies féeriques du grelot ? Le plus médiocre des jongleurs qui ont conté de Tristan

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *G*. — V. 15890-4. Aux qualités merveilleuses de Petitcrû, *G* ajoute qu'il ne grognait, n'aboyait, ni ne montrait jamais de colère, qu'il ne buvait ni ne mangeait jamais. — V. 16044-5. Tristan blesse d'abord Urgan à l'œil; nous négligeons d'autres variantes légères, comme celle-ci (v. 16064-6) : Urgan, une fois son poing coupé, poursuit Tristan autour des arbres. — V. 16136 ss. Le second combat n'est pas raconté comme en *S*. En voici le principal incident : Tristan, qui a déjà éborgné son adversaire, lui crève l'autre œil; désormais Urgan est à sa merci. — V. 16217. Ce n'est pas sur le lieu même du combat, c'est de retour au château de Gilan que Tristan demande sa récompense. — V. 16285 et v. 16296. Outre Petitcrû, le jongleur apporte à Isolt une lettre de Tristan : Isolt répond aussi par lettre. — V. 16316-36. Faux semblants d'honneur que font à Tristan, rentré à la cour, Mariadoc et Melôt.

---

eût compris qu'un tel récit honnirait à jamais Isolt. Le motif du sortilège détruit par Isolt est donc primitif : supposer que Thomas l'aurait laissé tomber, puis que Gottfried l'aurait spontanément réinventé, ce n'est pas impossible, mais c'est une hypothèse compliquée et difficile. Gottfried, en effet, n'eût pas été provoqué à l'inventer à nouveau: selon la narration qu'il suivait, quel besoin Isolt a-t-elle de briser le grelot magique ? Ne dit-il pas lui-même, d'accord ici avec *S* et *E*, que Tristan retrouve à Tintagel la faveur de tous ? Une période heureuse ne va-t-elle pas s'ouvrir pour Tristan comme pour la reine ? Par quel appétit de souffrance Isolt briserait-elle l'heureux enchantement ? Ne pourrait-elle pas innocemment en jouir avec son ami, comme faisait le bon duc Gilan ? Si *G* nous donne le dénoûment légitime de ce récit, c'est donc parce que Thomas le lui fournissait tel quel : dans un poème antérieur, l'exil de Tristan devait se prolonger indéfiniment encore, et c'est pourquoi Isolt ne pouvait garder son présent. Thomas, qui avait si maladroitement introduit l'épisode, n'a pas été plus habile à le dénouer : puisque l'exil de Tristan n'avait pas de causes réelles, force lui a bien été d'employer à rappeler le héros le même jongleur qui apportait Petitcrû : dès lors le sacrifice d'Isolt est mal motivé, et cette choquante insuffisance de motifs compromet la beauté de tout le conte.

La Tavola Ritonda o l'istoria di Tristano, éd. Polidori, p. 241-4. « Li mastri delle storie pongono, che venendo l'altro giorno, Tristano s'arma e monta a cavallo; et tanto cavalca, che in capo di sei giorni egli fue alla città di Teneson. Ed essendo davanti al gran palagio al duca Bramante, veggendolo il duca, gli fae lo maggio onore del mondo, e molto l'abbraccia e bacia teneramente, perchè lungo tempo avea disiato di lui vedere. E sappiate che il duca era signore con più diletti, e quegli che meglio voleva vivere e godere. E dimorando messer Tristano in quella corte da dodici giorni, uno giorno cominciò a pensare nello amore della bella Isotta, e allora divenne lo più malinconoso del mondo; e tanto stava pensoso, che niuno diletto gli parea niente. E' l duca, per dargli piacere e diletto, sìe gli fece menare davanti uno cucciolino, lo quale egli sìe teneva per suo grande diletto; ed era appellato lo Pitetto Araviuto, chè per arte egli era stato allevato e nutricato. E non era niuna persona che sua bellezza potesse pensare nè divisare, nè di quale colore egli si fosse; chè da qualunque lato si vedea, sìe pareva di diversi colori che si possono divisare. Ed era a toccare più morbido che seta; ed era nato d'una bracchetta e d'uno liopardo; e avealo donato al duca la pulcella dell' Isola di Vallone. E nel suo latrare faceva tutti i versi d'ogni uccello, e loro maniere, che trovar si potesse. E stava legato con una catenella d'argento, che, dicrollandola, faceva tutti suoni di stormenti che contare si potesse. E Tristano mirando lo bracchetto, era tanto il diletto, che lo trae d'ogni altro pensiero. E dimorando Tristano in quella corte per più giorni, levandosi una mattina, truova lo duca e' suoi baroni stare tutti addolorati; e allora udìe uno bando per la città gridare, che ogni persona de lì a quindici giorni avesse pagato lo trebuto che pagare si soleva al grande gigante Urgano lo Velluto. Allora Tristano domanda il duca che ciò vuole dire quello; e' l duca disse a Tristano: « Qui presso a trentasei leghe, si èe uno gigante, lo quale possiede una rôcca sun uno scoglio di mare, la quale rôcca si èe appellata Fermoracco della Piemontana; e questo gigante ogni anno, per suo grande orgoglio, mi toglie per suo trebuto delle diece parti l'una d'ogni bestiame che nasce nel mio ducato. » Allora Tristano disse: « Per mia fè e per

mia lianza, questa è troppa gran servitudine. » E non disse Tristano allora più niente, se none che quando a lui parve tempo. E ora sì s'arma di sue buone armi, e celatamente sì monta a suo buono roncione, e sìe esce della cittade e tutto solo se ne vae sullo cammino dove il gran gigante doveva passare; e sì lo aspettava a uno ponte... »

[Tristan combat Urgan : c'est, sous une forme plus rapide, le même récit qu'en *S* et en *G*. Voici le dénoûment de l'épisode :]

« Allora lo duca abbraccia e bacia Tristano più di cento fiate; e allora gli dona uno suo molto buono cavallo, il quale era lo migliore e lo più bello che allora si trovasse; e donògli il Petitto Araviuto, e Tristano sì lo riceve volentieri, per darlo alla reina Isotta. E a tanto, prende commiato dal duca, e sìe ritorna làe a corte dello re Marco, e lo re Marco gli fae allora grande onore. »

XXVI. — Le bannissement.

(*S*, chapitre LXIV — chapitre LXV, page 79, ligne 15. — *G*, vers 16406 — vers 16682. — *E*, strophe CCXXII, vers 2437 — strophe CCXXIV. — *Folie Tristan*, vers 855-860. — *Tavola Ritonda*, pages 244-5.)

Tristan est rentré joyeusement à la cour du roi..... *S* chap. LXIV

....

Mais, peu après, Marke découvrit de nouveau l'amour mutuelle de son neveu et de la reine.................

....

[Non plus que naguère, il ne les surprit vraiment : il ne parvint pas à découvrir des preuves certaines; mais dans leurs regards, dans leur contenance, il trouva de quoi rallumer sa jalousie]..................... *S* manque. [*G* 16505-38].

....

Il en conçut courroux et chagrin et ne voulut pas se laisser plus longtemps décevoir...................... *S* reprend.

....

[Il mande son neveu et la reine devant toute sa cour assemblée. Il leur déclare qu'il ne veut pas plus long- *S* manque. [*G* 16539-624]

[*E* 2447-51]. temps supporter le scandale, ni la peine qu'il souffre
Folie Tristan, par eux. En sa tendresse, il ne veut pas les châtier par
857. la mort : qu'ils s'en aillent loin de sa cour et de sa terre, là où ils voudront]..................................
....

[*G* 16632-4]. [Ils se prennent par les mains et s'en vont tous deux, ravis, sans une parole]..........................
....

[*G* 16642-53]. [*Tristan se munit de vingt marcs d'or pris dans le trésor d'Isolt*; il emporte *sa harpe*, son épée, *son cor*,
[*G* 16658-9]. son arc. Il emmène son chien Huden. Les amants quittent Tintagel [1]].

---

1. Voici tout ce qui a subsisté du récit original en *S* et en *E*. *S* : « Quand Tristan fut rentré avec joie et plaisir à la cour du roi Marke, il n'y séjourna pas longtemps sans que le roi découvrît de nouveau l'amour mutuelle de Tristan et de la reine, précisément comme il avait fait auparavant. Marke s'en irrita et s'en affligea beaucoup et ne voulut pas plus longtemps se laisser berner par eux, et il les bannit tous deux, mais ce fut pour eux un sort agréable. » — *E* : « Qui fut joyeux dans la salle [du retour de Tristan], sinon la reine Isolt ? Autant qu'ils le pouvaient, ils prenaient leur plaisir ensemble. Tant menèrent-ils leurs amours que Marke vit comment allaient les choses. Marke voit ce qu'il en est, quel amour est entre eux. Certes ce fut son désir d'être tout à fait vengé. Il appela Tristan, lui abandonna la reine, et il les chassa tous deux loin de ses regards ; jamais assurément ils n'avaient été aussi joyeux. » — Le bannissement des amants devait être motivé plus sérieusement qu'il ne l'est en ces deux secs résumés. Or, plus tard, quand le roi trouvera dans le verger les amants se tenant embrassés, il nous sera dit que jamais auparavant Marke n'avait eu de preuve assurée de leur trahison ; donc il ne les surprenait pas ici sur le fait, et tout devait se passer comme en *G* (v. 16477 ss.) : les amants se gardent ; seuls leurs regards, leur maintien décèlent leur amour :

swie man hüetende sî,
si sint doch gerne ein ander bî
daz ouge bî dem herzen,
der vinger bî dem smerzen.

Le manège des amants épiés par le roi, les troubles d'une jalousie que les plus frêles indices alimentent, le progrès de ces

La Tavola ritonda o l'istoria di Tristano, éd. Polidori, p. 244-5. « Manifesta la vera storia, che dimorando in tale maniera Tristano, uno consigliere della corte, lo quale era appellato Mariadoco, consigliando a uno giorno lo re, dissegli : « Sire, meglio vi saría uno dolore che mille. Imperò, se voi volete uscire di tanta langura e donarvi pace, a voi conviene fare sì come dice lo proverbio : Al mal compagno donagli la buona parte, e partilo da te. Chè se voi volete porre fine a vostro dolore, cacciate Tristano e Isotta fuori di tutto vostro reame, e per tale di loro non avrete mai più

soupçons, c'est de quoi est fait le récit de Gottfried, c'est de quoi était fait aussi, sans doute, le récit de Thomas : éléments trop subtils pour subsister en *S* et en *E*. — L'accord de *GE*, et aussi la conduite analogue de Marke en des circonstances pareilles, montrent que le roi bannissait solennellement les amants, en présence de sa cour assemblée. S'il y avait un doute, la *Folie Tristan* (v. 857) l'écarterait :

« Quant Markes nus out conjeiez
Et de sa curt nus out chascez,
As mains ensemble nus preïmes
E hors de la sale en eissimes ;
A la forest puis en alasmes. »

La modération relative des propos que *G* prête au roi, quand il prononce la sentence, est confirmée par sa conduite dans les récits qui vont suivre. — Je suis les indications de *G*, bien que fournies par *G* seul, pour les préparatifs d'exode de Tristan : il emportera son arc et son épée, il emmènera Huden, parce qu'il le faut pour la suite du récit ; qu'il se munisse d'une somme d'or, c'est un trait que *G* n'a pas dû inventer lui-même, précisément parce qu'il va faire mener aux amants une vie quasi-immatérielle. — Selon *G*, Tristan laisse à la cour Bringvain, afin qu'elle ménage, s'il se peut, une réconciliation ; il emmène Governal : parvenu dans la forêt, il le renvoie à Tintagel (v. 16777-807) annoncer que les bannis se sont retirés en Irlande ; Governal travaillera, de concert avec Bringvain, à apaiser le roi, et reviendra tous les vingt jours informer Tristan de ce qui se passe à la cour. Il faut sans doute laisser pour compte à *G* ces inventions : *G* lui-même n'en tire presque aucun effet par la suite, et elles ne sauraient que compromettre le récit : quand le roi découvrira que les amants ne se sont pas réfugiés en Irlande, que pourra-t-il penser de leur mensonge ?

langura. » E lo re, che era uomo movile a credere, allora prese lo consiglio di Mariadocco; sicchè, per tale, egli comanda a Tristano e a Isotta che, sotto pena di prigione perpetuale, si debbano tantosto partire di tutto suo reame, e che giàe mai non vi tornino; però ch'egli voleva anzi perdere tutto, che dare parte. Allora Tristano, con grandi sospiri, e la reina, con grande pianto, escono fuori della città e prendono insieme a cavalcare. E cavalcando a tale maniera, Isotta, la quale davanti allo re avea pianto, cominciò a cantare una dolce melodia; e Tristano, che tanto avea sospirato, cominciòe a ridere, dicendo: « Iddio, voi siate ringraziato di tanta ventura che ci avete dimostrata; chè lo re ci crede avere fatto uno grande dannaggio, ma per mia fè, egli non ci servì giammai tanto in tutto il tempo della sua vita

XXVII. — La vie dans la forêt.

(*S*, chapitre LXIV, page 79, ligne 15 — chapitre LXV. — *G*, vers 16883 — vers 17278. — *E*, strophe CCXXIV — strophe CCXXIX. — *Folie Tristan*, vers 859-72. — *Tavola Ritonda*, page 245.)

S reprend. Tristan et Isolt se retirèrent dans une vaste forêt sau-
[*G* 16883-5]. vage [1]. Ils se soucient peu de savoir qui leur donnera du
[*E* 2454-59. pain et des vivres : ils se fient en Dieu pour y subve-
[*E* 2491-7]. nir, où qu'ils aillent. Il leur plaît d'être seuls ensemble :
[*E* 2460-4]. ils ne souhaitent chose qui soit au monde, outre ce

1. Il y a deux scènes entre toutes qui tentent nécessairement chaque conteur de Tristan : la scène du Philtre, la Vie dans la forêt. Certes Thomas avait appliqué à les traiter toutes ses ressources; mais, par une infortune singulière, les remanieurs norrois et anglais les ont l'une et l'autre mutilées avec prédilection. Reste Gottfried : sa description de la Vie dans la forêt est l'un des plus rares joyaux du *Minnesang* et de toute poésie. Il nous assure (v. 17104 ss.) qu'il a visité lui-même la « fossure a la gent amant », et nous devons l'en croire : « Je connais bien, » dit-il, « la grotte

qu'ils possèdent : ils ont maintenant tout ce qui peut réjouir leur cœur, pourvu qu'ils puissent toujours vivre sans blâme l'un avec l'autre et jouir de leur amour.

Outre que cette libre vie dans la forêt leur plaisait, ils découvrirent une retraite cachée au fond des bois, près d'un cours d'eau. [E 2469].

† Cétait une roche creusée dans la montagne sauvage
† au temps des païens, avant l'époque de Corineüs, G 16693-700.
† alors que les géants étaient les maîtres du pays. C'est [E 2480-1].

d'amour, car j'y fus. Moi aussi, j'ai poursuivi l'oiseau et la bête fauve, le cerf et maint gibier, à travers maintes forêts; mais je n'ai fait que tromper les heures, et jamais je n'ai vu la curée; mon effort et ma peine s'en sont allés à vau-l'eau. J'ai trouvé le loquet d'or de la grotte et j'en ai vu la poignée. Je me suis approché du lit de cristal; j'ai tourné autour en tous les sens, mais jamais je ne m'y suis reposé; et, pour dur que soit le dallage de marbre, je l'ai tant foulé que si, par vertu merveilleuse, sa verte couleur ne se renouvelait sans cesse, on y verrait les traces de mes pas, les vraies traces de l'amour. J'ai aussi promené mes regards sur les parois lumineuses, je les ai élevés vers la voûte, vers la couronne constellée de pierres précieuses qui la ferme. Les petites fenêtres baignées de soleil m'ont souvent dardé leurs rayons au cœur; j'ai connu la *fossure* dès ma onzième année, et pourtant je ne suis jamais allé en Cornouailles. » — Si riches qu'aient été ces expériences personnelles de Gottfried, il doit cependant, ici encore, des suggestions nombreuses à Thomas : mais lesquelles? On reste désarmé ; on n'ose quasi rien emprunter au poète allemand : pourtant, Thomas, qui avait pris peine à transformer la loge de feuillée de l'antique tradition en cette grotte merveilleuse, avait assurément mis à la dépeindre autant d'amour et de minutie qu'il fera bientôt pour la Salle aux Images. *E* et *S* concordent pour retenir quelques rares traits indispensables de la description matérielle : mais l'interprétation allégorique de cette description est-elle tout entière l'œuvre de Gottfried? Il y a dans la Salle aux Images de Thomas quelques indications allégoriques. Il nous en coûte de rester ici fidèle au principe de la moindre intervention, et de nous borner à reproduire presque telle quelle la narration écourtée de la *saga*.

† là qu'ils venaient s'héberger, quand ils voulaient
G 16703. † aimer en secret [1]. C'est pourquoi on l'appelait :

† *La fossure a la gent amant* [2].

S reprend. Elle était disposée habilement et par grant art. Elle
G 16693-7. était toute voûtée; l'entrée en était creusée profondément sous la terre, et une route secrète y conduisait. Au-dessus de la caverne, il y avait un amoncellement de terre : un bel arbre [3] y avait poussé; l'ombre s'en éten-

1. *S* dit seulement : « Des païens avaient creusé cette caverne en des temps très anciens ». Il s'agit en *G* du Corinaeus de Virgile (*Énéide*, IX, 571 ; XII, 298), devenu chez Gaufrei de Monmouth (I, XII) et chez Wace (v. 779 ss., v. 1063 ss., v. 1213 ss.) le héros éponyme de la Cornouailles. Brut trouve en Espagne des Troyens qu'Anthenor y avait amenés après la chute de Troie. Corineüs, « lor sire et lor dus », accompagne Brut vers la terre promise par Diane. Parvenus dans l'île, un jour que les Troyens faisaient des jeux,

« Es vous la vint gaiant venu,
Des cavernes des mons issu ;
Goemagot devant aloit. »

Corineüs vainc Goemagot, et, dans le partage de l'île,

« Corineüs a sa partie
De la terre a son oes saisie ;
Cele partie a apelee
De Corineo Corinee ;
Puis, ne sai par quel controvaille,
Fu apelee Cornuaille. »

Nous avons maintes preuves que Thomas a exploité Wace : comme il est invraisemblable que la même pensée soit venue à Gottfried, ce passage de *G* appartient à Thomas.

2. *G*, v. 16702 :

daz was mit êre bespart
und was der Minnen benant,
la fossiur' a la gent âmant ;
daz kit der minnenden hol.

Le besoin que *G* éprouve de traduire le nom français indique assez que ce nom appartenait à l'original. *Fossure* au lieu de *fosseüre* n'est pas pour étonner chez Thomas.

3. *G*, v. 16735 : « *Trois tilleuls.* »

dait au loin et protégeait les amants contre l'éclat et la chaleur du soleil.............................

....

[Description intérieure de la grotte : S manque.

> Dedenz fu voesse e ben faite,
> Tant bele cum se fust purtraite.
> L'entaileüre de la pere
> Esteit fete de grant manere [1]].

Auprès de la grotte jaillissait une source d'eau salutaire. Tout autour de la source croissaient les plus belles plantes fleuries [2]. Elle coulait vers l'est, et quand le soleil brillait sur les fleurs, le plus délicieux parfum s'en exhalait, et telle était la douceur de ces plantes que les ondes du ruisseau semblaient mêlées de miel [3]. S reprend. G 16742-4. [E 2498-503].

Quand il pleuvait et que le froid sévissait, les amants demeuraient dans leur grotte sous le rocher..........

....

[Description de leur vie pendant la froidure]. [E 2488-9].

....

Mais, au retour du beau temps, ils allaient se divertir, soit au bord de la source, soit aux endroits de la forêt les moins accidentés et les mieux faits pour se promener, ou dans ceux où ils pouvaient chasser pour se nourrir...

....

1. Nous ne pouvons la connaître que par ces quelques indications de la *Folie Tristan* (v. 863-6). *G* en donne, comme on sait, une description magnifique. Pour nous en tenir aux détails matériels, il y dresse un lit taillé en pierres de cristal et y ménage d'étroites fenêtres, percées dans la voûte, par où le soleil descend. Nous verrons plus loin que ce trait n'est pas original.

2. *G*, v. 16745 : « *Et trois autres tilleuls.* »

3. Dans le *Roman de Merlin* (éd. G. Paris, t. I, p. 195), le lieu où Merlin doit être « entombé » est, comme dans notre roman, une grotte jadis aménagée par des amants : ils y ont vécu, ils y sont morts.

[Peinture de leurs occupations diverses].

....

E 2466-7. car Tristan avait amené avec lui son chien favori, qui
E 2474-5. s'appelait Huden [1]. Il lui apprit alors à chasser les bêtes
[G 17258-64]. fauves *à la muette, sans un aboi* [2] : Tristan les chassait à son plaisir. Toutes ces occupations les maintenaient en humeur agréable et gaie, car ils avaient nuit et jour leur joie et leur repos.

LA TAVOLA RITONDA O L'ISTORIA DI TRISTANO, éd. Polidori, p. 245. « Adunque, eglino entrâro per lo grande diserto d'Urgano. Essendo in cima d'una grande montagna, sìe vi trovavano uno bellissimo casamento; lo quale molto dilettò loro, però ched e' v' era una bella fontana e di molte erbe dimestiche e salvatiche, ed era tredichi leghe di lungi a Tintoille; e quivi si dimorano gli due fini amanti. E Brandina cavalcava ogni giorno al castello di Monte Albrano per loro bisogne; e Tristano ogni mattina andava a cacciare e

1. *S* ne le nomme pas; *G* l'appelle *Hiudan* (v. 16653 ss.), *E*, *Hodain* (v. 2467), la *Folie Tristan*, *Hudein* (v. 871), *Huden* (v. 894).

2. *E* mène à la forêt Huden et Petitcrû. *S* et *G* sont d'accord pour n'y conduire qu'un seul chien : *S* nous dit au chapitre suivant, mais en un passage suspect, que c'est Petitcrû; *G* (v. 16631) spécifie que c'est bien « *Hiudanen, niht Petitcriu.* » C'était, selon toute vraisemblance, la leçon de l'original. *G* est seul à dire que Tristan l'avait dressé à chasser à la muette, et il est possible qu'il ait pris ce récit à Eilhart; il est plus probable pourtant que Thomas avait conservé cette donnée, qui aura été mal comprise par le poète anglais et par frère Robert, peu expert aux choses de la chasse : car on lit en *E* (v. 2474-5) que Tristan a « dressé » Huden : pourquoi l'aurait-il pris avec lui, s'il n'était pas un chien de chasse? et pourquoi *E* dirait-il que Tristan l'a dressé, s'il ne trouvait pas chez Thomas quelque récit de cette éducation? La *Folie Tristan* (v. 871) supprime d'ailleurs l'incertitude :

« Huden mun chen, ke tant oi cher,
Iloc l'afaitai senz crier. »

prendeva molta selvaggina, e ritornava a ora di terza; e poi che avevano desinato, facevano uno giuoco o due a scacchi; poi appresso, sullo mezzo giorno, si riposavano con diletto : non giàe in letto, ma, per la grande calura, si diportavano in suso una grande tavola d'arcipresso, molto bella. E sempre che messer Tristano dormía, sempre tra lui e Isotta sì metteva la spada sua ignuda in segno di croce; imperò che quello luogo era molto tribunale (?) e molto dubbioso. E assai erano contenti gli due amanti essendo insieme a tale partito; e gli uccelli andavano cantando per quella verdura. Di ciò molto erano allegri. »

XXVIII. — Les amants découverts et absous.

(*S*, chapitre LXV — chapitre LXVI, page 81, ligne 20. — *G*, vers 17229 — vers 17662. — *E*, strophe CCXXIV — strophe CCXXXI, vers 2561. — *Folie Tristan*, vers 873-890.)

.... *S* chap. LXV.

[*Regrets et tourments de Marke après le départ d'Isolt*][1] ....

....

‖ * Un jour le roi, comme il avait coutume, vint chasser dans la forêt « avec une suite nombreuse (*S*). » *G* 17287-8. [*E* 2520-3].
* Les veneurs découplent les limiers, * ‖ séparent leurs relais, donnent de la trompe, excitent les chiens, battent les bois en tous sens, ‖ * lancent une grande harde de cerfs. * ‖ Ils séparent de la troupe les plus belles bêtes, qui fuient les unes vers les hauteurs, les autres dans les vallées, par là où elles savent qu'il sera le plus malaisé de suivre leurs traces. Elles prennent de l'avance sur les chiens ; sonnant de la trompe, les chasseurs chevauchent après elles. Or le roi perdit sa compagnie et suivit deux

G 17292. *G* 17293.

1. Ce motif est indiqué par *G* seul, v. 17279-87 : il est vraisemblable, mais non nécessaire, qu'il ait été traité dans l'original.

de ses meilleurs limiers. Seuls quelques valets de chiens
G 17296-7. l'accompagnaient. Ils trouvent un beau cerf, le lancent, le poursuivent : il fuit de toute sa vitesse, par une voie, par une autre, prend enfin sa course vers la rivière. Parvenu aux bancs de sable qui la bordent, il s'arrête, écoute, entend les chiens lancés après lui, et bien qu'ils soient assez loin encore, comprend que les chasseurs le menacent et viennent droit sur lui. Il veut prendre une autre route pour dépister les limiers : à bonds puissants
[G 17312-5]. il traverse la rivière, se jette à l'eau, ressort. Les chiens ont perdu ses voies, les voici en défaut, et le roi fort en peine de l'aventure.

Le maître-veneur du roi [1] chevaucha en amont, en aval, pour remettre les limiers sur la voie ; les chiens cherchèrent loin aux alentours, vainement. Le maître-veneur s'arrêta et remarqua le rocher sur la hauteur ; il vit un sentier auprès de la source : c'étaient Tristan et la reine qui étaient venus là au matin par divertissement [2]. Le veneur se dit que le cerf pouvait avoir choisi ce sentier, ou s'être arrêté près du rocher pour se reposer.
[G 17421-31]. Il descendit de cheval pour s'en assurer, et suivit le sentier, qui montait vers le rocher, tant qu'il parvint à la porte de la grotte.

[E 2524-30]. Il regarda à l'intérieur, et vit Tristan qui dormait :
[E 2515-9]. de l'autre côté de la grotte, Isolt. Les amants s'étaient couchés pour se reposer à cause de la forte chaleur, et dormaient ainsi, séparés l'un de l'autre, parce que...... [3]

G 17450-3. Le maître-veneur eut tant d'effroi qu'il se mit à trem-
G 17456. bler, car une grande épée gisait entre leurs corps.

[E 2531-2]. Il courut vers le roi et lui dit :

1. Selon *S* seul, il s'appelait *Kanves*.

2. On pourrait à la rigueur placer ici le concert des oiseaux dont il est question en *G* (v. 17351-97). Cf. la discussion à la fin de ce chapitre, sous la rubrique : *Principaux traits différentiels en G*.

3. Passage inintelligible en *S*, page 80, lignes 30-31.

« Sire, je n'ai pu rien savoir du cerf.................
....[1]
et il lui raconta tout ce qu'il avait vu dans la caverne.
« Je ne sais, » ajouta-t-il, « si c'est une créature terrestre ou céleste, ou une fée »........................ [G 17474-87].

Le roi vint au rocher.................................. S chap. LXIX.
....[2] G 17495.

Il regarda Tristan, il reconnut Isolt, et l'épée qui était entre eux : cette épée lui avait appartenu, il n'y en avait pas de plus belle au monde. Marke vit comme son neveu et la reine reposaient loin l'un de l'autre : « S'ils s'aimaient de fol amour, » pensa-t-il, « ils ne coucheraient pas ainsi séparés, mais ils auraient plutôt un même lit. »..................................... [E 2533-6]. G 17507-11. G 17520-33. E 2546-50.
....[3]

Il se mit à contempler leurs visages : Isolt lui parut de beauté si merveilleuse que jamais il n'avait vu plus belle. La fatigue l'avait endormie et avait coloré ses joues de rougeur. Or, un rayon de soleil tombait sur sa face. Le roi fut marri que le soleil la brûlât ainsi. Il s'approcha d'elle aussi doucement qu'il put et déposa son gant sur la joue d'Isolt pour la protéger contre le rayon [4]. [G 17591-4]. G 17580-3. G 17611-6. [E 2537-41].

1. *S* a très probablement supprimé ici un dialogue correspondant à celui de *G* (v. 17463-88).

2. Peut-être Thomas disait-il, comme *G* (v. 17487-94), comment le veneur l'y conduisait, puis, sur son ordre, se retirait. Selon la *Folie Tristan* (v. 876-7), c'est « li nains meïmes qui trova » les amants et qui amena le roi à la roche cavée. C'est le seul endroit où le poème de la *Folie Tristan* ne semble pas digne de foi.

3. Le revirement de Marke devait être expliqué soit par un monologue plus long, soit par une passage où le poète analysait les sentiments du roi.

4. C'est bien là le récit original : il est confirmé par une allusion du roman de l'*Escoufle* (v. 605-7) et par la *Folie Tristan* (v. 880-4) :

> « Li reis prist le gant de sun poing
> E sur la face le vus mist,

G 17920-1 Puis il s'en fut, les recommandant à Dieu, et descendit tristement de la hauteur.

G 17623-30 Les veneurs donnèrent aux valets l'ordre de rassembler aussitôt les chiens, parce que le roi voulait quitter la chasse et rentrer. Marke chevauche seul, morne et pensif, sans souffrir que personne l'accompagne à sa tente.

[E 2554-8]. Quand Isolt s'éveilla, elle trouva le gant du roi, et ne put comprendre l'aventure. Tristan en fut aussi gran-

Tant suef ke un mot ne dist
Kar il vit un rai de soleil,
K[i l'] out halé e fait vermeil. »

Dans la *Tavola ritonda*, Marke pose son gant « in quello luogo ove lo raggio del sole feriva », ce qui semble bien désigner la joue de la reine et marquer aussi l'embarras du conteur italien. Chacun sent, en effet, la maladresse de ce récit : il suppose nécessairement la version (Eilhart-Béroul), selon laquelle les amants sont surpris dans une loge de branchages et de feuilles ; le rayon de soleil traverse la feuillée par un trou que le roi bouche en y déposant son gant. Il avait plu à Thomas de remplacer cette hutte par une grotte merveilleuse : comme toutes les grottes, elle ne pouvait recevoir le jour que par son entrée seulement ; le soleil, si tant est qu'il y pût pénétrer, y tombait par nappes et non par rayons, et le gant du roi Marke ne suffisait plus à aveugler l'entrée. Peut-être (comme le laisse supposer le récit de la *Tavola ritonda*) Thomas avait-il essayé de se tirer de la difficulté en ménageant dans la paroi, au-dessus de la porte d'entrée, une petite fissure de la « roche cavee ». Mais comment, à leur réveil, les amants auraient-ils remarqué que ce pertuis était obstrué par un gant ? La scène restait invraisemblable. Fidèle à son procédé coutumier, qui est le remaniement incomplet, Thomas passa outre pourtant, et réduisit son roi Marke à déposer gauchement son gant sur la joue même d'Isolt. Gottfried, conscient de l'infélicité d'un tel récit, et averti d'ailleurs de la tradition primitive par le poème d'Eilhart d'Oberg, s'est ingénié à trouver mieux que Thomas, mais sans y réussir : il a percé trois fenêtres étroites au sommet de la voûte et a fait grimper le roi sur le rocher pour clore l'une d'elles ; il y emploie du gazon, des fleurs et des feuilles, et c'est à l'obscurité plus grande de la grotte que les amants s'apercevront à leur réveil que cette fenêtre a été aveuglée.

dement surpris : ils ne savaient que faire, maintenant [G 17650-4].
que le roi connaissait le lieu de leur retraite. || * Mais [E 2559-61].
* ce leur était une grande consolation et une grande joie G 17658-62.
* de songer qu'il les avait trouvés en telle attitude qu'il
* ne pût rien leur reprocher. * ||

Principaux traits différentiels en *E*. — V. 2509-19. *E* raconte d'abord comment, un matin, Tristan emmène Huden en chasse. Il tue un cerf, le transporte à la caverne. Isolt dormait ; Tristan se couche près d'elle, tire son épée, place la lame nue entre les deux corps. Rien de tel en *GS* ; mais chez Béroul, le sommeil des amants en plein jour est motivé de même par une chasse qui a fatigué Tristan. La concordance de *E* avec Béroul est singulière ; je la crois pourtant accidentelle : on ne pourrait introduire cet épisode en *G* ni en *S* sans frapper d'invraisemblance tout leur récit. — V. 2531 ss. Le maître-veneur ne figure pas ici : ce sont des chasseurs non autrement désignés qui découvrent les amants, et la scène du gant se déroule en présence de toute la suite du roi.

Principaux traits différentiels en *G*. — V. 17289-97. C'est pour tromper son chagrin que le roi se met en chasse. — V. 17303-96. Le cerf est couru jusqu'à la tombée de la nuit. Il entraîne les veneurs aux abords de la *fossure* : là, ses voies sont perdues et la chasse est remise au lendemain. Tout le jour les fugitifs ont entendu le bruit des trompes et les aboiements, et ont redouté d'être surpris par le roi. Le lendemain matin, le maître-veneur est conduit par un limier jusqu'aux rives de la source voisine de la grotte. Tristan et Isolt étaient venus à l'aube près de cette source. Tous ces incidents semblent provoqués par le désir d'introduire la jolie scène (v. 17350-97) où les amants, environnés par les oiseaux de la forêt, écoutent pour la dernière fois

le concert de la calandre et du rossignol, et reçoivent le dernier adieu de la source, des tilleuls aimés, des arbres, de la prairie :

die bluomen, daz ingrüene gras,
und allez, daz dâ blüende was,
daz lachete allez gegen in.
ouch gruozte sî her unde hin
der tou mit sîner süeze,
der küelete in ir vüeze
und was ir herzen gemach.

Or ces hommages ont quelque chose de plus tendre et de plus émouvant si les bannis, comme le suppose *G*, ont entendu la veille le bruit de la chasse et sentent le péril imminent. On pourrait être tenté d'attribuer la scène à Thomas à cause de ces vers (*G*, 17374-7) :

dâ was manc süeziu zunge,
diu dâ schantoit und discantoit
ir schanzûn' und ir refloit
den gelieben z'einer wunne.

Mais Gottfried n'a pas nécessairement pris à Thomas le mot *refloit*, qu'il emploie ailleurs, v. 2293. Il pouvait trouver *discantieren* dans la langue musicale de son pays (cf. W. Hertz, *Tristan*[3], p. 551). Il est curieux pourtant que ce verbe soit conjugué sous sa forme française, comme si le poète l'avait transporté tel quel du texte français. On peut supposer que Thomas l'employait ainsi en quelque autre passage et qu'il décrivait ailleurs, au chapitre précédent par exemple, ce concert d'oiseaux (la *Tavola ritonda* invite à le croire). Mais il reste fort improbable que l'épisode tel qu'il est ici narré ait existé dans l'original. Il semble bien qu'en un passage obscur la *saga* (page 80, ligne 30) fasse allusion, elle aussi, à une promenade matinale; mais la scène décrite par *G* ne peut subsister qu'au prix d'une invraisemblance : il est singulier que les amants, sachant que le roi va se remettre en chasse, se risquent à prendre ce divertissement; il est plus singulier encore que, rentrés dans la *fossure* et redoutant d'être pris par les veneurs, ils s'en-

dorment paisiblement; il n'y avait donc pas place dans le poème de Thomas pour le concert des oiseaux, du moins tel que *G* l'introduit. — V. 17398-420. Après avoir ouï ce concert, Tristan et Isolt, comprenant qu'ils sont sur le point d'être découverts, se réfugient dans la grotte. Par un stratagème de Tristan, ils se couchent sur le lit de cristal, à distance respectueuse l'un de l'autre,

> reht' alse man unde man,
> niht alse man unde wîp;

et c'est avec préméditation qu'ils déposent l'épée entre leurs corps. On ne peut voir en tout ce récit qu'une tentative malheureuse pour expliquer la donnée de l'épée nue : elle conduit à des invraisemblances plus graves que celles qu'on voulait écarter. Il est superflu de les mettre en relief, l'accord de *E S* suffisant à témoigner que ces inventions étaient étrangères à Thomas. — V. 17324 ss. La *fossure* est close par une porte : le maître-veneur n'y peut donc pénétrer, non plus que Marke : c'est par une des fenêtres de la voûte (voy. ci-dessus, p. 242) que tour à tour ils observeront les dormeurs.

La Tavola ritonda o l'istoria di Tristano, éd. Polidori, p. 245-7. « Ora dice qui lo conto, che essendo lo re Marco rimaso in tale maniera, giorno e notte egli faceva pianto e grande lamento, dicendo in fra sè stesso : « Ahi Tristano, Tristano ! bene puoi essere ora contento, però ch'io già non v' òe miga ingannato alla parte mercè del mio falso e malvagio consigliere, che per cacciare voi di mia corte e di mia città, sì m'à consigliato di tale partito, che io vorrei voi l'aveste fatto a me ; e assai mi sarei contentato e sarei voi foste rimaso re, e io mi fossi dipartito colla bella Isotta. Ahi quanto per voi è tristo lo mio cuore ! » E stando lo re in tanto dolore, e venendo una grande festività, per via di spassamento andòe allo diserto a cacciare in compagnia di molti baroni e cavalieri. E cacciando in tale maniera da quattro giorni, lo re solo, in compagnia d'uno solo barone, sìe perseguitarono

uno cerbio grande parte del dì, e per lo affanno e per la grande calura aveano gran sete; e, mirando, viddono uno rio d'acqua; e allora discendono della costa per vedere d'onde quell' acqua discendea. Essendo in cima della erta, sì vi trovarono una bellissima fonte, e quivi appresso era uno ricco e bello casamento. Alloro lo re dismonta e dona in guardia lo suo cavallo al suo compagno, e vae in quella parte per sapere se persona quivi abitava. Ed essendo nella sala di sotto, truova Tristano e Isotta che dormivano, perchè era di mezzo giorno, in sue una tavola; e in mezzo di loro era la spada ignuda. E allora lo re divenne tutto smarrito, e maravigliòssi molto credendo che la spada stesse in mezzo di loro per via d'onestade; e lagrimando diceva: « Ahi bello e caro nipote e leale mia dama, come ò io malvagiamente creduto, e come m' òe malvagiamente lasciato consigliare! Chè io penso che se voi avessi avuto in voi niuno malvagio pensiere, voi dormireste in altra maniera, e per altro modo dimorereste insieme a vostro piacere e diletto. » E a quel punto, uno picciolo raggio di sole sìe intrava per uno picciolo luogo e percotea nel viso della bella Isotta, per tale che l'avea tutto riscaldato; e ciò le facea avere molto sudore, e bene parea quel suo viso uno latte rosato, e tutto era fiorito. E lo re mirandola e maginando quelle sue bellezze, duramente lagrimava e sospirava e tremava, e avea grande impassione di quello visaggio sì angelico. E allora egli si trae uno guanto d'ermellino, e puoselo in quello luogo ove lo raggio del sole feriva, e teneramente la baciò; e molto sospirando, egli chetamente si diparte, e sìe ritorna al suo compagno e monta a cavallo. Ed essendo al piano, egli truova gli suoi baroni, e torna a Tintoille e làe ov' egli truova Mariadocco, per tale ch' egli lo fiere d'uno stocco, ed ebbelo tantosto morto, e disse: « Ciò vi foe io per lo malvagio e disliale consiglio che donato m'avete incontro a mia bella dama Isotta e mio leale nipote Tristano. » E in tale maniera pagòe lo re Mariadocco del malvagio consiglio che donato gli avea: cosìe fossoro pagati tutti gli altri che amici si dimostrano a inganno! E a quel punto, lo re appella a sè Ghedino, cognato di Tristano, e appella Adriette e due altri baroni, e mándagli per Tristano e per Isotta, pregandogli che debbano ritornare a corte. E gli quattro cavalieri móntano a

cavallo e vanno al luogo ov' eglino dimoravano, e tanto aoperano, ch' egli sìe gli rimenano a corte; e allora lo re, quando gli vidde, fece loro grande onore; e a quel punto, lo re si teneva tutto fuori di sospetto. »

XXIX. — Le verger.

(*S*, chapitre LXVI, page 81, ligne 20 — chapitre LXVIII, page 82, ligne 33. — *G*, vers 17663 — vers 18408. — *E*, strophe CCXXXIII, vers 2562 — strophe CCXXXIX.)

Le roi Marke ne veut plus croire que Tristan et la reine aient jamais commis péché ni faute. ||* Il convoque * tous ses vassaux. Il leur dit comment et pourquoi il * n'y a que fausseté et songerie dans toutes les accusa- * sations dont Tristan a été accablé; « qu'il convient * que personne ne s'y arrête et ne les tienne pour vérité. * Quand les barons eurent ouï ses raisons et ses preuves * (*S*), » il leur sembla clair que Marke voulait reprendre * la reine. Ils lui donnèrent donc le conseil qui leur * sembla le meilleur, celui qu'il désirait recevoir. « Alors * Marke envoya dire aux amants dans la forêt (*S*) » * qu'ils revinssent à la cour en paix et en joie, car il * avait retiré d'eux sa colère. * ||

G 17662-6. *G* 17670-2. *G* 17675-6. *G* 17690-1. *G* 17693-5. [*E* 2562-3].

Mais Tristan ne pouvait dompter et apprivoiser son désir. Il saisissait toute occasion de l'accomplir. . . . . . .
. . . .

S chap. LXVII. *G* 18120-6. *E* 2564-8.

Un jour les amants se sont rejoints dans le verger. Tristan s'est endormi. . . . .

Fragment de Cambridge.

. . . .

Enz es bras Yseut la reine. (r°)
Bien cuidoient estre a seür.
Sorvient i par estrange eür
Li rois, que li nains i ameine.
Prendre les cuidoit a l'ovraine,
Mès, merci Deu, bien demorerent
Quant il endormis les trouverent.
Li rois les voit, au naim a dit :
« Atendés moi chi un petit;
En cel palais la sus irai,
De mes barons i amerrai :
Verront com les avon trovez;
Ardoir les frai, quant iert provez. »

Tristan s'esvella a itant,
Voit le roi, mès ne fait senblant;

V désigne l'édition de la Villemarqué, K la collation de Kölbing, M celle de M. P. Meyer. — 1 Entre ses bras — 2 aseor — 3 *M lit* eor, *K* eur — 4 amene — 7 Quant aus endormi str. — 8 *M* nain, *K* naim.

V. 1. On peut corriger aussi *Entre ses bras tient la reine*, ce qui produit un vers identique à celui qui termine la *Folie Tristan* du manuscrit de Berne (publié par H. Morf, *Romania*, t. XV, p. 574):

Entre Tritanz soz la cortine :
Entre ses braz tient la raine.

V. 2. Nous interprétons *aseor* du manuscrit comme un adverbe composé, non comme un adjectif (cf. G. Paris, *Estoire de la guerre sainte*, p. xl, note).

V. 7. Il ne semble pas que la leçon du manuscrit puisse être conservée. On peut proposer aussi : *Quant ansdous endormis trouverent*.

V. 13. « Quand Tristan aura été *pris prouvé* » (?) ou « quant [ço] iert prové » (?)

Car el palès va il son pas.
Tristan se dreche et dit : « A ! las !
Amie Yseut, car esvelliez :
Par engien somes agaitiez !
Li rois a veu quanque avon fait,
Au palais a ses omes vait ;
Fra nos, s'il puet, ensenble prendre,
Par jugement ardoir en cendre.
Je m'en voil aler, bele amie ;
Vos n'avés garde de la vie,
Car ne porez estre provee
....
....
....
Fuïr deport et querre eschil, (*v°*)
Guerpir joie, siouvre peril.

20 weu, *le premier* v *du* w *est exponctué* — 21 *VM* homes, *K* omes — 28 *K* sioure *M* siouvre.

V. 16. Que signifie ce *car* ? Faut-il comprendre : « Il voit le roi, mais n'en laisse rien paraître, *à preuve que* le roi (certain qu'il dort) va vers le palais » ? Le sens est plutôt : « il se tient coi, parce que le roi s'en va. » *S* n'a pas traduit ce vers. — Pour *el palès*, cf. le v. 3075.

V. 22. Ici, et aux vers 25, 31, 33, 34, 41, le manuscrit se tient constamment à des abréviations qui laissent à choisir entre *nos*, *vos*, et *nus*, *vus*. Les formes *avon*, *baron*, *jor*, *por*, *demore*, *amor* etc. invitent à préférer *nos*, *vos*.

V. 26. Au bas du feuillet le couteau du relieur a fait sauter trois vers au moins. La *saga* dit ici : « Car vous ne pourrez être convaincue, *s'ils ne trouvent ici que vous seule ; mais je veux m'en aller dans un autre royaume et pour l'amour de vous* supporter toute ma vie peine et souci. » Ce texte suggère de rétablir ainsi les vers disparus (le premier est presque sûr ; les deux autres peuvent être avantageusement remplacés par des vers de même sens) :

Car ne porez estre provee,
Se vos ci sole estes trovee.
En terre estrange a grant dolor
Aler m'en voil por vostre amor,
Fuïr deport et querre eschil.....

Tel duel ai por la departie
Ja n'avrai hait jor de ma vie.
Ma doce dame, je vos pri
Ne me metés mie en obli :
En loig de vos autant m'amez
Comme vos de près fait avez!
Je n'i os, dame, plus atendre;
Or me baisiés au congié prendre. »

De li baisier Yseut demore,
Entent les dis et voit qu'il plore;
Lerment si oil, du cuer sospire,
Tendrement dit : « Amis, bel sire,
Bien vos doit menbrer de cest jor
Que partistes a tel dolor.
Tel paine ai de la desevranche
Ains mais ne soi que fu pesanche.
Ja n'avrai mais, amis, deport,
Quant j'ai perdu vostre confort,
Si grant pitié, ne tel tendror
Quant doi partir de vostre amor;
Nos cors partir ore convient,
Mais l'amor ne partira nient.
Nequedent cest anel prenez :
Por m'amor, amis, le gardés;

....

(Fin du fragment de Cambridge).

S chap. LXVII p. 82, lig. 25. [*G* 183 12-8]. .....qu'il vous tienne lieu de bref, de sceau et de serment, qu'il vous console et vous remémore notre amour et cette séparation ![1] »

37 *L'initiale de* [D]e *manque* — 40, 41 *la première lettre de chacun de ces deux vers est effacée* — 42 *le premier mot est effacé* — 44 sui — 52 *V M* Por amor, *K* por mamor.

1. D'après les vers 459-60 et 491 de Thomas, Tristan devait prendre ici l'engagement de ne jamais aimer d'autre femme.

Ils se quittent à grand deuil et se baisent tendrement.

|| * Tristan s'en va, Isolt demeure, accablée d'angoisse, * et pleure. Et Tristan pleure pareillement. Il s'éloigne, * || il franchit d'un bond la palissade du verger. — *S* chap. LXVIII. *G* 18366-7. *G* 18364-5.

|| * Or le roi revient avec ses barons pour convaincre * les amants de leur traîtrise. Ils ne trouvent personne * que la reine.[1] * || Ils ne peuvent l'accuser d'aucun méfait.. — *G* 18371-3. *G* 18375.

....

[Les barons reprochent au roi d'accuser sans cesse Isolt injustement. Ils le supplient de réprimer sa haine[2]].. — *S* manque. [*G* 18380-404] [*E* 2610-3.]

|| * Et le roi laissa tomber sa colère contre elle. * || — *S* reprend. [*G* 18406-7].

Principaux traits différentiels en *G*. V. 17686-726. C'est Governal qui est envoyé dans la forêt pour rappeler Tristan et Isolt. Joie des amants. Ils ont désormais à la cour plus de liberté que jamais, Marke ayant fait promettre à Tristan d'apporter plus de réserve à ses innocentes assiduités. — V. 17726-73. Peinture du caractère de Marke. — V. 17773-18118. Gottfried expose ici sa doctrine en fait de morale amoureuse. Rien n'invite à croire que Thomas lui en ait fourni le germe ou le modèle. — V. 18130-97. Par un jour très chaud, la reine, pour chercher le frais, se fait disposer un lit dans le verger. Elle s'y couche dévêtue et congédie ses femmes, sauf Bringvain. Celle-ci envoie un messager appeler Tristan; Tristan venu, Bringvain rejoint les autres femmes et ordonne de fermer les portes du verger et de n'y laisser entrer personne. Le nain n'est pour rien dans l'aventure : c'est le roi qui s'enquiert

1. Qu'est devenu le nain ? *Atendez moi chi un petit,* lui disait tout à l'heure le roi Marke.

2. *G* rapporte tout un discours des barons; il devait appartenir à l'original, si l'on accepte ce témoignage de *E*, v. 2610 : « Les barons disent à Marke qu'il a mal vu; ils le prient tant que Marke pardonne à la reine. »

de la reine et va seul la chercher sous les arbres. — V. 18198 ss. Nous reproduirons ici le passage de *G* qui correspond au fragment de Cambridge. *G* l'a richement développé : il y ajoute d'abord (v. 18198-217) un portrait des amants endormis : puis (v. 18218-31), une description des angoisses de Marke; le roi ne soupçonne plus, il sait; il eût préféré encore le soupçon à la certitude :

im hete dô vil baz getân
ein wænen danne ein wizzen.

Enfin, le roi s'étant dirigé sans bruit vers le palais, *G* résume (v. 18232-48) la scène où il convie ses barons à venir avec lui prendre son neveu sur le fait. Cependant Tristan s'éveille : nous imprimons en italique, en ce passage si librement traité, les rares vers de *G* (cf. 18119-201, 18235-7, 18243-6) qui soient directement inspirés de l'original français :

Nune was ouch daz sô schiere nie, *G* 18249.
daz Marke von dem bette gie
und harte unverre was dervan,
sô daz erwachete ouch Tristan
und sach in von dem bette gân.
« *A,* » *sprach er*, waz habt ir getân,
getriuwe Brangæne!
weiz got, Brangæne, ich wæne,
diz slâfen gât uns an den lîp.
Isôt, wachet, armez wîp!
wachet, herzekünigîn!
ich wæne, wir verrâten sîn! »
« verrâten, » sprach si, hêrre, wie ? »
« *mîn hêrre der stuont obe uns hie :*
er sach uns beide, und ich sach in.
er gêt von uns iezuo dâ hin,
und weiz benamen alse wol,
sô daz ich esterben sol;
er wil ze disen dingen
helf' unde geziuge bringen :
er wirbet unseren tôt
herzefrouwe, schœne Isôt,
nu müeze wir uns scheiden
sô vætlich, daz uns beiden
sô guotiu state niemer mê
ze fröuden widervert als ê.
nu nemet in iuwer sinne,

wie lûterlîche minne
wir haben geleitet unze her,
und seht, daz diu noch stæte wer;
lât mich ûz iuwerm herzen niht!
wan swaz dem mînem geschiht,
dar ûz enkumet ir niemer:
Isôt diu muoz iemer
in Tristandes herzen sîn.
nu sehet, herzefriundîn,
daz mir fremde und verre
iemer hin z'iu gewerre!
vergezzet mîn durch keine nôt.
dûze amie, bêle Isôt,
gebietet mir und küsset mich!
Si trat ein lützel hinder sich,
siuftende sprach si wider in:
« hêrr', unser herze und unser sin
diu sint dar zuo ze lange,
ze anclîch und ze ange
an ein ander verflizzen,
daz si iemer suln gewizzen,
was under in vergessen sî.
ir sît mir verre oder bî,
sone sol doch in dem herzen mîn
niht lebenes noch niht lebendes sîn
wan Tristan, mîn lîp und mîn leben.
hêrr', ich hân iu nu lange ergeben
beidiu leben unde lîp;
nu sehet, daz mich kein lebende wîp
iemer von iu gescheide,
wirn sîn iemer beide
der liebe unde der triuwe
stæte unde niuwe,
diu lange und alse lange frist
sô reine an uns gewesen ist.
und nemet hin diz vingerlîn:
daz lât ein urkünde sîn
der triuwen unde der minne
op ir deheine sinne
iemer dar zuo gewinnet,
daz ir ân' mich iht minnet;
daz ir gedenket dâ bî,
wie mînem herzen iezuo sî.
gedenket an diz scheiden..... »

XXX. — Isolt aux blanches mains.

(*S*, chapitre LXVIII, page 82, ligne 33 — chapitre LXIX, page 83, ligne 37. — *G*, vers 18409 — vers 19552. — *E*, strophe CCXXXIX — strophe CCXLIV.)

G 18409-12. ‖ * Tristan rentre en son *ostel*, « marri et morne (*S*). »
* Il s'apprête à partir au plus vite avec sa mesnie. Ils
[*E* 2619-22]. * chevauchent au rivage de la mer, montent sur une nef,
* voguent loin de la terre du roi Marke.
G 18414-8. * Ils atterrirent bientôt en Normandie, mais n'y firent
[*E* 2623]. * pas long séjour. Tristan passait d'un royaume à un
* autre, cherchant les aventures. * ‖ Il y endura mainte peine et mainte misère, avant de croître en prix et en honneur *et de gagner quelque repos.*
[*G* 18455]. Puis il servit l'empereur de Rome [1] et demeura long-

1. Ce « prince et empereur de Rome » dont parle *S* surprend d'abord. En *G* (v. 18447-58), on lit qu'au partir de la Normandie, le héros traversa la Champagne pour gagner l'Allemagne, et qu' « il y servit si bellement le sceptre et la couronne que l'empire romain n'eut jamais sous sa bannière un champion si chevaleureux » :

« Sus kêrte er wider Schampânje
dannen her ze Almânje.
hie diente er alse schône
dem zepter unde der krône,
daz rœmesch rîche nie gewan
under sînem vanen einen man,
der ie würde als sagehaft
von manlicher ritterschaft. »

On peut être tenté de croire que Gottfried, situant en Allemagne, comme de juste, le « rœmesch rîche », est resté fidèle au poème original. En fait, ce n'est de sa part qu'une fausse interprétation de Thomas. Il faut se rappeler (voy. ci-avant, p. 76) qu'Isolt est la fille du roi Gormon d'Irlande, lequel imposait au roi Marke un tribut : « chaque cinquième année, l'Angleterre devait adresser à Rome des messagers agréables aux Romains, et ces messagers apprenaient alors quels ordres il plaisait au puissant sénat d'imposer à toutes les nations soumises à Rome. » Ce sont les Romains fabuleux de Gaufrei de Monmouth et de Wace que Tristan va servir à son départ de Normandie, et il est donc probable que Thomas ne le menait pas en Allemagne.

temps dans son empire. Puis il partit pour l'Espagne[1] et de là s'en fut en Ermenie[2] vers les fils[3] de Roald le Foitenant, son père nourricier. [E 2628]. G 18619. [E 2630-6].

Ceux-ci l'accueillirent avec joie, à grand honneur. Ils lui abandonnèrent un vaste *domaine*[4] et de nombreux châteaux qui relevaient de lui seul. ‖ * Ils l'aimèrent en * toute fidélité et loyauté, lui donnèrent leur aide en * tous ses besoins, lui firent connaître leurs voisins, * l'accompagnèrent dans les tournois, * ‖ répandirent la renommée de sa chevalerie et de sa prouesse. [G 18624-9]. G 18680-9.

En ce temps-là régnait sur la Bretagne[5] un vieux S chap. LXIX.

1. *G* omet ce voyage en Espagne. Il était cependant mentionné dans l'original, ainsi qu'on le voit aux v. 787-8 des fragments de Thomas.

2. *S* : « *en Bretagne* », *G* : « *en Parménie* », *E* : « *chez les fils de Roald* » (sans que leur pays soit autrement désigné). — Cf. une note qui suit.

3. *G E* : « *les fils* », *S* : « *les héritiers de Roald* ».

4. « *Un vaste royaume* », dit *S*. Il est probable que les fils de Roald offraient à Tristan de lui rendre sa terre, et que Tristan demeurait auprès d'eux, sans que Thomas ait pris le souci de définir sa condition soit d'hôte, soit de suzerain.

5. Il serait précieux de connaître ici le texte de Thomas, pour savoir au juste où il situait la mystérieuse patrie de Tristan, l'Ermenie. Mais ses trois remanieurs s'accordent mal entre eux. Encore convient-il de ne pas embrouiller leurs données, comme on a fait parfois.

Selon *E*, Tristan va « chez les fils de Roald » (leur pays n'est pas désigné par son nom propre), et de là « en Bretagne ». Selon *S*, il va « en Bretagne chez les fils de Roald », et de là « chez un vieux duc qui régnait sur ce royaume [de Bretagne]. » Selon *G*, Tristan va « chez les fils de Roald en Parménie », et de là « chez le duc d'Arundêl, région située au bord de la mer, entre la Bretagne et l'Angleterre, et dont la ville principale est Karke. »

Il ne saurait y avoir de doute sur la version originale : pour Thomas, le pays des fils de Roald, mentionné en *SEG*, est, comme le montre le début du roman, le pays même de Tristan, l'Ermenie ; la terre qu'il gagne ensuite est la Bretagne, ainsi qu'il résulte de l'accord de *ES* d'abord, mais surtout des fragments conservés de l'original lui-même, cf. v. 788, 915, 2001, etc. Il convient donc

[E 2641-6]. duc [1], que ses voisins guerroyaient rudement. Ils
G 18694-703. étaient forts et puissants, le pressaient étroitement et

d'éliminer les noms d'Arundêl et de Karke, donnés par *G* seul : peu nous importe ici de quelle source ou de quelle fantaisie ils peuvent procéder (Arundêl est identifié par W. Hertz (*Tristan*[2] p. 533) avec Arundel en Sussex, et Karke semble bien n'être qu'une déformation du Karahes d'Eilhart); si ces noms avaient appartenu à l'original, il serait extraordinaire que Thomas, malgré les fréquentes occasions qu'il aurait eues de les mentionner par la suite, s'en fût abstenu avec obstination. Étant acquis que chez Thomas Tristan passait d'Ermenie en Bretagne, l'intéressant serait de pouvoir préciser quelle était selon Thomas la situation géographique de l'Ermenie par rapport à la Bretagne. *E* ne nous renseigne pas, mais il est à noter qu'il ne mentionne aucune traversée maritime. *G* (v. 18690 ss.) dit, on l'a vu, que le duché d'Arundêl est situé entre la Bretagne et l'Angleterre et bordé par la mer (en présence de ce texte, je néglige, avec le bon sens et avec W. Hertz, *loc. laud.*, les vers 18734-6, qui ne sauraient s'appliquer à Arundel en Sussex). Or, pour passer d'Ermenie en ce duché, *G* ne dit pas que Tristan ait à franchir la mer, et plus loin, son Tristan, menant une guerre dans ce même duché, fait venir du renfort d'Ermenie : ses chevaliers, venant à sa rescousse, lui apportent des harnachements et des vivres, et tout le récit exclut une navigation. Donc *G* se figurait l'Ermenie comme un pays continental; par malheur, nous ignorons si l'épisode des renforts d'Ermenie existait dans le poème original. Il reste seulement ceci : il est assuré que, pour Thomas, Tristan passait d'Ermenie en Bretagne; ni *G*, ni *E*, ni *S*, n'indiquent qu'il ait eu à s'embarquer pour ce voyage. Bien mieux, *S* donne le même nom générique de *Bretagne* au pays de Tristan et au pays du vieux duc, père d'Isolt aux Blanches Mains. Or cette donnée coïncide presque avec celles du chapitre II du roman : là, on lit que le père de Tristan, outre l'Ermenie qu'il possède en propre, tient un fief d'un seigneur breton, le duc Morgan : ce qui implique vraisemblablement le voisinage des deux terres. Le rapprochement de ces deux textes, et le fait que, chez aucun des trois remanieurs, Tristan n'a besoin de franchir la mer pour passer d'Ermenie en Bretagne, indiquent que Thomas se représentait l'Ermenie comme une région continentale, limitrophe de la Bretagne.

1. Ce duc n'est pas autrement désigné en *S*, ni dans les quelques passages des fragments de Thomas où il est question de lui. *E* l'appelle le duc *Florentin* de Bretagne, *G* *Jovelin*, nom qui peut être une modification du *Havelin* d'Eilhart.

l'avaient refoulé jusque dans le château où il résidait.

Ce duc avait *un* fils vaillant, nommé Kaherdin[1]. Il était preux et courtois et devint un fidèle ami de Tristan. . . . . [G 18742-55].

. . . .[2]

‖ * Le duc de Bretagne et Kaherdin donnèrent * à Tristan, sur le renom de sa prouesse, un fort * château d'où il les aiderait à repousser leurs ennemis. * ‖

. . . .

. . . .[3]

[Batailles et victoires de Tristan].

. . . .

Il fit si bien qu'il prit aux ennemis nombre de leurs hommes, enleva leurs forteresses, brûla leurs villes. Il continua de les guerroyer avec l'aide de Kaherdin, tant qu'il ne leur resta plus qu'à demander grâce et à implorer la paix.

Or Kaherdin avait une sœur, belle et courtoise, plus sage que nulle femme de ce royaume. Elle s'appelait G 18713.

1. *S* : « Ce duc avait *trois* fils, dont l'aîné s'appelait Kardin. » *G E* s'accordent à ne lui donner qu'un fils, Kaherdin, et dans les nombreuses scènes conservées du poème de Thomas qui se dérouleront chez le duc de Bretagne, seul Kaherdin apparaîtra. Ces deux autres fils figureront deux fois encore en *S*, dans un rôle de comparses fort inutiles. Pourtant, comme il n'est pas dans les habitudes de *S* d'ajouter des personnages au roman, il est possible que Thomas ait bien attribué deux frères à Kaherdin. Celui-ci s'appelle en *G Kaědin li frains*, en *E Ganhardin*, *Ganhardine*, en *S Kardin*, dans les fragments de Thomas et dans la *Folie Tristan Kaherdin, Caerdin*.

2. Il devait être dit comment se noua cette amitié, ressort de tant de scènes ultérieures.

3. Ici se lisaient très probablement des récits de combats supprimés par *S*.

E 2650-1. Isolt aux Blanches Mains[1] ....
[*G* 18960-8]. [Son portrait et son éloge].

....

S manque. † Elle rappelait sans cesse à Tristan l'autre Isolt,
G 18973-81. † Isolt d'Irlande, et parce qu'elle s'appelait Isolt, ce † nom le faisait si troublé et si joyeux, quand ses † regards tombaient sur elle, que l'on pouvait voir dans † ses yeux l'émoi de son cœur † ....

....

[Premiers troubles de Tristan : comment il s'éprend d'Isolt aux Blanches Mains pour son nom et pour sa beauté]. ....

....[2]

S reprend. Il composa alors de nombreux lais d'amour avec une
[*G* 19204-23]. grande habileté à trouver et à disposer les mots, et des chants de toutes sortes. Au refrain de ses mélodies, il ramenait souvent ces vers :

« Isolt ma drue, Isolt m'amie,
En vus ma mort, en vus ma vie »[3].

1. *G* : *Isôt als blansche mains, Isôt mit den wizen handen, mit den blanken handen*, *E* : *Ysonde with the withe hand, with hand schene*. Pour les formes de son nom chez Thomas, voy. le Glossaire. *S* distingue les deux Isolt en appelant l'une la reine, l'autre la femme de Tristan.

2. Il y a eu ici en *S* de très larges coupures. Sans même avoir pris soin de dire que la jeune fille s'appelait Isolt, et oubliant ainsi d'éclairer sa lanterne, frère Robert résume en cette phrase unique tout un manège que Thomas avait dû soigneusement détailler : « Tristan s'éprit ardemment de la sœur de Kaherdin, et lui donna des présents d'amour, et à cause de l'Isolt dont il portait le regret, il parlait d'amour avec elle, et elle avec lui. »

3. *S* dit seulement : « Au refrain de ses mélodies il ramenait souvent le nom d'Isolt. » *G* dit qu'il trouva alors

den edelen leich Tristanden,
den man in allen landen
sô lieben und sô werden hât,
die wîle und disiu werlt gestât,

ce qui pourrait bien être traduit de Thomas. Il ajoute qu'au

Or Tristan chantait ces lais devant ses chevaliers et ses hommes dans les salles et les chambres où beaucoup l'écoutaient, Isolt aux Blanches Mains et les parents de celle-ci, et || * tous croyaient que c'était à elle qu'il son- G 19921-5.
* geait et qu'il n'aimait que cette Isolt. Tous les parents
* de la jeune fille s'en réjouissaient, * || mais surtout Kaherdin[1], persuadé que Tristan aimait sa sœur et qu'il G 19096-8.
resterait pour l'amour d'elle, car il le connaissait pour G 19093-4.
un bon chevalier qu'il voulait aimer et servir. Il prit [E 2647-9].
donc le plus grand soin de favoriser sa fréquentation G 19926-8.
avec sa sœur : || * il le menait aux chambres de la jeune
* fille pour s'entretenir et se divertir avec elle, * || car jeux et entretiens font souvent naître un tendre accord et changent les cœurs des hommes..................

....

[Assiduités de Tristan, ses remords, amour naissant d'Isolt aux Blanches Mains pour lui]................

....

Tristan est fort en peine de savoir quel parti prendre :

Sis corages mue sovent....

[ICI COMMENCE LE FRAGMENT SNEYD].

---

refrain de ses « rundate » et de ses « liedelîn », le chanteur disait :

« Isôt ma drûe, Isôt m'âmie,
En vûs ma mort, en vûs ma vie ! »

A toutes les raisons qui engagent à reconnaître ici des vers pris au poème de Thomas, on peut ajouter celle-ci qu'au v. 1061 de Thomas, on lit :

Ço est la reine, s'amie,
En cui est sa mort et sa vie.

1. *S* : « *Kaherdin et ses frères* », et c'est ce sujet pluriel qui commande les trois phrases suivantes.

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *E*. — V. 2628. En Espagne, Tristan tue trois géants. — V. 2637-40. Les fils de Roald lui offrent de grands pays qu'il a conquis pour eux : il refuse.

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *G*. V. 18471-603. Monologue d'Isolt quittée de Tristan. Il est possible qu'il ait existé chez Thomas : il fait un juste pendant aux prochains monologues de Tristan, et le poète y introduit ce problème, souvent débattu par Thomas : lequel des deux amants souffre le plus de peines ? — V. 18717. Sur Jovelîn, Arundêl, etc., voy. page 255, note 5. La future belle-mère de Tristan s'appelle Karsîe, nom qui ne figure que chez Gottfried et chez son continuateur Henri de Freyberg. — V. 18620-73. Venu en son pays, Tristan ne trouve plus Roald ni sa femme Floræte ; leurs fils lui racontent leur mort. Pleurs et plaintes de Tristan sur leur tombe. — V. 18775-820. Pour venir en aide au duc Jovelîn, Tristan fait venir de son pays sa *mesnie* à la rescousse. — V. 18821-952. Grande bataille : le pays est purgé des ennemis du duc. Au cours de cette bataille, trois seigneurs ennemis sont nommés (v. 18842-5, 18900-1) : Rugier von Doleise, Nautenîs von Hante, Rigolîn von Nante. Nautenîs est le Nampêtenîs d'Eilhart (v. 5986) et le nom de sa terre semble plutôt introduit pour la rime que pour rappeler, comme le veut Hertz, *Tristan*[3], p. 560, le comté de Hampshire ; Rigolîn von Nante est le Rîôle von Nantis d'Eilhart (v. 5542, etc.). Deux de ces personnages étant pris à Eilhart, il est probable que le troisième n'a pas figuré davantage dans le poème de Thomas, et il reste douteux si Gottfried, en produisant Rugier von Doleise, a voulu forger un nom à plaisir, ou s'il a songé, comme le croit M. Golther (en son édition de Gottfried, t. II, p. 471) au pays de Dol. — V. 18953-96. Premier penchant de Tristan vers Isolt aux Blanches Mains. — V. 18997-19044. Monologue où il s'avoue que « la Cornouailles se change pour lui en Arundêl, Tintagel en Karke, Isolt en Isolt ». — V. 19045-91. Progrès de son amour ; la jeune fille s'éprend de lui. — V. 19145-70. Nouveau monologue où il se reproche son infidélité. — V. 19171-426. Ses assiduités ; réflexions du

poète. — V. 19427. Monologue de Tristan dont on lira ci-après l'original français. Voyez, pour la comparaison de ces deux passages de Gottfried et de Thomas, A. Bossert, *La légende chevaleresque de Tristan et Iseult*, 1902, p. 145-51.

XXXI. — Le Mariage.

(Fragment Sneyd, S [1].)

—

Sis corages mue sovent, (*f*° *1*)
E pense mult diversement
Cum changer puisse sun voleir,
Quant sun desir ne puit aveir,
E dit dunc : « Ysolt, bele amie,
Mult est diverse nostre vie :
La vostre amur tant se desevre
Qu'ele n'est fors pur mei decevre.
Jo perc pur vos joie e deduit,
E vos l'avez e jur e nuit ;
Jo main ma vie en grant dolur,
E vos vostre en delit d'amur.
Jo ne faz fors vos desirer,
E vos nel puez consirer
Que deduit e joie n'aiez
E que tuiz voz bienz ne facez.
Pur vostre cors su jo em paine,
E li reis sa joie en vos maine :
Sun deduit i maine e sun buen,
Iço que mien fu ore est suen.
Ço qu'aveir ne puis claim jo quite,

M. désigne les leçons de l'édition M(ichel), V. celles de la collation de M. V(etter) — 58 est *manque* — vostre vie — 64 vestre — 70 E *manque* — 71 i *manque* — 72 Co que.

Car jo sai bien qu'el se delite;
Ublié m'ad pur suen delit.
En mun corage ai en despit
Tutes altres pur sule Ysolt;
De rien comforter ne me volt,
E si set bien ma grant dolur
E l'anguisse qu'ai pur s'amur :
Car d'altre sui mult coveité
E pur ço grifment anguissé.
Se d'amur tant requis n'esteie,
Le desir milz sofrir porreie, (*b*)
E par l'enchalz quid jo gurpir,
S'ele n'en pense, mun desir.
Quant mun desir ne puis aveir,
Tenir m'estuit a mun pueir,
Car m'est avis faire l'estot :
Issi fait cil ki mais n'en pot.
Que valt tant lunges demurer
E sun bien tuit diz consirer?
Que vait l'amur a maintenir
Dunt nul bien ne put avenir?
Tantes paines, tantes dolurs
Ai jo sufert pur ses amurs
Que ja retraire m'en puis bien :

74 quil se — 78 E rien — 80 que ai — 84 Le de milz — 90 cil *manque* — 95 tant d. — 97. ja *manque*.

V. 74. J'ai corrigé *il :* c'est bien d'Isolt qu'il s'agit, non de Marke; cf. les v. 155-8.

V. 84. La correction (*le desir*) est suggérée par *desir*, deux vers plus bas, et la suite des pensées, bien digne de Thomas, est celle-ci : « Une autre (Isolt aux Blanches Mains) me convoite, ce qui redouble mon angoisse. Si elle ne me requérait pas d'amour si instamment, je supporterais plus facilement le *désir* d'Isolt la reine, qui me tourmente. Mais qu'Isolt la reine y prenne garde : la recherche même dont je suis l'objet de la part d'Isolt aux Blanches Mains finira par me faire oublier mon désir d'Isolt la reine. »

Maintenir la ne me valt rien.
De li sui del tuit obliez,
Car sis corages est changez.
E! Deu, bel pere, reis celestre,
Icest cange coment puit estre?
Coment avreit ele changé,
Quant encore maint l'amisté?
Coment porrat l'amur gurpir?
Ja n'en puis jo pur rien partir.
Jo sai bien, si parti em fust
Mis cuers, par le suen le soüst;
Mal, ne bien, ne rien ne feïst,
Que mis cuers tost ne le sentist.
Par le mien cuer ai bien sentu
Que li suens m'a bien fei tenu
E cumforté a sun poeir.
Se mun desir ne puis aveir,
Ne dei pas pur ço curre al change
E li deslaisier pur estrange;

98 ne me v... *la fin du vers effacée. V. croit lire* ne me vol. — 99 obli... — 100 est ch... *lettres effacées, V. croit lire* ch...z. — 106 Ja ne — 109 fist — 110 nel s. — 112 fei *manque* — 115 cure a change — 116 E li laisier.

V. 103-104. Le texte est douteux. Thomas exprime en ces vers une croyance à la télépathie, trop délicate pour l'inattention des scribes; peut-être faudrait-il lire au vers 104 : *Quant en mun cuer maint l'amisté*. Nous interprétons ainsi le passage : « Comment la reine Isolt aurait-elle changé à mon égard, puisque [en moi] vit toujours l'amour ? Comment pourra[it]-elle s'évader hors de l'amour, tandis que, moi, je ne le puis en nulle manière ? Je sais bien que, si mon cœur s'était éloigné d'elle, son cœur l'en eût avertie; de son côté elle ne me ferait jamais ni mal, ni bien, ni rien, que mon cœur ne le sentît aussitôt. »

V. 115. La correction *al* pour *a*, suggérée par les expressions *prendre* au *change*, *tourner* au *change* n'est pas nécessaire; mais elle est appuyée par le vers 1105.

Car tant nos sumes entremis (*c*)
E noz cors en amur malmis,
Se aveir ne puis mun desir,
Que pur altre deive languir;
E a iço qu'ele poüst,
Voleir ad, si poeir oüst :
Car ne li dei saveir mal gré,
Quant bien en ad sa volenté,
Se ele mun voleir ne fait ;
Ne sai quel mal gré ele en ait.

119 Saveir ne — 123 mal gere — 124 bien ad en — 125 Sele — 126 ele *manque*.

V. 118. Bien que *malmetre* puisse se construire avec *estre*, on peut songer à lire plutôt *E noz cors* en avum *malmis*.

V. 120. Ce vers est inadmissible : il ne se construit pas avec ce qui précède. Le passage semble bien être corrompu. Or le vers *Que pur altre deive languir*, mystérieux ici, se retrouve plus loin, en une phrase où il offre un sens fort clair (v. 151 ss.) :

> Sa grant belté pas nel requirt,...
> Quant del rei ad tut sun desir
> *Que pur altre deive languir.*

On peut supposer que ce vers aura été transporté de cette phrase au passage qui nous occupe par l'accident que voici. Comme le scribe venait d'écrire le v. 119 *Se aveir ne puis mun desir*, son regard, se reportant sur le manuscrit qu'il copiait, a rencontré ce même mot *desir*, pareillement à la rime, mais dans une autre colonne : c'était le *desir* du v. 153; de là l'intrusion du vers qui suivait. Quel était le vers sacrifié? La persistance du poète à opposer dans tout ce monologue *desir* à *poeir* suggère la conjecture que voici :

> Car tant nus sumes entremis
> E noz cors en avum malmis,
> Se aveir ne puis mun desir
> Qu'a mun poeir m'estuet tenir.

V. 121-2. C'est-à-dire : « Et quant à ce qu'Isolt pourrait faire, elle a bien la volonté, mais elle n'a pas le pouvoir. »

Ysolt, quel que seit le poeir,
Vers mei avez mult buen voleir.
E coment purreit dunc changier
M'amur? Vers li ne pois trichier :
Jo sai bien, si changer volsist,
Que li miens coers tost le sentist.
Que que seit de la tricherie,
Jo sent mult bien la departie :
En mun corage trés bien sent
Que petit mei aime u nient ;
Car, s'ele en sun coer plus m'amast,
D'acune rien me comfortast.
— Ele, de quei? — D'icest ennui.

127 le voleir — 128 buen penseir — 130-2 *Le commencement de ces trois vers est effacé. V. indique qu'il parvient à lire* Mamur *au v. 130 avant* vers li; sai bien, *au v. 131, avant* si changer; *mais rien, au v. 132, avant le mot* coers — 133 Co que — 134 mult *manque.*

V. 127-8. On s'explique comment s'est produite la leçon absurde du manuscrit. Se trompant de ligne, le scribe a écrit au bout du vers 127 le mot *voleir* du vers suivant ; s'en étant aussitôt aperçu, pris de court et ne voulant pas exponctuer et surcharger, il a suppléé vaille que vaille *penseir* au v. 128 : fait qui, pour le dire en passant, ne peut provenir que d'un scribe anglo-normand.

V. 129-30. On peut lire aussi : *E coment purreit dunc changier? M'amur vers li ne pois trichier.* Thomas (voy. le Glossaire) emploie à l'ordinaire *trichier* comme verbe actif.

V. 131. La suite des pensées est obscure. F. Michel propose :

[Jo sai bien] si changer volsist
[Que vostre] coers tost le sentist.

Je préfère lire [*Que li miens*] *cuers* : les pensées de Tristan sont dominées dans tout ce monologue par cette conviction que des correspondances mystérieuses avertissent réciproquement Isolt et lui-même de l'état de leurs cœurs. Or, nul signe ne lui a jusqu'à présent annoncé une trahison d'Isolt : « Comment, » dit-il, « pourrait-elle changer? Je ne puis pas la trahir, sachant bien que, si elle voulait changer, mon cœur le ressentirait aussitôt. Quoi qu'il en soit de la supposition d'une trahison volontaire, je sens très bien qu'elle commence à se déprendre de moi. »

— U me trovereit? — Lau jo sui.
— Si ne set u ne en quel tere.
— Nun? e si me feïst dunc querre!
— A que faire? — Pur ma dolur.
— Ele n'ose pur sun seignur,
Tuit en oüst ele voleir.
— A quei, quant ne le pot aveir?
Aimt sun seignur, a lui se tienge,
Ne ruis que de mei li sovienge!
Ne la blame pas s'el m'oblie, (d)
Car pur mei ne deit languir mie :
Sa grant belté pas nel requirt,
Ne sa nature n'i afirt,
Quant de lui ad tut sun desir,
Que pur altre deive languir.
Tant se deit deliter al rei
Oblier deit l'amur de mei,
En sun seignur tant deliter
Que sun ami deit oblier.
E ! quei li valt ore m'amur
Emvers le delit sun seignur?
Naturelment li estuit faire
Quant a sun voleir ne puet traire :
A ço se tienge qu'aveir puet,
Car ço qu'aime laissier estuet.
Prenge ço qu'ele puet aveir,
E aturt bien a sun voleir :
Par sovent baisier, par juër
Se puet l'en issi acorder.
Tost li porra plaisir si bien
De mei ne li menberra rien.

140 troureit — 141 I ne — quele t. — 143 dolor — 144 Ele nen ose — 146 le *manque* — 149 blam p. sele mei — 152 pas ni — 153 tut *manque* — 156 Oblien — 162 ne volt — 163 que a. — 164 que a. l. estuit — 165 co que puet — 167 Par iueir par souent baisier — 170 menbera.

Si ne li menbre, e mei que chalt?
Face bien u nun, ne m'en chalt.
Joie puet aveir et delit
Encuntre amur, si cum jo quit.
Cum puet estre qu'encuntre amur
Ait delit, u aimt sun seignur,
U puset metre en obliance
Qu'ad tant eü en remenbrance?
Dunt vient a hume volunté
De haïr ço qu'il ad amé,
U ire porter u haür (f° 2)
Vers ço u ad mise s'amur?
Ço qu'amé ad ne deit haïr,
Mais il s'en puet bien destolir,
Esluinier s'en e deporter,
Quant il n'i veit raisun d'amer.
Ne haïr ne amer ne deit
Ultre ço que raisun i veit.
Quant l'en veit ovre de franchise,

171 ne *manque* — 177 mentre en o. — 178 Que tant ad eu —. 182 mis — 183 que — 185 Esluinier se — 186 Quant ne veit — 187 namer — 188 i *manque* — 189 Quant len fait o.

V. 172. Peut-être peut-on lire avec le manuscrit : *ne l'en chalt.* « Qu'elle fasse bien ou non, elle ne s'en soucie pas. » Le mot *chalt*, étant précédé de *en*, peut rimer avec lui-même.

V. 189-96. Ce passage est difficile, et la faute en est aux scribes, mais aussi à Thomas, sans doute. Voici d'abord le sens que nous attachons au texte par nous proposé; nous tâcherons ensuite de justifier ce texte. Tristan est préoccupé de mesurer les torts d'Isolt. Il tient pour constant qu'elle prend trop bien son parti de sa vie commune avec Marke, et il pose cette question : « Ce méfait me donne-t-il le droit de la haïr? » La réponse est : « non, pas de la haïr, mais seulement de me déprendre d'elle. » Cela, en vertu de ces principes : « Quand on voit autrui faire œuvre noble et bonne et par là-dessus œuvre vilaine (c'est le cas d'Isolt, qui a fait « ovre de franchise » en aimant si bien Tristan, puis « ovre de coilvertise » en s'accommodant de Marke), c'est la part de noblesse et de courtoisie qu'on doit plu-

Sur ço altre de colvertise,
A la franchise deit l'en tendre,
Qu'encuntre mal ne deit mal rendre.
L'un fait deit l'altre si sofrir
Qu'entre euls se deivent garantir
De trop amer pur colvertise,
E de trop haïr pur franchise.
La franchise deit l'en amer
E la coilvertise doter,
Ne, pur la franchise, haïr,
Ne, pur coilvertise, servir.

192 Que — 194 Que entre — 195 Ne trop — 196 Ne trop — 199 E pur la franchise seruir — 200 E pur la coilueertise haïr.

tôt considérer et retenir en sa conduite : car on ne doit pas rendre le mal pour le mal. Les faits de courtoisie et les faits de vilenie doivent dans notre jugement se contrebalancer : on ne doit pas trop aimer la personne en question, puisqu'elle fait vilenie; on ne doit pas trop la haïr, puisqu'elle fait courtoisie. » C'est là certainement l'intention générale du passage : qu'on cherche à *coilvertise* et à *franchise* quelque autre sens, qu'on entende par exemple ces mots de la conduite de Tristan lui-même (qui mêle, lui aussi, en songeant au mariage, vilenie et noblesse de cœur), on s'évertuera vainement : le texte, suffisamment obscur déjà, tournera au logogriphe. *Coilvertise* et *franchise* ne peuvent s'adresser ici qu'à Isolt la reine, et on le voit bien quand, quelques vers plus bas, Tristan fait application des principes posés : « Pour tout l'amour qu'Isolt m'a montré, je dois ne la *haïr* jamais; mais, puisqu'elle oublie notre amour, je dois l'*oublier* aussi. » Mais, si le sens général semble constant, notre leçon n'est pas certaine : *Quant l'en veit ovre de franchise* est une correction assez arbitraire. On peut conserver le texte du manuscrit (*Quant l'en fait*) et dire que le premier *l'en* (v. 189) désigne Isolt, et le second (v. 191) Tristan ; mais c'est prêter au poète une négligence d'expression presque intolérable. De ces deux leçons, nous préférons la première, et nous l'avons introduite dans le texte : mais c'est à défaut de mieux.

V. 199-200. Ici nous avons dû renoncer à la leçon du manuscrit. Le vers 200 (*E pur la coilvertise haïr*) est faux ; mais, surtout, ces vers : *La franchise deit l'en amer E la coilvertise doter E pur la franchise servir E pur la coilvertise haïr*

Pur ço que Isolt m'ad amé,
Tant senblant de joie mustré,
Pur ço ne la dei jo haïr,
Pur chose que puisse avenir;
E quant el nostre amur oblie,
De li ne me deit menbrer mie.
Jo ne la dei amer avant,
Ne haïr ne la dei par tant;
Mais jo me voil issi retraire
Cum ele fait, si jol puis faire :
Par ovres, par faiz assaier,
Coment me puisse delitier
En ovre ki est contre amur, (*b*)
Cum ele fait vers sun seignur.
Coment le puis si esprover,
Se par femme nun espuser?
El fait nule raisun n'oüst,
S'ele dreite espuse ne fust;
Car icil est sis dreiz espus
Ki fait l'amur partir de nus.
De lui ne se deit el retraire:

201 quisolt — 203 jo *manque* — 205 ele — 210 ele se f. — 212 p. deliurer — 216 nun *manque* — 217 r. oust — 218 Se dreite — 219 Car cil — dreit — 220 nos — 221 ele.

sont absurdes, comme contradictoires à tous les raisonnements que Tristan vient de tenir et va tenir : Tristan ne peut pas dire qu'il faut offrir à Isolt (en tant que *franche*) son service d'amour, puisque précisément il veut démontrer qu'il peut *s'esluinier* et *se retraire* d'elle. Tristan ne peut pas dire qu'il faut haïr Isolt (en tant que *coilverte*), puisque précisément il veut démontrer qu'il *ne la deit haïr Pur chose que puisse avenir*. — De là le remaniement que nous avons fait subir à ces vers : il ne restitue peut-être pas la lettre même des vers écrits par Thomas, mais, très probablement, il rétablit sa pensée.

V. 202. Ne faut-il pas corriger *Tanz senblanz* ?

Quel talent que ait, l'estuit faire ;
Mais mei ne l'estuit faire mie,
Fors qu'assaier voldrai sa vie :
Jo voil espuser la meschine
Pur saveir l'estre a la reïne,
Si l'esspusaille e l'assembler
Me pureit li faire oblier,
Si cum ele pur sun seignur
Ad entroblié nostre amur.
Nel faz mie li pur haïr,
Mais pur ço que m'en voil partir,
U li amer cum el fait mei,
Pur saveir cum aime lu rei. »

Molt est Tristans en grant anguisse
De cest' amur que faire puisse,
En grant estrif e en esprove.
Altre raisun nule n'i trove,
Mais qu'il en fin volt assaier

223 mei nestuit — 224 que a. — 228 Me pureient — 232 que io voil p. — 233 ele — 236 poisse.

V. 222-4. Ici, comme ailleurs, l'obscurité de Thomas résulte de brusques ellipses et sautes d'idées : il faut suppléer entre les différentes phrases certaines articulations, certains moments non apparents de la pensée : « Je veux, » dit Tristan, « prendre femme, pour éprouver si l'on peut, comme Isolt fait avec Marke, *se delitier encontre amur* : car la seule raison qui puisse justifier Isolt, c'est qu'elle est mariée, c'est qu'elle doit faire la volonté de son droit époux, quelle qu'elle soit. [Je veux donc me marier aussi, et m'imposer des obligations analogues aux siennes.] Mais, moi (et c'est une objection qu'il se fait), moi, je ne suis pas astreint à ces obligations. [Isolt les subit, n'étant pas libre de se démarier ; moi, je me les créerais, étant libre de ne pas me marier ; — soit (et il passe outre à l'objection), nos cas ne seront pas semblables], mais je veux essayer de la vie qu'elle mène... »

S'encuntre amur puist delitier,
Se par le delit que il volt
Poisse entroblier l'altre Ysolt,
Car il quide qu'ele l'oblit
Pur sun seignur u pur delit.
Pur iço volt femme espuser (c)
Que Isolt nel puisse blamer
Qu'encontre raisun delit quierge,
Que sa proeise nen afierge :
Car Ysolt as Blanches Mains volt
Pur belté e pur nun d'Isolt.
Ja pur belté qui en li fust,
Se le nun d'Isolt ne oüst,
Ne pur le nun senz la belté
Ne l'oüst il en volenté :
Ces dous choses qui en li sunt
Ceste faisance emprendre font
Qu'il volt espuser la meschine
Pur saveir l'estre la reïne,
Coment se puisse delitier
Encuntre amur od sa moillier.
Assaier le volt endreit sei
Cum Ysolt fait emvers lu rei,
E il pur ço assaier volt
Quel delit avra od Ysolt.
A sa dolur, a sa gravance

240 poisse d. — 241 quil volt — 242 l'altre *manque* — 243 quele oblit — 245 Pur co — 246 Isolt nen — 247 Que — 248 afirge — 251 quen li — 252 ne ost — 253 la *manque* — 254 loust Tristrans en v. — 255 quen li — 259 ...nt se puisse (*les premières lettres du vers effacées*) — 260 Aintre amus od.

V. 240. *Delitier* est excellent, et une correction comme *poisse trichier* ne vaudrait guère. Je suppose que Thomas employait, comme font d'autres poètes, *puist* à côté de *poisse*; mais son poème n'en offre pas d'exemple assuré.

Volt Tristrans dunc quere venjance:
A sun mal quert tel vengement
Dunt il doblera sun turment;
De paine se volt delivrer,
Si ne se fait fors encombrer;
Il en quida delit aveir,
Quant il ne puet de sun voleir.
Le nun, la belté la reine
Nota Tristrans en la meschine:
Pur le nun prendre ne la volt
Ne pur belté, ne fust Ysolt.
Ne fust ele Ysolt apelee, (d)
Ja Tristrans ne l'oüst amee;
Se la belté Ysolt n'oüst,
Tristrans amer ne la poüst;
Pur le nun e pur la belté,
Que Tristrans en li ad trové,
Chiet en desir e en voleir
Que la meschine volt aveir.

Oez merveilluse aventure,
Cum genz sunt d'estrange nature,
Que en nul lieu ne sunt estable!
De nature sunt si changable
Lor mal us ne poent laissier,
Mais le buen us puent changier.
Del mal si acostomer sont

267 vengement *d'après* *V.* — 276 nu fust — 278 ne la oust — 282 Que Tristrans i ad troue — 290 us *manque* — pueunt (*V.*) changer — 291 El m. —

V. 271-2 *En* au sens très général de « par cela, par cette vengeance, par son mariage ». « Il crut qu'il y trouverait jouissance, ne pouvant trouver jouissance là où allait son vouloir. »

Que mal us pur dreit tuit dis unt,
E tant usent la colvertise
Qu'il ne sevent que est franchise,
E tant demainent vilanie
Que il oblient corteisie ;
De malveisté tant par se painent
Tute lor vie la enz mainent ;
De mal ne se pueent oster,
Itant se solent aüser.
Li uns sunt del mal costomier,
Li altre del bien novelier.
Tute l'entente de lor vie
Est en change e novelerie,
E gurpisent lor buen poeir
Pur prendre lor malveis voleir
Novelerie fait gurpir
Buen poeir pur malveis desir,
E le bien qu'aveir puet laissier,
Tuit pur sei el mal delitier.
Le meillur lait li hum del suen,
Tuit pur aveir l'altrui mainz buen :
Ço que suen est tient a peiur,
L'altrui, qu'il coveite, a meillur.
Si le bien qu'il ad suen ne fust.

292 Que pur dreit us tuit dis lunt — 294 quest — 296 Quil — 298 Que tute — 269 puent — 301 acostomier — 302 de bien renoveler — 304 Est *manque* — En changer n. — 309 que a. — 310 Tuit *manque* — 311 Le m. laisse pur le suen — 312 laltrei — 314 lalturi — meillor.

V. 304. Conjecture suggérée par *change* des vers 102 et 971.

V. 311. Comme il faut de toute nécessité que le mot *hum* soit introduit dans le texte, ici ou plus bas, pour commander des propositions comme celles-ci : *Si le bien qu'*il *ad suen ne fust*, *Novelerie* le *deceit*, nous le faisons entrer au v. 311, dont le texte est corrompu. En ce v. 311, *lait*, au lieu de *laisse* du ms., est probable (cf. le v 694).

Ja en cuntre cuer ne l'oüst;
Mais iço qu'aveir lui estuit
En son corage amer ne puit.
S'il ne poüst ço qu'ad aveir,
Del purchacier oüst voleir;
Meillur del suen quide trover;
Pur ço ne puet le suen amer.
Novelerie le deceit
Quant ne volt iço qu'aveir deit,
E iço que il n'ad desire,
U lait le suen pur prendre pire.
L'en deit, ki puet, le mal changer,
Pur milz aveir le pis laissier,
Faire saveir, gurpir folie,
Car ço n'est pas novelerie
Ki change pur sei amender
U pur sei de mal us oster;
Mais maint en sun cuer curt al change,
E quide trover en l'estrange
Ço qu'il ne puet en sun privé;
Ce lui diverse sun pensé:
Ço qu'il n'ont volent assaier,
E en après lor aparer.
E les dames faire le solent:

317 Mais co — 319 co quil ad — 320 De purchaceir oust dunc v. — 321 troueir — 324 Quant no v. co — 325 ico quil — 326 U laisse suen — 327 le bien ch. — 332 us *manque* — 333 curt al *manque* — 334 quide troueur — 338 E en apros lor aparer. — 339 E *manque*.

V. 336-7. Ce passage du singulier au pluriel (*Ce* lui *diverse sun pensé*, *Ce* qu'il n'unt *volent asaier*) est brusque, mais se remarque en d'autres passages de Thomas (cf. les v. 5-7).

V. 338. Corriger peut-être : *En après al lor repairier* (cf. v. 311, 313, 315, 321, 326) ou bien conserver le texte ainsi : *E en après lor a paier*. « Ils veulent ce qu'ils n'ont pas, et ensuite il leur faut payer, il leur en cuit. » La construction serait impersonnelle : *lor a* au sens de « il leur est à ».

Laissent ço q'unt pur ço que volent,
Asaient cum poent venir (*b*)
A lor voleir, a lor desir.
Ne sai, certes, que jo en die:
Mais trop aiment novelerie
E home e femmes ensement,
Car trop par changent lor talent
E lor desir e lor voleir
Cuntre raisun, contre poeir.
Tels d'amur se volt avancier
Ki ne se fait fors empeirier;
Tels se quide jeter d'amur
Ki a duble acreist sa dolur,
E tels i purchace venjance
Ki chet tost en grive pesance,
E tel se quide delivrer
Ki ne se fait fors encumbrer.

Tristran quida Ysolt gurpir
E l'amur de sun cuer tolir:
Par espuser l'altrë Ysolt,
D'iceste delivrer se volt;
E se iceste Ysolt ne fust,
L'altrë itant amé n' oüst;
Mais par ço que Isol amat,
D'Ysol amer grant corage ad;
Mais par ço qu'il ne puet l'aveir,

341 E asaient — 344 trop par a. — 345 E *manque* — Homes e — 349 *M.* volt vancier, *V.* vantier — 350 *M.* Ki ne fesait fors, *V. lit* Ki ne se fait fors — 352 a *manque* — 361 E si ceste — 363 par ico que Isol — 365 par ico quil ne volt laissier.

V. 359. Pour la non-élision de *altre*, cf. le v. 382.

V. 363. J'introduis *ço* aux vers 363 et 365, au lieu de *iço*, pour respecter, autant que possible, le parallélisme de ces deux vers.

V. 365. Correction proposée d'abord par M. Röttiger (*op. laud.*, p. 44) et presque assurée par le vers 367.

Ad il vers ceste le voleir.
S'il poüst aveir la reïne,
Il n'amast Ysolt la meschine :
Pur ço dei, ço m'est avis, dire
Que ço ne fu amur ne ire :
Car se iço fin' amur fust,
La meschine amé ne oüst
Cuntre la volenté s'amie ; (c)
Dreite haür ne fu ço mie,
Car sul pur l'amur la reïne
Enama Tristrans la meschine ;
E quant l'espusa pur s'amur,
Idunc ne fu ço pas haür ;
Car, s'il de cuer Ysolt haïst,
Ysolt pur s'amur ne presist,
E se de fin'amur l'amast,
L'altrë Ysolt nen esspusast ;
Mais si avint, a cele feiz
Que tant ert d'amur en destreiz,
Qu'il volt encontre amur ovrer
Pur de l'amur sei delivrer :
Pur sei oster de la dolur,
Par tant enchaï en greinur.
Issi avient a plusurs genz :
Quant ont d'amur greinurs turmenz,
Anguisse, grant peine e contraire,
Tel chose funt pur euls retraire,
Pur delivrer, pur els vengier,
Dunt lor avient grant encumbrier ;

367 Car sil — 369 dei io mest — 370 fut (?) — 371 Car si co — 373 la *manque* — 375 sul *manque* — 380 sa mamur ne p. — 381 E *manque* — 388 [P]ar tant chai en g. — 390 greinur talez — 393 venger.

V. 390. *Talenz* (?) du ms., ne signifiant que *désir*, ne convient pas, et la fausse lecture *talenz* pour *turmenz* est aisément concevable.

E sovent itel chose funt
Par conseil, dunt en dolur sunt.
A molz l'ai veü avenir,
Quant il ne puent lor desir
Ne ço que plus aiment aveir,
Qu'il se pristrent a lor poeir;
Par destresce funt tel faisance
Dunt sovent doblent lor grevance,
E quant se volent delivrer,
Ne se poent desencombrer.
En tel fait e en vengement (*d*)
E amur e ire i entent,
Ne ço n'est amur ne haür,
Mais ire est mellee od amur,
E amur est mellee od ire.
Ki fait que faire ne desire
Pur sun buen qu'il ne puet aveir,
Encontre desir fait voleir;
E Tristrans altretel refait :
Cuntre desir a voler trait;
Pur ço que se dolt par Ysolt,
Par Ysolt delivrer se volt;
E tant la baise e tant l'acole,
Envers ses parenz tant parole,
Tuit sunt a un de l'espuser,
Il del prendrë, els del doner.

Jur est nomez e terme mis.
Vint i Tristrans od ses amis;
Li dux ove les suens i est;

402 *M*. grauance, *V*. greuance — 408 ire melle a amur — 409 E amur melle od ire — 410 Quant fait — 415 Purco que d'amur se dolt Ysolt — 417 la baisse — 418 tant porole — 421 e *manque* — 423 dux odue.

Tuit l'aparaillement est prest;
Ysolt espuse as Blanches Mains.
La messe dit li capeleins
E quanque affirt al servise,
Solunc l'ordre de sainte Eglise;
Pois vont cum a feste mangier,
E en après esbanier
As quintaines e as cembels,
As gavelocs e as rosels,
As palastres, as eschermies,
A gieus de plusurs aaties
Cum a itels festes affirent
E cum cil del siecle requirent.

Li jors trespasse od le deduit; (f° 4)
Prest sunt li lit cuntre la nuit.
La meschinë i funt cholchier,
E Tristrans se fait despuillier
Del blialt dunt vestu esteit;
Bien ert seant, al puin estreit.
Al sacher del blialt qu'il funt,
L'anel de sun dei saché ont,
Qu'Isolt al jardin lui dona
Le derain jor qu'il li parla.

Tristran regarde, veit l'anel
E entre en un pensé novel;
Del penser fu en grant anguisse,
Que il ne set que faire puisse.
Sis poers lui est a contraire

424 i est — 427 i affirt — 430 E *manque* — 431 A quintaines as c. — 433 A palastres — 434 plusurs anties — 435 itel feste — 439 cholcher — 446 La deraigne feiz qu'il i p. — 448 en sun pense — 449 Le penser en grant a. — 450 Quil — poisse.

Que sa volenté poüst faire,
E pense dunc estreitement,
Tant que de sun fait se repent.
A contraire luï est sun fait,
En sun corage se retrait;
Par l'anel qu'il en sun dei veit,
En sun penser est molt destreit;
Membre lui de la covenance
Que il li fist a la sevrance
Enz el jardin, al departir;
De parfunt cuer jette un suspir.
A sei dit : « Coment le pois faire?
Icest' ovre m'est a contraire;
Nequedent si m'estuit cholcher
Cum ove ma dreite moillier;
Avoc li me covient gesir,
Car jo ne la puis pas gurpir :
Ço est tuit par mun fol corage, (*b*)
Ki tant m'irt jolif e volage,
Quant jo la meschine requis
A ses parenz, a ses amis.
Poi pensai dunc d'Ysolt m'amie,
Quant empris ceste derverie
De trichier, de mentir ma fei!
Colchier m'estuit, ço peise mei.
Espusee l'ai lealment
A l'us del mustier, veant gent :
Refuser ne la pois jo mie,
Ore m'estuit faire folie.
Senz grant pechié, senz grant mal faire

452 Que *manque* — 454 de surfait se repent (*M.*), de sur fait se repant (*V.*) — 460 Quil — 463 A sei dit [donc] coment le pois [ie] faire. *Les mots* donc, ie *sont écrits en surcharge, d'une encre différente* — 466 ma dreit — giseir — 477 Esspse (*sic*) lai — 480 fare folie — 481 grant *manque.*

Ne me puis d'iceste retraire,
Ne jo ne m'i pois assembler
Si jo ne mei voil desleer,
Car tant ai vers l'altre Ysolt fait
Que n'est raisun que ceste m'ait.
A iceste Ysolt itant dei
Qu'a l'altre ne puis porter fei,
E ma fei ne redei mentir,
Ne jo ne dei ceste gurpir.
Ma fei ment a Ysolt m'amie,
Se d'altre ai delit en ma vie,
E si d'iceste mei desport,
Dunc frai pechié e mal e tort;
Car jo ne la puis pas laissier,
N'en li ne mei dei delitier
De chulcher od li en sun lit
Pur mun buen ne pur mun delit;
Car tant ai fait vers la reïne
Culcher ne dei od la meschine, (c)
E vers la meschine tant fait
Que ne puet mie estre retrait.
Ne Ysolt ne dei jo trichier,
Ne ma femme ne delaissier,
Ne ne me dei de li partir,
Ne jo ne dei od li gesir.
S'a ceste tinc ma covenance,

483 io ni pois — 485 l'altre *manque* — 487 tant dei — 488 Qualtre ne puis — 497 oue li — 500 Culcher ne de od laschine — 501 E envers — 503 Nysolt — 504 ne de laissier — 505 ne *n'est écrit qu'une fois devant* me dei — 506 oue li — 507 ma *manque*.

V. 485. Cf. v. 488. *Ceste Isolt*, *iceste Isolt* désigne constamment ici Isolt as Blanches Mains (v. 482, 486, 487, 490, 493, 507, 517); *l'altre Isolt*, ou *Isolt* tout court, désigne constamment Isolt la reine (v. 485, 488, 509, 518).

Dunc ment a Ysolt ma fiance,
E si jo port a Ysolt fei,
Envers m'espuse me deslei.
Vers li ne me dei delleer,
N'encuntre Ysolt ne voil ovrer;
Ne ne sai a la quel mentir,
Car l'une me covient traïr
E decevrë e enginnier,
U anduis, ço crei jo, trichier;
Car tant m'est iceste aprocee
Que Ysolt est ja enginnee.
Tant ai amee la reïne
Que enginnee est la meschine,
E jo forment enginné sui,
E l'une et l'altre mar conui.
L'une et l'altre pur mei se dolt,
E jo m'en duil pur duble Ysolt.
Surprises sunt andui de mei,
A l'une, a l'altre ment ma fei :
A la reïne l'ai mentie,
A ceste n'en pois tenir mie
Pur qui la doüse mentir.
A l'une la puis jo tenir.

509 E sí jo perc a Ysolt ma feí — 510 Vers ma espuse me deslei. *V. hésite entre* deslei *et* dellei — 513 Ne (*écrit une seule fois*) sai a laquele — 516 jo *manque* — 517 mest ceste — 519 ame — 520 Quenginnee — 525 Supris en — 529 douse io m.

V. 524. L'expression est bizarre ; mais la situation aussi.

V. 530 ss. On observera, en considérant la ponctuation de Fr. Michel, qu'il donnait un tout autre sens à ces vers (pas de ponctuation après *tenir* du v. 530, un point d'interrogation après *reïne* du v. 531, pas de ponctuation après *laissier* du v. 533). Je comprends ainsi : « Je puis du moins tenir ma foi à l'une des deux Isolt. Puisque je l'ai faussée à l'égard de la reine [et que c'est chose faite], je dois la tenir à l'égard de la meschine : car comment laisser là celle-ci ? — Pourtant, je ne dois pas tromper

Quant menti l'ai a la reine,
Tenir la dei a la meschine,
Car ne la puis mie laissier, (*d*)
Ne ne dei l'altre Isolt tricher.
Certes, ne sai que faire puisse :
De tutes pars ai grant anguisse,
Car m'est ma fei mal a tenir,
E pis de ma femme gurpir.
Coment qu'avienge del delit,
Culchier m'estuit ore en sun lit.
D'Isolt m'ai ore si vengé,
Qu'al premir sui jo enginné ;
D'Isol me voldreie vengier,
Enginné sui jo al premier.
Contre li ai tant trait sur mei
Que jo ne sai que faire dei.
Si jo me chul avoc ma sspuse,
Ysolt en irt mult coreçuse ;
Se jo od li ne voil chulcher,
Aturné m'irt a reprover

534 l'altre *manque* — 540 ore *manque* — 542 Que premir sui *e*. — 544 jo *manque*. — 547 sspusse — 548 tute coreuse.

Isolt la reine. Certes je ne sais que faire...» On pourrait aussi lire ainsi les vers 533-4 :

Car ne la puis mie laissier,
Ne ne dei duble Isolt trichier.

Ce qui me fait préférer *l'altre Isolt*, ou *Ne* [*jo*] *ne dei Ysolt trichier*, et considérer le vers 533 comme une objection que Tristan fait au raisonnement qui précède, c'est que, si l'on ne s'en tenait pas à la leçon *l'altre Isolt*, il semblerait avoir trouvé en effet une issue définitive à son incertitude, et l'on comprendrait moins bien qu'il pût dire dès le vers suivant : *Certes ne sai que faire puisse*.

V. 548. Correction très incertaine. *Coreuse*, dit le manuscrit. Lire peut-être : *Isolt en irt tute coruse*, au sens de « dégoûtée ».

E de li avrai mal coruz;
De ses parenz, des altres tuz
Haïz e hunis en sereie,
E envers Deu me mesfereie....
Jo dut hunte, jo dut pechié.
Idunc, quant jo serai chulchié,
Se od le chulcher ço ne faz
Que en mun corage plus haz,
Que plus m'est contre volenté,
Del gesir n'i avrai ja gré:
Ele savra par mun poeir
Que vers altre ai greinur voleir.
Simple est s'ele ne s'aparceit
Que altre aim jo plus e coveit, (f° 5)
E que milz volsisse culchier
U plus me puisse delitier.
Quant de mei n'avra sun delit,
Jo crei que m'amera petit.
Ço ere a dreit qu'en haür m'ait
Quant m'astienc del naturel fait
Ki nos deit lier en amur.
De l'astenir vient la haür:
Issi cum l'amur vient del faire,
Si vient la haür del retraire;
Si cum l'amur de l'ovre vient,
Et la haür ki s'en astient.
Si jo m'astinc de la faisance,
Dolur en avrai e pesance,
E ma proeise e ma franchise
Turnera a recreantise:
Ço qu'ai conquis par ma valur

551 mal e coruz — 552 tuiz — 554 me mesfreie — 556 Quei idunc — 563 laparceit — 564 jo *manque* — 568 quele ma. — 574 *M.* Suvent la haur *V.* Si vient — 581 que ai.

Perdrai ore par cest' amur.
L'amur que ad vers mei eü
Par l'astenir m'irt or tolu;
Tut mun servise e ma franchise
M'irt tolu par recreantise.
Senz le faire molt m'ad amé
E coveité en sun pensé,
Or me harra par l'astenir,
Pur ço qu'ele n'at sun desir :
Car iço est que plus alie
En amor amant et amie ;
E pur iço ne li voil faire,
Car jo d'amur la voil retraire.
Bien voil que la haür i seit,
Plus de l'amur or le coveit:
Trop l'ai certes sur mei atrait. (*b*)
Envers m'amie sui mesfait
Ki sur tuz altres m'ad amé,
Dunt me vint ceste volenté
E cest desir e cest voleir
U ceste force u cest poeir
Que jo vers ceste m'acointai,
U que jo unques l'espusai
Contre l'amur, cuntre la fei
Que a Ysolt m'amie dei.
Encor la voil jo plus tricher

582 Perderai — 583 quad — 584 ore toleu — 589 Ore — 591 Car co est — 594 jo *manque* — 596 ore — 600 me vient — volunté (*M.*) volenté (*S.*) — 602 U la force u le p. — 607 Encore.

V. 596. « Je souhaite sa haine plus que son amour. » *Le* se rapporte à toute la proposition *que la haür i seit*, et le vers suivant montre qu'il ne faut pas corriger *le* en *la* (*la haür*).

V. 602. On pourrait admettre la non-élision : *U la forcë u le poeir*. Mais la répétition de *cest* aux deux vers précédents invite à cette retouche.

Quant plus près me voil acointer.
Par mes diz quir jo acaisun,
Engin e semblance e raisun,
De ma fei a Ysolt mentir,
Pur ço qu'od ceste voil gesir.
Encuntre amur achaisun quier
Pur mei en ceste delitier.
Ne dei trichier pur mun delit,
Tant cum Ysolt m'amie vit;
Que traïtrë e que fel faz
Quant contre li amur purchaz.
Jo m'en sui ja purchacé tant
Dunt avrai duel tut mun vivant;
E pur le tort que jo ai fait
Voil que m'amie dreiture ait,
E la penitance en avrai
Solunc ço que deservi l'ai :
Chulcher m'en voil ore en cest lit,
E si m'astendrai del delit.
Ne pois, ço crei, aveir torment
Dunt plus aie paine sovent

608 plus *manque* — 609 Car par — 610 semblance e traïsun 613 quer — 614 cest — 620 duel tut *manque* — 626 astenderai.

V. 607-14. Ce passage n'offre pas de sens dans le manuscrit, et la ponctuation distribuée par Fr. Michel montre son embarras. Nous tâchons, par quelques remaniements au texte, de lui faire signifier ceci : « J'ai mal agi envers Isolt la reine, par suite de quoi (*dunt*) *m'est venu* le désir et la force de m'accointer d'Isolt aux Blanches Mains et de l'épouser contre l'amour, contre la foi dus à l'autre Isolt. Voici maintenant que, voulant m'approcher *plus près* encore de celle que j'ai épousée, je vais tromper plus cruellement Isolt la reine : si, en mes discours, je cherche des arguments, des ruses, des *prétextes et des raisons* pour mentir ma foi à Isolt la reine, c'est simplement [je le vois maintenant] parce que je veux prendre mon plaisir de l'autre. » Ce qui est le plus incertain, c'est le texte du vers 610.

Ne dont aie anguisse greinur, (c)
Ait entre nos ire u amur :
Car, si delit de li desir,
Dunc m'irt grant paine en l'astenir,
E, si ne coveit le delit,
Dunc m'irt fort a sofrir sun lit.
U li haïr u li amer
M'irt fort e paine a endurer;
Pur ço qu'a Ysolt ment ma fei,
Tel penitance preng sur mei;
Quant el savra cum sui destreit,
Par tant pardoner le mei deit. »

Tristran se colche, Ysolt l'embrace,
Baise lui la buche e la face,
A li l'estraint, del cuer susspire
E volt iço qu'il ne desire;
A sun voleir est a contraire
De laissier sun buen u del faire.
La nature proveir se volt,
La raison se tient a Ysolt.
Le desir qu'ad vers la reïne
Tolt le voleir vers la meschine;
Le desir lui tolt le voleir,
Que nature n'i ad poeir.
Amur e raisun le destraint,
E le voleir de sun cors vaint.
La grant amor qu'ad vers Ysolt
Tolt ço que la nature volt,
E vaint icele volenté
Que senz desir out en pensé.
Il out boen voleir de li faire,

629 ai ang. — 632 en *manque* — 636 forte paine (cf. 634) — 639 ele — sui destraint — 641 se *manque* — 647 Sa nature — 649 quil ad — 656 que lature v. — 657 E vient.

Mais l'amur le fait molt retraire.
Gente la sent, bele la set, (*d*)
E volt sun buen, sun desir het;
Car s'il n'en oust si grant desir,
A son voleir poust asentir :
Mais a sun grant desir s'asent.
En grant paine est e en turment,
En grant pensé, en grant anguisse;
Ne set cume astenir se puisse,
Ne coment vers sa femme deive,
Par quel engin covrir se deive.
Nequedent un poi fu huntus
E fuit ço dunt fu desirus,
Eschive ses plaisirs e fuit,

661 la sout b. — 665 lasent — 666 grant *manque* — 668 poisse — 671 huntuse — 672 desiruse — 673 paisirs.

V. 661. *Gente la sout*, dit le manuscrit. Ce changement de temps ne s'expliquerait pas. La lecture *sent* (ou *veit*) semble justifiée.

V. 655-65. Pour comprendre ce passage et l'intention de nos légères corrections (v. 657, v. 665), il faut observer que les vers 649-50 :

> Le *desir* qu'ad vers la reine
> Toit le *voleir* vers la meschine,

commandent tout le développement. Constamment, dans les vers qui suivent, par un parti pris de langage assez arbitraire, Thomas opposera *desir* à *voleir* : le *desir* étant ce qui attire Tristan vers Isolt la reine (v. 662, 663, 665), le *voleir* étant ce qui l'attire vers Isolt aux Blanches Mains (v. 654, 657, 665). *Desir* peut en somme se traduire par *amour* au sens plein du mot, *voleir* par *concupiscence charnelle*. De là cette interprétation : « Le grand amour de Tristan pour Isolt la reine lui ravit le goût de consentir au vœu de la nature, et triomphe de cette concupiscence qu'il avait conçue sans amour. Il avait bon vouloir d'en faire au gré de sa femme, mais son amour pour la reine le retient. Il sent sa femme aimable, il la sait belle, il convoite son plaisir, il hait son amour pour Isolt la reine; car, n'était ce grand amour, il pourrait céder à son vouloir charnel; mais c'est son grand amour qui triomphe enfin, c'est à lui qu'il cède. »

C'umcore n'out de sun deduit.
Dunc dit Tristrans : « Ma bele amie,
Nel tornez pas a vilanie,
Un conseil vos voil jo geïr,
Si vos pri jo molt del covrir,
Que nuls nel sace avant de nos :
Unques nel dis fors ore a vos.
De ça vers le destre costé
Ai el cors une emfermeté,
Qui tenu m'ad molt lungement ;
Anoit m'ad anguissé forment.
Par le grant travail qu'ai eü
M'est il par le cors esmeü ;
Si anguissusement me tient
E si près del feie me vient
Que jo ne m'os plus emveisier
Ne mei pur le mal travaillier.
Uncques pois ne me travaillai
Que par treis feiz ne me pasmai :
Malades jui lunges après. (f° 6)
Ne vos em peist s'ore le lais :
Nos le ravrum encore asez
Quant jo voldrai e vos voldrez.
— Del mal me peise, » Ysolt resspont,
« Plus que d'altre mal en cest mont ;

674 *M.* Cumcore n'out, *V.* noust — 677 conseil que vos voil g — 678 jo *manque* — 682 *M.* enfermente, *V.* emf. — 683 Qui *manque* — 688 de la feie — 692 par, ne *manquent* — 693 en iui — 694 si ore — 695 rourum — encore *manque* — 698 Puis.

V. 686. *Il* = cela. Il ne semble pas nécessaire d'introduire un pronom féminin, cf. les v. 1417, 1531, 1583, etc.

V. 695. M. Röttiger (*Der Tristran des Thomas*, p. 20) propose : *Nos le deduit ravrum asez*. Je ne crois pas qu'il convienne d'introduire ici un substantif trop précis. Un pronom se rapportant à un nom incertain suffit comme au vers précédent

Mais de l'el dunt vos oi parler
Voil jo e puis bien deporter. »

Ysolt en sa chambre suspire
Pur Tristran qu'ele tant desire;
Ne puet en sun cuer el penser
Fors ço sul que Tristran amer;
Ele nen ad altre voleir,
Ne altre amur, ne altre espeir;
En lui est trestuit sun desir,
E ne puet rien de lui oïr;
Ne set u est, en quel païs,
Ne si il est u mort u vis:
Pur c'est ele en greinur dolur
N'oï piech'ad nule verur.
Ne set pas qu'il est en Bretaigne;
Encor le quide ele en Espaigne,
La u il ocist le jaiant,

700 desporter — 702 que tant — 703 en sun cueel p. — 704 que *manque* — 711 Pur co — 712 pichad — 714 Encore.

V. 715 ss. Sur cet épisode qui appartient « au vieux fond des contes celtiques », et qui se retrouve au début du *Chevalier as deus espees* et dans divers romans en prose du cycle arthurien, cf., outre Golther, *Die Sage von Tristan und Isolde*, p. 19, Paulin Paris, *Les romans de la Table Ronde*, t. II, p. 192, p. 321, p. 344, P. Rajna, *Le Origini dell'epopea francese*, p. 440, G. Paris, *Histoire littéraire*, t. XXX, p. 243-5, le *Roman de Merlin*, p. p. G. Paris, t. I, p. 102. Thomas avait sous les yeux, quand il rimait cet épisode, la *Geste as Bretons* de Wace, et il ne semble pas avoir eu d'autre intention, en l'introduisant dans l'*estoire* de Tristan, que de mieux situer dans le temps les aventures de ses héros : il se les représentait (cf. le v. 783) comme ayant vécu une ou deux générations après le roi Arthur. Nous transcrirons les vers de Wace (*Le Roman de Brut*, éd. Le Roux de Lincy, v. 11960 ss.) :

Riton avoit tanz rois conquis
E venqu e ocis e pris,
De lor barbes q'ot escorcies
Ot unes piaus aparillies.

Le nevod a l'Orguillus grant
Ki ala d'Afriche requere
Princes e reis de tere en tere.
Orguillus ert hardi e pruz,
Si se cumbati a trestuz :
Plusurs afolat e ocist
E les barbes des mentuns prist;
Unes pels fist de barbes granz,
Hahuges e bien traïnanz.
Parler oï del rei Artur (b)
Ki en tere out si grant honur,
Tel hardement e tel valur
Vencu ne fu unc en estur;
A plusurs combatu s'esteit,
E trestuz vencu les aveit.
Quant li jaianz icest oï,
Mande lui cum a sun ami

717 Ki dafriche ala r. — 720 a tuz — 723 Une — 728 fut (?) — 730 les *manque* — 731 cest oi — 732 a *manque*.

Piaus en ot fait a afubler;
Mult devoit on Riton doter.
Par grant orgoil e par fierté
Avoit al roi Artus mandé
Que la sue barbe escorçast,
E bonement li envoiast.
Et, si com il plus fors estoit
E il plus des altres valoit,
La soie barbe onoerroit,
E a ses piaus orle en feroit;
E se Artus contredisoit
Ce que Riton li requeroit,
Cors acors ensamble venissent,
E sol a sol se combatissent;
Et li quels qui l'autre ociroit
Ou qui vif vaintre le poroit,
La barbe eüst, preïst les piaus,
S'en feïst fere orle et tassiaus.
Artus a lui se conbati
El mont d'Araive, sil venqui;
Les piaus et la barbe escorça.

Que il aveit noveles pels,
Mais urle i failli e tassels,
De barbes as reis, as baruns,
As princes d'altres regiuns,
Que en bataille aveit conquis,
U par force en estur ocis,
E fait en ad tel guarnement
Cum de barbes a reis apent,
Mais que urle encore li falt;
E pur ço qu'il est le plus halt,
Reis de la tere e de l'onur,
A lui mande dunc pur s'amur
Qu'il face la sue escorcer,
Pur haltesce a lui emveier,
Car si grant honur lui fera
Que sur les altres la metra.
Issi cum il est reis halteins
E sur les altres sovereins,
Si volt il sa barbe eshalcer,
Si pur lui la volt escorcer;
Tuit desus la metra as pels,
Si em fera urle e tassels,
E, s'il emveier ne la volt,
Fera de lui que faire solt :
Les pels vers sa barbe metrat, (c)
E cuntre lui se cumbatrat;

733 Quil aueit unes n. — 736 De pr. — daltre r. — 737 Quen b. — 738 U *manque* — 741 i falt — 743 Reis de tere e donur — 744 dunc *manque* — 748 metera — 749 haltens — 753 metera — 754 fra — 757 meterat — 758 E *manque* — 759 qui *manque*.

V. 757. « Il mettra comme enjeu sa pelisse contre la barbe d'Arthur. » Sens qui a suggéré notre conjecture pour les vers 759-60. On peut aussi proposer pour ces vers une retouche plus légère :

E, se veintre puit la bataille,
Amduis ait dunc li reis senz faile.

Mais les vers correspondants de Wace invitent à donner la préférence au texte ci-dessus proposé.

E qui veintre puit la bataille,
Amduis ait barbe e pels senz faile.

Quant Artus oï icest dire,
El cuer en out dolur e ire,
E al jaiant cuntremandat
Que il enceis se combatrat
Que de sa barbe seit rendant
Pur crime cume recreant;
E quant li jaianz cest oï
Que li reis si li respondi,
Molt forment le vint dunc requere
Tresque as marches de sa terre
Pur se combatre encontre lui.
Ensemble vindrent puis andui,
E les pels e la barbe mistrent,
Par grant irrur puis se requistrent.
Dure bataille, fort estur
Demenerent trestuit le jur.
Al demain Artur le vencui,
Les pels, la teste lui toli :
Par proeise, par hardement
Le conquist issi faitement....

A la matire n'afirt mie,
Nequedent boen est quel vos die

760 Amduis ait dunc senz faile — 761 Qafit *lire peut-être* qaunt — *M.* ot, *V.* oi — 762 en *manque* — 763 E *manque* — 764 Quenceis se combaterat — 766 cum r. — 768 li *manque* — 769 dunc *manque* — 771 se *manque* — 773 E la barbe e les pels m. — 776 ior — 777 vecui.

V. 780. La *saga*, qui traduit très exactement tout ce morceau, semble indiquer que notre scribe a omis ici quelques vers, où il était dit qu'Arthur avait délivré par sa victoire les terres des princes honnis par le géant.

V. 781-4. L'auteur veut dire que l'aventure du géant occis par Arthur n'intéresse pas l'histoire de Tristan, sinon en ceci que ce

Que niz a cestui cist esteit
Ki les barbes aveir voleit.
Del rei e de l'empereür
Cui Tristrans servi a cel jur,
Quant encore esteit en Espaigne
Ainz qu'il repairast en Bretaigne,
Il vint la barbe demander ; (*d*)
Mais ne la volt a lui doner,
Ne troveir ne pot el païs
De ses parenz, de ses amis
Ki la barbe dunc defendist
Ne contre lui se combatist.
Li reis em fu forment dolenz,
Si se plainst oianz tuz ses genz ;
E Tristrans l'emprist pur s'amur,
Si lui rendi molt dur estur
E bataille molt anguissuse :
Envers amduis fu deluruse.
Tristrans i fu forment naufré
E el cors blecé e grevé ;
Dolent em furent si amis,
Mais li jaianz i fu ocis ;
E pois icele naufreüre
N'oï Ysolt nule aventure :
Car ço est costume d'envie

784 la barbe— 786 ior — 787 Quant il esteit en Espaige — 796 tuz *manque* — 800 Vers a. — 806 nul.

géant était l'oncle d'un autre géant que Tristan va combattre. Sa phrase, prise à la lettre, signifie plutôt l'inverse, à savoir que cette relation de parenté n'est qu'un détail, qui forme digression dans son récit. Ce n'est là, croyons-nous, qu'une négligence de style.

V. 784 ss. On pourrait, à la rigueur, conserver le texte du manuscrit : « *Ki la barbē aveir voleit Del rei et de l'emperēur* » et arrêter la phrase après *Bretaigne* au vers 788. » Mais la non-élision de l'*e* final de *barbe* fait difficulté, et d'ailleurs notre conjecture est appuyée par la *saga*.

Del mal molt dire e del bien mie ;
Car emvie les bons faiz ceille,
Les males ovres esparpeille.
Li sages hum pur iço dit
Sun filz en ancien escrit :
« Milz valt estre senz compainie
Qu'aveir compainie a envie,
E senz compainun nuit et jor
Que aveir tel u n'ait amor. »
Le bien celerat que il set,
Le mal dirat quant il le het ;
Se bien fait, ja n'en parlerat,
Le mal a nul ne celerat ;
Pur ço valt milz senz compainun (*f°* 7)
Que tel dunt ne vient si mal nun.
Tristrans ad compainuns asez
Dunt est halz u poi amez,
De tels entur Marche lu rei
Ki ne l'aiment ne portent fei :
Le bien qu'oient vers Ysolt ceilent,

808 molt *manque* — 811 pur co — 814 Que aveir compainun a 815 E sez c. — 817 quil — 824 e poi — 828 E *manque*.

V. 813 ss. Nous n'avons rien trouvé de tel dans les *Proverbes* de Salomon ni dans les *Distiques de Caton*. On lit dans les *Enseignements* de Robert de Ho (éd. M.-V. Young, v. 109) : « *Fiz, mout vient meuz tot sol errer Que malveis compaignun mener ; Kar en tel leu poet hom venir, Que par ennor s'en poet partir, E s'il a malveis compaignun, Honte en receit tot a bandun.* »

V. 818. *Quant il le het.* On peut hésiter entre deux sens : « L'envieux dira le mal qu'il sait, parce qu'il hait son compagnon », sens qui paraît appuyé par le vers 824. Ou bien : « L'envieux dira le mal qu'il peut, alors que son compagnon hait le mal », sens qui paraît appuyé par le vers 831, *Ço que plus het plus en dient*, si l'on voit en *Tristan* le sujet de ce *het*. Mais, comme on le verra ci-après, nous lisons au v. 831 : *Ço qu'ele* [*Isolt*] *plus het, ço en dient.*

V. 821-2. Construction si elliptique qu'elle rend le texte suspect.

E le mal par tuit esparpeilent;
Ne volent le bien qu'oient dire
Pur la reine, kil desire;
E pur iço que il emvient,
Ço qu'ele plus het, ço en dient.

En sa chambre se set un jur
E fait un lai pitus d'amur :
Coment dan Guirun fu supris,
Pur l'amur de la dame ocis
Que il sur tute rien ama,
E coment li cuns puis dona
Le cuer Guirun a sa moillier
Par engin un jor a mangier,
E la dolur que la dame out
Quant la mort de sun ami sout.

La dame chante dulcement,
La voiz acorde a l'estrument;
Les mainz sunt beles, li lais bons, (*b*)
Dulce la voiz, e bas li tons.
Survint idunc Cariado,
Uns riches cuns de grant alo,
De bels chastès, de riche tere.
A cort ert venu pur requere
La reine de druerie:
Ysolt le tient a grant folie.

830 ki le — 831 quil — 832 Co que plus — 833 ior — 837 Quil — 838 puis li — 843 La reine — 845 bels — buens — 846 e *manque* — 851 *M.* druerie, *V.* druerire.

V. 832. On pourrait proposer : *Ço que Tristrans plus het en dient*. Si nous préférons *Ço qu'ele plus het*, c'est pour donner un sujet moins éloigné à la phrase qui suit.

V. 847. *Canados* dans *Sir Tristrem*, *Mariadokk* dans la *saga* (cf. Kölbing, *Saga*, p. CXXIII.)

Par plusurs feiz l'ad ja requis
Puis que cil parti del païs.
Idunc vint il pur corteier ;
Mais unques n'i pot espleiter,
Ne tant vers la reïne faire
Vaillant un guant em poüst traire :
Ne en promesse ne en grant,
Unques ne fist ne tant ne quant.
En la curt ad molt demoré
E pur cest' amor sujorné.
Il esteit molt bels chevaliers,
Corteis e orguillus e fiers,
Mès n'iert mie bien a loer
Endreit de ses armes porter.
Il ert molt bels e bons parleres,
Bels donoiere e bons gaberes.
Ysolt trove chantant un lai,
Dit en riant : « Dame, bien sai
Que l'en ot fresaie chanter
Contre de mort home parler,
Car sun chant signefie mort ;
E vostre chant, cum jo record,

— 854 Puis que Tristrans p. — 858 poist — 859 en graant — 864 Corteis orguillus e firs — 865 nirt — 868 Doneur e gabeeres — 869 Trove ysolt.

V. 871-72. La fresaie, comme l'indique son nom même, a été considérée dès l'antiquité comme oiseau sinistre, et comme annonçant la mort. Cf. Pline, *Hist. nat.*, X, 12, et, comme témoignages pris au hasard, le *Bestiaire* de Guillaume le Clerc (éd. Hippeau, p. 210) et le poème de *Pyramus et Tysbé* publié par Barbazan et Méon (*Recueil de fabliaux*, t. IV, p. 345).

V. 870-884. Les deux commentateurs qui se sont jusqu'ici préoccupé des propos de Cariado, M. Heinzel et Kölbing, ne sont point parvenus à leur trouver un sens satisfaisant (cf. Kölbing, *Saga*, p. CXXIII). Si l'on se reporte à la *saga*, on constate que le traducteur norrois ne les a pas compris davantage. Nous proposerons cette interprétation, si incertaine qu'elle soit : Ca-

Mort de fresaie signifie :
Alcon ad or perdu la vie.
— Vos dites veir, » Ysolt lui dit; (c)
« Bien voil que sa mort signifit.
Assez est huan u fresaie
Ki chante dunt altre s'esmaie.
Bien devez vostre mort doter,
Quant vos dotez le mien chanter,
Car vos estes fresaie asez
Pur la novele qu'aportez.
Unques ne crei aportisiez
Novele dunt l'en fust ja liez
Ne unques cha enz ne venistes
Males noveles ne desistes.
Il est tuit ensement de vus
Cum fu jadis d'un perechus,
Ki ja ne levast de l'astrier
Fors pur un home corocier :
De vostre ostel ja nen istrez
Si novele oïe n'avez

876 ore — 883 estez — 886 ja *manque* — 888 Que males — 889 vos — 891 del astrir — 892 pur alcon home coroceir — 893 isterez — 894 oi.

riado se présente devant Isolt, décidé à lui annoncer la trahison de Tristan, nouvelle qui sera pour elle, il le prévoit, comme un message de mort. « Je sais », lui dit-il, « qu'on entend chanter la fresaie, au moment où l'on va parler d'un mort, car son chant signifie mort; or, [qui plus est,] votre chant, à bien considérer les choses, signifie la mort de la fresaie [elle-même] : quelqu'un que je sais [la fresaie que vous êtes] a perdu la vie. » C'est-à-dire : « non seulement votre chant accompagne, comme celui de la fresaie, la nouvelle de mort que je vais vous dire; mais c'est sa propre mort qu'à son insu chante la fresaie. » Il le dit en termes assez vagues pour qu'Isolt puisse lui répondre : « — Soit, je veux bien que mon chant signifie la mort de la fresaie; mais la fresaie, c'est vous, dont le chant afflige qui l'entend; c'est votre mort que mon chant doit vous faire redouter. »

Que vos poissiez avant conter.
Vos ne volez pas luin aler
Pur chose faire que l'en die.
De vos n'irt ja novele oïe
Dunt voz amis aient honur,
Ne cels ki vos haient dolur.
Des altrui faiz parler volez :
Les voz n'irent ja recordez. »

Cariado dunc li respont :
« Coruz avez, mais ne sai dont.
Fols est ki pur voz diz s'esmaie.
Si sui huan, e vos fresaie!
Que que seit de la meie mort,
Males noveles vọs aport
En dreit de Tristran vostre dru : (d)
Vos l'avez, dame Ysolt, perdu;
En altre terre ad pris moillier.
Dès or vos purrez purchacier,
Car il desdeigne vostre amor
E ad pris femme a grant honor,
La fille del dux de Bretaigne. »
Ysolt resspont par grant engaigne :
« Tuit diz avez esté huan
Pur dire mal de dan Tristran!
Ja Deus ne doinst que jo bien aie,
S'en dreit de vos ne sui fresaie!
Vos m'avez dit male novele,
Ui ne vos la dirai jo bele :
En veir vos di, pur nient m'amez;
Ja mais de mei bien n'esterez.
Ne vos ne vostre druerie

896 Vos *manque* — par luin — 900 dolor — 907 mei mort —912 ore — purchacer — 915 fille al dux — 916 par esgaigne — 919 doist — 920 Si endreit — 922 la *manque* — 923 Enueirs — 925 droerie.

N'amerai ja jor de ma vie.
Malement porchacé oüsse,
Se la vostre amor receüsse!
Milz voil la sue aveir perdue
Que la vostre aveir receüe.
Tel novele dite m'avez,
Dunt ja certes pro nen avrez. »

Ele s'est iree forment,
E Cariado bien l'entent;
Ne la volt par diz anguissier
Ne ramponer ne corucier;
De la chambre viaz s'en vait;
E Ysolt molt grant dol or fait;
En sun corage est anguissee
E de ceste novele iree.....

XXXII. — La Salle aux Images.

(*S*, chapitre LXXII, page 87, ligne 28. — Chapitre LXXXI, page 94, ligne 39. — *E*, strophes CCXLVII à CCLIX.)

... et elle exprima sa peine en cette manière[1] : « Personne ne doit plus se fier à un homme! Jamais plus nous ne pourrons croire à l'amour d'un autre! Voici *S* chap. LXXII.

927 me ouse — 928 Se vostre a. receu ousse — 930 Que vostre amor receue — 931 Tele novele dit m. — 936 corucer — 933 sen ad iree — 938 dolor f. — 940 *Ici finit le fragment Sneyd.*

1. Gottfried fait défaut désormais, et le contrôle du *Sir Tristrem* est de médiocre secours. Nous en serons maintenant réduit, à l'ordinaire, à reproduire la *saga*. Pour marquer l'accord d'*E* avec *S*, comme il ne peut s'agir que d'une ressemblance plus ou moins grossière des données de l'un et de l'autre récit, nous nous bornerons, sans plus recourir aux signes conventionnels précédemment employés, à indiquer en marge la référence à *E*; les principales divergences entre les deux textes seront relevées en note.

que, lui aussi, il est devenu un parjure, puisqu'il a pris femme en terre étrangère [1]... » C'est ainsi qu'elle exprima sa douleur de leur séparation.

S chap. LXXIII. Tristan se trouve désormais en triste situation; mais il feint la gaîté et la joie, et fait en sorte qu'on ne remarque jamais qu'il ait quelque motif de souci et de peine. Ce qui l'aida à cacher sa douleur, c'est que, pour chercher à se divertir, il se mit en chasse avec le duc lui-même et ses puissants amis. Kaherdin et les plus [*E* 2709-17]. hauts barons les accompagnèrent [2]. Mais ceux-ci suivirent les chiens et les veneurs, tandis que le duc et Tristan chevauchaient par une autre route à travers la forêt. Ils parvinrent à une rivière, regardèrent autour d'eux et reconnurent qu'ils étaient arrivés presque à la limite *E* 2718-2724. de leur terre. Là était leur frontière, et là s'étaient souvent livrés de violents combats. Or, à cette limite du pays, habitait un géant d'une taille et d'une vaillance prodigieuses. Il s'appelait Moldagog [3]. Il était aussi habile et rusé que valeureux. Quand ils eurent atteint la frontière, le duc dit :

« Tristan, mon meilleur ami! Mon royaume ne s'étend pas au delà de cette limite; le reste est la possession d'un géant, qui habite là-bas dans un rocher. Sache que ce géant me fut très hostile, tant et si bien qu'il me chassa de ma propre terre. Mais, par la suite, nous avons conclu la paix, sous la condition qu'il ne viendrait jamais jusqu'ici dans mon royaume, et qu'en retour, je ne franchirais jamais ce fleuve sans nécessité

1. Nous ne pouvons croire que Thomas, à qui les longs discours ne coûtaient guère, ait fait tenir en ces insignifiants bouts de phrase les lamentations d'Isolt.

2. *S* ajoute : « Et aussi les deux autres nobles fils du duc. » Voyez ci-dessus, page 257, note 1.

3. *Beliagog*, selon *E*, v. 2722, 2751, etc. *E* (v. 2725-9) imagine que le géant Urgan, le Morholt et même le duc Morgan étaient ses frères.

pour passer sur sa terre. Or, je veux observer ce traité aussi longtemps que je pourrai : car, si je le romps, il a le droit de piller et de brûler en notre royaume et d'y faire tout le mal qu'il pourra. Et s'il rencontre de mes hommes sur son territoire, il a le droit de les occire. Tous mes barons ont juré cet accord. Si des [E 2729-32]. bêtes de cette forêt ou des chiens à nous franchissent ce cours d'eau, nous sommes tenus de les racheter, sans qu'aucun de nous puisse les rappeler et les reprendre. A toi aussi, Tristan, je te défends de passer ce fleuve, car ce serait aussitôt ta perte, ta honte et ta mort. »

Tristan répondit :

« Dieu le sait, beau sire, je n'ai aucun désir de m'avancer jusque là-bas. Qu'y aurais-je à faire ? Ce géant peut bien garder sa terre en paix, ma vie durant ; je ne veux avoir avec lui nul différend ; je ne manquerai pas de forêts où chasser, tant que je vivrai. »

Pourtant, il regarda au loin vers la forêt, et vit qu'elle E 2732-4. était faite de beaux arbres, hauts, droits et robustes, et des essences les plus diverses qu'il eût jamais vues ou entendu nommer. D'un côté elle était bornée par la mer, et de l'autre personne n'y pouvait pénétrer, à moins de franchir le fleuve, dont le courant se précipitait violemment ; c'est pourquoi le duc et le géant, le choisissant pour limite, avaient convenu que personne ne devrait être si hardi que de le franchir. Le duc tourna bride, prit Tristan par la main, et tous deux chevauchèrent ensemble, car le duc l'aimait tendrement. Ils parvinrent bientôt au château, et quand on leur eut donné l'eau, ils s'assirent à table. Ils retrouvèrent les veneurs, qui avaient rapporté de belles proies.

Kaherdin et Tristan s'aimaient de tendre amitié. Ils S chap. LXXIV. menèrent maintes fois la guerre et soutinrent de durs combats contre leurs ennemis, qui s'étaient établis dans leur royaume, et leur reprirent de grandes villes et de forts châteaux, car ils étaient chevaliers merveilleux et

sans pairs. Des princes redoutés, des barons et des chevaliers leur firent hommage, et, comme leur royaume était devenu très puissant, ils conquirent Nantes; ils établirent leurs chevaliers dans tous les châteaux-forts qui avoisinaient ce pays; les plus hauts seigneurs conclurent des traités avec eux, et, par serments et par otages, leur assurèrent ferme paix. Cependant Tristan vivait en grande peine et en grand souci pour la reine Isolt, qu'il aimait. Il se résolut donc à tenter avec adresse une entreprise qu'il méditait et pour laquelle il croyait avoir rencontré l'occasion favorable : car son cœur et sa pensée étaient tout remplis de son amour pour la reine et de la volonté d'accomplir tout ce qui pouvait lui faire honneur.

S chap. LXXV. Un jour il s'équipa et dit qu'il voulait se mettre en chasse dans la forêt; mais il écarta ses compagnons en les envoyant à la suite des veneurs. Il cacha son cheval de chasse dans une vallée, prit sa trompe, monta son palefroi, et le poussa en hâte jusqu'au lieu où étaient ses armes et son destrier de guerre [1]. Et l'ayant harnaché le mieux possible, il y monta et chevaucha sans nulle compagnie et à vives allures jusqu'au gué du fleuve qui servait de limite aux terres du duc et du
E 2745-48. géant [2]. Il vit que le courant du fleuve était violent, son lit très profond, qu'il était bordé sur les deux rives par de hautes berges de sable. Pourtant il se résolut à tenter l'aventure, d'où il était douteux qu'il pût sortir vivant. Il donna les éperons au destrier et s'élança dans le torrent. L'eau recouvrit jusque par-dessus leurs têtes cheval et cavalier, et Tristan coula à fond si rapidement

1. *S* distingue trois chevaux (cf. Kölbing, *Saga*, p. 212) que nous ne sommes pas sûr d'identifier exactement (probablement il y avait dans l'original un *chaceor*, un *palefrei* et un *destrier*).

2. En *E*, où manquent les développements qui précèdent, c'est une aventure de chasse qui conduit Tristan, sans dessein préconçu, vers ce gué.

qu'il crut qu'il ne pourrait s'en tirer avec la vie sauve. Pourtant, il s'évertua, tant et si bien qu'il remonta enfin sur l'autre berge. Il descendit du destrier, se reposa un instant, enleva la selle et en fit dégoutter l'eau, ainsi que de son armure et de ses vêtements. Puis, suffisamment délassé, il se remit à cheval, s'enfonça dans la forêt, prit sa trompe et en tira un son si fort et si prolongé *E* 2749-50.
que le géant l'entendit. Moldagog s'étonne ; aussitôt il court au bruit, armé d'une massue du plus dur bois d'ébène. Il a vu Tristan en armes sur son destrier. Il lui demande avec colère :

« Qui es-tu, sire couard, toi que je vois ici armé sur *E* 2751-4.
ce cheval ? D'où es-tu venu ? où veux-tu aller ? Que cherches-tu céans dans ma forêt ? »

Tristan répondit :

« Je me nomme Tristan, et je suis le gendre du duc *E* 2753-4.
de Bretagne. J'ai vu cette belle forêt, et j'ai pensé qu'elle est bien cachée et bien propre à abriter une maison que j'y veux faire bâtir : car je vois ici les plus belles et les plus diverses sortes d'arbres, et je veux abattre les plus beaux, au nombre de quarante-huit, d'ici à deux semaines. »

Quand le géant eut entendu et compris, il répondit, *S* chap. LXXVI.
irrité :

« Aussi vrai que Dieu me protège, n'était que je vis en paix et en amitié avec le duc, je t'abattrais d'un coup de massue ; car la démesure te rend fou. Quitte au plus vite la forêt, heureux que je te laisse ainsi partir ! »

Tristan répondit :

« Honni soit qui se contenterait d'accepter ta merci ! Je veux abattre ici autant d'arbres qu'il me plaira, et *E* 2794-7.
celui de nous deux qui vaincra l'autre disposera du reste de la forêt. »

Le géant s'écria :

« Tu n'es qu'un fou, gonflé d'outrecuidance ; mais tu ne m'échapperas pas à si bon compte : il faut me donner

[E 2755-61]. ta tête. Tu me prends pour le géant Urgan, que tu as abattu; il était mon oncle, et celui que tu as tué en Espagne était aussi de ma parenté. Te voici venu en Bretagne, pour me voler ma forêt; mais d'abord, il faut combattre contre moi. Voyons si tu es capable de supporter mon attaque, et si ton écu saura te protéger ! »

[E 2768-91]. Il brandit sa massue et la lança de toute sa force et de toute sa colère. Mais Tristan l'esquiva et l'assaillit à son tour. Le géant s'efforçait de reprendre son arme et une lutte violente commença. Tristan s'élança entre son adversaire et la massue, et s'efforçait de trancher la tête du géant; comme celui-ci se retournait ici et là pour éviter le coup, l'épée l'atteignit si violemment que sa jambe fut tranchée et tomba loin de son corps. Tristan voulait le frapper encore à la tête; mais Moldagog lui cria :

E 2792-98. « Sire, accorde-moi la vie sauve ! Je veux te servir fidèlement, je te donnerai tous mes sacs pleins de trésors; tout mon pays, tout l'or que je possède te seront abandonnés. Je ne tiens à rien conserver de tous mes biens, sauf ma vie ; emmène-moi où tu voudras, et fais de moi selon ton plaisir. »

Quand Tristan vit qu'il demandait merci, il reçut sa soumission et ses promesses. Tristan lui tailla alors une jambe de bois, qu'il attacha fortement au-dessous du genou; le géant devait lui obéir désormais.

S chap. LXXVII. E 2769-2800. [E 2801-5]. Moldagog montra à Tristan ses trésors; mais Tristan y fit peu d'attention, car sa pensée n'était guère à ce moment dirigée vers les richesses. Il dit au géant qu'il n'en userait qu'autant qu'il en aurait besoin. Quand Moldagog lui eut fait hommage par serment, Tristan lui permit de conserver ses trésors et de les garder dans son château. Puis ils conclurent une nouvelle convention, selon laquelle le géant s'engageait à

faire tout ce qu'exigerait son seigneur..... [1]. Ils ont fait accord désormais, et Tristan peut disposer de la forêt et y faire faire telle chose qu'il voudra. Le géant promit de ne rien révéler à personne. Puis il accompagna Tristan jusqu'au fleuve, lui montra comment il devait faire pour le franchir, et prit congé de lui. Tristan suivit sa voie, traversa le gué, fit comme s'il ne lui était arrivé nulle aventure, et Kaherdin ne s'aperçut de rien [2]. Puis il chevaucha en toute hâte jusqu'à la cour, et prétendit qu'il avait erré toute la journée à travers bois, qu'il avait chassé un grand sanglier, qu'il n'avait pas réussi à s'en emparer, qu'il ressentait de vives douleurs dans ses membres, parce qu'il n'avait pas pris de repos de tout le jour, et qu'il avait grand besoin de se délasser. Après son repas, il se coucha auprès de sa femme, et songea à maintes choses...........................
....[3].
Il restait couché sans dormir, et Isolt se demandait avec étonnement ce qu'il pouvait avoir, pourquoi il soupirait si profondément. Elle lui demanda quel mal l'empêchait de dormir. Longtemps elle le supplia par de douces et avenantes paroles de le lui révéler. Tristan lui dit enfin :

« Ce mal m'a saisi ce matin, comme je chevauchais dans la forêt. J'y trouvai un grand sanglier et je lui fis deux blessures de mon épée; il m'échappa pourtant, et j'en ai été si déçu que j'en reste marri et

1. Cette convention devait être précisée davantage dans l'original, et le géant devait savoir tout au moins qu'il s'engageait à fournir à Tristan des ouvriers et des matériaux de construction, ainsi qu'il ressort du début du chapitre suivant.

2. Que vient faire ici Kaherdin ? Il n'a pas été dit plus haut qu'il eût accompagné Tristan en chasse, et d'ailleurs il résulte de la phrase suivante que Tristan va droit au château, sans rejoindre les veneurs.

3. Il semble que *S* a supprimé ici les réflexions que devait faire Tristan.

irrité. Je l'ai poursuivi, mais il n'a pas voulu me tenir tête ; j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir ; malgré tout, vers le soir je l'ai perdu dans les bois ; mais je vous en supplie, ma douce amie, ne dites rien de ces choses, de peur que mes compagnons et les barons de la cour ne m'en fassent reproche et honte. J'en suis tout affligé et je veux, dès le lever du jour, retourner à la forêt et la battre toute. Je sais qu'en mon orgueil je n'aurai pas de repos que je n'aie pris ce sanglier.[1] »

— Dieu sait, doux ami », répondit-elle, « que je le célerai volontiers ; gardez-vous seulement des autres. »

Et ils n'en parlèrent pas davantage.

S ch. LXXVIII. Dès le point du jour, Tristan se leva, chevaucha seul et secrètement, passa heureusement le fleuve et parvint au château de Moldagog. Celui-ci se conforma fidèle-
E 2810-14. ment à leurs conventions, lui procura des ouvriers et des matériaux, et fit tout ce qu'il avait promis. Or, au plus épais de la forêt, se trouvait un rocher parfaitement arrondi, bien creusé à l'intérieur, formant une voûte, disposé avec la plus parfaite habileté ; au milieu de la voûte, se trouvait un arc de pierre, paré de feuillage, d'oiseaux, de bêtes diverses. Aux deux extrémités de l'arc, on voyait des ornements si singuliers que nul homme vivant n'aurait pu en exécuter de semblables. Ce rocher était clos en telle sorte qu'on n'y pouvait
[*E* 2808-9]. entrer, qu'on n'en pouvait sortir à pied sec, sinon lorsque la marée commençait à baisser[2].

Jadis un géant était venu d'Afrique pour disposer

1. Il est absurde que Tristan, après avoir longtemps hésité, confie à sa femme en grand secret l'aventure même qu'il vient de raconter publiquement. Le remaniement de *S* doit être ici très infidèle ; mais il serait vain, faute de tout moyen de contrôle, de rechercher quel a pu être le récit original.

2. On se demande dès lors comment ce rocher pouvait se trouver « au plus épais de la forêt ». Il doit y avoir là quelque omission ou quelque contre-sens de *S*.

cette voûte. Il y séjourna longtemps, guerroya les habitants de la Bretagne et dévasta presque tout le pays habité, jusqu'au Mont Saint-Michel [1]. Mais lorsqu'Arthur mena son armée d'Angleterre dans le pays des Romains contre l'empereur Luce [2], qui réclamait à tort un tribut de l'Angleterre, et qu'il prit terre en Normandie, il entendit parler du géant, des dommages qu'il faisait subir aux habitants ; il apprit comment il avait ravagé presque tout le pays, et jamais le roi Arthûr n'avait ouï de si merveilleuses nouvelles. Le géant avait aussi ravi la fille du duc Hoël [3], l'avait emportée de force et traînée jusqu'à son repaire. Son nom était Elaine [4]. Il l'avait retenue dans sa caverne, et comme elle était de grande beauté, il s'était efforcé de faire d'elle son plaisir; mais son poids et sa taille l'avaient étouffée et écrasée. Le duc Hoël s'en vint donc trouver le roi Arthur et dit sa perte et sa misère. Le roi le reçut avec bienveillance et plaignit son dommage et son infortune. Quand le soir appprocha, il s'arma en secret et prit avec lui deux de ses chevaliers; ils se mirent en quête du géant tant qu'ils le trouvèrent; le roi combattit seul à seul contre lui. Il dut soutenir une lutte violente et reçut des coups nombreux avant de l'abattre. Mais l'histoire de ce géant, que tua le roi Arthur, n'appartient pas à notre conte, sinon en ceci

1. « *Qui se trouve sur le bord de la mer* », ajoute *S*. Ce doit être une glose du traducteur scandinave, ou plutôt une traduction imparfaite de ce vers *Del fluet de mer montant ert clos* pris à Wace par Thomas (voy. ci-après).

2. « *L'empereur Iron*, » dit *S*. Nous empruntons le nom de Luce à Wace (*La Geste as Bretons*, vv. 12024, 12852, etc.). Voyez ci-après.

3. « *Le duc Orsl*, » dit *S*, nom qui ne peut provenir que d'une méprise.

4. Elaine (*Helena* en *S*) est, chez Wace, la nièce du duc Hoël.

que c'est lui qui avait disposé la belle voûte, qui plut merveilleusement à Tristan [1].

1. M. Novati (*Studj di filologia romanza*, t. II, p. 440-7) a consacré toute une dissertation à comparer cet épisode de la *saga* aux récits correspondants de Gaufrei de Monmouth (liv. IX) et de Wace (*La Geste as Bretons*, vv. 11560 ss.). Ici, comme dans les cas analogues, M. Novati croit que Thomas a exploité directement Gaufrei. Ici comme ailleurs, pourtant, rien n'indique que notre poète ait eu d'autre source que Wace. En plusieurs endroits, on reconnaît, sous le texte de la *saga*, les vers de Wace. Nous les imprimons en italique dans la citation que voici :

11570 ... Uns gaians molt corporus
Ert devers Espaigne venus.
Niece Hoël Helaine ot prise,
Ravie l'ot, el mont l'ot mise
Que l'on or Saint Miciel apele ;
N'i avoit mostier ne capele ;
Del fluet de mer montant ert clos.
11582 Quant cil del païs s'assambloient
Et por combatre al mont aloient
Souvent par mer et par la terre,
Ne li ert gaires de lour guerre...
11690 *La pucele volt por gesir,*
Mais tendre fu, nel pot soffrir :
Ele fu jovene et il fu grans,
Les os avoit gros et pesans :
Nel pot Elaine sostenir,
L'ame li fist del cors partir.....
11596 *Toute estoit la terre guerpie,*
Toute s'en ert la gent fuie...
11600 *Quant Artus en oï parler,*
Keu apela et Beduier....
11604 Ne vaut parler a nul autre home.
Cele nuit s'em part de prinsome...,
11626 A Bedoer dist qu'il alast
Et l'un et l'autre mout cherqast,
Tant le quesist qu'il le trovast.....

En présence de concordances si manifestes, il ne semble pas qu'il faille attacher grande importance à cette observation de M. Novati (p. 447) : l'empereur contre lequel Arthur guerroie s'appelle *Luce* chez Wace, mais *Leo* chez Gaufrei, *Iron* dans la *saga*. *Iron* serait une corruption de *Leon*; donc Thomas procéderait de Gaufrei. Si l'on croit nécessaire de rechercher quelle bourde du remanieur norrois a produit le nom d'*Iron*, on peut supposer qu'il

Tristan s'employa à faire façonner de belles images[1]. Il réussit à se comporter si secrètement et si habilement que nul au château du duc de Bretagne ne sût où il était ni à quoi il s'occupait. Il venait toujours de grand matin et s'en retournait tard, et dépensa beaucoup de peine et de réflexions à achever ce qu'il méditait. Il fit établir, à l'intérieur de la voûte, une cloison de fortes solives, et colorier et dorer les images avec la plus grande habileté. Hors des portes il fit construire une belle salle en bois excellent, dont la forêt ne manquait pas; tout autour de la salle il dressa une palissade de bois. Ses orfèvres travaillaient dans cette salle, qui était toute décorée d'or et où il faisait aussi clair qu'en plein air. Il y avait là des artisans de toutes sortes, mais nul ne savait toutes les intentions de Tristan, pourquoi il faisait élever cette maison, à laquelle tant d'ouvriers consacraient leurs peines. Il poursuivait son dessein si secrètement que nul d'entre eux ne savait ce que Tristan voulait et se proposait, hormis ce qu'il en laissait voir au géant, qui lui donnait de l'or et de l'argent pour accomplir son projet. *S* chap. LXXIX. *E* 2821-5. [*E* 2826-3]. *E* 2832-3.

Tristan hâta tant qu'il put les ouvriers, et leur travail *S* chap. LXXX.

a mal lu ce vers de Wace (v. 10919), plagié par Thomas : *Luces qui rome a en baillie.*

On peut remarquer — si obscure que soit la topographie de la *saga* — que le Mont Saint-Michel, décrit par Wace, a servi de modèle à Thomas pour le repaire de Moldagog. La Salle aux Images est située dans une île, voisine du rivage comme le Mont Saint-Michel, et qu'on peut aborder à marée basse.

1. Pour les merveilles de la *Salle aux Images*, cf. l'épisode de l'*Agravain* où Lancelot, prisonnier de Morgain, peint sur les parois de sa prison l'histoire de ses amours (P. Paris, *Romans de la Table Ronde*, t. V, p. 316). M. Novati, (*Studj*, p. 421), compare aussi à la *salle* de Tristan la chambre d'Hélène et de Pâris dans le *Roman de Troie*, v. 14583 ss.). — Les critiques ont pris l'habitude d'intituler notre épisode la *Halle aux Images* : c'est un germanisme à éviter.

lui plut grandement. Charpentiers et orfèvres s'y appliquèrent tant qu'enfin toute leur tâche se trouva achevée. Alors Tristan leur permit de s'en aller et les accompagna jusqu'à ce qu'ils eurent quitté l'île pour s'en retourner chez eux. Désormais Tristan n'eut plus auprès de lui d'autre compagnon que Moldagog. Tous deux portèrent à l'intérieur de la voûte les pièces exécutées par les ouvriers et les assemblèrent selon leur destination. Chacune était peinte et dorée avec la plus merveilleuse habileté, et l'on y aurait pu reconnaître les plus beaux travaux de main d'homme qu'on pût souhaiter.
[*E* 2839-49]. Au milieu de la voûte [1], ils dressèrent une image dont les proportions et la figure étaient rendues avec tant d'art que personne, à la voir, n'aurait pu douter que la vie ne fût dans tous ses membres, et si belle, si accomplie, que l'on n'aurait trouvé plus belle par tout l'univers. De ses lèvres s'échappait un souffle si doux que son parfum remplissait la salle, comme s'il eût été composé de toutes les herbes les plus précieuses. C'était l'art de Tristan qui avait ménagé sous le sein, à la place du cœur, une cavité, pour y placer une boîte pleine des aromates les plus précieux qui fussent dans le monde. De cette boîte partaient deux petits tuyaux d'or pur. L'un laissait échapper les parfums par l'endroit où les

1. Tout ce qui suit en *S* jusqu'à la fin de l'épisode est représenté par cette unique strophe en *E* : « Sur son siège dans la salle était représentée l'aimable Isolt; on y voyait aussi Hudan et Peticrû, et comment Bringvain apporta le breuvage; Marke, vêtu de soie, et le félon Mariadoc ; ils étaient si bien faits à la ressemblance de la vie, qu'on n'eût pas cru voir des images; et l'on y voyait encore Tristan, comme il combattait contre l'invaincu Beliagog. » Ce sont les mêmes images qu'en *S*, sauf celles de Hudan, de Tristan et de Marke. Hudan semble inutile auprès de Peticrû. Tristan n'avait nul motif de faire tailler sa propre image, surtout en sa lutte contre le géant devenu son serviteur et son hôte. Quant à Marke, sa place n'était vraiment pas là. Donc les dires d'*E* n'ont ici, comme à l'ordinaire, nulle autorité.

cheveux rejoignent la nuque, l'autre par la bouche. L'image était si semblable à la reine Isolt par le port, par la beauté, par la taille, qu'il semblait qu'elle fût là en personne, aussi fraîche que si elle eût été vivante. Elle était aussi habilement arrangée et aussi magnifiquement vêtue qu'il convient à une reine. Elle portait sur la tête une très belle couronne d'or pur, où s'enchâssaient des pierres de toutes couleurs, choisies entre les plus précieuses. Dans le fleuron disposé devant le front brillait une grosse émeraude ; jamais roi ni reine n'en avait porté une si belle. De sa main droite, l'image tenait un sceptre, terminé par les fleurs les plus délicatement ouvrées ; le manche en était tout revêtu d'or incrusté de cercles de pierres fines ; les ornements étaient de l'or d'Arabie le plus pur ; au bout du sceptre, un oiseau, fait de plumes multicolores, battait des ailes, comme s'il eût été animé. L'image était revêtue de la meilleure pourpre et de fourrures blanches : de pourpre, parce que pourpre signifie deuil, affliction et misère, en mémoire de ce qu'Isolt souffrait pour l'amour de Tristan. Dans sa main gauche [1], elle tenait son anneau, où étaient écrites les paroles que la reine Isolt avait prononcées lors de la séparation : « Tristan, » avait-elle dit, « prenez cet anneau, gardez-le pour l'amour de moi, et n'oubliez pas les peines, les angoisses et les douleurs que vous avez souffertes pour vous et pour moi [2] ». Sous ses pieds se trouvait, coulée en cuivre, en guise d'escabeau, la figure du méchant nain, qui les avait dénoncés au roi et honnis. L'image se tenait debout sur la poitrine du nain et semblait le

1. Dans sa main droite, dit *S* ; mais la main droite tient déjà le sceptre.

2. Ici devaient être reproduits les vers qui terminent le fragment de Cambridge (v. 51-52) et ceux qui suivaient :

> « Nequedent cest anel prenez ;
> Por m'amor, amis, le gardez.. »

fouler sous ses pieds, et le nain semblait pleurer. Auprès de la reine était couché son petit chien [Petitcrû], très habilement façonné dans l'or pur. Il secouait la tête et faisait sonner son grelot. De l'autre côté du nain, se tenait une petite image, faite à la ressemblance de Bringvain. Aussi belle que Bringvain et parée des plus beaux vêtements, elle tenait à la main, un vase clos d'un couvercle, qu'elle offrait à la reine Isolt amicalement; autour du vase se trouvaient ces mots qui avaient été prononcés jadis : « Reine Isolt, prenez ce breuvage », et c'était le breuvage qui avait été préparé en Irlande pour le roi Marke [1]. Mais à l'autre extrémité de la salle, à l'entrée, Tristan avait dressé une grande image, celle du géant. Il se tenait sur sa jambe unique et brandissait des deux mains une massue de fer au-dessus de son épaule, pour protéger l'image de la reine. Il était recouvert d'une grande peau de bouc, toute velue; elle ne descendait pas très bas, en sorte qu'il était nu à partir du nombril. Il grinçait des dents et lançait des regards furieux, comme s'il voulait occire tous ceux qui entraient [2]. De l'autre côté de la porte était posté un grand lion coulé en cuivre et si habilement formé que chacun, à le voir, l'aurait cru en vie. Il se tenait sur ses quatre pattes et enroulait fortement sa

1. Nous avons fait subir ici à *S* un remaniement, dont nous nous sommes expliqué précédemment, au chap. XVI.

2. De même dans *Huon de Bordeaux*, v. 4561 ss., deux hommes de cuivre, armés de fléaux de fer, défendent l'entrée du château de Dunostre. Cf., pour des merveilles analogues, P. Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, t. III, p. 185 et 195, ou la première continuation de *Perceval* (éd. Potvin, p. III, t. 149) : deux images d'or et d'argent sont dressées devant une tente; l'une frappe d'un dard tout vilain qui se présente; l'autre porte une harpe, et, chaque fois qu'une « pucele » indigne de ce nom veut franchir le seuil,

La harpe sone la descorde :
De la harpe ront une corde.

queue autour d'une image faite à la ressemblance du mauvais conseiller [Mariadoc], qui avait honni et calomnié Tristan auprès du roi Marke. Nul ne saurait raconter de quelle habileté témoignaient les images que Tristan avaient disposées sous la voûte. Ayant achevé ce qu'il voulait pour l'instant, il confia le tout au géant et lui ordonna, comme à son valet et à son serf, de faire si bonne garde que nul ne pût approcher. Lui-même portait les clefs qui permettaient d'accéder à la salle voûtée et aux images. Le géant conserva tous ses autres trésors. Et Tristan se réjouit grandement d'avoir réussi en cette entreprise.

Quand il eut terminé son ouvrage, il retourna, comme il faisait d'ordinaire, à son château, mangea, but et dormit auprès de sa femme Isolt, et s'entretint amicalement avec ses compagnons. Il n'a désir d'avoir commerce avec Isolt aux Blanches Mains, mais nul ne soupçonne ses desseins et sa conduite. Tous croient qu'il vit avec Isolt comme il convient de vivre avec une femme épousée. Et Isolt est si bien apprise qu'elle cache à tous ces choses et ne les révèle en sa prudence ni à ses parents, ni à ses amis. Pourtant, quand Tristan s'absenta pour faire tailler les images, elle s'en émerveilla et se demanda souvent où il était, ce qu'il pouvait faire. Et Tristan chevauchait du château à la salle et de la salle au château par des chemins secrets, de façon à n'être surpris par personne. Chaque fois qu'il revoit l'image d'Isolt, il la baise, la presse entre ses bras comme si elle vivait [1],

E les deliz des granz amors.....

[Ici commence le fragment de Turin)

1. La *saga* se raccorde assez bien, comme on peut voir, au début du fragment de Turin. Elle réduira à une dizaine de

XXXIII. — La Salle aux Images. (*Suite*).

FRAGMENT DE TURIN (T[1])

. . . . [*f°* *1*].
E les deliz des granz amors
E lor travaus et lor dolors
E lor paignes et lor ahans
Recorde a l'himage Tristrans.
Molt la baise quant est haitez,
Corrusce soi, quant est irez,
Que, par penser ou que par songes,
Que, par craire en son cuer mençonges,
Ele mette lui en obli
Ou qu'ele ait acun autre ami;
Qu'el ne se pusse consiurrer
Que li n'estoce un autre amer,
Que mieuz a sa volunté ait.
Hicest penser errer le fait.

Les leçons marquées d'un astérisque sont celles à la place desquelles nous avons adopté une correction proposée par M. Novati. Le signe † *marque les leçons corrigées d'après G. Paris, Romania, t. XVIII, p. 177-8.* — 942 dolurs — 944 tistans — 945 baisse — 947 ou *manque* — 948 mencoinges — 949 Que ele — 950 sit *est en surcharge, mais de la même main* — 951 ele — * consurrer — 952 un *manque* — 953 lait — 954 * Hiceste.

lignes la longue scène qui va suivre. En ce résumé on trouve un détail qui manque au texte français : « Tristan s'affligeait et s'irritait lorsqu'il lui souvenait des peines et de la misère qu'il supportait par le fait de ceux qui l'avaient fait honnir, et il faisait payer ces affronts à l'image du félon sénéchal. » Cette vengeance prise sur l'image de Mariadoc, est-ce une invention de *S*? ou faut-il supposer une lacune en T[1] ?

Errur son corage debote ;
Del biau Cariados se dote
Que ele envers lui turt s'amor :
Entur li est e nuit e jor,
E si la sert e la losange,
E sovent de lui la blestange.

955 † Errance (*cf. le v.* 996) — 957 ne turne — 958 † est nuit — 959 † e si la losange.

V. 955 ss. Comment Tristan peut-il être jaloux de Cariado, s'il ignore les visées du Beau Couard? Cariado a fait sa première apparition dans notre poème au v. 847, et nous a été alors présenté en des termes tels qu'il est évident que Thomas ne l'avait pas introduit auparavant. Or, au moment où il apparaît, Tristan est déjà depuis longtemps séparé d'Isolt. Dira-t-on que Tristan a pu apprendre en Bretagne, par quelque messager, le manège de Cariado? Mais, s'il épouse l'autre Isolt, c'est précisément par dépit d'être privé de toutes nouvelles de la reine (v. 137 ss.), et l'on voit bien, à ses lamentations dans la Salle aux Images, que depuis son mariage la situation n'a pas changé et qu'il n'a reçu aucun message d'Angleterre. S'il s'est marié, c'était aussi par jalousie; or, c'est de Marke qu'il était jaloux, nous disait-il longuement (v. 70, 147, etc.), et jamais il n'avait parlé de Cariado. M. Novati qui a, le premier, relevé cette curieuse difficulté (*Studj*, p. 378-80) repousse avec raison l'idée d'une interpolation et ne trouve aucune explication à proposer. Je crois comme lui qu'il y a là une incohérence réelle, imputable au poète. Pour l'atténuer, je ne vois d'autre ressource que celle-ci. Au passage où Cariado nous est présenté, il est bien dit qu'il n'a osé requérir la reine d'amour qu'après le départ de Tristan (v. 854-5), mais non pas qu'il n'est arrivé à la cour qu'après ce départ. Il nous est dit seulement (v. 861-2) :

En la curt ad molt demoré
E pur cest' amor sujorné,

et nous sommes en droit de supposer que ce séjour a commencé avant la séparation des amants. On peut admettre que, dans la pensée de Thomas, Tristan a pu voir quelque temps Cariado rôder autour de la reine. Il a pu, sans que le poète fût tenu de nous le dire, s'inquiéter de ses premières assiduités. Séparé d'Isolt, sa jalousie se porte principalement sur Marke, comme de juste; mais peu à peu, à force de remuer les mêmes pensées et de s'inquiéter sans cesse du silence de la reine, il en arrive à se demander si Cariado n'y est pour rien.

Dote, quant el n'a son voler,
Qu'ele se preigne a son poer :
Por ce que ne puet avoir lui,
Que son ami face d'autrui.
Quant il pense de tel irur,
Donc mustre a l'image haiur,
Nient ne la volt esgarder,
Ne la volt veoir n'emparler :
Hidonc emparole Brigvain,
E dit donc : « Bele, a vos me plain
Del change e de la trischerie
Qu'envers moi fait Ysolt m'amie. »
Quanqu'il pense a l'image dit;
Puis s'en desseüre un petit,
Si regarde en la main Ysolt,
Qui l'anel d'or doner li volt,
Si vait la chere e le senblant
Qu'au departir fait son amant;
Menbre lui de la covenance
Que il ot a la desevrance;
Hidonc plure e merci li crie
De ce que unc pensa folie,

961 † el *manque* — 963 que ele — 967 Vient lautre a e. — 968 volt ne soir ne p. — 969 ne parole a br. — 970 dist — 972 Ysode — 974 Poi sen deseusle e petit — 975 Si *manque* — Ysodt — 976 * Qui *manque* — 977 Si *manque* — 980 Ql — deseuerance — 981 li *manque* — 982 unc *manque*.

V. 966 ss. Tout le passage est si corrompu dans le manuscrit que nous doutons qu'on puisse en tirer un texte sûr. Nos corrections n'y prétendent pas; mais, plutôt que de transcrire tels quels des vers absurdes, nous nous sommes permis d'introduire ces conjectures dans le texte, parce qu'elles restaurent du moins, semble-t-il, la pensée de l'auteur : Tristan ne veut pas adresser ses reproches à l'image de la reine; c'est à Bringvain qu'il se plaint.

V. 974. Peut-être : *Poi s'en desencombre e petit* (cf. les v. 356 et 404); ou encore *Puis s'en desseivre un petit* (cf. G. Paris, *Romania*, t. XVIII, p. 176).

E siet bien qu'il est deceü
De la fole irur qu'a eü.
Por iço fist il ceste image
Que dire li volt son corage,
Son bon penser, sa fole error,
Sa paigne, sa joie d'amor,
Car ne sot vers cui descovrir
Ne son voler, ne son desir.

Tristran d'amor si se contient,
Sovent s'en vait, sovent revient,
Sovent li mostre bel semblant,
E sovent lait, com diz devant.
Hice li fait faire l'amor,
Qui met son corage en error.
Se sor tute rien li n'amast,
De nul autre ne se dotast :
Por ço en est en suspeçon
Que il n'aimme riens se li non.
S'il envers autre amor eüst,
De ceste amor jalus ne fust;
Mès por ce en est il jalus
Que de li perdre est poürus.
De li perdre n'eüst poor, (*b*)
Ne fust la force de l'amor ;
Car de ce qu'a l'home n'est rien,
Ne li chaut si vait mal ou bien.
Coment devroit de ce doter
Dont unques n'ot riens en penser ?
Entre aus quatre ot estrange amor :

984 que il a eu — 987 * e sa fole errur — 989 * descouerir — 992 reuent — 994 laiz — 996 † Que met son corge (*sic*) en errur — 997 * lui amast — 999 suspecion — 1001 Sen vers — 1005 neust il ia pour — 1009 deueroit — 1011 Entre ces quatre.

V. 1011. On peut proposer aussi *En ces quatre ;* le vers 1085 invite à choisir *Entre aus quatre.*

Tut en ourent painne e dolor,
E un e autre en tristur vit;
En nul d'aus nen i a deduit.
Primer dote Marques le roi
Que Ysolt ne li porte foi,
E que ele aime autre de lui :
Quel talent qu'ait, soffre l'ennui.
Hice li doit bien ennuier
E en son corage angoissier,
Car il n'aime rien ne desire
Fors soul Ysolt que de lui tire.
Del cors puet faire son delit,
Mès ice poi a lui soffit,
Quant uns autre en a le corage,
E de ce se derve e enrage;
Pardurable en est la dolor
Qu'ele envers Tristran a s'amor.
Après le rai ceo sent Ysolt,
Qu'ele a ce que avoir ne volt,
E d'autre part ne puet avoir
Hice dont ele a le voloir.
Li rois nen a que un turment,
Mais la reïne a duble entent.
Ele volt Tristran e ne puet :
A son seignor tenir l'estuet,
Ne le puet guerpir ne laisser,
N'en li ne se puet deliter.

1012 dolur — 1014 En nus de aus ne ni a dedeuit (*corrigé par E. Muret*, Romania, xviii, 177). — 1015 se dote — le rai — 1016 Ysode — 1017 † E *manque* — 1018 que en ait — 1020 angoisser — 1022 Ysode — 1025 Quant autres en a — 1026 De ce se deue — 1027 en *manque* — dolur — 1028 Que ele — 1029 sen sent Ysodt — 1031 E *manque* — 1032 volair — 1034 a *manque* — 1037 Ele ne — 1038 Nele ne.

V. 1038. Le texte du manuscrit peut subsister à la rigueur; notre conjecture se fonde sur le v. 157; cf. les v. 212-3, 310.

Ele a le cors, le cuer ne volt :
C'est un turment dont el se dolt;
E l'autre est que Tristran desire,
Si li deffent Marques sis sire
Qu'ensenble ne poent parler,
E el que lui ne poet amer;
Ele set bien soz ciel n'a rien
Qui Tristran voile si grant bien.
Tristran volt li e ele lui,
Avoir ne la puet : c'est l'ennui.
Duble paigne, doble dolor
Ha dan Tristran por sue amor.
Espus est a icele Ysolt
Qu'amer ne puet, n'amer ne volt.
Il ne la puet par droit guerpir,
Quel talent qu'ait, l'estut tenir,
Car ele nel volt clamer quite.
Quant l'embrasce, poi se delite,
Fors soul por le non qu'ele porte :
Ce, sevaus, auques le conforte.
Il ha dolur de ce qu'il a,
E plus se deut de ce qu'il n'a
La bele raïne, s'amie,
En cui est sa mort e sa vie;
E por ce est duble la paigne
Que Tristran por ceste demainne.
Por cest' amor se deut al mains
Ysolt, sa feme, as blanchemains :
Que que soit or de l'autre Ysolt,

1039 cors nel le cuer nel volt (*le premier* nel *exponctué dans le manuscrit*) — 1040 ele se deut — 1042 si sire — 1044 E el quel leu — 1046 Que — 1048 nel puet cet lennui — 1049 Duble painne paigne (*sic*) — dolúr — 1050 † por samor — 1051 ysodt — 1052 ne amer — 1053 * Il na la puet — 1054 Quel talent que ait estut li tenir — 1057 por *manque* — que ele — 1059 que il — 1060 il nen a — 1064 sa amie — 1066 Ysode — 1067 ore — ysodt.

Hiceste sanz delit se dolt :
El n'a delit de son seignor [v° a]
Ne envers autre n'a amor ;
Cestui desire, cestui ha,
E nul delit de lui nen a.
Hiceste est a Marque a contraire,
Car il puet d'Isolt son bon faire,
Tuit ne puisse il son cuer changier ;
Ceste ne set ou delitier,
. . . .
Fors Tristran sanz delit amer ;
De lui desire avoir deduit,
E rien n'en a ne li enuit.
Quant l'acoler e le baisier
De lui vousist plus asaier,
Il ne li puet abandoner,
N'ele nel volt pas demander.
Hici ne sai que dire puisse,
Quel d'aus quatre a greignor anguisse,
Ne la raison dire ne sai,
Por ce que esprové ne l'ai.
La parole mettrai avant,
Le jugement facent amant,
A quel estoit mieuz de l'amor
Ou qui en ait greignor dolor.

Dan Marques a le cors Ysolt,
S'en fait son bon quant il en volt ;
Contre cuer li est a ennui

1068 se deut — 1069 Ele — 1070 Ne en vers a. nen a amor — 1073 marques — 1074 de Ysode — 1075 changuer — 1076 * on deliter — *Lacune* — 1078 ne li nenuit — 1080 Quant *manque* — baisser — 1083 * Ne ele ne le volt — 1085 de aus — angoisse — 1091 Ou sanz lui g. dolur (*cf. le v. 1123*) — 1092 ysodt — 1093 † S'en *manque*.

V. 1094. Pour l'addition de *en*, cf. le v. 1706.

Qu'ele aime Tristran plus de lui,
Car il n'aimme rien se li non.
Ysolt rest al rai a bandon :
De son cors fait ce que il volt ;
De cest ennui sovent se dolt,
Car envers le rai n'a amor :
Suffrir l'estuet com de seignor ;
E d'autre part el n'a voloir
Fors Tristran son ami avoir,
Qui feme a prise en terre estrange ;
Dote que coru ait al change,
E en espoir est nequedent
Que vers nului n'ait nul talent.
Ysolt Tristran soule desire
E siet bien que Marques sis sire
Fait de son cors tut son voloir,
E si ne puet delit avoir
Fors de volair ou de desir.
Feme a a qui ne puet gesir,
E qu'amer ne puet a tel fuer ;
Mais rien ne fait en contre cuer.
Ysolt as blans doiz, sa moiller,
Ne puet el mont rien covaitier
Fors soul Tristran, son bel seignor,
Dont ele a le cors sanz amor :

1097 Ysode — 1099* ceste—deut— 1101 † li estuet com de son — 1102 ele na volair— 1105 curruz (*cf. le v. 115*) — 1108 Ysode tr. soul d. — 1109 si sire — 1110 volair — 1113 a qil ne puet — 1116 Isode as blanchedoiz — 1117 el monde — couaiter.

V. 1113-4. « Le sens, dit M. Novati, n'est pas clair; les deux vers ne s'accordent pas entre eux », et il propose une correction. Conservant la leçon du manuscrit, on peut l'interpréter ainsi : Tristan a une femme avec qui il ne peut avoir commerce, et qu'il ne peut aimer comme on aime une épouse. Lui du moins (en contraste avec Isolt, qui subit Marke), il ne fait rien contre son cœur ».

Hice l'en faut que plus desire.
Or puet qui cest esgarde dire
A quel de l'amor mieuz estait,
Ou qui greignor dolur en ait.

Ysolt as Blanches Mains la bele
Ovec son seignor jut pucele;
En un lit se cochent amdui :
La joie ne sai, ne l'ennui.
Ne li fait mais com a moiller
Chose ou se puisse delitier.
Ne sai se rien de delit set
Ne se issi vivre aimme ou het;
Bien puis dire, si l'en pesast,
Ja en son tens ne le celast, [vº b]
Com celé l'a, a ses amis.
Avint issi qu'en cel païs
Danz Tristran e danz Caerdins
Dourent aler o lor voisins
A une feste por urer.
Tristran i fet Ysolt mener :
Caerdins le chevauche a destre
E par la raigne la senestre,
E vount d'envoisures plaidant.
As paroles entendent tant

1121 Ore p. qui set esgart — 1122 estoit — 1124 Ysode, as blanchemains — 1126 * amedui — 1129 deliter — 1130 se *manque* — 1131 Ou issi mure *ou* niure — 1132 † Bien puet — 1134 Com ele la — 1137 voisin — 1138 por iuer — 1139 ysode.

V. 1130-4. Le texte du manuscrit ne nous offrait pas de sens. Ainsi retouché, comme le propose Gaston Paris, il signifierait: « Je ne sais si, en son innocence, Isolt ignore tout des plaisirs qui lui sont refusés, ni si elle aime ou hait la vie qu'elle mène. Du moins, je puis bien dire que, si ce genre de vie lui eût tant pesé, elle ne l'eût pas en son temps caché, comme elle fit, à ses amis ».

Qu'il laissent lor chevaus turner
Cele part qu'il volent aler.
Cel a Caerdin se desroie,
E l'Ysolt contre lui s'arbroie ;
Ele le fiert des esperons.
Al lever que fait d'eschalons
A l'autre cop que volt ferir,
Estuet li sa quisse aovrir ;
Por soi tenir la destre estraint.
Li palefrois avant s'enpaint,
E il escrille a l'abaissier
En un petit cros en euvier.
Li piez de novel ert ferrez :
Ou vait el tai s'est encrosez ;
Al flatir qu'il fait el pertus,
Del cros del pié saut eaue sus ;
Contre les cuisses li sailli,
Quant ele ses cuisses ovri
Por le cheval que ferir volt.
De la fraidur s'efroie Ysolt,
Si gete un cri, e rien ne dit,
E si de parfont cuer se rit
Que, si ere une quarentaigne,

1144 laissent — 1146 † se destraie — 1147 E le ysodt — 1149 des chalons — 1153 auant auant (*sic*) senpaint — 1154 Et il lescrie a labaiser — 1155 cros ennuier (*ou plutôt, à en juger par la photographie,* enmiser) — 1157 el tai cruisser — 1158 que il — 1159 *Novati :* saut eve. *Fra* e *e v una lettera cancellata che pare un* u. — *La photographie me montre plutôt en cette lettre un* a *dont la panse s'est remplie d'encre et je lis* eaue — 1160 cuises — 1161 cuisses en oueri — 1163 † fraidure — 1164 Si *manque* — — 1165 † E si de p. cuer rit.

V. 1155. *En un petit cros ennuier,* ou *enmiser,* dit le manuscrit. Il faut trouver un mot qui indique que ce *cros* est boueux. M. Muret, *Romania,* t. XVIII, p. 177, a proposé *euvier.* On peut songer aussi à *en taier,* qui est suggéré par *tai* deux vers plus loin.

Oncore s'en tenist a paigne.
Caerdins la voit issi rire,
Quide que lui ait oï dire
Chose ou ele note folie
Ou mauvaisté ou vilannie,
Car il ert chevaler hontus
E bon e frans e amerus.
De folie a por ce poür
El ris qu'il vait de sa sorur ;
Honte li fait poür doter.
Hidonc li prent a demander :
« Ysolt, de parfont cuer reïstes,
Mais ne sai dont le ris feïstes.
Se la veire achoison ne sai,
En vos mais ne m'afierai.
Vos me poez or bien deçoivre :
Se j'après m'en puis aparçoivre,
Ja mais certes com ma soror
Ne vos tendrai ne foi n'amor. »
Ysode entent que il li dit,
Set que, se de ce l'escondit,
Que il l'en savra molt mal gré,
E dist : « Ge ris de mon pensé
D'une aventure qui avint,
E por ce ris que m'en sovint.

1167 † Oncore sen estent adonc a p. — 1168 le voit — 1169 † Q de lui — 1175 ql vait — 1178 Ysode — cuer *manque* — 1180 † verai — 1182 † ore bien decoiuere — 1183 Se ie — aparcoiuere — 1185 ne amor — 1187 † li escondit — 1188 sauera.

V. 1165-8. Si l'on en croyait la *saga*, cette phrase voudrait dire : « Elle rit de tel cœur qu'ayant chevauché (*erre*) ainsi un quart de mille, c'est à peine si elle parvient à s'arrêter de rire. ». Mais il est possible que cette interprétation de *quarentaigne* par le traducteur norrois soit tout arbitraire. On peut entendre, avec G. Paris : « Elle rit de si bon cœur que, quand même elle eût assisté à une quarantaine (à une cérémonie solennelle de pénitence ?), elle aurait eu peine à s'en abstenir. »

Ceste aigue, que ci esclata,
Sor mes cuisses plus haut monta
Que unques main d'ome ne fist,
Ne que Tristran onc ne me quist.
Frere, or vos ai dit le dont.... »
....

XXXIV. — Kaherdin.

(*S*, chapitre LXXXII, page 36, ligne 95 — chapitre LXXXVI, page 100, ligne 20. — *E*, strophe CCLXIV — strophe CCLXIV, vers 3012.)

Kaherdin lui répondit aussitôt :

— « Isolt, qu'avez-vous dit? Ne dormez-vous pas ensemble dans un même lit, Tristan et vous, comme des époux mariés devant sainte Église? Est-ce qu'il se comporte et vit comme un moine, vous comme une nonnain? Certes il ne vous traite pas comme son amie, si sa main ne vous touche jamais quand vous êtes couchée nue en son lit, et s'il ne joue pas avec vous le jeu d'amour.

— Jamais », répliqua Isolt aux Blanches Mains, « il n'a joué ce jeu avec moi, et c'est tout au plus s'il me donne un baiser, et encore bien rarement, sauf au moment du coucher. Jamais je n'ai eu plus de commerce avec un homme que la pucelle qui a mené la vie la plus innocente.

— Sans doute, » dit Kaherdin, « il doit chercher ailleurs qu'en vous son plaisir et c'est une autre qu'il désire. Si je l'avais su, il ne serait jamais entré dans votre lit! »

Mais Isolt répondit :

1195 onques — 1196 *Ici finit la première partie du fragment de Turin.*

Kaherdin reprit :

[E 2925-6]. — « Vos propos rusés et vos mensonges ne vous serviront de rien, si vous ne me faites voir la jeune fille que vous louez tant. Au cas où elle ne serait pas si belle que vous dites, vous ferez réparation de votre offense, s'il plaît à Dieu, ou je vous tuerai. Mais si elle est telle que vous le prétendez et telle que vous la louez, vous ne serez inquiété ni par moi, ni par ma parenté. »

Tristan entend ses menaces et voit sa colère. Il y songe et ne sait comment se comporter envers lui. Il aime Kaherdin plus qu'aucun de ses amis, il ne veut à aucun prix le blesser davantage, et d'autre part il redoute, s'il lui révèle toute la vérité, qu'il ne la dise à sa sœur. S'il se tait pourtant, il est perdu ; à droit où à tort, il sera couvert de honte, et Kaherdin ne manquera pas de le tuer en quelque embûche. Il répond donc :

« Kaherdin, mon meilleur ami, c'est vous qui m'avez fait connaître ce royaume, c'est par vous que j'y ai reçu tant d'honneur. Si j'ai mal agi à votre égard, je voudrais répondre de mes torts, puisque vous m'en demandez raison. Mais, autant qu'il dépendra de mon vouloir et de mon pouvoir, il n'y aura place entre nous pour nulle mésintelligence, pour nul désaccord, si je puis l'empêcher par une action même contraire à mes

[E 2931-7]. vœux. Puisque vous voulez savoir mon dessein, mon amour et mon secret, ce que personne ne sait que moi seul, si vous voulez voir la belle *meschine*, lui parler, connaître la beauté de son accoutrement et son éclat, alors, je vous en supplie par votre amitié, ne révélez ni à votre sœur ni à personne le secret confié à vous seul, car je ne voudrais à aucun prix qu'elle ni personne le découvrît !

[E 2938-41]. — Je vous donne », répondit Kaherdin, « ma promesse et ma foi que je ne trahirai jamais la chose que vous

voulez tenir secrète et que personne ne l'apprendra de moi sans votre aveu. Dites-la moi donc. »

Ils conviennent entre eux par ferme promesse que Kaherdin tiendra secret tout ce que Tristan veut lui apprendre.

Un jour, de grand matin, ils se préparent tous deux à partir à cheval, et ceux qui restaient dans la ville étaient en peine de savoir où ils pouvaient aller. Mais Tristan et Kaherdin se mettent en route au point du jour et chevauchent par forêts et par landes. Ils arrivent au gué du fleuve, et Tristan fait mine de vouloir le franchir. Comme il s'en approchait, Kaherdin lui cria : *S* chap. LXXXV.

« Tristan, que voulez-vous faire?

— Chevaucher outre le fleuve, » répondit-il, « et vous montrer ce que je vous ai dit.

— Vous voulez me perdre et me livrer au géant, mon pire ennemi, qui tue quiconque s'aventure là-bas; vous agissez ainsi pour n'être pas obligé de tenir la promesse que vous m'avez faite ; si nous franchissons le fleuve, nous ne reviendrons pas vivants. » [*E* 2944-8].

Quand Tristan vit qu'il avait peur, il souffla dans sa trompe, par quatre fois, aussi fort qu'il put. Par cet appel, il ordonnait au géant de venir. Moldagog apparut en effet sur un rocher de l'autre côté du fleuve, si irrité qu'il semblait fou. Il agita sa massue de fer et cria à Tristan d'une voix épouvantable : [*E* 2955-9].

« Que veux-tu de moi, toi qui m'appelles si fort ? »

Tristan répondit :

« Permets, je te prie, à ce chevalier de m'accompagner où je veux, et jette ta massue. » [*E* 2960-3].

Moldagog la jeta aussitôt. Alors Kaherdin commença à se rassurer et chevaucha après Tristan sur l'autre berge du fleuve. Tristan lui raconta leur rencontre, comment ils avaient combattu, et comment il avait coupé une jambe au géant. Ils vont leur voie et parviennent bien-

[*E* 2964-5]. tôt à la caverne. Ils descendent de cheval et vont vers la salle voûtée.

Tristan l'ouvrit : le doux parfum du baume et des aromates s'en vint vers eux. Kaherdin a vu l'image du géant qui se dresse à la porte : il frémit jusqu'à en perdre presque le sens, persuadé que Tristan l'a trompé et que Moldagog va abattre sur lui la massue qu'il brandit. La peur et l'odeur des parfums le saisissent si étrangement qu'il se pâme. Tristan le relève et lui dit : « Entrons; là est la jeune fille, *meschine* de la dame puissante dont je vous ai dit que je l'aime tant! »

Mais Kaherdin était encore plein de crainte et d'épouvante, et semblable à un homme égaré; il regardait l'image du géant et la croyait vivante [1].

Or, Tristan s'en vint à l'image d'Isolt : il l'embrassait, la baisait, lui parlait doucement, lui murmurait des paroles à l'oreille et soupirait, comme fait un amant vivement épris : « Belle amie, » disait-il à l'image, « l'amour de vous me tourmente nuit et jour, et je n'ai d'autre vouloir et d'autre désir que votre désir et votre vouloir. » Tantôt il se montrait triste et marri en ses propos, tantôt la joie semblait l'emporter.

S chap. LXXXVI Kaherdin en fut étonné et dit :

[*E* 2984-5]. « Tristan, il me plairait bien de gagner aussi quelque chose en ce lieu où sont de si belles femmes. Je vois bien que vous avez la plus belle des amies; donnez-moi part à votre joie, en telle manière que je devienne l'amie de la *meschine* de la reine. Si vous ne tenez pas la promesse que vous m'avez faite, vous en recueillerez de la honte! »

1. Je rejette en note cette phrase de *S*, qui répète la précédente, comme si frère Robert avait traduit par distraction deux fois les mêmes vers, ou effacé par maladresse les traits qui différenciaient deux phrases analogues de l'original : « Il avait très grand peur du géant, il tournait sans cesse ses regards vers lui, et il ne doutait pas que l'image ne fût vivante. »

Tristan le prit par la main, le conduisit à l'image de Bringvain, et dit :

« Cette jeune fille n'est-elle pas plus belle que votre sœur Isolt ? S'il advenait qu'on parlât de toute cette aventure et qu'on me reprochât ma conduite, ce que vous pouvez voir ici portera témoignage en ma faveur.

— Je vois bien, » répondit Kaherdin, « que ces femmes sont de beauté rare ; il convient donc que vous me fassiez jouir de leur beauté : il y a si longtemps déjà que nous sommes amis, il sied que nous nous partagions ces deux amies.

— Soit fait », dit Tristan ; « je choisis la reine, prenez pour vous la *meschine*, je vous l'abandonne.

— Que Dieu vous en récompense ! » répondit Kaherdin. « Vous agissez bien à mon égard et me donnez là une preuve d'amitié. »

Il voit le hanap d'or dans la main de Bringvain, pense [*E* 2986-90]. qu'il doit être rempli de vin, veut le prendre : mais le hanap était si habilement fixé à la main qu'il était impossible de l'en retirer. Kaherdin regarda attentivement et reconnut que ce n'étaient que des images. Il dit à Tristan :

« Il faut que vous soyez bien retors et plein de ruse pour m'avoir ainsi déçu et trompé, moi votre fidèle ami et votre cher compagnon ! Si vous ne me montrez pas les dames d'après qui ces images sont faites, vous aurez failli à toutes nos conventions ; mais si vous me faites voir les femmes vivantes qui égalent ces images en beauté, alors je reconnaîtrai votre droiture, [*E* 2997-8]. et je pourrai ajouter foi à vos paroles. Je veux que vous me donniez la *meschine* elle-même, comme vous m'avez donné son image !

— Vous l'aurez assurément, » dit Tristan, « si de votre côté vous voulez tenir votre promesse. »

Et tous deux échangèrent de nouveau leurs promesses [*E* 3004-12]. par serment indissoluble, comme il convient à des

preux. Tristan lui montra alors tout ce qui dans la salle était peint, sculpté, doré et disposé avec tant d'habileté que jamais regards d'homme n'avaient rien vu de pareil; et Kaherdin s'émerveillait de ce que Tristan avait accompli. Tristan referma la salle et ils revinrent au château.

Après y être resté quelques jours, ils s'équipèrent comme s'ils voulaient aller en pèlerinage à des lieux saints. Ils se munirent du bâton et de la besace des pèlerins et ne prirent avec eux pour les accompagner que deux de leurs parents, deux hommes beaux, preux, vaillants et courtois. Ils emportèrent leurs armes de guerre et dirent aux gens de la cour et du peuple qu'ils s'armaient ainsi par crainte des routes peu sûres et des hommes méchants qu'on pouvait rencontrer en terre
[*E* 3013-4]. étrangère. Ils prennent congé de leurs amis, se mettent à la voie,

E vunt s'ent dreit vers Engleterre...

ICI COMMENCE L'UN DES FRAGMENTS DE STRASBOURG.

XXXV. — LE CORTÈGE DE LA REINE.

FRAGMENT DE STRASBOURG (Str¹).

....
E vunt s'ent dreit vers Engleterre
Ysolt veeir e Brengien querre,
Ker Kaerdin veeir la volt
E Tristran volt veeir Ysolt.

Que valt que l'um alonje cunte
U die ce que n'i amunte?
J'en dirrai la sume e la fin.

1201 a lome cunte — 1203 J'en *manque*.

Entre Tristran e Kaerdin
Tant unt chevalchié e erré
Qu'il vienent a une cité
U Marke deit la nuit gisir.
Quant il ot qu'il i deit venir
(La veie seit e le chemin),
Encuntre vait od Kaerdin;
De luin a luin vunt cheminant
E la rocte al rei purveant.
Quant la rocte al rei fu ultree,
La la reine unt encuntree.
Defors le chemin dunc descendent,
Li vaslet iluec les atendent.
Il sunt sur un chasne munté,
Qu'esteit sur un chemin ferré;
La rote poent surveeir,
Els ne puet l'um aperceveir.
Vienent garzun, vienent varlet,
Vienent seüz, vienent brachet
E li curliu e li veltrier
E li cuistruns e li bernier
E mareschals e herberjurs
Cils sumiers e cils chaceürs,
Cils chevals, palefreis en destre,
Cils oisels qu'um porte a senestre.
Grant est la rocte e le chemin.
Mult se merveille Kaerdin
De la rote qui si est grant
E des merveilles qu'i ha tant,

1215 De ors — 1216 varlet iluec latendent — 1220 Els nen pue..... (*déchirure*) aperceueir — 1221 vatlet— 1226-7 *Déchirures du ms. Au v. 1226, les mots* Cils sumiers *subsistaient seuls ; au v. 1227, les mots* Cils cheuals palefrei — 1228 oisels que p. — 1231 qui ensi est gr. — 1232 quil i ha.

V. 1217 ss. La *saga,* qui a traduit exactement les vers 1197-1200, 1204-16, ne contient rien qui corresponde au reste du fragment de Strasbourg.

E que il ne veit la reine
Ne Brengien, la bele meschine.
Atant eis lur les lavenderes
E les foraines chamberreres
Ki servent del furain mester,
De liz aturner, des halcer,
De dras custre, des chiés laver,
Des altres choses aprester.
Dunc dit Kaerdin : « Or la vei!
— Ne vus, » dit Tristran, « par ma fei!
Ainz sunt chamberreres fureines
Qui servent de grosses ovraines. »
A ce eis lur li chanberlangs.
Après lui espessist le rangs
De chevaliers, de dameisels,
D'ensegnés, de pruz e de bels;
Chantent bels suns e pastureles.
Après vienent les dameiseles,
Filles a princes, a baruns,
Nees de plusurs regiuns;
Chantent suns e chanz delitus.
Od eles vunt li amerus,
Li enseignez e li vaillant;
De druerie vunt parlant,
De veir'amur e de......
Quels bels semblant seit de..
Sulunc ce qu'en l'amur.....
Par fo..e de raisun l.......
Vers els que entre.........
Dunc dit Kaerdin : « Or la vei!

1233 E quil neu veit — 1234 Neu — 1238 Del liz a. del eshalcer — 1239 des chief — 1241 le vei — 1243 fureine — 1244 ovraine — 1247 De chevalerie de dameiseles — 1248 Densegnees e de beles — 1251 e a b. — 1253 e chant — 1255 e li v.. l.... (*déchirure*) — 1256 parla.z — 1257-62 *déchirures du manuscrit* — 1262 ore..... *la fin du vers manque.*

Ceste devant est la reïne.
E quele est Brengien la meschine?
. . . .

1264 *Ici finit le fragment de Strasbourg.*

V. 1264. Cette fois encore Kaherdin se trompait, et sa méprise devait se prolonger : car il désigne des *dameiseles* qui chevauchent l'une derrière l'autre, et la *saga* nous apprendra que la reine et Bringvain étaient voiturées dans un même char. D'ailleurs, la loi de ce joli motif poétique veut que le conteur tire plusieurs fois parti de l'émerveillement croissant de ses personnages, ainsi qu'on voit par exemple chez le moine de Saint-Gall, dans le *lai de Lanval* et dans le célèbre épisode de *Jehan de Paris*. Comparez le *Tristan* d'Eilhart d'Oberg, éd. Lichtenstein, v. 6400-6470.

M. Heinzel (*Zeitschrift für deutsches Alterthum*, t. XIV, p. 364) et Kölbing (*Saga*, p. cxxx) ont élevé un doute singulier sur la validité de l'attribution à Thomas de ce joli épisode. Le poème anglais l'omet tout entier et, comme on l'a noté ci-avant, la *saga* n'en traduit que les premiers vers (1197-1216). « Or, écrit Kölbing, les récits antérieurs de *ES* contredisent le fragment de Strasbourg, et Heinzel a fait cette observation décisive : le vers 1241 prouve que le Kaherdin du fragment de Strasbourg n'a jamais vu d'images de la reine et de Bringvain, sans quoi il ne les confondrait pas avec des chambrières; il se trompe même une seconde fois au v. 1262. Nous lisons le même épisode chez Eilhart; mais Eilhart, lui, ne connaît pas la Salle aux Images. » Sur quoi Kölbing conclut que notre épisode n'est pas l'œuvre de Thomas, mais qu'il est « une interpolation faite d'après le poème français que suivait Eilhart d'Oberg ou d'après une autre rédaction apparentée à celle d'Eilhart. » M. Vetter (*La légende de Tristan*, p. 15) s'est étonné à bon droit que la critique d'ordinaire si avisée de Kölbing se soit laissé prendre ici à l'ingéniosité aventureuse de Heinzel. Kaherdin, perché sur son chêne, était mal placé pour bien voir, et l'art du portrait dans la statuaire était encore trop embryonnaire au XIIe siècle pour que Thomas ait pu attribuer aux images taillées par Tristan une valeur de parfaite ressemblance. Pourtant le bon goût classique de M. Vetter et son sens de la hiérarchie sont choqués de trouver dans le poème de Thomas ce trait « presque burlesque » que Kaherdin croit d'abord reconnaître la reine parmi des « lavenderes » et des « chambereres », — comme si les données de notre thème ne voulaient pas que, dans ce cortège presque féerique, les chambrières elles-mêmes apparussent splendides comme des reines. Cf. l'ample discussion de Novati

XXXVI. — CARIADO.

(S, chapitre LXXXVII, page 100, ligne 30 — chapitre LXXXIX, page 102, ligne 32. — E, strophe CCLXXIV, vers 3013-4, strophe CCLXXX, vers 3074 — strophe CCLXXXIX, vers 3172.)

. . . .

[Enfin[1], dans un même char apparaissent Isolt et Bringvain.

Kaherdin émerveillé convient que la reine est la plus belle de toutes les femmes vivantes et que Bringvain est plus belle que sa sœur Isolt aux Blanches Mains.

(*Studj*, p. 454-62), qui rapproche de la description de Thomas un passage du *Tristan* de Henri de Freyberg (v. 4347-4440) : les deux rédactions coïncident parfois singulièrement.

A peine si l'on peut entrevoir ce que racontait Thomas en cette partie du roman, et l'on constate ici combien le contrôle de Gottfried était chose précieuse : on ne peut guère faire plus de fond sur *S* que sur *E*, surtout pour le début du chapitre. Voici les deux seuls textes dont nous disposons : *E* (v. 3081 ss.) : « Tout près de la route Tristan et Kaherdin attendaient sous un figuier ; ils virent chevaucher Isolt et Bringvain ; il [Kaherdin ?] les vit toutes deux, avec deux chiens charmants, tels qu'il ne pouvait y en avoir de plus beaux. Leur joie était très grande. La noble Isolt donna un ordre, le cortège s'arrêta. Tristan l'entendit et parla ainsi : « Kaherdin, chevauche devant toi, retire mon anneau de mon doigt. Va ta voie, et salue-les tous, chacun à son tour ; loue ses chiens avec insistance, montre-lui ton doigt. La reine, à dire la vérité, reconnaîtra bientôt l'anneau, la noble reine. Elle t'interrogera amicalement ; dis-lui que tu viens de ma part. » Le rusé Kaherdin chevaucha donc et les aborda : d'abord il salua la reine, et puis Bringvain, je crois. Le chevalier se mit à caresser aussitôt le chien Petitcrû. La reine a vu l'anneau ; elle l'a bien reconnu, la noble dame. Elle dit : « Dis-moi, comment cet anneau t'est-il venu ? — Celui qui avait cet anneau te l'a envoyé comme signe de reconnaissance. » Alors l'aimable reine dit : « C'est Tristan, c'est lui ! » — Dame, sans mensonge, il vous l'envoie par moi. » Elle dit : « Par le Dieu du ciel, nous avons été remplies du désir [de voir cet anneau (?)],

Le cortège s'arrête, par suite de quelque incident.

Dans les branches du chêne, Tristan a confié à Kaherdin l'anneau d'Isolt la reine. Il lui demande de le passer à son doigt, de descendre de l'arbre, de s'avancer vers la reine et de faire en sorte qn'elle voie l'anneau.

Kaherdin apparaît sur la route, salue courtoisement Isolt et sa *meschine*, trouve quelque prétexte pour les aborder : il est un chevalier étranger qui s'est égaré sur la route, il demande où il pourrait se faire héberger. Or il se trouve que la reine faisait porter devant elle dans une niche d'or son chien Petitcrû. Tout en

nous passerons [ici ?] toute la nuit. » Ainsi parla Isolt à Bringvain. On croyait que la reine allait mourir, tant elle semblait malade; on dressa les tentes en hâte et tous demeurèrent là, clercs et chevaliers... (Ici deux vers inintelligibles, v. 3129-30). Tristan la contempla alors et aussi Bringvain, cette nuit, dans la plaine. Kaherdin fit serment de prendre Bringvain pour femme. Ils couchèrent deux nuits dans la belle forêt... » — Voyons si le récit de *S* est plus clair : « Tristan et Kaherdin rencontrent le cortège de la reine; ils descendent hors du chemin et donnent leurs chevaux à garder aux valets. Ils s'avancent jusqu'au char où Isolt et Bringvain étaient assises, assez près pour pouvoir saluer courtoisement la reine et sa *meschine*. Isolt reconnut aussitôt Tristan, devint triste et songea à son grand amour dont elle avait longtemps joui; mais Bringvain jeta sur Kaherdin des regards très épris. Pourtant, à cause de la troupe des chevaliers qui accompagnaient le char de la reine, Isolt craignit (*elle craignit*, dit *S*; ce n'est pourtant pas Bringvain, c'est la reine qu'on veut dire, comme le montre ce qui suit) que Tristan ne fût reconnu par les hommes du roi, s'ils séjournaient là plus longtemps. C'est pourquoi elle prit vite son anneau qui, porté par des messagers, avait souvent voyagé de l'un à l'autre, le jeta à Tristan en lui disant : « Chevauche loin d'ici, chevalier étranger, cherche-toi un logis et ne retiens pas plus longtemps notre cortège arrêté. » A la vue de l'anneau, Tristan le reconnut aussitôt, comprit les paroles de la reine, et se retira vers ses valets. Kaherdin fit de même et tous deux s'éloignèrent du cortège du roi et du cortège de la reine; mais ils surent bien trouver pourtant la route qu'ils devaient suivre. Le roi parvint au château où il

parlant, et tandis que Bringvain le regarde complaisamment, il caresse avec insistance le chien Petitcrû, tant et si bien qu'Isolt reconnaît à son doigt l'anneau donné par elle à son ami. Elle devient triste aussitôt au souvenir de ses amours. Elle comprend que l'étranger est un messager de Tristan et que peut-être Tristan lui-même est aux alentours. Elle craint que l'arrêt prolongé du cortège et l'étrangeté de cet entretien ne donnent l'éveil aux hommes du roi. Elle dit à Kaherdin : « Passez votre route, cherchez qui vous héberge, ne retenez pas plus longtemps notre cortège. » Et à Bringvain : « J'ai hâte d'arriver au château prochain; je suis malade et je me sens défaillir; je n'irai pas plus loin que ce château aujourd'hui, et j'y passerai la nuit. »

dressa son campement de nuit. Quand lui et la reine eurent mangé et bu, la reine alla d'abord au logis où elle devait passer la nuit en repos avec Bringvain et la jeune fille qui les servait. » Ce récit est aussi absurde que le logogriphe du conteur anglais : comment Tristan ose-t-il s'avancer à découvert sur cette route encombrée de chevaliers qui le connaissent ? comment l'anneau qu'Isolt lui a jadis donné peut-il, contrairement à tous les récits antérieurs, avoir fait retour à Isolt ? comment celle-ci se risque-t-elle, sous tant de regards, à jeter son anneau à des chevaliers inconnus? comment peut-elle dire à ces piétons de chevaucher loin d'elle ? comment le conteur peut-il dire que Tristan comprend les paroles de la reine, lesquelles ne signifient rien ? — Nous sommes réduits pourtant à combiner *S* et *E*, pour essayer de réduire ce double tissu d'aberrations à un récit logique. Nous nous fondons sur ces observations : 1° il faut que Kaherdin proclame Bringvain plus belle que sa sœur, puisque cette gageure est le ressort même de l'épisode; 2° il faut, comme en *E*, que Petitcrû paraisse dans le récit, parce qu'il joue un rôle dans la scène correspondante du poème d'Eilhart, que *E* n'a pas connu ; 3° il faut qu'Isolt, par des paroles à double entente, donne rendez-vous à Tristan à la prochaine étape, et qu'elle feigne une maladie pour obtenir d'y passer les nuits suivantes dans un logement distinct de celui du roi Marke, parce que tel est le récit d'Eilhart et qu'on en retrouve à peu près les données éparses soit en *S*, soit en *E*.

Le cortège se remet en marche. Tristan comprend que la reine a reconnu l'anneau et qu'elle est prête à recevoir, au château qu'elle a désigné, son messager ou lui-même. Suivi de Kaherdin, il rejoint ses valets. Désormais ils savent tous deux quelle route ils ont à suivre.]

Le roi [1] était parvenu au château où il dressa son campement de nuit. Quand la reine l'eut rejoint et qu'ils eurent ensemble mangé et bu, la reine, feignant encore d'être malade, obtint de coucher jusqu'à sa guérison dans un logement distinct de celui du roi [2]. Bringvain l'y accompagna, ainsi qu'une jeune fille qui les servait toutes deux. Cependant le roi coucha cette nuit dans un autre logis avec ses privés et ses fidèles. Une fois qu'ils furent allés dormir, comme le logement de la reine était dans un bois obscur auprès du château, Tristan et Kaherdin dirent à leurs valets de garder jusqu'à leur retour leurs chevaux et leurs armes. Eux-mêmes s'en vinrent déguisés vers le château. Ils cherchèrent le logement de la reine, s'y rendirent secrètement et frappèrent à la porte. *La reine y envoya Bringvain* [3] *: Tristan s'inclina devant elle, la salua avec des paroles courtoises*.................................[4]
Il prit l'anneau qu'Isolt lui avait donné et pria Bringvain de le porter à la reine.

1. Ici nous rejoignons le texte de *S*.

2. J'ajoute cette phrase à *S* qui dit seulement : « Quand le roi et la reine eurent courtoisement mangé et bu ensemble, la reine va d'abord au logement où elle devait cette nuit dormir *en repos*. » J'ai voulu insister sur ces mots : *en repos* et leur rendre leur valeur primitive, pour les raisons dites ci-avant.

3. *S* dit : « La reine envoya sa servante voir si c'était quelque pauvre homme, qui demandait l'aumône » : mais nous avons admis que, dans l'original, Isolt avait tout combiné pour cette visite et l'attendait. — A moins qu'il s'agisse de la jeune servante dont il est question un peu plus haut ?

4. Peut-être y avait-il ici quelques phrases de dialogue.

Isolt soupira et le reconnut aussitôt. Tristan fit entrer avec lui Kaherdin dans le logis. Il prit Isolt dans ses bras et la baisa avec tendresse et joie. Kaherdin s'avança vers Bringvain, l'embrassa et lui donna d'ardents baisers. Après qu'ils eurent longtemps devisé..[1], des vins et des mets divers leur furent offerts. Ils s'en furent ensuite se coucher, et Kaherdin pressa tendrement son amie Bringvain entre ses bras. Mais elle prit un coussin de soie, habilement brodé, le lui mit sous la tête : aussitôt Kaherdin tomba dans un profond sommeil et ne s'éveilla plus de toute la nuit[2]. C'est ainsi qu'ils couchèrent ensemble ; Kaherdin ne se réveilla qu'au matin, et regarda autour de lui, sans plus savoir où il était. Quand il vit que Bringvain s'était levée avant lui, il comprit que, s'éveillant si tard, il avait été déçu par quelque sortilège. Isolt se mit à le plaisanter et à le railler, mais lui, il était fort irrité contre Bringvain. Il n'en laissa rien voir pourtant, et tous quatre passèrent très gaîment la journée ensemble..........[3]
Le soir venu, ils se couchèrent encore, et Bringvain endormit Kaherdin par la même ruse que la nuit précédente. Comme la nuit d'avant, Kaherdin ne s'éveilla que le jour venu. Mais la troisième nuit, Isolt ne voulut plus souffrir, par amitié pour Kaherdin, qu'il fût plus longtemps dupé..............................[4]
et Bringvain s'abandonna à lui joyeusement.

1. Ces scènes semblent écourtées.

2. Pour des parallèles à ce récit, voy. l'étude de G. Paris sur *Cligès*, *Journal des Savants*, 1902, p. 446.

3. On devait expliquer quelque part comment la reine (probablement sous prétexte de maladie) demeurait libre en ce logis.

4. La *saga* a certainement coupé ici une scène où Isolt faisait à Bringvain grand éloge de Kaherdin, la persuadait de céder, lui promettait qu'elle y trouverait récompense et honneur : Thomas y fera longuement allusion, aux vers 1309 ss. — Il fait aussi allusion, aux vers 2429 ss., à une promesse de fidèle amitié jurée à Tristan par Kaherdin reconnaissant, et c'est ici que se plaçait cet incident.

Les amants menèrent ainsi tous quatre ensemble heureuse vie jusqu'au jour où les jaloux découvrirent leurs menées : mais ils en furent avisés à temps, et se mirent sur leurs gardes. Tristan et Kaherdin s'éloignèrent sans être vus ; pourtant ils ne purent retrouver leurs armes et leurs chevaux........................
....[1]

Cariado [2] [qui cherchait les fugitifs] découvrit avant eux leurs chevaux. Mais les valets de Tristan qui les gardaient s'aperçurent à temps du péril. Ils prirent aussitôt la fuite, emportant les écus et les armures de leurs seigneurs. Ils entendent derrière eux les cris et le bruit de ceux qui les pourchassent. Cariado, qui les devançait, voit fuir les valets ; il croit reconnaître Tristan et Kaherdin, et s'écrie : *S* chapitre LXXXVIII.

« Vous n'échapperez pas, c'est aujourd'hui que vous perdrez la vie et vous laisserez ici vos corps. Honte aux chevaliers qui fuient ainsi devant nous ! Il ne sied guère à des chevaliers du roi de fuir, ni par peur, ni sous la menace de la mort. Ne venez-vous pas de chez vos amies ? Certes votre fuite les honnit ! »

Ainsi parlait Cariado, mais les valets pressaient tant qu'ils pouvaient la course de leurs chevaux. Quand Cariado et ses compagnons eurent renoncé à les poursuivre plus avant, ils s'en retournèrent pour quereller la reine et Bringvain, sa *meschine*...................
....
et après les avoir longuement honnies au sujet de Tris-

1. Comment furent-ils découverts par les jaloux ? Par qui furent-ils avertis ? On ne peut supposer que Thomas se soit dispensé de l'expliquer, car on verra par la suite que Cariado sait qui est Kaherdin et quel emploi il a fait de ses nuits. Cf. d'ailleurs *E*, v. 3138 ss.

2. *S* « *Mariadokk* », ce que le texte original contredira tout à l'heure.

tan et de Kaherdin [1], Cariado se mit à railler Bringvain en cette manière :

— « Vous aviez cette nuit, couché auprès de vous, le plus lâche et le plus couard des chevaliers que cette terre ait jamais portés. Il est bien digne de vous d'avoir affaire à un amant qui détale devant les chevaliers comme un lièvre devant les chiens ! Je l'ai souvent conjuré [2] par maintes paroles et à haute voix, de m'attendre et de combattre avec moi, mais il n'a pas osé regarder une seule fois derrière lui ! Vous placez bien votre amour, si vous le donnez à un couard ! Voici que vous l'avez accordé au plus mauvais des chevaliers !

1. Il est visible que *S* résume ici. Ajoutons qu'on voit par le vers 1267 de Thomas qu'Isolt s'est retirée après avoir subi les premières injures de Cariado et l'a laissé seul avec Bringvain, ce qui devait être raconté tout au long.

2. On peut se demander si dans le poème original, comme dans la scène correspondante du roman d'Eilhart d'Oberg, v. 6841 ss., Cariado n'avait pas conjuré les fuyards « au nom de la chose qu'ils aimaient entre toutes ». Cette conjuration par le nom de la dame aimée est le ressort de plusieurs scènes chez les conteurs de Tristan : tels les épisodes de « Delekors schevalier » et de Tristan pèlerin chez Eilhart (v. 5121 et v. 7791). C'est un thème souvent exploité par les romanciers : dans *Durmart le Galois*, par exemple, éd. Stengel, v. 1984 ss.; dans la continuation de *Perceval*, éd. Potvin, v. 32940 ss. ; dans *Floire et Blanchefleur*, éd. Du Méril, v. 2143 ss. ; dans le *Lancelot* en prose (Paulin Paris, *Les romans de la Table Ronde*. t. III, p. 201 et p. 250). Mais ni la *saga* n'indique que Cariado, pour rappeler le prétendu Tristan, ait invoqué le nom d'Isolt, ni Thomas lui-même, dans les vers qui vont suivre, ne fera nulle allusion à un tel incident. On s'en étonne d'abord, car cette donnée courtoise était bien digne de Thomas : mais si la reine avait pu croire que Tristan eût résisté à un *conjurement* si redoutable, les scènes suivantes auraient pris chez Thomas, comme il arrive chez Eilhart, une allure plus violente; on comprend qu'il ait sacrifié cette donnée, et ce sacrifice fait partie de tout un système d'atténuations que nous expliquons plus au long au chap. XIV de notre *Introduction*.

Vous avez toujours été ainsi sotte et folle et jamais je n'ai ressenti pour vous nulle affection. *S* chapitre LXXXIX.

Quand Bringvain eut écouté tant de paroles injurieuses,

Dolente en est e mult iree.

[ICI COMMENCE LA SECONDE PARTIE DU FRAGMENT DE TURIN]

PRINCIPAUX TRAITS DIFFÉRENTIELS EN *E*. — *E* ne dit rien de l'épisode du coussin magique. — V. 3139 ss. Un espion de Cariado surprend la reine : *her pauilouns he tokest* (car la reine est hébergée sous des tentes en pleine forêt). Governal avertit Tristan de fuir, et c'est Governal que poursuit Cariado : comme il joue le même rôle chez Eilhart d'Oberg, Kölbing (*Saga*, p. CXXX) admet que *E* a exploité ici une source voisine du poème d'Eilhart. Mais ce n'est aucunement nécessaire, la tentation de substituer à ces valets anonymes l'écuyer ordinaire de Tristan étant fort naturelle. Le récit de *E* est d'ailleurs, comme il arrive souvent, incompréhensible.

XXXVII. — FIN DU POÈME.

MANUSCRIT DOUCE (D), v. 1268-3087.
FRAGMENT DE TURIN (T^2), v. 1265-1518.
FRAGMENT DE STRASBOURG (Str^2), v. 1489-93, 1615-88.
FRAGMENT DE STRASBOURG (Str^3), v. 1785-1854.
MANUSCRIT SNEYD (S^2), v. 2319-3144.

. . . .
Dolente en est e mult iree; [T *f*° 2]
Part s'en d'iloques correcee,
Près de la vait ou trove Ysolt,

1267 T Pr.... (*lettres effacées*) vait ou t. Ysodt.

Qui pur Tristran el cuer se dolt. [D f° 1]
« Dame, » dit Brengvain, « morte sui.
Mar vi l'ure que vus cunui,
E vus e Tristran vostre ami!
Tut mun païs pur vus guerpi,
E pus, pur vostre fol curage,
Perdi, dame, mun pucelage.
Jol fiz, certes, pur vostre amur :
Vus m'en pramistes grant honur,
E vus e Tristran le parjure,
Ki Deu doinst ui male aventure
E dur encunbrer de sa vie!
Par li fu ge primer hunie.
Membre vus u vus m'enveiastes :
A ocire me cummandastes;
Ne remist en vostre franchise
Que par les sers ne fui ocise;
Melz me valuit la lur haür,
Ysolt, que ne fist vostre amur.
Chetive et maleoite fui
Quant jo puis cele ure vus crui,

1268 D Q. por lamor tr. — 1269 T dist Brigvain, D *n'écrit d'ordinaire que la première syllabe*, Breng, *de ce nom; nous marquerons les exceptions.* — 1271 D *écrit partout* Tristran, *sauf au v. 2132, où on lit* Tristan — 1276 D Vus me — 1278 TD mal — 1280 T Por lui suge — 1281 T vos ou menuoiastes, D me veiastes — 1282 T E occirre — 1283 D vostre fentise — 1284 T en fu en occise, *le second* en *est exponctué*, D ne sui o. — 1286 D que ne fiz — 1287 T e mauuaise sui, D e maluise — 1288 T jo *manque* — D puis io el ure

V. 1283. *Fentise* (D) conviendrait aussi bien, et offre un sens plus simple; mais la leçon *franchise* semble appuyée par le v. 1297.

V. 1287. Les deux manuscrits paraissent s'entendre pour donner *mauvaise*, qui ne convient guère au sens et qui fausse le vers. La *saga* invite à conjecturer un mot tel que *mal senee* ou *marvoiee*.

Que unques vers vus amur oi,
Pus ke ceste mort par vus soi.
Pur quei n'ai quis la vostre mort,
Quant me la queïstes a tort?
Cel forfez fud tut pardoné,
Mès ore est il renovelé
Par traïsun e par l'engin
Que fait avez de Kaherdin.
Dehait ait la vostre franchise,
Quant si me rendez mun servise!
Est ço, dame, la grant honur
Que doné m'avez pur m'amur?
Il voleit aver cunpaignie
A demener sa puterie :
Ysolt, ço li feïstes faire
Pur moi a la folie traire;
Vus m'avez, dame, fait hunir
Pur vostre maveisté plaisir.
Vus m'avez mise a desonur : [D *f° 1 b*]

1289 T vers vos am... (*le reste illisible*) — 1290 D cete, T Puis que ceste mort... (*ce mot presque illisible sur la photographie*) par vos s.. (*le reste illisible*) — 1292 D quesistest, T Quant la moie queistes — 1295 T par engin, D Par la cheisun — 1297 T Dahait la vostre f.....se, D Dehait la — 1298 T rendez... *quelques lettres illisibles*, *puis* franchise *exponctué et remplacé par* servise *écrit en surcharge*, D service — 1299 T Est ce dame la gr.... (*le reste illisible*), D Cest — 1300 T por amor, D Que done me ad pur vostre amur — 1301 T co.....nie — 1302 T pute... — 1303 D feistest, T fëistes .....re — 1304 T folie a...ir.., *ces lettres seules bien lisibles; mais la photographie présente des traces certaines du mot* atraire — 1305 T dame..... ho.i.., D fait *manque* — 1306 T mauvaiste ....sier — D plaiser — 1307 D mis

V. 1290. L'expression est bizarre. C'est bien Isolt qui a avoué à Bringvain sa tentative de meurtre, mais peut-on dire : « J'ai su par vous cette mort », entendant par là « ce meurtre tenté sur moi? » Pourtant le texte est donné par les deux manuscrits.

Destruite en ert la nostre amur.
Deus! tant le vus oï loer,
Pur fere le moi enamer!
Unc ne fud hum de sun barnage,
De sun pris, de sun vasalage:
Quel chevaler vus le feïstes!
Al meliur del mund le tenistes,
E c'est or le plus recraant
Ki unc portast escu ne brant.
Quant pur Kariado s'en fuit,
Sun cors seit huniz e destruit!
Quant s'en fuit pur si malveis hume,
Ja n'ad plus cuard desqu'a Rume.
Or me dites, reïne Ysolt,
Des quant avez esté Richolt?
U apreïstes sun mester
De malveis hume si preiser
E d'une caitive traïr?
Pur quei m'avez si fait hunir
Al plus malveis de ceste terre?
Tant vaillant me sunt venu querre!
Cuntre tuz me sui ben gardee, [T f° 2 b]
Or sui a un cuard dunee!
Ço fud par vostre entisement.
Jon avrai ben le vengement

1308 T *Novati lit* Destrute en er... ostre amor. *La photographie montre des traces de* ert la ...ostre, D ert vostre — 1309 D tant loi vus l. — 1311 D hume — 1312 D Del pris de si grant v. — * 1315 T E *manque*, D E co est ore — 1319 T Quant fuit por fuit por si (*sic*), D s'en fuit *manque* — 1320 T Plu.. coart na de ci qua r. — 1321 TD Ore — 1322 T richot — 1323 T ce mester — 1324 D si apreiser — 1326 D si *manque* — 1328 D requerre — 1329 T Encontre tut — 1330 T Ore me sui, D Ore — 1331 T enticement, D Co funt par vostre tisement — 1332 D Jonauarai

De vus, de Tristran vostre ami :
Ysolt, e vus e lui deffi ;
Mal vus en querrai e damage
Pur la vilté de mun huntage. »

Quant Ysolt cest curuz entent
E ot icest desfiement
De la ren del mund que plus creit
E qui melz s'onur garder deit,
(Iceste est sa joie e sun hait
Ke si vilment li dit tel lait),
Mult en est al quer anguissee
Od ço qu'ele est de li iree :
Près del quer ses ires li venent,
Deus anguises al quer li tenent; [D *f° 1 c*]
Ne se set de la quel defendre,
Ne a la quel se puisse prendre;
Suspire e dit : « Lasse, caitive!
Grant dolz est que jo tant sui vive,
Car unques nen oi se mal nun
En ceste estrange regiun.
Tristran, vostre cors maldit seit!
Par vus sui jo en tel destreit!
Vus m'amenastes el païs,
En peine i ai esté tut dis;
Pur vus ai de mun seingnur guerre

1333 T vos e de — 1334 T Ysode vos defi — 1335-6 *Ces deux vers manquent en* T. — 1335 D vus *manque* — 1336 D de ma huntage — 1337 D cete c. — 1341 T Hicest, D Icest — 1342 T cel l., D Ke issi vilement — 1343 D anguissc — 1344 T E oe que ele — 1346 D Duble anguises al q. la tent, T Dubles angoisses, *corrigé d'après E. Muret*, Romania, XVIII, 178 — 1347 T Ne set de laquele, D la quele — 1348 D Na qui ele — 1350 T *Novati lit* : G...t duel.... que tant *la photographie laisse lire* Grant duel est que tant — 1351 T Car (*peu lisible*) unc noi, D male nun — 1354 T Por vos, D en ceste d. — 1356 D peine io ai

E de tuz ceus de ceste terre,
Priveëment u en apert.
Quin calt de ço ? ben l'ai suffert,
E suffrir uncor le peüse,
Se l'amur de Brengvein eüse.
Quant purchaser me volt contraire
Et tant me het, ne sai que faire.
Ma joie soleit maintenir :
Tristran, pur vus me volt hunir.
Mar acuintai unc vostre amur,
Tant en ai curuz e irur !
Toleit m'avez tuz mes parenz,
L'amur de tuz estranges genz.
E tut iço vus semble poi,
Se tant de confort cum jo oi
Ne me tolisez al derein :
Ço est de la franche Brengvein.
Si vaillante ne si leele
Ne fud unques mais damisele;
Mais entre vus e Kaherdin
L'avez sustraite par engin.
Vus la vulez o vus mener
Ysolt as Blanches Mains garder;
Pur ço que leel la savez,
Entur li aveir la vulez;
Emvers mei errez cum parjure,
Quant me tolez ma nurreture.

1358 D tut ceus — 1361 D uncore — 1365 D maintener — 1366 D vus mult hunir — 1370 D tutes — 1371 TD A tut — 1372 D cum io di — 1373 D al drein — 1374 T est la f., D Co de la f. — 1375 D lele — 1378 D sustrait — 1379 D a vus — 1381 D leele

V. 1371-4. M. Röttiger (*op. laud.*, p. 39) propose de lire : *Mais tut iço me semble poi...* La leçon *vus semble* est pourtant excellente : « Pourtant tous ces méfaits vous semblent peu de chose, si vous ne m'enlevez encore le peu de confort que j'avais, c'est à savoir celui de la franche Bringvain. »

Brengvein, menbre vus de mun pere [D *f°1 d*]
E de la priere ma mere !
Si vus me guerpisez ici
En terre estrange, senz ami,
Que frai jo dunc ? coment vivrai ?
Car confort de nuli nen ai.
Brengvein, si me vulez guerpir,
Ne me devez pur ço haïr,
Ne emvers mei querre acheisun
D'aler en altre regiun ;
Car bon congé vus voil doner, [T *f°2 c*]
S'a Kaherdin vulez aler.
Ben sai Tristran le vus fait faire,
A qui Deus en duinst grant contraire! »

Brengvein entent al dit Ysolt,
Ne puet laisser que n'i parolt,
E dit : « Fel avez le curage,
Quant sur moi dites itel rage
E ço qu'unques n'oi en pensé.
Tristran ne deit estre blasmé :
Vus en devez la hunte aveir,
Quant l'usez a vostre poeir ;
Se vos le mal ne volsissez,
Tant lungement ne l'usissez.
La malvesté que tant amez
Sur Tristran aturner vulez,
Ja seit que, se Tristran ne fust,

1384 D Quant mi — 1386 T de ma m. — 1388 D En terre effrauce (*ou* effrance) — 1389 D jo *manque* — veuerai — 1391 D me *manque* — 1395 T voil *manque*, D ben conge vus volez d. — 1396 T Si o — 1397 T sait que, D sai *manque* — 1398 T en *manque* — 1399 T a dit — 1402 TD itele r. — 1403 T unques ne pensee — 1406 T Quant laissez, D poer — 1407 D Se mal ne me v. — 1408 D nel usissez — 1409 D Le — 1411 D Ja co iseit que tristran ifust, T Ga soit ce que tr.

Pire de lui l'amur eüst.
Ne me pleing de la sue amur,
Mais pesance ai e grant dolur
De ço que m'avez enginné
Pur granter vostre malvesté.
Hunie sui, si mais le grant.
Guardez vus en d'or en avant,
Car de vus me quid ben vengier!
Quant vus me vulez marier,
Pur quei ne me dunastes vus
A un hume chevalerus?
Mais al plus cuard qui fust né
M'avez par vostre engin duné. » [D f° 2]

Ysolt respunt : « Merci, amie!
Unques ne vus fiz felunie;
Ne pur mal ne pur malveisté
Ne fud unc cest plai enginné;
De traïsun ne dutez ren :
Si m'aïst Deus, jol fiz pur ben.
Kaherdins est bons chevaliers,
Riches dux, e seürs guerriers;
Ne quidez pas qu'il s'en alast
Pur Kariado qu'il dutast,

1413 D la sui a. — 1414 D pensance — 1417 T soi ge se mes — 1418 T en *manque*, D Guarde v. e. dessornavant — 1419 T vos me......c (*lettres illisibles*) bien vengier — 1420 T Quant vos..... (*lettres illisibles*) marier, D vus *manque* — 1421 T ne *manque*, D dunast vus — 1423 D que unc fud, T qui fu — 1428 D uncs, T ce plait encomence — 1429 T Ne traison — 1430 D Si mai — 1431 D cheualers — 1432 D Riches dixx seus guerrers — 1433 T Ne quide.

V. 1415. Il ne faut pas entendre : « J'ai grande douleur de ce que vous m'avez trompée », car il faudrait *enginnee;* mais bien « j'ai grande douleur de ce que vous avez tramé contre moi. » Cf. le v. 1428

Einz le dient par lur envie,
Car pur lui ne s'en alast mie.
Se vus oez sur lui mentir,
Nel devez pas pur ço haïr,
Ne Tristran mun ami, ne mei.
Brengvein, jo vus afi par fei,
Coment que vostre plai aturt,
Que tuit icil de ceste curt
La medlee de nus vuldreient;
Nostre enemi joie en avreient.
Se vus avez vers mei haür,
Ki me voldra puis nul honur?
Coment puis jo estre honuree,
Se jo par vus sui avilee?
L'en ne poet estre plus traïz
Que par privez e par nuirriz.
Quant li privez le conseil set,
Traïr le puet, se il le het.
Brengvein, qui mun estre savez,
Se vus plaist, hunir me poez;
Mais ço vus ert a reprover,
Quant vus m'avez a conseiler,
Se mun conseil e mun segrei
Par ire descovrez al rei.
D'altre part jo l'ai fait par vus : [T *f*° 2 *d*]
Mal ne deit aveir entre nus.

1435 T pur enuie, D pur lur — 1436 D alad — 1441 D acurt — 1442 D tuit cil — 1444 T Nos enemis j. en auerol... — 1445 T vers m..... (*lettres illisibles*) haiur — 1446 T voudra p........ nur — 1447 T pui ge.... oree, D puse iestre — 1448 T S....... vos sui... ee — 1449 T D trais — 1450 T ... par pr., D nuirrir — 1452 T se il volt, D si le het — 1453 D saluez — 1455 T vus *manque*, D ert grant r. — 1456 D vus auez a c. — 1458 D descoure — 1459 T De lautre part ie ai — 1460 T doit estre, D ne *manque*.

Nostre curuz a ren n'amunte :
Unques nel fiz pur vostre hunte,
Mais pur grant ben e pur honur; [D f° 2 d]
Pardunez moi vostre haür.
De quei serez vus avancee
Quant vers lu rei ere empeiree?
Certes el men empirement
Nen ert le vostre amendement;
Mais, si par vus sui avilee,
Mains serez preisee e amee.
Itel vus porra ben loer
Qui nel fait fors pur vus blasmer;
Vus en serez milz mesprisee
De tute la gent enseignee,
E perdue en avrez m'amur
E l'amisté de mun seingnur.
Quel semblent qu'il unques me face,
Ne quidez qu'il ne vus en hace.
Emvers mei ad si grant amur,
Nuls n'i poreit mettre haür;
Nuls ne nus poreit tant medler
Sun cors peüst de mei sevrer.
Mes faiz puet aveir contre quer,
Mei ne puet haïr a nul fuer;

— 1461 T ne monte, D na munte — 1462 D fit — 1466 T Se ie ere en vers le roi e., D lui rei ert empeire — 1467 T al mien — 1468 T le *manque* — 1469 T E si — 1470 T serez prise, D serrez preise e ame — 1471-4 *ces quatre vers manquent en* D. — 1471 T Hitel vos porra loer — 1472 T Que nel fet fors por vos blamer — 1473 T Vos en serez des mieuz prisee — 1474 T la *manque* — 1475 D perdu, T perdue auerez — 1477 T Que senblant que il me face, D quil uncs — 1478 D quil nel vus — 1480 *ce vers manque en D*, T porroit — 1482 T Que son — seuerez, D Que sun — 1483 T avoier encontre, D put a.

V. 1471-4. En ces quatre vers, donnés par le seul ms. T, j'ai rétabli les formes familières au scribe de D.

E mes folies puet haïr,
Mais m'amur ne puet ja guerpir;
Mes faiz en sun cuer haïr puet :
Quel tallent qu'ait, amer m'estuet.
Unques a nul qui mal me tint
Emvers lu rei ben n'en avint :
Ki li dient ço qu'il plus het,
Sachez que mal gré lur en set.
De quei avancerez lu rei,
Se vus li dites mal de mei ?
De quel chose l'avrez vengé,
Quant vus mei avrez empeiré ?
Pur quei me volez traïr ?
Quei li volez vus descouvrir ?
Que Tristran vint parler a mei ?
E quel damage en ad le rei ?
De quei l'avrez vus avancé,
Quant de moi l'avrez curucé ?
Ne sai quel chose i ait perdu. »
Brengvein dit : « Ja ert defendu,
Juré l'avez passé un an,
Le parler e l'amer Tristran.
La defense e le serement [D *f° 2 c*]
Avez tenuz malveisement :
Des que poesté en eüstes,
Chative Ysolt, parjure fustes.

1486 D unc g. — 1488 T talent que a — 1489 T nul que, *Str.* nul que mal me tient. *Le fragment Str² donne les vers 1489-94, puis omet les vers qui suivent, pour reprendre au v. 1615.* — 1490 T Contre le roi bien nauint, *Str.* Envers le rei bien nen vient — 1491 D Ki il demt (*ou* deint), *Str.* E li — 1492 D Sachet, *Str.* ... (*déchirure*) cor que malg. — 1495 D lauerez — 1496 T vos mauerez, D vus mi aurez — 1498 D li uuolez vus descouuerer — 1501 T vos enauance, D lauez vus — 1502 T lauerez vos, D lauez — 1503 T hi a, D choce lait — 1504 T dist ia est, D dit ien vus est — 1505 T passe a un — 1506 D e lamur — 1507 D la serement — 1508 T tenue

E feimentie e parjuree.
A mal estes si aüsee
Que vus nel poez pas guerpir;
Vostre viel us estuet tenir.
S'usé ne l'eüssez d'amfance,
Ne maintenisez la fesance;
S'al mal ne vus delitissez,
Si lungement nel tenissez.
Que puleins prent en danteüre,
U voille u nun, lunges li dure,
Et que femme en juvente aprent,
Quant ele n'ad castiement,
Il li dure tut sun eage,
S'ele ad poer a sun curage.
Vus l'apreïstes en juvente:
Tuz jurs mais i ert vostre entente.
S'en juvente apris ne l'eusez,
Si lungement ne l'usisez.
Si li reis vus eust castié,
Ne feïsez la maveisté;
Mais pur ço qu'il le vus consent,
L'avez usé si lungement.
Il le vus ad pur ço suffert

1511 TD *le premier* e *manque* — 1512 D A ma estes — 1513 D ne poez — 1514 T vil us vos couent — 1515 T Si u., D Se ne luse damfance — 1516 T Ne mentissez la fiance, D fesaunce — 1517 D delitassez, T Si al — 1518 D tenisez — 1520 T *le premier* ou *manque* — 1522 D Quant ele vent ad castiment — *Ici finit le fragment de Turin; jusqu'au v. 1614 nous n'avons plus que D.* — 1526 i *manque*.

V. 1519. La correction proposée par M. Röttiger (*op. laud.*, p. 20) *Que puleins aprent en danteure* est tentante, favorisée qu'elle est par *aprent* du v. 1521. Mais *prent* est donné par les deux manuscrits, et ce proverbe (voyez le Glossaire *s. v. Danteüre*) se rencontre souvent avec le mot *prent*.

V. 1524. « Si son pouvoir répond à son désir ».

Que il ne fud unques ben cert;
Jo l'en dirrai la verité :
Puis en face sa volenté!
Tant avez aüsé l'amur
Ublié en avez honur,
E tant demené la folie
Ne la larrez a vostre vie.
Tres que li reis s'en aparçut,
Castier par dreit vus en dut;
Il l'ad suffert si lungement
Huniz est a tute sa gent.
Le nés vus en deüst trencher
U altrement aparailer [D *f°* 2 *d*]
Que hunie en fusez tuz dis :
Grant hunte fust a voz amis.
L'en vus deüst faire huntage,
Quant hunissez vostre lingnage,
Voz amis e vostre seingnur.
Se vus amisez nul honur,
Vostre malveisté laississez.
Ben sai en quei vus vus fiez :
En la joliveté del rei,
Que tuz voz bons suffre endreit sei.
Pur ço qu'il ne vus puet haïr,
Ne volez sa hunte guerpir ;
Emvers vus ad si grant amur
Que il suffre sa desonur;
Se il itant ne vus amast,
A itant vus en castiast.
Ne larai, Ysolt, nel vus die :

1534 Quel (Q'l) ne fud uncs — 1537 auez use — 1538 * Uble — 1539 tant mene — 1540 * la *manque* — 1544 en est — 1548 Grant ioie — 1549 f. grant huntage — 1553 laissez — 1555 la iolite de le r. — 1556 tuz *manque* — 1557 poez hair

V. 1544. On peut aussi lire avec Fr. Michel : *Huniz en est a tut sa gent.*

Vus faites mult grant vilanie,
A vostre cors hunisement,
Quant il vus aime si forment,
E vus vers li vus cuntenez
Cum vers home que nient n'amez.
Eussez vus emvers lui amur,
Ne feïsez sa desonur. »

Quant Ysolt ot sei si despire,
A Brengvein respunt dunc par ire :
« Vus moi jugez trop cruelment.
Dehé ait vostre jugement!
Vus parlez cum desafaitee
Quant si m'avez a desleee.
Certes, si jo sui feimentie,
Parjure, u nule ren hunie,
U se jo ai fait malvesté,
Vus moi avez ben conseilé.
Ne fust la consence de vus,
Ja folie n'eust entre nus;
Mais pur ço que le consentistes,
Ço que faire dui m'apreïstes :
Les granz enginz e les dolurs, [D *f°* 3]
Les dutaunces e les tristurs,
E l'amur que nus maintenimes,
Par vus fud quanque nus feïmes.
Primer en deceüstes mei,
Tristran après, e puis le rei;
Car pieç'a que il le seüst,

1566 si durement — 1568 E (*ou* C) vers h. qui naent namez — 1573 cruelement — 1574 ait ore v. — 1576 * a deslee — 1578 nule *manque* — 1579 U co io — 1581 Ne fuz — 1583 consentiscest — 1584 mapreistest — 1585 egins e les amurs — 1586 * le dutaunces le tristurs — 1587 maintemes — 1588 nus *manque* — 1589 moi

Se li engin de vus ne fust.
Par messunges que li deïstes
En la folie nus tenistes;
Par engin e par decevance
Covristes vus nostre fesance.
Plus de moi estes a blasmer,
Quant vus me devriez garder,
E dunques moi feites hunir.
Ore moi volez descovrir
Del mal qu'ai fait en vostre garde;
Mals fu e male flame m'arde,
S'il vent a dire verité,
Se de ma part est puint celé,
E se li reis venjance prent,
De vus prenge primerement!
Emvers lui l'avez deservi;
Nequident jo vus cri merci,
Que le cunseil ne descovrez
E vostre ire moi pardonez. »
Dunc dit Brengvein : « Nu frai, par fei!
Jol mustrerai primer al rei;
Orrum qui ad tort u qui dreit;
Cum estre puet idunc si seit! »
Par mal s'en part atant d'Ysolt,
Jure qu'al rei dire le volt.

En ce curuz e en ceste ire,
Vait Brengvein sun buen al rei dire :

1593 deites — 1596 Courites — 1599 E dunc — 1600 decourer — 1601 * entre vostre — 1602 Mais fu e mal blame — 1603 Se il uent a dire auerite — 1606 le prenge — 1612 * Jol mustrai p. a rai — 1613 tort u dreit — 1614 *Ici reprend le fragment Str*[a]. — 1615 *Str.* se part — 1617 D cete curuz, *Str.* curuz en icest ire.

V. 1603. Nous interprétons *il* comme un pronom neutre. « Si l'on en vient à dire la vérité. »

« Sire, » dit ele, « ore escutez ;
Ce ke dirrai pur veir creez. »
Parole al rei tut a celee,
De grant engin s'est purpensee,
Dit : « Entendez un poi a mei.
Lijance e lealté vus dei, [D f° 3 b]
E fiances e ferm' amur,
De vostre cors, de vostre honur,
E quan jo vostre hunte sai,
M'est a vis a celer ne l'ai ;
E se jo anceis la seüsse,
Certes descoverte l'eüsse.
Itant vus voil dire d'Ysolt :
Plus empire qu'ele ne solt.
De sun curage est empeiree,
E s'ele n'est de melz gaitee,
Ele fra de sun cors folie,
Car uncor nel fist ele mie,
Mais ele n'atent s'aise nun.
Pur nent fustes en suspeçun :
Jon ai eü mult grant irrur
E dutance el cuer e poür,
Car el ne se volt pur ren feindre,
S'el puet a sun vuleir ateindre.
Pur ço vus venc a conseiler
Que vus la facez melz gaiter.

1619 *Str*. dist ele — 1620 D creiz — 1622 D egin — purpense — 1623 *Str*. Dist — 1624 *Str*. e sairement — 1625 D fiance — 1626 D e de v. honur — 1628 D Mes auis — 1629 *Str*. E *manque* — 1630 *Str*. la eusse — 1631 D Itant uus uolez, *Str*. Atant — 1632 *Str*. quele nen, D * que ne — 1633 *Str*. enperie, D * empeire — 1634 *Str*. E *manque* — agaitie, D E sel net de melt gautee — 1635 *Str*. fara, D frai — 1635 D uncore ne fit — 1636 D se aise — 1638 *Str*. Pur cui f., D fust en suspenciun — 1639 *Str*. Sen ai — errur — 1640 D dutance e le cuer p. — 1641 *Str*. Qar ce ne se volt, D * elc ne se v. pur ren defendre — 1642 *Str*. D Sele — 1644 D gauter

Oïstes unques la parole :
« Vuide chambre fait dame fole,
Aise de prendre fait larrun,
Fole dame vuide maisun »?
Pez' a qu'avez eü errance;
Jo meïmes fu en dutance,
Nut e jur pur li en aguait.
Mais m'est avis pur nent l'ai fait,
Car deceü avum esté
E de l'errur e del pensé.
Ele nuz ad tuz engingnés,
E les dez senz jeter changés;
Enginnum la as dez geter,
Qu'ele n'avienge a sun penser,
Qu'el ne puisse sun bon aveir,
Itant cum est en cest vuleir :
Kar qui un poi la destreindra
Jo crei qu'ele s'en retraira.
Certes, Markes, c'est a bon dreit, [D *f°* *3 c*]
Huntage avenir vus en deit,
Quant tuz ses bons li cunsentez,
E sun dru entur li suffrez.
Jol sai trés ben, jo faz que fole

1645 D Oites uncs — 1651 *Str*. pur.... (*déchirure*) aguait, D en aguuat — 1652 *Str*.... (*déchirure au commencement du vers*) mest auis, D Mais pur nent la io fait — 1653 *Str*. *Les deux derniers mots du vers seuls lisibles*, D Car deceste a. — 1654 *Str*. *Les trois derniers mots seuls lisibles*. — 1655 *Ce vers manque en Str*., D engingne — 1656 DS change — 1658 *Str*. a sun voler, D Quant auainge a sun penser — 1659 *Str*. Quele nen, D Quele — 1660 *Str*. en ce, D en ceste — 1662 D Jo cri ben quele — 1665 D consenteit — 1667 D io facez

V. 1656 ss. Ce langage couvert, qui embarrasse Marke, paraît signifier : « Elle a changé les dés sans les jeter (elle a substitué dans nos soupçons Tristan à Cariado, sans d'ailleurs passer à l'acte) ; décevons-la au moment où elle les jettera (au moment où elle voudra s'abandonner à Cariado).

Que unques vus en di parole,
Car vus m'en savrez mult mal gré ;
Ben en savez la verité.
Quel semblant que vus en facez,
Ben sai, pur quei vus en feinnez,
Que vus ne valez mie itant
Que fere l'osissez semblant.
Reis, jo vus en ai dit asez,
Ove iço que vus en savez. »

Li reis as diz Brengvein entent,
Si se merveille mult forment
Que ço puisse estre qu'ele conte
De sa dutance e de sa honte,
Qu'il l'ait suffert e qu'il le sace,
Qu'il se feint, quel semblant que face.
Idunc est il en grant errur,
Prie que die la verur,
Car il quide que Tristran seit
En la chambre cum il soleit ;
Sa fei lealment li afie
Que le conseil ne dirrat mie.
Dunc dit Brengvein par grant cuintise :
« Reis, pur perdre tut mun servise,
Ne vus voil seler l'amisté

1669 *Str.* Que vus, D sauerez — male g. — 1673 *Str.* Vus nen valez, D U vus ne valet — 1674 *Str.* li oissisez, D li oisissez — 1676 *Str.* Oue ce que, D en *manque* — 1681 *Str.* Quil ait s. e qui le sace, D e ql la face (*ou* sace ?) — 1682 D quel semblace — 1688 D ni dirrat, *Str.* li cunseil nen dira — *Ici finit le fragment de Strasbourg* — 1690 Reis par dire tut

V. 1672-3. « Je sais bien, quoique vous cachiez votre pensée, que vous n'avez pas le courage de... »

V. 1690. Ce texte, substitué à la leçon inintelligible du manuscrit, signifierait : « au risque, sous peine de perdre tout le bénéfice de mon service ».

Ne le plai qu'ele ad enginné.
Nus avum esté deceü
De l'errur ke avum eü,
Qu'el vers Tristran eüst amur.
Ele ad plus riche doneür :
Ço est Cariado le cunte;
Entur li est pur vostre hunte.
D'amur a tant requis Ysolt
Qu'or m'est avis granter li volt;
Tant a lousengé e servi [*D f° 3 d*]
Qu'ele en volt faire sun ami ;

1694 * kavum u — 1696 richi dodneur — 1700 Quore — 1701 lousege — 1702 * fair

V. 1697. On le voit : Bringvain dénonce Cariado, et pourtant c'est Tristan que tout à l'heure (v. 1602, 1616, etc.) elle avait juré de dénoncer. C'est donc, dit M. Heinzel (*Z. f. d. Alt.* t. XIV, p. 360) qu'il y a une lacune dans notre texte : « On doit nécessairement supposer un passage perdu, peut-être un monologue de Bringvain, où elle se décidait, malgré son ressentiment, à ne pas perdre la reine. » M. Vetter a tenté (*La légende de Tristran*, p. 5-6) de ruiner cette observation, mais sa réfutation ne porte guère : « La réflexion froide, dit-il, est revenue à Bringvain; elle sait bien qu'elle ne peut dénoncer Tristan sans mettre en grand danger sa propre personne; elle imagine donc un stratagème qui lui permette de se venger de la reine sans se compromettre elle-même. » Ce n'est pas répondre, comme l'a bien montré M. Röttiger (*Der Tristran des Thomas*, p. 7). Il ne s'agit pas de justifier la conduite de Bringvain, qui apparaît à M. Heinzel, comme à tout le monde, adroite et naturelle. Il s'agit seulement de se demander si vraiment Thomas était tenu, comme le croit M. Heinzel, d'annoncer par avance ce changement d'attitude. Or rien n'est moins nécessaire. Au moment où Bringvain va trouver le roi, le poète indique d'un mot qu'elle a inventé un beau stratagème (*De grant engin s'est purpensee*, v. 1623). Lequel? Il n'a garde de nous l'apprendre d'emblée, par un monologue de Bringvain ni par quelque autre procédé. Il faut que nous redoutions jusqu'au bout que Bringvain commette la folie de dénoncer Tristan; il faut suspendre notre inquiétude; il faut ménager notre surprise, excitée dès l'abord par des propos qui s'appliquent

Mais de ço vus afi ma fei
Que unc ne li fist plus qu'a mei.
Ne di pas, se aise en eüst,
Tut sun bon faire n'em peüst,
Car il est beals e pleins d'engins,
Entur li est seirs e matins,
Sert la, lousenge, si li prie.
N'est merveille s'el fait folie
Vers riche hume tant amerus;
Reis, jo moi merveil mult de vus
Que entur li tant le suffrez,
U pur quel chose tant l'amez.
Del sul Tristran avez poür :
Ele n'ad vers lui nul' amur,
Jo m'en sui ben aparceüe;

1704 plus queque (*sic*) m. — 1705 * dist pas — 1707 dengingins (*sic*) — 1709 * li pri — 1710 sele fest — 1712 merueille — 1713 tant li

mal à Tristan (p. ex. aux vers 1635-8, 1666), et qui doit croître sans cesse jusqu'à l'instant où elle prononcera enfin le nom fatal : et ce nom sera Cariado. Le beau monologue exigé par M. Heinzel ne ferait donc que ruiner l'effet de la scène qui se prépare. Cependant, Kölbing (*Saga*, p. cxxxv) a accepté cette malencontreuse hypothèse, parce que, dit-il, « elle trouve en ce passage de la *saga* (p. 103, l. 36) une éclatante confirmation » : « Bringvain ne voulut pas accuser la reine auprès du roi à propos de Tristan et les choses allèrent ainsi quelque temps encore. » Cette phrase serait une trace et comme une survivance de l'épisode supposé par Heinzel, où se marquait le revirement de Bringvain. — Il est aisé de voir qu'il n'en est rien : par cette phrase, la *saga* n'a point résumé un passage prétendûment perdu. Pressé d'en finir, le remanieur a réduit à ces deux lignes toute l'entrevue de Bringvain et de Marke, cent cinquante vers de Thomas (v. 1617-1750) et, dès la phrase suivante, il passe à l'épisode de Tristan lépreux.

V. 1718 ss. Par une ponctuation différente, Fr. Michel introduit un sens différent. Le plus simple est, nous semble-t-il, d'interpréter *fu* comme *fui* : « J'ai été jadis trompée comme vous à cet égard, et j'ai cru, moi aussi, qu'Isolt aimait Tristan. »

Ensement en fu deceüe.
Desci qu'il vint en Engleterre
Vostre pais e vostre amur querre,
E tres que Ysolt l'oï dire,
Aguaiter le fist pur ocire;
Kariado i emveia,
Ki a force l'en dechaça.
Pur veir ne savum quant ad fait.
Par Ysolt li vint cest aguait;
Mais certes, s'ele unques l'amast,
Tel hunte ne li purchazast.
S'il est morz, ço est grant peché,
Car il est pruz e ensengné,
Si est vostre niés, sire reis ;
Tel ami n'avrez mais cest meis. »
Quant li reis ot ceste novele,
Tuz li cuers li en eschancele,
Car il ne set qu'em puise faire ;
Ne volt la parole avant traire,
Car n'i veit nul avancement.
A Brengvein dit priveëment :
« Amie, ore vus covent ben ;
Sur vus ne m'entremetrai ren,
Fors, al plus bel que jo purrai, [D f° 4]
Kariado esluingnerai,
E d'Isolt vus entremetrez.
Privé conseil ne li suffrez
De barun ne de chevaler,
Que ne seiez al conseiler;

1722 agauaiter — 1724 len chaca — 1726 cest agauit — 1731 * sir reis — 1732 cete m. — 1734 Tuz li curages len — 1735 quil empuise fere — 1736 retraire. — 1744 ne li celez — 1745 Ne de barun.

V. 1744. Il ne semble pas que *ne li celez* du ms. puisse subsister. On pourrait songer aussi à *ne consentez*.

En vostre garde la commant :
Cunveignez en d'or en avant ! »

Ore est Ysolt desuz la main
E desuz le conseil Brengvein ;
Ne fait ne dit priveëment
Qu'ele ne seit al parlement.
Vunt s'en Tristran e Kaherdin
Dolent e triste lur chemin.
Ysolt en grant tristur remaint,
E Brengvein, que forment se plaint.
Markes rad el cuer grant dolur,
E em peisance est de l'errur.
Kariado rest en grant peine,
Ki pur l'amur Ysolt se peine,
E ne puet vers li espleiter
Que l'amur li vuille otreier ;
Ne vult vers lu rei encuser.
Tristran se prent a purpenser
Que il s'en vait vileinement,
Quant ne set ne quei ne coment
A la reine Ysolt estait,
Ne que Brengvein la fraunche fait.
A Deu cumaunde Kaherdin,
E returne tut le chemin,
E jure que ja mais n'ert liez
Si avrad lur estre assaiez.

1747 * gard — 1748 Cunueniez uus en desornamant — 1751 * priuement — 1752 * Quel — 1753 Vnt sen — 1755 ingrant — 1760 pur amur — 1763 lui rei — 1766 ne quar ne — 1767 estoi — 1769 cumaund

V. 1763. Kariado ne veut pas, bien que rebuté par Isolt, dénoncer au roi l'équipée, surprise par lui, de Tristan et de Kaherdin. Il ne semble pas nécessaire de corriger : « l'encuser. »

Mult fud Tristran suspris d'amur;
Or s'aturne de povre atur,
De povres dras, de vil abit,
Que nuls ne que nule ne quit
N'aparceive que Tristran seit.
Par une herbe tut les deceit,
Sun vis em fait tuz eslever :
Cum se malade fust emfler; [D f° 4 b]
Pur sei seürement covrir,
Ses pez e ses mains fait vertir;
Tut s'apareille cum fust lazre,
E puis prent un hanap de mazre
Ke la reïne li duna [Str³]
Le primer an que il l'ama;
Met i de buis un gros nuel,
Si s'en apareille un flavel.
A la curt le rei puis s'en vait,
E près des entrees se trait,
E desire mult a saver
L'estre de la curt e veer.
Sovent prie, sovent flavele,
Ne puet oïr nule novele,
Dunt en sun quer plus liez en seit.

1774 Ore — 1775 De povre atur — 1776 nule quit — 1777 Ne ap. — 1778 un herbe — 1782 * e se mains — 1783 * Tut sa apareille cumfuz — 1785 *Ici commence le dernier fragment de Strasbourg.* — 1786 D quil lamat — 1787 D Mes i, *Str.* un cros — 1788 D Si sapareille, *Str.* Sis sapareille — 1789 *Str.* E a la — puis *manque*, D sen vad — 1791 D desir — 1795 D quer amc seit.

V. 1775. Le ms. répète au commencement de ce vers les mots *De povre atur* du vers précédent. Il ne semble pas que cette reprise soit conforme aux habitudes de style de Thomas.

V. 1782. A s'en rapporter à la *saga*, il manquerait ici deux vers, disant que « sa voix devint enrouée comme s'il était lépreux. »

Li reis un jur feste teneit,
Sin alat a la halte eglise,
Pur oïr i le grant servise.
Eissuz en ert hors del palès,
E la reïne vent après.
Tristran la veit, del sun li prie,
Mais Ysolt nel reconnut mie;
Il vait après e si flavele,
A halte vuiz vers li apele,
Del sun requert, pur Deu amur,
Pitusement, par grant tendrur.
Grant eschar en unt li serjant,
Que la reïne vait sivant:
Li uns l'empeinst, l'altre le bute,
E sil metent hors de la rute;
L'un manace, l'altre le fert.
Il vait avant, si lur requert
Que pur Deu alcun ben li face;
Ne s'en returne pur manace.
Tuit le tenent pur ennuius,
Ne sevent cum est besuignus.
Suit le tresqu'anz en la capele,
Crie, e del hanap lur flavele.
Ysolt en est tuit ennuiee, [D *f*° 4 *c*]
Regarde le cum femme iriee,
Si se merveille que il ait,
Ki pruef de li itant se trait.
Veit le hanap qu'ele cunut;
Que Tristran ert ben s'aparçut

1797 D halte glise — 1798 *Str.* Pur o. iluec grant — 1799 *Str.* sen ert or del — 1803 D E il vait apres si — 1808 D Cum la r. uait si auant — 1812 D vait apres — 1814 D manache — 1816 *Str.* Nen sievent — 1817 *Str.* tresque en — 1818 D lur *manque* — 1819 D Ysolt estuit ennuie — 1820 D iree — 1822 *Str.* Que apries de li mult se t. — 1823 D cunuit — 1824 D E tristran ert

Par sun gent cors, par sa faiture,
Par la furme de s'estature;
En sun cuer en est effreee
E el vis teinte e coluree,
Kar ele ad grant poür del rei;
Un anel d'or trait de sun dei,
Ne set cum li puisse duner :
En sun hanap le volt geter.
Si cum le teneit en sa main,
Aparceüe en est Brengvein :
Regarde Tristran, sil cunut,
De sa cuintise s'aparçut;
Dit lui qu'il est fols e bricuns
Ki si s'embat sur les baruns;
Les serjanz apele vilains
Qi le sufrent entre les sains,
E dit a Ysolt qu'ele est feinte :
« Des quant avez esté si seinte
Que dunisez si largement
A malade u a povre gent?
Vostre anel doner li vulez?
Par ma fei, dame, nun ferez.
Ne donez pas a si grant fès
Que vus en repentez après.
E si vus ore li dunez,
Uncore ui vus repentirez! »
As serjans dit qu'illuques veit
Que hors de l'eglise mis seit;

1825 D cors *manque* — 1827 D effree — 1833-4 *Manquent Str.* — 1838 D Ki si embat, *Str.* le barun — 1839 *Str.* vilain — 1840 *Str.* Ke lu sufrent entres le sain, D Qi les — seins — 1841 *Str.* E dist — 1844 *Str.* malades — 1847 *Str.* Nen donez a si — 1848 D vus repentez en a. — 1849 *Str.* or li dunissez, D ore li dunisez — 1850 *Str.* vus en repentrez — 1851 *Str.* A serjant que iluec v., D A serians — 1852 D mist, *Str.* ors deglise mise

V. 1840. « Qui tolèrent ce malade parmi les gens sains. »

E cil le metent hors de l'us,
E Tristran n' ose preier plus.

Or veit Tristran, e ben le set,
Que Brengvein li e Ysolt het;
Ne set suz cel que faire puisse;
En sun quer ad mult grant anguisse. [D f° 4d]
Debutter l'ad fait mult vilment;
Des oilz plure mult tendrement,
Plaint s'aventure e sa juvente,
Qu'unques en amer mist s'entente :
Suffert en ad tantes dolurs,
Tantes peines, tantes poürs,
Tantes anguisses, tanz perilz,
Tantes mesaises, tanz eissilz,
Ne pot laisser que dunc ne plurt.
Un viel palès ot en la curt :
Dechaet ert e depecez.
Suz le degré est dunc mucez,
Plaint sa mesaise e sa grant peine
E sa vie que tant le meine.
Mult est febles de travailer,
De jeüner e de veiller.
Del grant travail et des haans
Suz le degré languist Tristrans,
Sa mort desire e het sa vie,
Ja ne leverad senz aïe.

1853 D hors al luz — 1854 D E il nose — *Ici finit Str*. — 1855 Ore — 1858 uilement — 1862 Que — 1864 * Tant p. tant pours — 1865 Tans anguiz tanz p. — 1866 Tant messaisez tant e. — 1867 lasser — 1868 Un uel — 1871 * sa mesage — 1874 De tant iuner — 1875 De — 1876 degrez — 1878 mais senz

V. 1870. Ainsi Girart de Roussillon (trad. P. Meyer, p. 242), malade et chassé, la nuit de Noël, de la maison d'un homme riche, languit dans la voûte d'un cellier, *sous le degré*. M. P. Meyer rappelle à ce propos le comte Simon de Crepi qui mourut *pauper, jacens sub gradu*, de même que saint Alexis.

Ysolt en est forment pensive,
Dolente se claime e cative
K'issi faitement veit aler
La ren qu'ele plus solt amer ;
Ne set qu'en face nequident,
Plure e suspire mult sovent,
Maldit le jur e maldit l'ure
Que el' el secle tant demure.

Le service oent al mustier,
E puis vunt el palès mangier
E demeinnent trestut le jur
En emveisure e en baldur;
Mais Ysolt n'en ad nul deduit.
Avint issi que einz la nuit
Que li porter aveit grant freit
En sa loge u il se seeit ;
Dist a sa femme qu'ele alast
Quere leingne, sin aportast.
La dame ne volt luinz aler, [D *f°* 5]
Suz le degré en pout trover
E seiche leine e viel marien,
E vait i, ne demure ren ;
E ceste entre enz en l'oscurté :
Tristran i ad dormant trové ;
Trove s'esclavine velue,
Crie, a poi n'est del sen esue,
Quide que ço deable seit,
Car el ne sot que ço esteit ;
En sun quer en ad grant hisdur,
E vent, sil dit a sun seingnur.
Icil vait a la sale guaste,

1884 * mult *manque* — 1885 e *manque* — 1886 Quel el — 1887 muster — 1894 * se seit — 1899 *le premier* e *manque* — velz — 1901 entre *manque* — 1903 seschauine — 1906 elc — 1907 *le second* en *manque*.

Alume chandele, e si taste,
E trove i Tristran dunc gesir
Ki près en est ja de murir;
Que estre puet si se merveille,
E vent plus près a la candele,
Si aparceit a sa figure
Que ço est humaine faiture.
Il le trove plus freit que glace,
Enquert qu'il seit e qu'il i face,
Coment il vint suz le degré.
Tristran li ad trestut mustré
L'estre de lui e l'achaisun
Pur quei il vint en la maisun.
Tristran en li mult se fiot,
E li porters Tristran amot:
A grant travail, a quelque peine,
Tresqu'anz en sa loge l'ameine;
Suef lit li fait a cucher,
Quert li a beivre e a manger;
Son message porte a Ysolt
E a Brengvein, si cum il solt;
Pur nule ren que dire sace,
Ne puet vers Brengvein trover grace.

Isolt Brengvein a li apele
E dit li : « Franche damisele,
Ove Tristran vus cri merci!
Alez en parler, ço vus pri. [D *f°* 5 *b*]
Confortez le en sa dolur:
Il muert d'anguise e de tristur;
Jal suliez vus tant amer :
Bele, car l'alez conforter!

1911 E *manque* — 1922 * il uit — 1924 mult a. — 1925 A quel t. — 1929 massage — 1939 suliez unc t.

Ren ne desire se vus nun.
Dites·li seveals l'achaisun
Pur quei e des quant le haez. »
Brengvein dit : « Pur nent en parlez.
Ja mais par moi n'avrad confort.
Jo li voil melz asez la mort
Que la vie u que la santé.
Oan mais ne m'ert reprové
Que par moi aiez fait folie :
Ne voil covrir la felunie.
Leidement fud de nus retrait
Que par moi l'aviez tuit fait,
E par ma feinte decevance
Soleie seler la fasance.
Tuit issi vait qui felun sert :
U tost u tart sun travail pert.
Servi vus ai a mun poeir :
Pur ço dei le mal gré aveir.
Se regardissez a franchice,
Rendu m'ussez altre service,
De ma peine altre guerredun
Que moi hunir par tel barun. »
Ysolt li dit : « Laissez ester.
Ne me devez pas reprover
Iço que par curuz vus diz :
Peise moi certes que jol fiz.
Pri vus quel moi pardunisez
E tres qu'a Tristran en algez,
Car ja mais haitez ne serra,
Se il a vus parlé nen a. »
Tant la losenge, tant la prie,
Tant li pramet, tant merci crie

1943 haiez — 1945 pur moi — 1946 Jol vul — 1947 u la sante — 1949 fest f. — 1950 Ne nul courer — 1954 * Solei — 1957 poer — 1961 * guerdun — 1971 le prie

Qu'ele vait a Tristran parler,
En sa loge u gist conforter;
Trove le malade e mult feble, [D f° 5 c]
Pale de vis, de cors endeble,
Megre de char, de colur teint.
Brengvein le veit que il se pleint,
E cum suspire tendrement,
E prie li pitusement
Qu'el li die, pur Deu amur,
Pur quei ele ait vers li haür,
Qu'el li die la verité.
Tristran li ad aseüré
Que ço pas verité n'estoit
Ce que sur Kaherdin metoit,
E qu'en la curt le fra venir
Pur Kariado desmentir.
Brengvein le creit, sa fei em prent,
E par tant funt l'acordement,
E vunt en puis a la reïne
Suz en une chambre marbrine;
Acordent sei par grant amur,
E puis confortent lur dolur.
Tristran a Ysolt se deduit.
Après grant pose de la nuit,
Prent le congé a l'enjurnee
E si s'en vet vers sa cuntree,
Trove sun nevu qui l'atent,

1974 ui gist — 1978 quil — 1981 Quele — 1983 Quele li dit — 1986 Se que sur Kaherdin estoit — 1987 E quant la — 1997 a le eniurnee — 1998 * uer sa cuntre

V. 1985-6. La rime *n'estoit* : *estoit* n'est pas impossible chez Thomas (cf. le v. 2468). Mais l'expression : *Ce que sur Kaherdin estoit* est faible et suspecte.

V. 1999. S'il s'agit d'un compagnon de Tristan, c'est assurément Kaherdin qui est désigné; mais Kaherdin n'est pas le neveu de Tristan. Faut-il corriger *Kaherdin* ou *Trové a sa nef?*

E passe mer al primer vent,
E vent a Ysolt de Bretaingne,
Qui dolente est de cest' ovraingne.
Ben li est enossee amur.
El quer en ad mult grant dolur
E grant pesance e grant deshait :
Tut sun eire s'en est destrait
Coment il aime l'altre Ysolt ;
C'est l'achaisun dunt or s'en dolt.

Veit s'en Tristran, Ysolt remeint,
Ki pur l'amur Tristran se pleint,
Pur ço que dehaité s'en vait ;
Ne set pur veir cum li estait.
Pur les granz mals qu'il a suffert
Qu'a privé li ad descovert, [D *f°* 5 *d*]
Pur la peine, pur la dolur
Que tant ad eü pur s'amur,
Pur l'anguise, pur la grevance,
Partir volt a la penitance.
Pur ço que Tristran veit languir,
Ove sa dolur vult partir.
Si cum ele a l'amur partist

2003 Been li est en ditee — 2005 *le second* grant *manque* — 2006 Tut sun eire li en destrait — 2008 Co est la chaisun dunt ore — 2013 grant

V. 2001-8. On trouvera dans les dissertations de M. Vetter (p. 10), de M. Röttiger (p. 9), de M. Novati (p. 464-8), et dans un article de M. Wilmotte (*Le Moyen Age*, t. III, p. 9), des interprétations diverses de ce passage difficile. Nous ne nous arrêterons pas à l'hypothèse qui rejette ces vers comme interpolés; nous nous bornerons à dire, avec M. Novati, que l'affliction d'Isolt de Bretagne (v. 2001-2) peut s'entendre simplement des fréquentes disparitions de Tristan, sans qu'elle soit renseignée plus avant, et sans qu'elle soupçonne qu'elle a une rivale. Quant aux vers qui suivent (v. 2003-8), nous sommes réduit, pour leur donner un sens, à proposer des corrections fort incertaines.

Od Tristran qui pur li languist,
E partir vult ove Tristran
A la dolur e a l'ahan.
Pur lui entent a maint afaire
Qui a sa bealté sunt cuntraire,
E meine en grant tristur sa vie.
E cele, qui est veire amie
De pensees, de granz suspirs,
E leise mult de ses desirs,
(Plus leal ne fud unc veüe),
Vest une bruine a sa char nue ;
Iloc la portoit nuit et jur,
Fors quant culchot a sun seignur :
Ne s'en aparceurent nient.
Un vou fist e un serement
Qu'ele ja mais ne l'ostereit,
Se l'estre Tristran ne saveit.
Mult suffre dure penitance
Pur s'amur en mainte fesance,
E mainte peine e maint ahan
Suffre ceste Ysolt pur Tristran,
Mesaise, deshait e dolur.
Apruef si prist un vielur,
Si li manda tote sa vie
E tut sun estre, e puis li prie
Que il li mant tut sun curage
Par enseingnes par cest message.

2022 pur lui — 2025 lui sesteut de maint — 2029 p. e de grant suspires — 2031 leale — 2032 * brume — 2033 le p. — 2041 mainte ahan — 2042 cest — 2043 de hait e de dolur — 2044 * un meliur — 2046 tut *manque* — 2047 Quel li

V. 2035. Ce pluriel surprend d'abord, mais peut s'entendre au sens indéterminé de *on*, et s'appliquer à Bringvain et aux *chambereres*.

Quant Tristran la novele sout
De la dame qu'il plus amout,
Pensis en est e deshaitiez;
En sun quer ne pot estre liez
De si la que il ait veüe [D f° 6]
La bruine qu'Ysolt ot vestue,
Ne de sun dos n'ert ja ostee,
De si qu'il venge en la cuntree.
Idunc parole a Kaherdin
Tant qu'il se metent en chemin,
E vunt s'en dreit en Engleterre
Aventure e eür conquerre.
En penant se sunt aturné,
Teint de vis, de dras desguisé,
Que nuls ne sace lur segrei;
E venent a la curt le rei
E parolent priveëment
E funt i mult de lur talent.

A une curt que li reis tint,
Grant fu li poples qui i vint;
Après mangier deduire vunt
E plusurs jus comencer funt
D'eskermies e de palestres.
De trestuz i fud Tristran mestres.
E puis firent uns sauz waleis
E uns qu'apelent waveleis,
E puis si porterent cembeals
E si lancerent od roseals,
Od gavelos e od espiez :

2049 solt — 2050 la reine — 2051 deshaitez — 2052 leez — 2053 quil — 2054 brumie — 2055 ne ert — 2056 * vengee — 2061 * aturnee — 2067 A une feste (*cf. le v. 1987*) — 2068 qi il vint — 2071 palestes — 2072 De tuz — 2073 un — 2076 si *manque* — 2077 espees

Sur tuz i fud Tristran preisez,
E en apruef li Kaherdin
Venqui les altres par engin.
Tristran i fud reconeüz,
D'un sun ami aparceüz :
Dous chevals lur duna de pris,
Nen aveit melliurs el païs,
Car il aveit mult grant poür
Que il ne fusent pris al jur.
En grant aventure se mistrent.
Deus baruns en la place occistrent :
L'un fud Kariado li beals,
Kaherdin l'occist as cembeals
Pur tant qu'il dit qu'il s'en fui
A l'altre feiz qu'il s'en parti; [D *f° 6 b*]
Aquité ad le serement
Ki fud fait a l'acordement;
E puis se metent al fuir
Ambedui pur lur cors guarir.

Vunt s'en amdui a esperun
Emvers la mer li compaignun.
Cornewaleis les vunt chaçant,
Mais il les perdirent a tant.
El bois se mistrent el chimin
Entre Tristran e Kaherdin;
Les tresturz des deserz errerent,
E pur iço d'eus se garderent.
En Bretaingne tut dreit s'en vunt :
De la venjance liez en sunt.

2079 en pruef — 2086 * Quil — 2088 el la place occirent — 2089 kariodo — 2094 Kil — 2096 Amdeus — 2100 * perdent — 2101 el le ch. — 2103 Les trestuz — 2104 de eus — 2106 leez

Seignurs, cest cunte est mult divers,
E pur ço l'uni par mes vers
E di en tant cum est mester
E le surplus voil relesser.
Ne vol pas trop en uni dire :
Ici diverse la matyre.
Entre ceus qui solent cunter
E del cunte Tristran parler,
Il en cuntent diversement:
Oï en ai de plusur gent.
Asez sai que chescun en dit
E ço qu'il unt mis en escrit,
Mès sulun ço que j'ai oï,
Nel dient pas sulun Breri
Ky solt les gestes e les cuntes
De tuz les reis, de tuz les cuntes
Ki orent esté en Bretaingne.
Ensurquetut de cest' ovraingne
Plusurs de noz granter ne volent
Ço que del naim dire ci solent,
Cui Kaherdin dut femme amer :
Li naim redut Tristran navrer
E entuscher par grant engin,
Quant ot afolé Kaherdin;
Pur ceste plaie e pur cest mal
Enveiad Tristan Guvernal
En Engleterre pur Ysolt.

2108 suni — 2114 de le cunte — 2118 que il — 2119 * Mesulun — 2121 * le g. e le c. — 2122 * tuz le reis tuz le c. — 2127 Que femme K. dut amer — 2129 entusche

V. 2125 ss. Allusion évidente à la tradition représentée par Eilhart et par d'autres textes, selon laquelle Tristan aide, comme confident, son beau-frère Kaherdin à tromper un mari jaloux ; le mari les poursuit tous deux, tue Kaherdin, blesse à mort Tristan.

Thomas iço granter ne volt,
E si volt par raisun mustrer
Que iço ne put pas ester.
Ço fust par tut ben coneü,
E par tut le regne seü,
Que de l'amur ert parçuners
E emvers Ysolt messagers.
Li reis l'en haeit mult forment,
Guaiter le feseit a sa gent :
E coment poüst il venir
Sun servise a la curt offrir
Al rei, as baruns, as serjanz,
Cum fust estrange marcheanz,
Si que hum issi coneüz
N'i fust mult tost aparceüz?
Ne sai coment il se gardast,
Ne coment Ysolt amenast.
Il sunt del cunte forsveié
E de la verur esluingné,
E se ço ne volent granter,
Ne voil jo vers eus estriver; [D *f*° *6 c*]
Tengent le lur e jo le men :
La raisun s'i provera ben!

En Bretaingne sunt repeiré
Tristran e Kaherdin haité,
E deduient sei leement
Od lur amis e od lur gent,
E vunt sovent en bois chacier
E par les marches turneier.
Il orent le los e le pris

2137 Cist fust par tut la part coneuz — 2138 regne siuz — 2143 pust il dunc v. — 2145 al baruns al serjanz — 2146 * marchanz — 2147 Que hume issi — 2148 Ni fud — 2151 forsveise — 2154 * jo *manque* — 2161 chacer

Desur trestuz ceus del païs
De chevalerie e d'honur,
E, quant il erent a sujur,
Dunc en aloent en boscages
Pur veer les beles images.
As ymages se delitoent
Pur les dames que tant amoent : [D *f°* 6 *d*]
Le jur i aveient deduit
De l'ennui qu'il orent la nuit.
Un jur erent alé chacer,
Tant qu'il furent al repeirer.
Avant furent lur cumpaingnun :
Nen i aveit se eus deus nun.
La Blanche Lande traverserent,
Sur destre vers la mer garderent :
Veient venir un chevaler
Les walos sur un vair destrer.
Mult par fud richement armé :
Escu ot d'or a vair freté,
De meime le teint ot la lance,
Le penun e la conisance.
Une sente vent les gualos,
De sun escu covert e clos ;
Lungs ert e grant e ben pleners;
Armez ert e beas chevalers.
Entre Tristran e Kaherdin
L'encuntre attendent el chimin ;
Mult se merveillent qui ço seit.
Il vent vers eus u il les veit,
Salue les mult ducement,

2164 Sur — 2165 e dohonur — 2167 en alunt — 2168 le beles — 2170 amouent — 2171 iurs la veient — 2173 * ala ch. — 2177 trauerserunt — 2178 gardent — 2183 od la lange — 2185 * sente les vent g. — 2190 Le cuntre — 2191 merueilleient — 2192 * Ivent

E Tristran sun salu li rent,
E puis li demande u il vait
E quel busuing e quel haste ait.
« Sire, » dit dunc li chevaler,
« Saverez me vus enseigner
Le castel Tristran l'Amerus ? »
Tristran dit : « Que li vulez vus?
Ki estes? Cum avez vus nun?
Ben vus merrum a sa maisun,
E s'a Tristran vulez parler,
Ne vus estut avant aler,
Car jo sui Tristran apellez;
Or me dites que vus volez. »
Il respunt : « Ceste novele aim.
Jo ai a nun Tristran le Naim; [D f° 7]
De la marche sui de Bretaine
E main dreit sur la mer d'Espaine.
Castel i oi e bele amie,
Altretant l'aim cum faz ma vie;
Mais par grant peiché l'ai perdue :
Avant er nuit me fud tollue.
Estult l'Orgillius Castel Fer
L'en a fait a force mener.
Il la retent en sun castel,
Si en fait quanque li est bel.
Jon ai el quer si grant dolur
A poi ne muer de la tristur,

2195 E *manque* — 2198 Sauet — 2203 vulez vus p. — 2209 bretanie — 2215 del castel fer (*cf. le v.* 2291) — 2217 Illa tent

V. 2194. Ici s'adapte le fragment de poème en « niederfränkisch » dont nous donnons une traduction française au chapitre VI de notre Introduction.

V. 2198. Il serait facile d'ajouter par quelque autre procédé à ce vers la syllabe qui lui manque. J'adopte la forme trisyllabique *saverez*, que l'on pourrait aussi accepter aux vers 1669 et 2942.

De la pesance e de l'anguisse ;
Suz cel ne sai que faire puisse;
N'en puis senz li aveir confort;
Quant jo perdu ai mon deport
E ma joie e tut mun delit,
De ma vie m'est puš petit.
Sire Tristran, oï l'ai dire,
Ki pert iço qu'il plus desire,
Del surplus li deit estre poy.
Unkes si grant dolur nen oi,
E pur ço sui a vus venuz :
Dutez estes e mult cremuz
E tuz li meldre chivalers,
Li plus francs, li plus dreiturers,
E icil qui plus ad amé
De trestuz ceus qui unt esté ;
Si vus en cri, sire, merci,
Requer vostre franchise e pri
Qu'a cest busuinc od mei venez,
E m'amie me purchacez.
Humage vus frai e lijance,
Si vus m'aidez a la fesance. »
Dunc dit Tristran : « A mun poeir
Vus aiderai, amis, pur veir;
Mès a l'hostel ore en alum :
Contre main nus aturnerum,
E si parferum la busunie. » [D f° 7 b]
Quant il ot que le jur purluinie,

2221 le anguise — 2225 tut *manque* — 2229 li *manque* — 2230 dolur en — 2234 plus francis (*sic*) — 2235 quil plus — 2241 liuerance — 2245 le hostel — 2246 C. demain — 2247 E si parfeisuns

V. 2247. On pourrait à la rigueur conserver : *E si parfeisuns la busunie* et comprendre : « Vers le matin nous nous équiperons pour l'aventure, mais quant à présent achevons ce que nous avons entrepris. » Mais *busunie* s'appliquerait mal à ce tranquille retour au château.

Par curuz dit : « Par fei, amis,
Vus n'estes cil qui tant a pris!
Jo sai que, si Tristran fuissez,
La dolur que j'ai sentissez,
Car Tristran si ad amé tant
Qu'il set ben quel mal unt amant.
Si Tristran oïst ma dolur,
Il m'aidast a icest' amur;
Itel peine n'itel pesance
Ne metreit pas en purlungance.
Qui que vus seiez, baus amis,
Unques n'amastes, ço m'est vis.
Se seüsez qu'est amisté,
De ma dolur eussez pité :
Qui unc ne sot que fud amur,
Ne put saver que est dolur,
E vus, amis, que ren n'amez,
Ma dolur sentir ne poez;
Se ma dolur pussez sentir,
Dunc vuldriez od mei venir.
A Deu seiez! Jo m'en irrai
Querre Tristran quel troverai.
N'avrai confort se n'est par lui.
Unques si esguaré ne fui!
E! Deus, pur quei ne pus murir
Quant perdu ai que plus desir?
Meuz vousisse la meie mort,
Car jo n'averai nul confort,
Ne hait, ne joie en mun curage,
Quant perdu l'ai a tel tolage,
La ren el mund que jo plus aim. »

2250 Nestes cil que tant ai pris — 2251 fuisset — 2252 * dolur quai sentisset — 2255 oit — 2257 ne itel — 2259 seiet — 2260 ne am. — mest auis — 2261 que fud a. — 2263 Que unc — 2265 * ren amez — 2267 pusset — 2275 vousist — 2276 naurai — 2279 * jo *manque*.

Eissi se pleint Tristran le Naim ;
Aler se volt od le congé.
L'altre Tristran en ad pité
E dit lui : « Bels sire, ore estez !
Par grant reisun mustré l'avez
Que jo dei aler ove vus,
Quant jo sui Tristran l'Amerus, [D *f*° 7 *c*]
E jo volenters i irrai ;
Suffrez, mes armes manderai. »

Mande ses armes, si s'aturne,
Ove Tristran le Naim s'en turne.
Estult l'Orgillus Castel Fer
Vunt dunc pur occire aguaiter.
Tant unt espleité e erré
Que sun fort castel unt trové.
En l'uraille d'un bruil descendent,
Aventures iloc atendent.
Estut l'Orgillius ert mult fers,
Sis freres ot a chevalers
Hardiz e vassals e mult pruz,
Mais de valur les venquit tuz.
Li dui d'un turnei repairerent ;
Par le bruillet cil s'embuscherent,

2283 esteez — 2286 le amerus — 2287 volenteres — 2293 sunt estpleite — 2297 Estut le org. — 2298 Ses freres — 2299 muz pruz — 2302 Par le bruil les sembuschent

V. 2298. Le manuscrit portant *Ses freres*, il faut corriger soit *sis*, soit *set*. *Sis* paraît être le vrai nombre, car on voit par les vers suivants qu'Estult n'a, en effet, que six frères. Mais la *saga* (p. 107, l. 25) suivait un manuscrit qui disait : *Set freres ot a chevalers*. De même le *Sir Tristrem*, v. 3310. Le fragment en « niederfränkisch » (v. 93-5) dit en parlant d'Estult :

Nu hadde di burch here
Grote macht und ere,
Unde was wal senede bruoder.

Escrierent les ignelment,
Sur eus ferirent durement;
Li deuz frere i furent ocis.
Leve li criz par le païs
....
....
Li sires ot tut sun apel,
E muntent icil del castel
E les dous Tristrans assailirent
E agrement les emvaïrent.
Cil furent mult bon chevalier,
De porter lur armes manier;
Defendent sei encuntre tuz
Cum chevaler hardi e pruz,
E ne finerent de combatre
Tant qu'il orent ocis les quatre.

2303 ignelement — 2307-8 *Le vers 2308 se lit avant le vers 2307 dans le manuscrit* — 2310 E eagrement — 2311 mult *manque* — cheualer — 2312 a. e manier — 2315 combaltre

V. 2307-8. J'ai cru devoir intervertir les vers 2307 et 2308 : la phrase y gagne en netteté, et le récit en cohérence. Mais, cette correction admise, à quoi se rapporte *sun* dans ce vers : *Li sires* (*Estult*) *ot tut sun apel?* et qui donc a pu donner l'alarme au château, les deux combattants une fois occis? Bien que la *saga* (chap. XCV) se soit permis dans le récit de ce combat quelques inventions qu'il faut lui laisser pour compte, elle peut ici être prise à témoin : elle rapporte que, les deux frères d'Estult une fois tués, un troisième apprend leur mort, et c'est par lui que *leve li criz*. Ceux du château entendent *son apel*, et s'arment. On peut donc supposer dans notre manuscrit l'omission de deux ou de quatre vers qui faisaient mention de cet incident.

V. 2316. M. Heinzel (*Zeitschrift für deutsches Alterthum*, t. XIV, p. 360) suppose une lacune avant ce vers, parce que, dit-il, le poète n'a point relaté la mort de tous les frères d'Estult. Kölbing (*Saga*, p. CXL) et M. Vetter (*op. laud.*, p. 6) ont déjà répondu que Thomas, ayant raconté d'abord la mort de deux frères, puis celle de quatre autres, puis celle d'Estult, est en droit d'écrire (v. 2323) :

Or sunt tuit li set frere ocis.

Tristran li Naim fud mort ruez,
E li altre Tristran navrez,
Par mi la luingne, d'un espé [S *f*° *8*]
Ki de venim fu entusché.
En cele ire ben se venja,
Car celi ocist quil navra.
Or sunt tuit li set frere ocis,
L'uns Tristrans mors, l'altre malmis,
Q'enz el cors est forment plaié. [D *f*° *7 d*]
A grant peine en est repairié
Pur l'anguise qui si le tent;
Tant s'efforce qu'a l'ostel vent,
Ses plaies fet aparaillier,
Mires querre pur li aidier.
Asez en funt a lui venir :
Nuls nel puet del venim garir,
Car ne s'en sunt aparceü,
E par tant sunt tuit deceü ;
Il ne sevent emplastre faire
Ki l'em puisse geter u traire.
Asez batent, triblent racines,
Cuillent erbes e funt mecines,
Mais nel puent de ren aider :
Tristran ne fait fors empeirer.
Li venims s'espant par le cors,
Emfler le fait dedenz, dehors;
Nercist e teint, sa force pert,

2319 *Ici commence le second fragment Sneyd*, *S*[4]. S dune espec — 2320 S entuschee — 2321 DS cel ire — 2323 DS Ore — 2324 DS Tr. mort e laltre — 2325 S Enz — 2326 D repaire — 2327 D que ci len t. — 2329 D plais fez aparailler, S raparaillier — 2330 D aider — 2333 S ne se sunt — 2334 D deceue — 2335 D fair, S Il ni — 2336 D peuise, S Ki le venim em puisse traire — 2338 S e *manque* — 2339 D nel empuent ren a., S il nel — 2340 D ne puet f. — 2341 D espant par tut le c. — 2342 D e dehors, S defors — 2343 S sa colur pert

Li os sunt ja mult descovert.
Or entent ben qu'il pert la vie
S'il del plus tost nen ad aïe,
E veit que nuls nel puet guarir
E pur ço lui covent murir.
Nuls ne set a sun mal mecine;
Nequident s'Ysolt la reïne
Icest fort mal en li saveit [S *f°* *8 b*]
E od li fust, ben le guarreit;
Mais ne puet pas a li aler
Ne suffrir le travail de mer;
E il redute le païs,
Car il i ad mult enemis;
N'Ysolt ne puet a li venir;
Ne set coment puise garir.
El cuer en ad mult grant dolur,
Car mult li greve la langur,
Le mal, la puur de la plaie;
Pleint sei forment e mult s'esmaie,
Car mult l'anguise le venim;
A privé mande Kaherdin: [D *f°* *8*
Descovrir lui volt la dolur,
Emvers lui ot leele amur;
Kaherdin repot lui amer.
La chambre u gist fait delivrer:
Ne volt suffrir qu'en la maisun
Remaine al cunseil s'eus dous nun.

2344 S E li os sunt molt d. — 2345 D sa vie, S bien que p. — 2346 D de plus tot nad, S Si del plus tost nad — 2347 D gaurir — 2348 D len couent — 2349 D en cest mal — 2351 S Sele cest mal en lui — 2352 D od lit — guareit, S oue lui fust ele le g. — 2353 D pas *manque* — 2354 D du mer — 2357 D ne *manque* — 2358 D Ne ce coment — 2359 S en *manque* — 2360 D le langur — 2361 D la plai — 2362 D forment sen e., S Plaint se — 2365 D lui *manque* — 2368 D fait *manque*, S u gist *manque* — 2370 D se eus, S ses dous

En sun quer s'esmerveille Ysolt
Qu'estre puise qu'il faire volt,
S'il le secle vule guerpir,
Muine u chanuine devenir :
Mult par en est en grant effrei.
En dreit sun lit, suz la parei,
Dehors la chambre vait ester,
Car lur conseil volt escuter.
A un privé guaiter se fait
Tant cum suz la parei estait,
E Tristran s'est tant efforcié
Qu'a la parei est apuié.
Kaherdin set dejuste lui. [S *f°* *8 c*]
Pitusement plurent andui,
Plangent lur bone companie
Ki si brefment ert departie,
L'amur e la grant amisté ;
El quer unt dolur e pité,
E anguice e peisance e peine ;
Li uns pur l'altre dolur meine.
Plurent e meinent grant dolur,
Quant si deit partir lur amur :
Mut ad esté fine e leele.
Tristran Kaherdin en apele,
Dit li : « Entendez, beas amis.
Jo sui en estrange païs,
Jo n'i ai ami ne parent,
Bel compaing, fors vus sulement.

2371 D quer merueille, S Ee sun — 2372 S pout que faire — 2373 D Se le, S volt gurpir — 2375 D par est — 2376 D * En deit — parai — 2377 S Defors — 2380 D la parer — 2381 D efforce — 2382 D Que la — 2385 D bon c. — 2386 S ert finie — 2389 D Anguice peisance e peine, S Anguisse piete e p. — 2390 D tristran meine (*sic*) — 2391 D Plurent demeinent — 2392 D si departir deit l. — 2395 D beal — 2397 D Jo ne ai, S Jo nai — 2398 D Bel compaingne. forcez vus, S Bes amis fors

Unc n'i oi deduit ne deport,
Fors sul par le vostre confort.
Ben crei, si en ma terre fuce,
Par conseil garir i poüce;
Mais pur ço que ci n'ai aïe, [D *f° 8 b*]
Pert jo, bels dulz compainz, ma vie;
Senz aïe m'estut murir,
Car nuls hum ne me put garir
Fors sulement reïne Ysolt.
Ele le puet fere, s'el volt:
La mecine ad e le poeir,
E, se le seüst, le vuleir.
Mais, bels compainz, n'i sai que face,
Par quel engin ele le sace.
Car jo sai bien, s'el le seüst,
De cel mal aider me poüst,
Par sun sen ma plaie garir; [S *f° 8 d*]
Mais coment i puet el venir?
Si jo seuse qui i alast
E mun message a li portast,
Acun bon conseil me feïst,
Des que ma grant besuine oïst.
Itant la crei que jol sai ben
Que nel larreit pur nule ren
Ne m'aidast a ceste dolur,
Emvers mei ad si ferm' amur!

2399 D dedut — 2400 D Fors sule, S Fors par le vostre ben c. — 2401 D crei sen, S crei que si — 2402 D i puce — 2403 D nad aie — 2404 D Perc — la vie, S dulz *manque* — 2405 S aie murir mestuit — 2406 D hume, S Quant nuls hum guarir ne me poit — 2408 D sil volt, S le me pout faire sele v. — 2409 D La mecine ele ad p. — 2410 S E si ele oust le voleir — 2411 S ne sai — 2412 D Pur — 2413 D sele le, S si ele le — 2414 D puest, S Dicel — 2415 D ma plai — 2416 S D ele — 2417 D qui ilast, S ki i alastas — 2418 D *omet* E — 2419 D c. moi freit — 2420 D ma grant message oreit — 2421 S io sai — 2422 D Quele ne l. pur nul — 2423 S Ne mei aidast a ma d. — 2424 S si grant a.

Ne m'en sai certes conseiler,
E pur ço, compainz, vus requer :
Pur amisté e pur franchise
Enpernez pur moi cest servise!
Cest message faites pur mei
Par cumpanie e sur la fei
Qu'afiastes de vostre main
Quant Ysolt vus dona Brengvein!
E jo ci vus affi la meie,
Si pur mei empernez la veie,
Vostre liges hum devendrai,
Sur tute ren vus amerai. »

Kaherdin veit Tristran plurer,
Ot le pleindre, desconforter,
Al quer en ad mult grant tendrur,
Dulcement respunt par amur,
Dit lui : « Bel compaing, ne plurez,
E jo frai quanque vus volez. [D f° 8 c]
Certes, amis, pur vus garir
Me metrai mult près del murir,
E en aventure de mort
Pur conquerre vostre confort.
Par la lealté que vus dei, [S f° 9]
Ne remaindra mie pur mei
Ne pur chose que fere puise,
Pur destrece ne pur anguise,
Que jo ne mette mun poer

2427 D franchice — 2429 D moi — 2433 D vus afei, S E ici vus — 2435 D Vostre liges en d. — 2436 D Sur tut ren — 2438 D E ot — deconforter — 2439 D grant dolur, S El cuer ad grant t. — 2440 D Tendrement r. — 2442 S E jo freai [?] quanque volez — 2444 D de murir, S Me mettreie — 2446 D Pur conquer, S Pur quere — 2447 D Pur — 2448 S mie en mei — 2449 D que *manque* — 2450 S Ne pur d. — 2451 D ne met

A faire en tut vostre vuler.
Dites que li vulez mander,
E jo m'en irrai aprester. »
Tristran respunt : « Vostre merci!
Ore entendez que jo vus di.
Pernez cest anel ove vus.
Ço sunt enseingnes entre nus,
E quant en la terre vendrez,
En curt marcheant vus ferez,
E porterez bons dras de seie.
Faites qu'ele cest anel veie,
Car des qu'ele l'avrad veü
E vus avrad aparceü,
Art e engin après querra
Que a leiser i parlera.
Dites li saluz de ma part,
Que nule en moi senz li n'a part.
De cuer tanz saluz li emvei
Que nule ne remaint od mei.
Mis cuers de salu la salue,
Senz li ne m'ert salu rendue;
Emvei li tute ma salu.
Cumfort ne m'ert ja mais rendu,
Salu de vie ne santé,
Se par li ne sunt aporté.
S'ele ma salu ne m'aporte

2452 D en tut *manque* — 2453 D li vuliez — 2456 S vos pri — 2457 D ou uus, S auoc vos — 2459 D terre venez — 2460 D vus frez — 2464 D E de vus si ert aparceu — 2468 S nule senz li en mei na p. — 2469 D Des cuer — 2470 D od moi, S ouc mei — 2472 D mert sante rendu — 2474 D iamis rendu, S ne mei ert ia r. — 2475 S de ma vie — 2476 S ne me sunt — 2477 S ne me porte

V. 2471. Ces jeux sur le double sens du mot *salu* se laissent interpréter sans trop de peine, sauf au vers 2471 : *Mis cuers de salu la salue*. On peut comprendre ainsi : « Mon cœur la salue, requérant d'elle mon salut (*salu de vie*). »

E par buche ne me conforte,
Ma santé od li dunc remaine, [S *f° 9 b*]
E jo murrai od ma grant peine;
En fin dites que jo sui morz [D *f° 8 d*]
Se jo par li n'aie conforz.
Demustrez li ben ma dolur
E le mal dunt ai la langur,
E qu'ele conforter moi venge.
Dites li qu'ore li suvenge
Des emveisures, des deduiz
Qu'eümes jadis jurs e nuiz,
Des granz peines, des granz tristurs
E des joies e des dusurs
De nostre amur fine e veraie
Quant el jadis guari ma plaie,
Del beivre qu'ensemble beümes
En la mer quant suppris en fumes.
El beivre fud la nostre mort,
Nus n'en avrum ja mais confort;
A tel ure duné nus fu
Nostre mort i avum beü.
De mes dolurs li deit membrer
Que suffert ai pur li amer :
Perdu en ai tuz mes parenz,
Mun uncle le rei e ses genz;
Vilment ai esté congeiez,
En altres terres eissilliez;

2478 S par sa buche — 2479 S dunc *manque* — 2480 S en ma — 2481 S li dites — 2482 D ne ai les, S confort — 2483 S ma langur — 2486 S li ore — 2487 D Des emueisures iurs e nuz — 2488 D Quomes ensemble a gre deduiz — 2489 D de triturs — 2490 D E de joies e de d. — 2491 D verai — 2492 D ele iadis guarrai ma plai, S ele — 2493 D beuimes, S E del — 2494 D quen suppris — 2495 S Al beure fu nostre — 2497 S A icel — 2498 D A nostre mort lavum — 2499 D De me — 2502 D Mun unche, S e tuz ses — 2504 D eseilleiez

Tant ai suffert peine e travail
Qu'a peine vif e petit vail.
La nostre amur, nostre desir
Ne pot unques nuls hum partir;
Anguise, peine ne dolur
Ne porent partir nostre amur :
Cum il unques plus s'esforcerent [S f° 9 c]
Del departir, mains espleiterent;
Noz cors feseient desevrer,
Mais l'amur ne porent oster.
Menbre li de la covenance
Qu'ele me fist a la sevrance
El gardin, quant de li parti,
Que de cest anel me saisi :
Dist mei qu'en quel terre qu'alasse, [D f° 9]
Altre de li ja mais n'amasse.
Unc puis vers altre n'oi amur,
N'amer ne puis vostre serur,
Ne li n'altre amer ne porrai
Tant cum la reïne amerai;
Itant aim Ysolt la reïne
Que vostre suer remaint mechine.
Sumunez la en sur sa fei
Qu'ele a cest busuing venge a mei :
Ore i pere s'unques m'ama!
Quanque m'ad fait poi me valdra

2507 D desire — 2508 D poet unques hume p. — 2510 S Ne porrunt — 2511 D unquis, S il plus unques — 2512 D De partir — 2513 DS feseint — 2514 S Mais rien ne purent couenir — 2516 D desceuerance — 2518 D Quant — 2519 D Dit, S terre alasse — 2521 S Unques vers nule noi — 2522 D ne puise — 2523 D ne altre amer porrai — 2524 D amarai — 2526 S D Vostre serur — 2527 D sai fei, S e sur la fei — 2528 D Que ele a cest besunge v. a moi, S Qua cest busuin vinget — 2529 D i perge, S i pirge

V. 2511 ss. Ces vers sont une sorte de reprise des vers 459 ss.

S'al buisuingn ne me volt aider,
Cuntre tel dolur conseiler.
Que me valdra la sue amur,
S'ore me falt en ma dolur?
Ne sai que l'amisté me valt,
S'a mun grant besuing ore falt.
Poi m'ad valu tut sun confort
S'el ne m'aiue cuntre mort.
Ne sai que l'amur m'ad valu,
S'aider ne me volt a salu.
Kaherdin, ne vus sai preier
Avant d'icest que vus requier :
Faites al melz que vus poez, [S *f*° *9d*]
E Brengvein mult me saluez.
Mustrez li le mal que jo ai :
Se Deu n'en pense, jon murrai ;
Ne puz pas vivre lungement
A la dolur, al mal que sent.
Pensez, cumpaing, de l'espleiter
E de tost a moi repeirer,
Car se plus tost ne revenez,
Sachez ja mais ne me verrez.
Quarante jurs aiez respit;
Se ço faites que jo ai dit,
Si que Yselt venge ove vus,
Gardez nuls nel sache fors nus.
Celez l'en vers vostre sèrur,

2531 D ne moi volt (aider *manque*), S voille a. — 2532 S Cuntre ma — 2534 D Se ore me defalt, S a ma d. — 2536 S grant *manque* — me falt — 2538 D Sele ne male, S Sele menait cuntre la m. — 2539 D lamur ait — 2540 D Se aider ne moi — 2542 D requer — 2543 D Faites la m. — 2544 D A br. — 2546 D deu ne pense iọ m. — 2547 D pas *manque* — 2551 S si de plus tost ne repairez — 2553 D Quarant iurs seit le repiz — 2554 D E se — ai diz — 2555 D se venge ou vus, S avoc vos — 2556 D ne sache for vus, S Si que nuls — fors vos — 2557 S Celez les eires vostre

Que suspeçun n'ait de l'amur :
Pur miriesce la frez tenir, [D *f*° *9 b*]
Venue a ma plaie guarir.
Vus en merrez ma bele nef,
E porterez i duble tref :
L'un en ert blanc e l'altre neir ;
Se vus Ysolt poez aveir,
Qu'el venge ma plaie garir,
Del blanc siglez al revenir ;
E se vus Ysolt n'amenez,
Idunc del neir sigle siglez.
Ne vus sai, amis, plus que dire ;
Deus vus conduie, nostre sire,
E sein e salf il vus remaint ! »
Idunc suspire e plure e plaint,
E Kaherdin plure ensement,
Baise Tristran e congé prent.
Vait s'en pur sun ere aprester ; [S *f*° *10*]
Al primer vent se met en mer.
Halent ancres, levent lur tref,
Siglent amunt a vent suef,
Trenchent les wages e les undes,
Les haltes mers e les parfundes.
Meine bele bachelerie,
De seie porte draperie
A ovre d'estranges colurs

2558 D susspeciun, S suspeciun nait damur — 2559 D Pur mire la ferez — 2560 D Venua est ma plei, S Venue est pur ma — 2561 D ma bel — 2562 D E *manque* — 2563 D Lun est blanc e le altre, S e *manque* — 2564 D auer — 2565 D Quele venge ma plai, S Que ele — 2568 DS Del ner sigle idunc s. — 2569 S sai *manque* — 2570 S Deus vos salue n. — 2571 S il *manque* — 2572 DS Dunc — 2573 S *omet* E — 2574 D Base — 2575 S sun estre — 2577 S lieuent tref — 2578 D E siglent, S Siglent auant a vent — 2582 S portent — 2583 D Danre destrange, S destrange

E riche veissele de Turs,
Vin de Peito, oisels d'Espainc,
Pur celer e covrir s'ovraingne,
Coment venir puisse a Ysolt,
Cele dunt Tristran tant se dolt.
Trenche la mer ove sa nef,
Vers Engletere curt a tref.
Vint jurz, vint nuz i a curu
Einz qu'il seit en l'isle venu,
Einz qu'il puise la parvenir
U d'Ysolt puise ren oïr.

Ire de femme est a duter,
Mult s'en deit chascuns hum garder,
Car la u plus amé avra,
Iluc plus tost se vengera. [D *f*o 9 *c*]
Cum de leger vent lur amur,

2584 D de curs — 2585 D osisels, S Vins — 2586 D courer, S lor ovraigne — 2589 S auoc sa — 2590 D engletere a plein tref — 2591 D Uit nuiz e uit nuz i ad cunu, S Vint iurz vint iurs — 2592 D Eeinz, S Ainz quil al ille seit v. — 2593 D Eint, S quil i pouse p. — 2595 S Gre — 2596 D hum *manque*, S Bien se deit ch. — 2597 S Kar u ele plus — 2599 S Cum de gier vint

V. 2591. Le voyage de Kaherdin dure-t-il huit jours (D), ou vingt (S)? On a vu (v. 2553) que Tristan a donné quarante jours à son messager pour parfaire sa mission, et nous lirons plus loin (v. 2980) que Kaherdin n'atterrit en Bretagne qu'au dernier jour de ce délai. Or il s'arrête moins de vingt-quatre heures en Angleterre. Si l'on n'accorde que huit jours à la traversée d'aller, comment occuper les trente et un jours restants? Ne nous est-il pas dit (v. 2808) que le vent fut bon au retour? La leçon du manuscrit Sneyd est donc la bonne : la traversée d'aller dure vingt jours; le vingt et unième, Kaherdin reprend la mer; comme le vent s'élève *portanz et forz* (v. 2808), ce voyage est plus rapide, et les mariniers revoient les côtes de Bretagne au bout de treize ou quatorze jours; mais une tempête qui dure plus de cinq jours (v. 2969) les retarde, et c'est ainsi que toute l'expédition de Kaherdin dure quarante jours.

De leger revent lur haür,
E plus dure l'enimisté,
Quant vent, que ne fait l'amisté.
L'amur sevent amesurer,
E la haür nent atemprer,
Itant cum eles sunt en ire;
Mais jo n' en os ben mun sen dire,
Car il n'afert nient a mei. [S *f° 10 b*]
Ysolt estoit suz la parei,
Les diz Tristran escute e ot,
Ben ad entendu chacun mot :
Aparçeüe est de l'amur.
El quer en ad mult grant irrur,
Que ele ad Tristran tant amé,
Quant vers altre s'est aturné;
Mais or li est ben descovert
Pur quei la joie de li pert.
Ço qu'ele ad oï ben retent,
Semblant fait que nel sace nent;
Mais tres que ele aise en avra,
Trop cruelment se vengera
De la ren del mund qu'aime plus.
Tres que overt furent li us,
Ysolt est en la chambre entree,
Vers Tristran ad s'ire celee,

2600 D leger vent, S reuint — 2601 D lur enimiste — 2602 D fait *manque* — 2603 D Lamur ne souent, S Lamur souent — 2604 S La haur a destemprier — 2605 D Itant cum ele est sun en ire — 2606 D ne os ben mun dire, S nen os si bien dire — 2607 D nafert rens e. nuers mei — 2612 S en *manque*, grant tendrur — 2613 D Quele — 2614 S s' *manque* — 2615 DS ore — 2616 S Pur que la loi de lui p. — 2617 S Co que ad — 2618 S E semblant fait que fa nient — 2619 D tresquele, S tresque aise — 2622 S Tresque sunt ouert li — 2623 S Ysolt en est la — 2624 D ad sei recelee

V. 2606. On peut aussi proposer : *Mais jo n'en os se bien nun dire.*

Sert le, mult li fait bel semblant
Cum amie deit vers amant,
Mult ducement a li parole,
E sovent le baise e acole,
E mustre lui mult bel'amur,
E pense mal en cele irrur
Par quel manere vengee ert,
E sovent demande e enquert
Kant Kaherdin deit revenir
Od le mire quil deit guarir;
De bon curage pas nel plaint :
La felunie el cuer li maint
Qu'el pense faire, s'ele puet, [D *fo 9 d*]
Car ire a iço la comuet.
Kaherdin sigle amunt la mer, [S *fo 10 c*]
E si ne fine de sigler
De si la qu'il vent a la terre
U vait pur la reīne querre :
Ço est l'entree de Tamise ;
Vait amunt od sa marchandise ;
En la buche, dehors l'entree,
En un port ad sa nef ancree ;
A sun batel en va amunt
Dreit a Lundres, desuz le punt ;
Sa marchandise iloc descovre,
Ses dras de seie pleie e ovre.

Lundres est mult riche cité,
Meliur n'ad en cristienté,

2625 D le e mult — bele, S le fait lui bel — 2627 S a li lacole — 2628 S Souent baise sa buche mole — 2629 D mult grant a., — 2630 S en sun irur — 2631 D venge — 2633 S deit venir — 2634 D gaurir — 2637 D Quele, S Que ele — 2641 D vent alatre terre, S Disi la — 2642 D U *manque*, S U ala pur la reine cunquere — 2644 D Vait en amunt a m. — 2645 S defors — 2646 D la nef — 2647 S Od sun batel vait — 2650 S e coure

Plus vaillante ne melz preisiee,
Melz guarnie de gent aisiee.
Mult aiment largesce e honur,
Cunteinent sei par grant baldur.
Le recovrer est d'Engleterre :
Avant d'iloc ne l'estuet querre.
Al pé del mur li curt Tamise;
Par la vent la marcheandise
De tutes les terres qui sunt
U marcheant cristien vunt.
Li hume i sunt de grant engin.
Venuz i est dan Kaherdin
Ove ses dras, od ses oisels,
Dunt il ad de bons e de bels.
En sun pung prent un grant ostur
E un drap d'estrange culur
E une cupe ben ovree :
Entaillee est e neelee.
Al rei Markes en fait present [S *f° 10 d*]
E si li dit curteisement
Qu'od sun aveir vent en sa terre
Pur altre guainier e conquerre :
Pais li doinst en sa regiun
Que pris n'i seit a achaisun, [D *f° 10*]
Ne damage n'i ait ne hunte
Par chamberlen ne par vescunte.
Li reis lui dune ferme pais,

2653 D Plus vaillance ne melz asise — 2654 D Melz gauarnie de gent preisee, S de gent aisie — 2655 D Mult aument, S largesces e honurs — 2656 S granz baldurs — 2657 D de engleterre, S Le *manque* — 2660 D marchandise — 2661 D terres *manque* — 2663 S engins — 2665 D a ses oisels, S oue ses oisels — 2666 S des bons e des bels — 2667 D ostrur — 2669 D ben turee — 2670 D Entaille e, S Entaillie est e encelee — 2672 D E li dit raisnablement — 2674 D altre gamir — 2676 S ne seit — 2677 D ni ad, S Que — 2678 D chamberlens — 2679 D ferm

Oiant tuz iceus del palès.
A la reïne vait parler,
De ses avers li volt mustrer.
Un afiçail ovré d'or fin
Li porte en sa main Kaherdin,
Ne quid qu'el secle melliur ait :
Present a la reïne em fait.
« Li ors en est mult bons », ce dit;
Unques Ysolt melliur ne vit;
L'anel Tristran de sun dei oste,
Juste l'altre le met encoste,
E dit : « Reïne, ore veiez :
Icest or est plus colurez
Que n'est li ors de cest anel;
Nequident cestu tenc a bel. »
Cum la reïne l'anel veit,
De Kaherdin tost s'aparceit;
Li quers li change e la colur
E suspire de grant dolur.
Ele dute a oïr novele,
Kaherdin une part apele,
Demande si l'anel vult vendre
E quel aveir il en vult prendre,
U s'il ad altre marchandise. [S f° 11]
Tut ço fait ele par cuintise,
Car ses gardes deceivre volt.
Kaherdin est suls od Ysolt :
« Dame, » fait il, « ore entendez
Ço que dirrai, sil retenez.

2682 D De ceis — 2683 D de or — 2684 D port — 2685 DS Ne qui, D melliur seit, S qual siecle — 2686 D Presen, S A la reine present en f. — 2687 D en *manque* — 2688 S Unques meillur ysolt — 2690 D Just, S laltre met lencoste — 2691 D rein ore — 2693 D Que nez — 2698 S par grant dulcur — 2700 S E Kardin — 2701 D si anel — 2704 D Tut ico — 2706 D suz a, S suls e ysolt — 2708 D si retenez, S dirra pur veir aiez

Tristran vus mande cume druz
Amisté, servise e saluz
Cum a dame, cum a amie
En qui maint sa mort e sa vie.
Liges hum vus est e amis;
A vus m'ad par busing tramis.
Mande vus ja n'avrat confort, [D f° 10 b]
Si n'est par vus, a ceste mort,
Salu de vie ne santé,
Si ne sunt par vus aporté.
A mort est navré d'un espé
Ki de venim fud entusché.
Nus ne poüm mire trover
Ki sace sun mal meciner;
Itant s'en sunt ja entremis
Que tut sun cors en est malmis.
Il languist e vit en dolur
E en anguise e en puur.
Mande vus que ne vivra mie
Se il nen ad la vostre aïe,
E pur ço vus mande par mei,
Si vus sumunt par cele fei
E sur iceles lealtez
Que vus, Ysolt, a li devez,
Pur ren del munde nel laissez
Que vus a lui or ne vengez,

2709 D cum — 2711 D a samie — 2712 D En qui main est sa — 2713 D hume — 2715 D a uus, S ia nen aurat — 2716 D ' cest — 2717 D santez — 2718 D Dame si vus ni li portez, S Si nest par vos aporte — 2719 S dune espee — 2720 D Li acers fud e., S enthuschee — 2721 D mires, S Nus *manque* — 2722 D Ki sachent — 2723 S se sunt — 2724 D cors unt m. — 2725 S Il *manque* — 2726 DS *omettent* E — 2727 D quil ne murad mie — 2730 S vos suuienge sur cele — 2731 D icels — 2733 D ne lassez — 2734 DS ore

V. 2718. Pour la correction ici introduite, cf. le vers 2476.

Qu'unques mais tant n'en ot mester, [S *f*° *11 b*]
E pur ço nel devez laisser.
Or vus membre des granz amurs
E des peines e des dolurs
Qu'entre vus dous avez suffert!
Sa vie e sa juvente pert;
Pur vus ad esté eissillez,
Plusurs feiz del rengne chachez;
Le rei Markes en ad perdu:
Pensez des mals qu'en ad eü!
Del covenant vus deit membrer
Qu'entre vus fud al desevrer
Einz el jardin u le baisastes,
Quant vus cest anel li dunastes:
Pramistes li vostre amisté;
Aiez, dame, de li pité!
Si vus ore nel sucurez,
Certes ja nel recovrerez;
Senz vus ne puet il pas guarir;
Pur ço vus i covent venir, [D *f*° *10 c*]
Car vivre ne puet altrement.
Iço vus mande lealment.
D'enseingnes cest anel emveie:
Guardez le, il le vus otreie. »

Quant Ysolt entent cest message,
Anguissee est en sun curage,
E peine a, pité e dolur,

2735 D Cor u. mais nen, S Kar u. mais nout — 2736 D lasser — 2737 D Ore — de granz — 2740 S e sa ioie — 2742 D chachz, S feiz dechaciez — 2743 D Le reis — 2744 D de mals quil ad eu — 2745 D vus dest — 2747 S Enz al j. — 2748 S lui bailastes — — 2750 D dam de li pete — 2752 DS Ja mais certes nel recourez — 2754 S vos i estuit ore venir — 2755 D Car mire ne puet il a. — 2757 D De seingnes, S anel veie — 2760 D Anguicc est en, S Anguisse est en — 2761 DS peine e p.

Unquès uncore n'ot maür.
Or pense forment e suspire
E Tristran sun ami desire,
Mais el n'i set coment aler;
Ove Brengvein en vait parler.
Cunte li tute l'aventure [S *f*o *11 c*]
Del venim de la navreüre,
La peine qu'ad e la dolur,
E coment il gist a langur,
Coment e par qui l'a mandee,
U sa plaie n'ert ja sanee;
Mustré li a tute l'anguisse,
Puis prent conseil que faire puisse.
Or comence le suspirer
E le plaindrë e le plurer
E la paine e la grant pesance
E la dolur e la grevance
Al parlement que eles funt,
Pur la tristur que de lui unt.
Itant unt parlé nequedent
Conseil unt pris al parlement
Qu'eles lur eire aturnerunt
E od Kaherdin s'en irrunt
Pur le mal Tristran conseiller
E a sun grant bosing aider.
Aprestent sei contre le seir,
Pernent ço que volent aveir.
Tres que li altre dorment tuit,

2762 S Unques en sa vie nout — 2763 D Ore penz, S Or *manque* — 2765 D ele ne — 2766 D Ou — 2769 S quele ad — 2770 D coment gist ius a, S gist e langur — 2773 S tute la langur — 2774 S cunseil de sa dolur — 2776 D E plaindre — 2777 DS grant *manque*, D pensance — 2779 D queles f., S A parlement — 2780 S la dulur que pur l. — 2782 D a le parlement — 2784 S E oue — 2788 D vuolent, S que eles volent.

A celeė s'en vunt la nuit
Mult cuintement, par grant eür,
Par une posterne del mur
Qui desur la Tamise esteit. [D f° 10 d]
Al flod muntant l'eve i veneit.
Le batel i esteit tut prest,
E la reīne entree i est.
Nagent, siglent od le retrait;
Ysnelement al vent s'en vait.
Mult s'esforcent de l'espleiter :
Ne finent unques de nager,
De si la qu'a la grant nef sunt;
Levent le tref e puis s'en vunt.
Tant cum li venz les puet porter
Curent la lungur de la mer,
La terre estrange en costeiant
Par devant le port de Witsant,
E par Buluingne e par Treisporz.
Li vent lur est portanz e forz
E la nef legere kis guie.
Passent par devant Normendie,
Siglent joius e leement,
Kar oré unt a lur talent.

Tristran, qui de sa plaie gist,
En sun lit a dolur languist;

2790 D A cele — la nut — 2792 D de le mur — 2793 D la *manque*, estoit — 2794 D A flod m. leuee iueint (*ou* viemt) — 2795 D i *manque*, S i est tuit — 2796 D E *manque* — 2797 D od le trait — 2799 D Mult par cesforcent del espeiter, S sesforcerent — 2800 D Ne fusent — 2801 D le grant, S De si qua la grant venu s. — 2802 D les tres, S le tref si sen v. — 2803 S puet les p. — 2804 D la lungure — 2805 D estrange conteriant — 2806 D le porte de wizant, S uitsant — 2807 D Par, S Par buluine e par ces porz — 2808 D fort — 2814 D lit forment l.

V. 2802. Nous préférons *tref* (S) à *trés* (D) : cf. les vers 2577, 2865.

De ren ne puet confort aveir ;
Mecine ne li put valeir.
Rien qu'il face ne li aüe,
D'Ysolt desire la venue,
Il ne coveitë altre ren,
Senz li ne puet aveir nul ben ;
Pur li est ço que il tant vit ;
Languist, atent la en sun lit,
En espeir est de sun venir
E que sun mal deive guarir,
E creit que il senz li ne vive.
Tut le jur emveie a la rive
Pur veeir si la nef revent :
Altre desir al quer nel tent ;
E sovent se refait porter,
Sun lit faire juste la mer
Pur atendre e veeir la nef
Coment el sigle e a quel tref. [D f° 11]
Vers nule ren n'ad il desir [S f° 12]
Fors sulement de sun venir ;
En ço est trestut sun pensé,
Sun desir e sa volenté.
Quanqu'ad el mund ad mis a nient
Se la reine a lui ne vient ;
E raporter se fait sovent
Pur la dute qu'il en atent,
Car il se crent qu'ele n'i venge
E que lealté ne li tenge,

2816 D vailler — 2817 D ne li aueie — 2821 DS quil tant — 2824 D gaurir — 2825 D quil — 2826 D Tut iurs emuet, S Tuten ior — 2827 D Pur ver, S revint — 2828 S el cuer nel tint — 2829 S se fait reporter — 2830 D * iust la — 2831 D e ver — 2832 D ele, S Coment sigle — 2834 D de le sun — 2835 S est tuit — 2837 D mis ad a nent, S al mund — 2838 D vent, S vint — 2839 D co fait — 2840 S en *manque* — 2841 S se dute quele ne v. — 2842 D ni li

E volt melz par altrë oïr
Que senz li veie la nef venir.
La nef desire purveeir,
Mais le faillir ne vult saveir.
En sun quer en est angussus
E de li veer desirus ;
Sovent se plaint a sa muillier,
Mais ne li dit sun desirier
Fors de Kaherdin qui ne vent :
Quant tant demure, mult se crent
Qu'il n'ait espleité sa fesance.
Oiez pituse desturbance,
Aventure mult doleruse
E a trestuz amanz pituse ;
De tel desir, de tel amur
N'oïstes unc greniur dolur.
La u Tristran atent Ysolt,
E la dame venir i volt,
E près de la rive est venue,
Eissi que la terre unt veüe,
Balt sunt e siglent leement, [S *f°* *12 b*]
Del sud lur salt dunques un vent,
E fert devant en mi le tref,
Que turner fait tute la nef.

2844 S Que veie senz li — 2845 D pur veer, S pur veeir — 2846 D * ne vul — 2849 D muiller — 2850 D sun desire — 2851 S quil ne — 2852 S Que tant — 2853 D quil nat — 2856 S a tuiz — 2861 D Apres de la reine est v. — 2862 S Si que la tere est veue — 2864 D Del seust lur salt unt vent — 2865 D devan — cel tref — 2866 D Refrener fait tut

V. 2844. Peut-on, avec M. Röttiger (*Der Tristran des Thomas*, p. 22), considérer comme muet l'*e* du subjonctif *veie* ? Ce serait le seul exemple de ce fait que nous offrirait notre poème.

V. 2845. Les deux manuscrits écrivent, et Fr. Michel imprime *pur veer* en deux mots. Le v. 1212 de Thomas et les exemples réunis par Godefroy sous *purveoir*, rendent notre interprétation probable. Peut-être faudrait-il l'adopter aussi au vers 2827.

Curent al lof, le sigle turnent;
Quel talent qu'aient s'en returnent.
Li venz s'esforce, leve l'unde,
La mer se muet qui est parfunde,
Truble li tens, l'air epessist, [D *f° 11 b*]
Levent wages, la mer nercist,
Pluet e grisille e creist li tenz,
Rumpent bolines e hobens;
Abatent tref e vunt ridant,
Od l'unde e od le vent wacrant.
Lur batel orent en mer mis,
Car près furent de lur païs;
A mal eür l'unt ublié :
Une wage l'ad depescié;
Al meins ore i unt tant perdu,
Li orage sunt tant creü
Qu'eskipre n'i fu tant preisez
Qui peüst ester sur ses pez.
Tuit i plurent et tuit se pleinent,
Pur la poür grant dolur maingnent.

2868 S se returnent — 2869 D e leue — 2871 S lair espessi... *Les deux dernières lettres sont détruites. Le ms. S est détérioré au folio 12 b, à partir de ce vers, et au folio 12 c, à partir du vers 1900 ; nous transcrirons ici tout ce qui subsiste de ces vers* — 2872 S Lievent vages la mer ner... — 2873 S Pluet grisille creist... — 2874 S Rumpent upca... — 2875 S Abatent tref e... — 2876 S Od lunde... — 2877 S Lur ba... — 2878 S Car pr... — 2879 S A m... — 2880 D de pesce, S U... — 2881 S A m... *En S, les vers 2882-2894 ont tout à fait disparu.* — 2883 D ni ot tant preser — 2884 D * Quil puet estre

2880. M. Röttiger (*Der Tristran des Thomas*, p. 42), dit que *ublié* n'offre aucun sens et corrige *deslié*. Mais le texte du manuscrit est le bon. Les mariniers ont mis en mer, à la traîne, leur bateau; car ils sont près de leur pays; puis, surpris par la soudaineté de l'orage, ils oublient de le haler à bord, et une vague le brise.

V. 2884. Je crois avoir rendu probable (voy. le chap. IV) que Thomas avait déjà employé cette description, à peine modifiée çà et là, au début du roman. Il convient de remarquer en outre

Dunc dit Ysolt : « Lasse ! chaitive !
Deus ne volt pas que jo tant vive
Que jo Tristran mun ami veie ;
Neiee em mer volt que jo seie.
Tristran, s'a vus parlé eüsse,
Ne me calsist se puis morusse.
Beals amis, quant orrez ma mort,
Ben sai puis n'avrez ja confort.
De ma mort avrez tel dolur, [S *f*° *12 c*]
A ce qu'avez si grant langur,
Que ja puis ne purrez guarir.
En mei ne remaint le venir :
Se Deus volsist, e jo venisse,
De vostre mal m'entremeïsse,
Car altre dolur n'ai jo mie
Fors de ço que n'avez aie.
Ço'st ma dolur e ma gravance,
E al cuer en ai grant pesance

2890 D Neie em — 2892 D moruse — 2893 D oret — 2895 D * auez tel, S tel langur — 2896 S grant dulur — 2897 D * gaurer — 2899 D e *manque* — 2901 D na io — 2903 D Co est, S (*lacune ici et aux vers suivants*)..... ma dolur e ma pesance — 2904 D * en a, S..... greuose greuance

qu'il en a emprunté les éléments à la description de la tempête qui, dans le *Brut* de Wace (v. 2524 ss.), jette Gurlac sur la terre de Belin, son frère et son ennemi. En voici quelques vers :

Mais ore oiés quel destorbier :
Une tormente granz leva,
Le ciel noirci, li airs troubla,
La mers enfla, ondes leverent,
Wages crurent et reverserent.
Nef comencent a perillier,
Bort et kievilles a froissier,
Rumpent clostures et bort froissent.
Voiles despiecent et mast croissent.
Nus n'i osoit lever la teste,
Tant estoit fort cele tempeste : ...
Cinc jors ont issi enduré
Al fort vent et al gros oré...
N'i a si hardi n'ait paor.

Que vus n'avrez, amis, confort,
Quant jo muer, contre vostre mort.
De la meie mort ne m'est ren :
Quant Deu la volt, jo la vul ben ;
Mais tres que vus, amis, l'orrez,
Jo sai ben que vus en murrez. [D *f° 11 c*]
De tel manere est nostre amur
Ne puis senz vus sentir dolur ;
Vus ne poez senz moi murir,
Ne jo senz vus ne puis perir.
Se jo dei em mer periller,
Dunc vus estuet issi neier :
Neier ne poez pas a terre ;
Venu m'estes en la mer querre.
La vostre mort vei devant mei,
E ben sai que tost murir dei.
Amis, jo fail a mun desir,
Car en voz bras quidai murir,
En un sarcu enseveili ;
Mais nus i avum or failli.
Uncor puet il avenir si :
Car, se jo dei neier ici,
E vus, ço crei, devez neier, [S *f° 12 d*]
Uns peissuns peut nus dous mangier;
Eissi avrum par aventure,
Bels amis, une sepulture,

2905 S..... amis confort — 2906 S..... cuntre vostre mort — 2907 D mor ne nest, S..... a rien — 2908 D iol vul ben, S..... io la voil bien — 2909 S *effacé tout entier* — 2910 S..... urez — *En S les vers 2911-2926 ont tout à fait disparu* — 2912 D sen vus — 2913 murrir — 2914 D sen vus ne puise — 2916 D Dun terre ueir — 2918 mestest — 2920 D murrir — 2922 E murrir — 2923 D enseueilez — 2924 D lauum ore failliz — 2925 D Uncore — 2926 D se *manque* — 2927 S E vos co... neer

V. 2916. Pour rétablir le raisonnement bizarre d'Isolt, on peut aussi proposer : *Dunc vus estuet en mer neier.*

Car tel hum prendre le purra
Ki noz cors i reconuistra,
E fra en puis si grant honur
Cume covent a nostre amur.
Ço que jo di estre ne puet.
— E ! se Deu le vult, si estuet.
— En mer, amis, que querreiez ?
Ne sai que vus i fesissez.
Mais jo i sui, si i murrai ;
Senz vus, Tristran, i neerai,
Si m'est, beals dulz, suef confort
Que vus ne savrez pas ma mort.
Avant d'ici n'ert mais oïe ;
Ne sai, amis, qui vus la die.
Apruef mei lungement vivrez
E ma venue atenderez.
Se Deu plaist, vus purrez garir :
Ço est la ren que plus desir.
Plus coveit la vostre santé [D f° *11 d*]
Que d'ariver n'ai volenté ;
Car vers vus ai si fine amur,
Amis, dei jo aveir poür,
Puis ma mort, si vus garissez,
Qu'en vostre vie m'ubliez,
U d'altre femme aiez confort,
Tristran, apruef la meie mort.
Amis, d'Ysolt as Blanches Mains
Certes m'en crem e dut al mains.
Ne sai se jo duter en dei, [S f° *13*]

2931 D Car *manque*, hume — 2932 D reconuistera — 2933 S fra i pois — 2936 S volt issi en tuit — 2938 D i fessez — 2942 D Que ne saurez ia ma mors — 2943 S Avant nirc io dici oie — 2944 D vus *manque*, S sai am ki ial vus die — 2946 D atendrez — 2947 D vus poez — 2953 D mors si vus en g., S guarisiez — 2954 S vie men ublisiez — 2955 D confort *manque*, S i aicz — 2958 D e dut almis. S men dut e criem

Mais, se mort fussez devant mei,
Apruef vus curt terme vivreie.
Certes, ne sai que faire deie,
Mais sur tute ren vus desir.
Deu nus doinst ensemble venir
Que jo, amis, guarir vus puisse,
U nus dous murir d'une anguisse ! »

Itant cum dure la turmente,
Ysolt se plaint, si se demente.
Plus de cinc jurs en mer lur dure
Li orages e la laidure,
Puis chet li venz e bels tens fait.
Le sigle blanc unt amunt trait,
E siglent a mult grant espleit,
Que Kaherdin Bretaine veit.
Dunc sunt joius e lé e balt,
E traient le sigle ben halt,
Que luin se puise aparceveir
Quel ço seit, le blanc u le neir :
De lung volt mustrer la colur,
Car ço fud al deerein jur
Que danz Tristran lur aveit mis
Quant il turnerent del païs.
A ço qu'il siglent leement,
Leve li chalz e chet le vent
Eissi qu'il ne poent sigler.
Mult suef e pleine est la mer.

2960 D moi — 2961 D curterme — 2964 D emble venir — 2965 D gaurir pusse — 2966 D murrir dun a. S U nos duinst m. — 2968 S si demente — 2969 D lur *manque* — 2972 DS Le blanc sigle — 2973 D amunt grant — 2975 D D. sun — 2976 S E *manque*, bien en halt — 2977 S Cum se puisse, D aparceuer — 2978 D Quel se, S seit *manque* — 2980 D al derein, S derain — 2981 D danz *manque*, lur aueir mis — 2983 S A ico — 2984 D li chlaz et fait le vent — 2985 S porent

Ne ça ne la lur nef ne vait
Fors itant cum l'unde la trait, [D f° *12*]
Ne de lur batel n'unt il mie :
Or i est grant l'anguserie.
Devant eus près veient la terre, [S f° *13 b*]
N'unt vent dunt la puisent requerre.
Amunt, aval vunt dunc wacrant
Ores arere, ores avant.
Ne poent lur eire avancer,
Mult lur avent grant encumbrer.
Ysolt en est mult ennuiee :
La terre veit qu'ad coveitee,
E si n'i pot mie avenir ;
A poi ne muert de sun desir.
Terre desirent en la nef,
Mais il lur vente trop suef.
Sovent se claime Ysolt chative.
La nef desirent a la rive :
Uncore ne la virent pas.
Tristrans en est dolenz e las,
Sovent se plaint, sovent suspire
Pur Ysolt que il tant desire,
Plure des oils, sun cors detuert,
A poi que del desir ne muert.
En cele anguisse, en cel ennui
Vent sa femme Ysolt devant lui.
Purpensee de grant engin,

2988 S Fors tant — 2989 D Ne *manque* — 2990 S i *manque* — 2992 S puissent conquere — 2993 S dunc *manque* — 2994 D Ore arere e puis auant, S Ore arire ore auant — 2997 D en *manque* — 3000 D muer, S murt a sun d. — 3003 S Ysolt se claimi souent ch. — 3008 D il *manque* — 3009 D de oils — 3010 D poi que delsir ne, S nest mort — 3011 DS En cel ang. — 3012 S Vient ysolt sa femme a lui — 3013 D Purpense de grant e.

V. 3013. On peut hésiter entre notre texte, qui reproduit le ms. Sneyd, et la correction de Michel : *Purpense sei de grant engin*. Mais le présent de l'indicatif semble ici mal en situation (cf. le v. 1623).

Dit : « Amis, or vent Kaherdin.
Sa nef ai veüe en la mer,
A grant peine l'ai veu sigler;
Nequident jo l'ai si veüe
Que pur la sue l'ai conue.
Deus duinst que tel novele aport
Dunt vus al quer aiez confort! »
Tristrans tresalt de la novele,
Dit a Ysolt : « Amie bele,
Savez pur veir que c'est sa nef? [S f° 13 c]
Or me dites quel est le tref. »
Ço dit Ysolt : « Jol sai pur veir.
Sachez que le sigle est tut neir.
Trait l'unt amunt e levé halt [D f° 12]
Pur iço que li venz lur falt. »
Dunc a Tristran si grant dolur
Unques n'out ne n'avrad maür,
E turne sei vers la parei,
Dunc dit : « Deus salt Ysolt e mei!
Quant a moi ne volez venir,
Pur vostre amur m'estuet murrir.
Jo ne puis plus tenir ma vie;
Pur vus muer, Ysolt, bele amie.
N'avez pité de ma langur,
Mais de ma mort avrez dolur.
Ço m'est, amie, grant confort
Que pité avrez de ma mort. »
« Amie Ysolt » treis fez a dit,
A la quarte rent l'espirit.

Idunc plurent par la maisun

3014 DS ore — 3016 S painc la vei — 3017 S Nequedent si lai issi — 3018 D coneue — 3019 D nouel — 3020 S Que vos — 3024 S Ore mei — 3028 DS Pur co — 3029 D Dunt — 3030 D nod naurad, S nout naura — 3031 D pareie — 3032 S dist — 3041 D trei fez dit — 3042 D lespirt, S lesspirit

Li chevaler, li compaingnun.
Li criz est halt, la pleinte grant.
Saillent chevaler e serjant
E portent le cors de sun lit,
Puis le cuchent sur un samit,
Covrent le d'un palie roié.
Li venz est en la mer levé
E fert sei en mi liu del tref,
A terre fait venir la nef.
Ysolt est de la nef issue,
Ot les granz plaintes en la rue,
Les seinz as musters, as chapeles; [S *f°* *13 d*]
Demande as humes quels noveles,
Pur quei il funt tel soneïz,
E de quei seit li plureïz.
Uns anciens dunques li dit :
« Bele dame, si Deu m'aït,
Nus avum issi grant dolur
Que unques genz n'orent maür.
Tristran, li pruz, li francs, est mort :
A tut ceus del rengne ert confort.
Larges estoit as bosungius,
E grant aïe as dolerus.
D'une plaie qu'en sun cors ut
En sun lit ore endreit murut. [D *f°* *12*]
Unques si grant chaitivesun
N'avint a ceste regiun. »

Tres que Ysolt la novele ot,
De dolur ne puet suner mot.

3046 D Saillient — 3047 D portent li hors de — 3048 D chuchent, S en un — 3049 D plaie roie — 3056 D novels — 3059 D dunc — 3062 S Que *manque* — 3064 D ert desconfort — 3066 D A grant — 3067 D que sun, S quel al cors out — 3068 S E sun — 3069 S chaitiuement — 3070 S ceste poure gent — 3071 S novele sout — 3072 S De duel n. p. suner un mot

De sa mort est si adolee
La rue vait desafublee
Devant les altres el palès.
Bretun ne virent unques mès
Femme de la sue bealté :
Mervellent sei par la cité
Dunt ele vent, ki ele seit.
Ysolt vait la ou le cors veit,
Si se turne vers orient,
Pur lui prie pitusement :
« Amis Tristran, quant mort vus vei,
Par raisun vivre puis ne dei.
Mort estes pur la meie amur, [S f° *14*]
E jo muer, amis, de tendrur,
Quant jo a tens ne poi venir

3074 D desflublee — 3075 S al palais — 3077 D del la — 3079 S vient e dunt seit — 3080 S la *manque* — 3084 *Après ce vers,* S *ajoute* Mort estes pur lamur de mei — Par raisun viure puis ne dei — 3085 D mei amur, S Mort est — 3086 S par t. — 3087 D jo *manque,* S Que jo — *Le manuscrit D termine ici par ces trois vers* :

Deiuste lui va dunc gesir
Embrace li e si sestent
Sun espirit aitant rend.

Le premier de ces vers paraît bien être de la fabrication du scribe; pour parfaire les deux derniers, il a accouplé le vers 3114 et le vers 3118.

V. 3084. Il ne semble pas qu'on puisse attribuer à Thomas ces vers, donnés par S seul :

Mort estes pur l'amur de mei
Par raisun vivre puis ne dei.

D'abord, ils forment redite avec les vers précédents (v. 3083, 3084); en outre, ce qui les rend gravement suspects, c'est qu'on peut se représenter l'accident d'écriture qui semble leur avoir donné naissance. Le scribe, après avoir écrit le v. 3084, passa au suivant. Au lieu de *Mort estes pur la meie amur,* il écrivit par distraction : *Mort estes pur l'amur de mei.* Ne voulant pas raturer et pour dissimuler sa méprise, il chercha une rime en *ei* et se contenta gauchement de transcrire une seconde fois le vers 3084 : *Par raisun vivre puis ne dei.*

Pur vos e vostre mal guarir.
Amis, amis, pur vostre mort
N'avrai jamais de rien confort,
Joie, ne hait, ne nul deduit.
Icil orages seit destruit
Que tant me fist, amis, en mer,
Que n'i poi venir, demurer !
Se jo i fuisse a tens venue,
Vie vos eüsse rendue,
E parlé dulcement a vos
De l'amur qui fud entre nos ;
Plainte eüsse nostre aventure,
Nostre joie, nostre emveisure,
E la paine e la grant dolur
Qui ad esté en nostre amur,
E oüse içо recordé
E vos baisié e acolé.
Se jo n'ai peü vos guarir,
Qu'ensemble poissum dunc murir !
Quant jo a tens venir n'i poi
E jo l'aventure ne soi,
E venue sui a la mort,
De meisme beivre avrai confort.
Pur mei avez perdu la vie,
E jo frai cum veraie amie :
Pur vos voil murir ensement. »
Embrace le e si s'estent,
Baise li la buche e la face

3090 pur rien — 3095 i *manque* — 3096 Vis vos ouse amis r. — 3098 Del amur quad este — 3099 Plainte ouse la mei a. — 3101 *Le premier* e *manque* — 3102 Que — 3105 ne poisse — 3106 Que — murrir — 3107 jo *manque* — 3108 lauenture noi (*cf. le v. 1290*) — 3110 De meismes le beure auerai c. — 3112 verai — 3114 S e *manque*, D Embrace li e — 3115 Baisse la b.

V. 3093-4. Construisez : *Que tant me fist en mer demurer que n'i poi venir.*

E molt estreit a li l'enbrace,
Cors a cors, buche a buche estent, [S f° 14 b]
Sun espirit a itant rent,
E murt dejuste lui issi
Pur la dolur de sun ami.
Tristrans murut pur sun desir,
Ysolt, qu'a tens n'i pout venir.
Tristrans murut pur sue amur,
E la bele Ysolt pur tendrur.

Tumas fine ci sun escrit :
A tuz amanz saluz i dit,
As pensis e as amerus,
As emvius, as desirus,
As enveisiez e as purvers,
A tuz cels ki orunt ces vers.
Si dit n'ai a tuz lor voleir,

3121 su amur — 3129 e *manque* — 3130 tuz ces — 3131 *M.* I dit nal a tuz, *V.* ... dit nai

V. 3124. Il est possible que Thomas ait rapporté ici le miracle des arbres entrelacés, relaté en ces termes par la *saga* : « Puis, les deux amants furent mis au tombeau, et l'on raconte qu'Isolt, la femme de Tristan, fit enterrer Tristan et Isolt en deux tombes, des deux côtés de l'église, afin que même après leur mort ils fussent séparés. Mais il arriva qu'un chêne ou telle autre espèce d'arbre germa de chaque côté du tombeau, et les deux arbres crûrent si haut qu'ils entrelacèrent leurs ramures au-dessus du toit : par là l'on peut voir quelle fut la grandeur de leur amour. Et c'est ainsi que finit ce conte. » — Sur la légende des arbres entrelacés, outre l'enquête de *Mélusine* (tomes III et IV) et les références données par Golther (*Die Sage von Tristan u. Isolde*, p. 25-7) et par P. Child (*The english and scottish popular Ballads*, I, 96 ss., cf. V, 491), voyez von der Hagen, *Minnesinger*, IV, 565, Legrand, *Contes populaires grecs*. p. 111, Rolland, *Chansons populaires*, I, 247, Beaurepaire, *La poésie populaire en Normandie*, p. 50, Nigra, *Canti popolari del Piemonte*, n° 19; Sakellarios, *Κυπριακά*, I, n° 13.

Le milz ai dit a mun poeir,
E dit ai tute la verur,
Si cum jo pramis al primur.
E diz e vers i ai retrait :
Pur essemple l'ai issi fait
E pur l'estorie embelir,
Que as amanz deive plaisir,
E que par lieus poissent trover
Chose u se puissent recorder :
Aveir em poissent grant confort,
Encuntre change, encontre tort,
Encuntre paine, encuntre plur,
Encuntre tuiz engins d'amur!

3133 *V. a lu* : ... dit ai tute la verur — 3134 *Les mots* Si cum, *enlevés par une déchirure, ont été rétablis par M.* — 3136 essample issi ai f. — 3137 E *manque* — 3140 Choses — 3143 encuntre dolur





TABLE DES MATIÈRES

